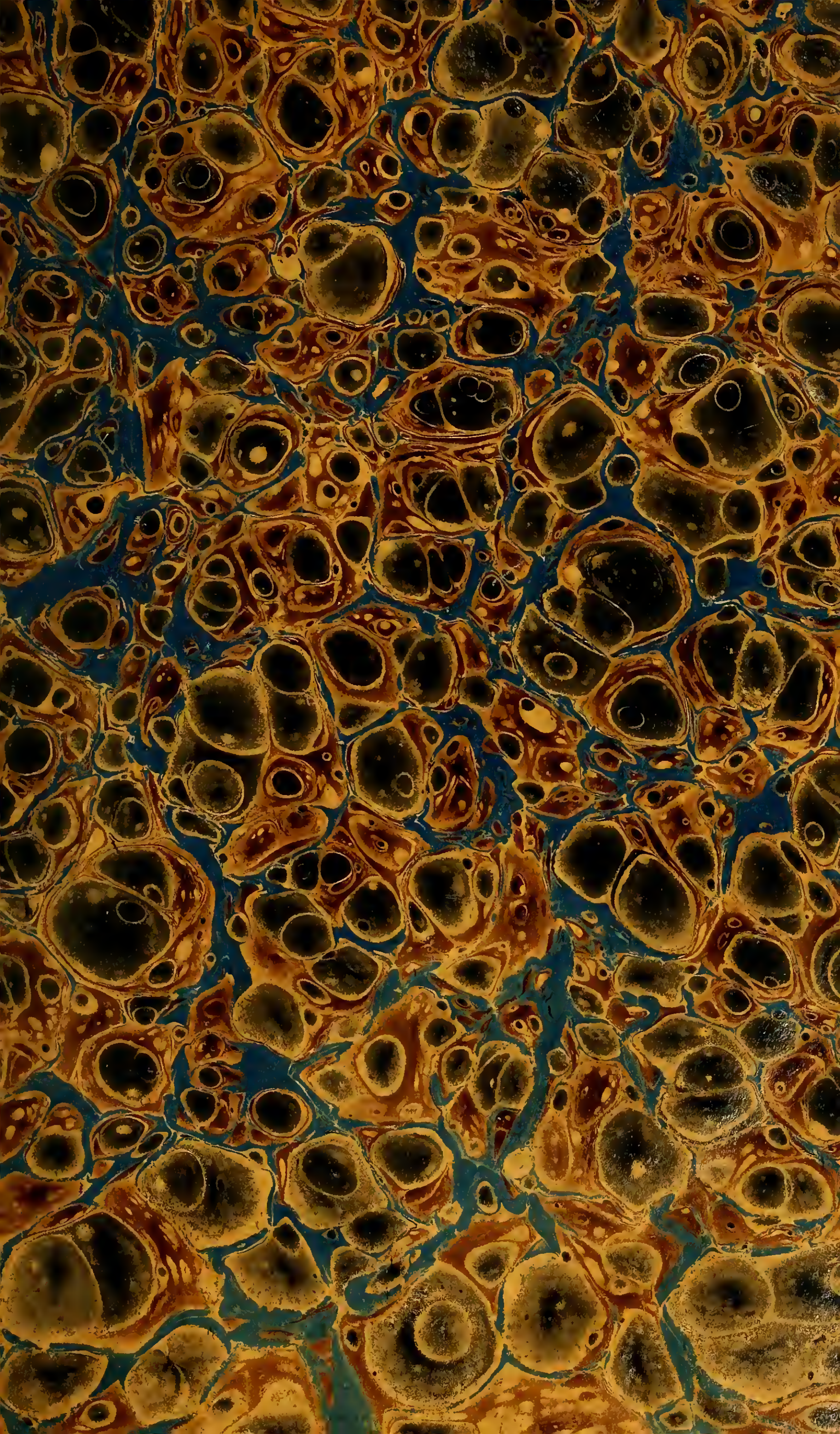



FIDE ET FORTITUDINE



ŒUVRES

DE

L. B. PICARD.

ROMAN. — TOME II.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

A PARIS,
CHEZ BOSSANGE, PÈRE ET FILS, LIBRAIRES,
rue de Tournon, n° 6 bis.
A LONDRES, CHEZ MARTIN BOSSANGE et Compagnie
Libraires, 14 Great-Marlborough street.

ŒUVRES

DE

L. B. PICARD,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE FRANÇAISE).

TOME DIXIÈME.

A PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE DES OEUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,

AU PALAIS-ROYAL, N° 51.

M DCCC XXI.

LES AVENTURES
D'EUGÈNE
DE SENNEVILLE
ET
DE GUILLAUME DELORME,
ÉCRITES PAR EUGÈNE EN 1787.

EUGÈNE ET GUILLAUME.

TROISIÈME PARTIE.

Conversis studiis, ætas animusque virilis
Quærit opes et amicitias, inservit honori,
Commisisse cavet quod mox mutare laboret.

HORAT. *de Art. poet.*

LIVRE I.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage d'Eugène avec le courrier. — Arrivée d'Eugène à Châlons-sur-Marne.

A l'âge de trente ans, que j'avais atteint, il n'est pas d'homme qui ne se sente encore des moments de courage et d'énergie. On n'envisage déja plus le malheur avec l'insouciance de la première jeunesse, mais on sait encore se roidir contre lui. Ayant vu de près la misère, je n'étais pas effrayé du nouveau genre de vie que j'allais mener. C'était un soulagement pour moi que de

me soustraire aux bienfaits de Guillaume, aux dédains de ceux qui m'avaient flatté, à la pitié de ceux qui m'avaient porté envie, et je cherchai gaiement à lier connaissance avec le courrier de Strasbourg, à côté de qui je voyageais.

C'était un bon vivant, fort communicatif, et n'engendrant pas la mélancolie. Au moment où nous étions montés en voiture, j'avais vu, dans la cour de l'hôtel des postes, une femme assez jeune et une fille assez grande lui faire leurs adieux. L'une l'avait appelé son mari; l'autre l'avait appelé son père. Pour commencer l'entretien, je lui fis mon compliment sur la jeunesse de sa femme, sur la beauté de sa fille. Il le reçut de bonne grace : je gagnai sa confiance : avant d'arriver à Claye, il m'avait appris, sous le secret, qu'il avait une autre petite famille à Strasbourg. Il ne me dit pas lequel de ces deux mariages était sanctifié par l'église; mais ce brave homme, passant les trois quarts de sa vie sur la grande route, et l'autre quart, tantôt à Paris, tantôt à Strasbourg, avait jugé à propos de se donner une femme dans chacune des deux villes. Rien n'était plus agréable, me dit-il. Vivant à cent lieues l'une de l'autre, les deux femmes n'étaient pas jalouses. Ne restant que peu de jours auprès de chacune, il s'était fait deux paradis de ses deux ménages. Que de bons maris trouvent l'enfer dans un seul! Il s'inquiétait fort peu de ce que chacune faisait pendant son absence; mais en arrivant, il était sûr de trouver bonne mine, bon feu, bonne table et bon lit; et quand il partait, on lui recommandait de bien ménager sa santé. Cette confidence apporta quelque diversion à mon chagrin, que les ca-

hots de la carriole du courrier renouvelaient assez douloureusement; j'avais eu pendant neuf ans un équipage si bien suspendu! Mon compagnon de voyage était dans sa malle comme dans son lit. En sortant de Meaux, il me souhaita le bonsoir et s'endormit profondément. A chaque poste, il payait les postillons, donnait ou recevait les paquets machinalement et pour ainsi dire sans s'éveiller. Grace à l'habitude, les rudes et fréquentes secousses qui m'empêchaient de fermer l'œil n'étaient pour lui qu'un doux balancement. J'eus donc tout le temps, pendant cette première nuit, de rêver aux avantages et aux désagréments de ma position.

« Pourquoi me désoler? me disais-je; me voilà com-« mis dans l'administration des vivres. Eh bien! c'est « une route vers la fortune. Que de munitionnaires sont « partis encore de plus bas! Que de fermiers-généraux « ont passé leur jeunesse sur les grandes routes et dans « les caves! Tout mon malheur est d'avoir été riche. Si « j'étais né pauvre, serais-je plus à plaindre que ce bon-« homme de courrier qui dort à mes côtés, et qui « trouve, dans son modeste et fatigant emploi, de quoi « soutenir deux ménages et deux familles? Oublions « que je fus opulent, et tâchons de le redevenir. Sans « adieu, cher Paris, où j'ai joué un rôle si brillant et « si sot! Quand je reviendrai t'habiter, tes fripons ne « me compteront plus parmi leurs dupes »; et alors je pensais à quelques-uns des beaux discours que Beauclair m'avait tenus au Fort-l'Évêque. « Vois le train du « monde, m'avait-il dit; vois si partout on ne traite

« pas d'imbécille et d'homme qui ne sait pas son métier
« le courtisan qui est sincère, le procureur qui arrange
« une affaire, le secrétaire qui rejette un cadeau, le
« caissier qui ne fait pas valoir les fonds de sa caisse,
« le marchand qui ne surfait pas, et le financier qui a
« de la compassion. A quoi sert d'être honnête, avait-
« il ajouté, quand, d'une part, la mauvaise conduite
« mène souvent à la bonne fortune; quand, de l'autre,
« la mauvaise fortune vient trop souvent détruire le
« fruit de la meilleure conduite? » Cependant l'exemple de Guillaume, courageux dans les revers, sage dans les succès, et toujours heureux du témoignage d'une bonne conscience, était un grand contrepoids dans mon esprit aux pernicieux conseils de Beauclair.

Tout en continuant ma route, je m'aperçus que le bon courrier tirait de son emploi, sans le moindre scrupule, et avec beaucoup d'intelligence, tous les bénéfices permis ou défendus. Il prenait lettres, paquets, commissions, argent, bourriches, à son compte ou au compte d'autrui, sans s'embarrasser de sa conscience, ni des ordonnances. A Épernay, quoique sa voiture fût très-étroite, il reçut un second voyageur. Quand nous approchions d'une ville où il craignait de rencontrer un inspecteur des postes, pour n'être pas pris en faute, il priait l'un de nous de descendre, avant d'entrer dans la ville, en lui promettant de l'attendre quand il en serait sorti. Cela ne l'empêchait pas de nous vanter à tout moment sa délicatesse, son intégrité, sur-tout les bons et vertueux principes dans lesquels il faisait élever ses enfants de Strasbourg et de Paris.

L'exemple du courrier venait se joindre dans mon esprit à celui de Beauclair et des autres, pour servir à son tour de contrepoids à l'exemple de Guillaume.

Ce fut au milieu de toutes ces méditations que j'arrivai à Châlons. Je me hâtai de m'informer, dans l'auberge où je descendis, de la demeure de M. Durand, garde-magasin, qui se trouvait mon chef. Il y a même, en temps de paix, une nuée de commis dans l'administration des vivres pour l'armée. Châlons-sur-Marne est un passage perpétuel de troupes, et M. le garde-magasin était un homme fort important. Il tenait sa place, avec le contrôleur des aides et le receveur des tailles, parmi les financiers de la ville. Heureusement le munitionnaire général qui m'avait délivré ma commission, jaloux de plaire à ma protectrice Caroline, m'avait fait passer par-dessus les grades subalternes, et j'étais aide-garde-magasin. M. Durand ne disait pas ce qu'il avait été avant d'entrer dans l'administration des vivres; mais ne pouvant cacher qu'il avait parcouru tous les grades avant d'arriver à son emploi, il s'était fait un systême de s'en glorifier. C'est à son mérite, disait-il sans cesse, qu'il devait son avancement. M. Durand faisait son métier en homme fort exact envers MM. les administrateurs généraux, en homme fort avide pour son propre compte. Du reste, il était embarrassé pour écrire une lettre ; il regrettait beaucoup le commis que je remplaçais, et qui venait d'obtenir un changement de résidence : c'était ce commis qui, depuis long-temps, faisait toute sa correspondance. M. Durand n'était pas né fier; mais sa place lui donnant une très-grande aisance pour le pays, et sa femme ayant une très-grande

vanité, il était devenu glorieux et arrogant. Les financiers des villes de province sont méprisés pas les hobereaux des vieux châteaux voisins; mais ils s'en vengent par leurs grands et longs repas, leur gros jeu et les dentelles de leurs femmes. C'est comme à Paris. M. Durand était en querelle perpétuelle avec les juges, les avocats et le médecin de la ville, pour les droits de préséance au banc des marguilliers. Madame Durand se consolait de ne pas être admise dans la haute société des nobles et des échevins de Châlons, en exerçant une grande suprématie parmi les femmes des petits bourgeois et des petits marchands. Elle se plaignait, elle se moquait de la fierté des baronnes et des présidentes du bailliage et de l'élection; elle prenait des airs de qualité avec sa lingère et sa marchande de modes.

Au moment où je me présentai chez M. Durand, madame faisait la lessive : c'est une grande et importante affaire pour les dames de province. Madame Durand était une femme de trente ans, petite, grasse, et haute en couleurs. Elle passa, pour me recevoir, dans une salle du rez-de-chaussée, ornée d'une vieille tapisserie à personnages, où quatre tables de jeu étaient dressées d'avance. (Ce jour-là même elle attendait une nombreuse société.) « Qu'y a-t-il pour le service de « monsieur », me dit-elle en m'examinant de la tête aux pieds, et sans m'offrir un siége? Je lui expliquai le motif de ma visite; je lui exprimai le bonheur dont j'allais jouir dans la ville de Châlons en travaillant sous les ordres de son mari. Je trouvai le moyen de lui glisser un petit compliment, à la fin de mon discours, sur ses graces et sur son bon accueil. Pendant que je

parlais, elle avait continué de m'examiner fort attentivement. Je crus voir qu'elle était incertaine du ton qu'elle prendrait avec moi. Le compliment la décida. Elle sourit, et me dit de m'asseoir. Ne voulant pas qu'on sût à Châlons que le nouveau commis aux vivres était le fils du baron de Senneville, j'avais arrangé d'avance le roman que je me proposais de débiter à M. Durand. Ce roman approchait de la vérité, puisque je me donnais pour un homme bien né qui avait essuyé des malheurs; mais il rendit à madame Durand toute son impertinence. « Ah! fort bien, dit-elle; ils « ont tous de la naissance et de l'éducation, et ce sont « des malheurs qui les réduisent à travailler! » Ici M. Durand parut avec trois ou quatre amis, et je fus à l'instant toisé fort arrogamment par ces messieurs. J'avais souffert patiemment la fierté de la femme; la patience manqua de m'échapper à celle du mari. Heureusement je me contraignis. Quand M. Durand apprit que je n'avais encore exercé aucun emploi : « Ainsi, s'écria« t-il, c'est un novice à former que ces messieurs m'en« voient! » Je lui répondis avec douceur que mon zèle et ses conseils ne tarderaient pas à me mettre au fait du métier. La mauvaise humeur du mari me valut de nouveau la bienveillance de la femme. Elle prit mon parti. M. Durand me fit, avec importance et gravité, des questions sur mes moyens, mes connaissances et mon éducation. Il apprit avec un sourire dédaigneux que j'avais fait mes études. Le latin est une des plus grandes inutilités pour un commis. Mais il s'adoucit quand je lui dis que je savais l'orthographe et l'arithmétique, que je ne craignais ni la fatigue, ni le tra-

vail, et que je me ferais un devoir d'exécuter ponctuellement et rapidement les ordres de mon supérieur. Je finis l'énumération de mes belles qualités par lui confier que je savais la musique et le violon. « Ah! mon chou, « dit madame Durand à son mari, il donnera des leçons « à Catiche et à Cadet. (C'étaient ses deux enfants.) « Nous aurons des bals et des concerts, et notre voisine « l'avocate en mourra de dépit. » — « Vous voilà bien, « mignonne, reprit M. Durand; vous êtes toujours oc- « cupée de plaisirs et de bagatelles : moi, je pense aux « affaires et au solide. A demain matin, monsieur Eu- « gène; nous verrons ce que vous savez faire. De l'ac- « tivité, du zèle, de l'intelligence, des mœurs, des « sentiments et de la probité, voilà tout ce que je vous « demande. » Je tirai ma révérence à toute cette illustre compagnie, et je crus apercevoir dans les adieux de madame Durand de l'intérêt et l'assurance de sa protection.

« Que je sais gré à ma mère de m'avoir fait apprendre « à danser, m'étais-je dit, neuf ans auparavant, en « arrivant à Paris! Que je sais gré à ma mère de m'avoir « fait apprendre la musique, me dis-je, en sortant de « chez M. Durand! Voilà un talent qui peut me pousser « fort loin auprès de la femme de M. le garde-magasin. « Me préserve le ciel d'imiter ce traitre et vil Beauclair, « qui vit et brille à Paris par la générosité de ses maî- « tresses! mais il y a certains degrés jusqu'où l'on peut « aller sans s'avilir. Se faire protéger par une femme, « ce n'est pas vivre à ses dépens. J'ai été ruiné par les « femmes; il faut que ma fortune se répare par les « femmes. Il m'est démontré qu'à la cour, à la ville,

« en province, dans les professions libérales et dans « les vivres, elles sont un excellent moyen d'avance- « ment pour les jeunes gens. Je l'éprouve déja, puisque « c'est à Caroline que je dois mon emploi. Pour en « tirer parti, pour m'élancer de ce petit emploi à un « meilleur, je ferai la cour à madame Durand. »

Je fus confirmé dans ce dessein par les informations que je pris sur le ménage de mon chef. Madame menait monsieur; donc monsieur sera mené par l'amant de madame. Quoique monsieur ait passé la cinquantaine, madame affiche un grand amour pour son mari. Madame jusqu'ici s'est fait un point d'honneur de lui rester fidèle. Mon prédécesseur, plusieurs jeunes gens de la ville, et quelques officiers même, ont échoué près d'elle; mais ce n'est pas une raison pour qu'elle me résiste. On voit que je n'étais pas encore guéri de ma fatuité.

Je passai la nuit dans mon auberge. Le lendemain, je pris un petit logement garni, et j'entrai en exercice. J'avais pour camarade M. Eustache Grandin, jeune homme de vingt-six ans, qui avait de l'ambition, qui savait les quatre règles, mais qui ne savait ni la musique, ni le violon, ni l'orthographe, et qui, n'étant bien vu ni de M. ni de madame Durand, faisait des cabales contre M. le garde-magasin.

CHAPITRE II.

Conduite d'Eugène dans sa place.

Ceux qui sont nés riches, et qui se sont maintenus riches, ne songent guère aux peines que la plupart des hommes sont obligés de se donner pour gagner leur vie et s'affranchir de la misère. Combien ces peines ne sont-elles pas plus vives et plus amères pour ceux qui, comme moi, tombent de l'opulence dans la pauvreté! Encore, s'ils en étaient quittes pour renoncer à toutes les jouissances du luxe dont ils s'étaient fait un besoin! Mais il est d'autres lois impérieuses auxquelles il faut qu'ils se soumettent. Il leur faut la protection de ceux qu'ils protégeaient; il faut que leur ame se plie pour ainsi dire tout entière à leur nouvelle situation; il leur faut de nouvelles habitudes morales, comme de nouvelles habitudes physiques. Heureux s'ils pouvaient tout-à-coup perdre la mémoire, et prendre d'autres goûts, d'autres sentiments, un autre caractère!

En quittant le château de mon père, jeune, riche de cent mille livres de rente, et décoré du titre de baron, il n'avait fallu que m'abandonner à mon naturel pour déployer mon orgueil et ma présomption; en arrivant à Châlons avec un petit emploi dans les vivres, sans oser dire mon véritable nom, et possédé du désir de refaire ma fortune, je sentis la nécessité d'être aussi

modeste que j'avais été vain. L'effort me coûta; c'était comme une médecine qu'il fallait avaler; mais enfin je m'y résignai. Je me contentai de rester vain et présomptueux au fond du cœur.

Tous les matins j'allais prendre les ordres de M. Durand. J'ordonnais et surveillais les distributions, je recevais et enregistrais les bons de fourniture. Tous les soirs j'allais faire une visite respectueuse à madame Durand. Eustache Grandin m'avait proposé de me liguer avec lui contre M. le garde-magasin. J'avais calculé qu'il était plus prudent de gagner l'amitié de mon chef. J'étais soumis, empressé pour M. Durand. J'étais soumis, complaisant et galant pour sa femme. Riche, on me faisait la cour; je suis pauvre, c'est moi qui dois chercher à plaire. J'avais cru de bonne foi aux paroles d'honneur, à l'amitié de mes parasites; j'y avais cordialement répondu, et j'avais payé leurs flatteries et leurs fausses protestations d'un franc retour et de services réels. C'est à moi maintenant à jouer auprès des autres le rôle que les autres ont joué auprès de moi.

Je ne songe qu'à mes intérêts, et j'affecte la confiance. J'ai été dominé par mes amis et mes maîtresses, et je veux à mon tour dominer mon chef et sa femme, en me faisant leur très-obéissant serviteur. J'aide M. Durand dans sa correspondance. Je donne des leçons de musique aux deux enfants et des leçons de danse à la mère. Aussi l'on ne regrette plus le commis que je remplace; on reconnaît que j'ai dit la vérité en me donnant pour un homme bien né; on s'étonne de ma capacité, de ma facilité; on croirait que j'ai passé toute ma vie dans les administrations. Moi, j'admire le génie

et la bonté du mari, j'admire les graces et l'esprit de la femme. M. Durand croit que je serais en état d'être garde-magasin. Je crois que M. Durand serait un excellent directeur des vivres. Je m'indigne contre les petits gentilshommes de Châlons et leurs femmes, et je crois que madame tiendrait merveilleusement sa place parmi les dames les plus élégantes de la capitale. On m'avait plaint d'avoir été réduit à prendre le petit emploi que j'occupe. Moi, je m'en félicite, puisque je lui dois le bonheur de connaître une femme aussi aimable, aussi essentielle, aussi estimable que madame Durand.

A la fête de M. Durand, je fis une pastorale bien fade et bien ridicule, qu'on trouva pleine d'esprit et de sentiment. J'y avais donné un rôle à la mère et aux deux enfants, et j'enlevai tous les suffrages, comme auteur et comme acteur, dans le personnage d'un berger galant et malheureux. A mon arrivée à Paris, j'avais été réellement timide auprès des femmes, par orgueil et défiance de moi-même. Aujourd'hui, par calcul, je fais le timide auprès de madame Durand. Depuis la pastorale que nous avions jouée pour la fête de M. Durand, sa femme, qui prenait à moi le plus vif intérêt, s'alarmait de ma tristesse et de ma profonde mélancolie.

Enfin, un jour, elle m'interroge avec inquiétude : mon secret m'échappe. J'ai conçu pour elle, malgré tous les efforts de la raison, la plus violente passion ; mais pénétré de ses devoirs et des miens, je mourrai plutôt que de manquer à mon supérieur. Madame Durand, attendrie de mon amour, touchée de la délicatesse de mes sentiments, est encore bien loin de

m'aimer; mais elle me plaint. Je lui dis que, ne pouvant vaincre la passion qu'elle m'avait inspirée, mon dessein était de m'éloigner. Elle a l'imprudence de s'y opposer; elle ne craint pas mon séjour auprès d'elle, tant elle est sûre de sa vertu! « Elle saura m'aider, « me dit-elle, de ses conseils et de son exemple. » Mais bientôt elle en vient à m'avouer que son mari est bien vieux, que je suis bien aimable, qu'elle n'est plus retenue que par le devoir. Hélas! que le devoir et la raison sont faibles auprès de l'amour! Nous eûmes beau nous encourager réciproquement à triompher de nos sentiments; nous fûmes égarés, emportés par la passion.

Dès-lors je devins le maître de la maison. Depuis quelques mois déja je m'étais mis en pension chez M. Durand. Ce bon mari ne pouvait se passer de moi; les domestiques m'obéissaient plus qu'à lui; les enfants m'appelaient leur bon ami, et c'était moi qui donnais les ordres aux employés subalternes.

Cela ne faisait pas tout-à-fait le compte d'Eustache Grandin, mon camarade. De dépit, il demanda son changement, qu'il obtint. On lui donna pour successeur un jeune niais, sur lequel j'établis mon empire dès notre première entrevue. Ainsi, dominant à la fois mes inférieurs, mes égaux et mon supérieur, je me trouvai le véritable chef du service des vivres dans tout l'arrondissement de Châlons.

J'ai dit qu'un des plus pénibles aveux que j'eusse à faire dans le récit de mon histoire était qu'à la mort de ma mère je n'avais pas éprouvé des regrets aussi vifs que ceux dont je m'étais senti pénétré quand je perdis mon père. En voici d'autres presque aussi pénibles. J'exer-

çais une espèce de surveillance sur les employés. Dès les premiers jours j'avais reconnu de graves erreurs dans leur travail ; et quand je m'étais empressé de réparer leurs bévues, non sans leur en faire de vifs reproches, ils m'avaient regardé d'un air tout surpris, et comme ne concevant rien à ma conduite. Il fallut bientôt que je cessasse d'imputer ces erreurs, qui se renouvelèrent, à leur négligence ou à leur ineptie. C'était tout simplement de petites friponneries que ces braves gens se permettaient. Ils m'avaient fait l'honneur de s'étonner de ma délicatesse : c'est ce que l'un d'entre eux me fit sentir d'une manière détournée, et en me laissant entendre que je n'aurais pas à me repentir de mon indulgence. Je fus révolté de la proposition ; je la rejetai ; je dévoilai, j'empêchai leurs manœuvres. Cela ne me réussit pas ; ils me prirent en haine. Je me moquai de leur inimitié ; mais un jour celui qui m'avait proposé de m'associer avec eux fit un rapport perfide et secret contre moi à M. Durand. Il ne se contentait pas de m'accuser de malversations ; il attaquait mes mœurs, et il engageait mon chef à surveiller ma conduite et celle de sa femme. Heureusement madame Durand avait donné des preuves si éclatantes de sa vertu, que son mari ne voulut rien croire de ce qu'on lui disait ; mais je compris que, pour faire son chemin, il faut craindre jusqu'aux plus petits ennemis, et je fermai les yeux sur beaucoup de choses.

Quand je m'étais montré sévère et intégre, M. Durand m'avait approuvé ; cependant j'avais été surpris qu'il n'eût pas pris cette affaire aussi vivement à cœur que moi. J'en découvris bientôt la cause : c'est ce

M. le garde-magasin se permettait lui-même quelques petits abus, et que ma conduite était une condamnation de la sienne. Entouré de si beaux exemples, exposé à des dangers si je restais honnête, ou du moins si je contrariais les friponneries des autres, et devenu presque anssi avide que j'avais été prodigue, j'étais tenté; mais je résistais.

Un fournisseur chargé de faire à jour fixe des versements dans notre magasin se trouva dans l'impossibilité de remplir ses engagements. Il vint implorer mon indulgence. Il dépendait de moi de le sauver, en lui accordant un délai. Il me parla de sa femme et de ses enfants, qui serait ruinés, si j'étais sourd à ses prières. Il m'attendrit. Par humanité, je fis tout ce qu'il voulut; par reconnaissance, il crut devoir m'offrir un petit cadeau, que je refusai; il insista; je balançai. « Pourquoi causerais-je de la peine, par mes refus, « me disais-je, à l'honnête homme qui se fait un de« voir et une joie de reconnaître les bontés que j'ai eues « pour lui! » J'acceptai. J'en eus des remords. Recevoir une bagatelle, outre le salaire qui m'était légitimement dû, me parut une action énorme. Qu'était-ce pourtant auprès des hauts faits de mon chef et de mes subalternes?

Je m'attachai plus que jamais à être juste dans les délais et autres faveurs que je pouvais accorder; et par égard, par procédé, par bonté d'ame, je pris insensiblement l'habitude de ne point refuser les étrennes et autres marques de reconnaissance. Bientôt j'en vins à compter sur les cadeaux, puis à me formaliser contre celui qui n'en faisait pas. Ainsi, par gradation, je trou-

vais toutes simples, toutes naturelles et fort honnêtes, des actions que dans ma première jeunesse, j'aurais trouvées très-blâmables; et ma place commençait à me rapporter un peu plus que les modiques appointements qu'on me payait tous les mois.

J'étais bien vêtu; je jouais assez gros jeu; à leurs fêtes et au jour de l'an je pouvais offrir moi-même à M. et à madame Durand des petits cadeaux que je regardais comme de l'argent bien placé. J'étais moins tourmenté par le souvenir de ma richesse passée; mais j'étais tourmenté plus que jamais par le désir d'en acquérir une nouvelle. Mon ambition et mon avidité ne me laissaient aucun repos. Je ne songeais qu'à gagner; je ne songeais qu'à bien préparer les voies pour sortir de ma petite place.

Ce M. Durand, dont la conscience était si commode en certaines occasions, n'en était pas moins dans l'admiration de ma probité. Il était d'ailleurs tout attendri de mon amitié et du zèle avec lequel je me livrais au métier. Il croyait à la sincérité de mon attachement; il retrouvait son cœur pour m'aimer; il avait les larmes aux yeux en vantant mes belles dispositions, la pureté de mes mœurs et la sévérité de mes principes. Enfin mon intelligence, mon amour du travail, mon attention à l'écouter, ma patience à faire sa partie de triomphe, me rendirent un sujet si recommandable aux yeux de M. le garde-magasin, qu'un jour il me fit une grande confidence. Il avait l'intention d'obtenir une place supérieure à Paris, et si, par mes protections, je pouvais obtenir celle qu'il quitterait, il serait homme à me donner en mariage mademoiselle Catiche

Durand, sa fille. Je remerciai vivement M. Durand. Sa place faisait bien mon affaire; mais sa fille n'était pas ce qu'il me fallait. Le mariage proposé n'était pas non plus du goût de la tendre madame Durand. Je lui fis sentir qu'il ne fallait pas heurter son mari. Je convins avec elle de feindre d'entrer dans les projets de M. Durand. Quant à mademoiselle Catiche, elle tenait de sa mère, et sa mère avait tant d'estime pour moi! Je crois qu'il n'aurait tenu qu'à moi de mener fort loin l'innocente, qui était fraîche et jolie; mais je n'étais plus à ce temps où je courtisais chaque belle que je rencontrais, étourdiment, sans réflexion et dans l'unique but de satisfaire mes désirs ou ma vanité. Le calcul et la politique étaient devenus la règle de ma conduite, même en matière d'amour. Je considérai que je me perdrais si je quittais la mère pour la fille. En conséquence, je fis le passionné près de madame Durand, l'amant respectueux près de la fille, et le bon ami près du père.

Deux ans s'étaient déja passés, quand nous apprîmes que nous allions bientôt voir arriver un de nos administrateurs en tournée d'inspection. Quelle affaire pour tous les employés des vivres que la tourné d'une administrateur! elle produit le même effet que celle d'un fermier-général parmi tous les employés des aides et gabelles. Comme les craintes et les espérances agitent toutes les têtes! Il peut nous avancer; il peut nous révoquer. Quel était celui qu'on attendait à Châlons? M. de Limeuil, l'amant de Caroline, celui par qui j'avais obtenu ma place. A cette nouvelle, je fus un peu embarrassé. Pour me donner de l'importance, j'avais dit à M. Durand que j'étais

connu, protégé par plusieurs munitionnaires-généraux, et particulièrement par M. de Limeuil; et ce M. de Limeuil m'avait placé, sans se donner même la peine de me voir. Mais M. Durand est si borné! Il ne se doutera pas du mensonge que je lui ai fait. Je n'en comptais pas moins tirer un très-grand parti de la visite de l'administrateur. Je m'informai du caractère de M. de Limeuil. Il était encore jeune, il devait aimer les dames; il venait d'épouser une fille de qualité, il devait être fier; dans un voyage qu'il avait fait en Lorraine, il avait eu l'honneur d'être reçu à Lunéville chez M. de Voltaire, il devait aimer les lettres et la philosophie.

Tandis que M. Durand et moi, dans l'attente de l'arrivée de M. de Limeuil, nons nous empressions de mettre à jour nos livres et nos écritures, madame Durand s'occupait de préparer des dîners, des fêtes, de grandes réunions pour M. l'administrateur-général. On espérait qu'il viendrait dîner plus d'une fois chez M. le garde-magasin. Madame Durand s'était assurée d'avance des provisions considérables en gibier, en poisson; elle avait fait venir des modes de Paris pour elle et pour sa fille; elle avait retenu pour quinze jours un cuisinier qui avait servi l'évêque de Nancy et qui faisait tous les grands repas qu'on donnait à Châlons; elle avait arrangé des bals et des concerts, et, se souvenant de ma pastorale, elle m'avait demandé des couplets en l'honneur de l'administration des vivres.

CHAPITRE III.

Voyage d'un Administrateur-général des vivres à Châlons.

Je regardais comme fort important pour moi de voir M. de Limeuil avant tout le monde. J'avais pris mes mesures en conséquence. Un soir, pendant que je faisais la partie de M. Durand, et que sa femme et sa fille étaient occupées de je ne sais quel soin du ménage, on vint m'avertir tout bas que le courrier de M. de Limeuil descendait de cheval à l'instant même. Je me hâtai de me faire gagner mon argent, ce qui m'arrivait presque tous les soirs, et ce qui était fort du goût de M. Durand, et saisissant le premier prétexte qui me vint à l'esprit pour sortir, je courus à la grande auberge du pays, où devait loger M. de Limeuil. En attendant, je causai avec son courrier. Ce garçon parlait fort avantageusement du mérite et de la fortune de son maître, et j'entrai en admiration de tout ce qu'il m'en dit.

Je laissai M. de Limeuil monter dans sa chambre, et, dès qu'il fut seul avec son secrétaire, je me fis annoncer. Je l'entendis répondre : « Eh quoi! déja un de « nos employés! A peine suis-je dans la ville, et déja « l'on vient m'assaillir! Quand serai-je quitte de tout « ce tracas? Quel ennui! » Je conclus de cette excla-

mation que mon homme, comme beaucoup d'autres, aimait beaucoup les bénéfices qu'il tirait de son métier, mais qu'il aurait bien voulu les recueillir sans peine et sans travail. Cependant je me présentai. « Je de-« mande pardon à monsieur l'administrateur, lui dis-« je, du dérangement que lui cause ma visite, et je « promets de ne pas l'importuner long-temps; mais « c'est un besoin pour mon cœur de lui exprimer ma « profonde reconnaissance. Puis-je oublier que c'est à « lui que je dois mon état! » — « Moi! je vous ai placé, » me répondit-il avec un peu d'humeur! « Cela se peut, » ajouta-t-il en prenant tout-à-coup un air plus affable. « J'ai fait beaucoup de bien dans ma vie. Qui « êtes-vous? et comment vous ai-je placé? » — « Il y « a deux ans, répondis-je, sur la recommandation de « mademoiselle Caroline. » — « Ah, ah! la petite Ca-« roline! une très-jolie fille, qui m'a mangé bien de « l'argent. » Et à moi aussi, me dis-je tout bas. « Qu'est-elle devenue, continua-t-il? je l'ai perdue de « vue depuis mon mariage. Êtes-vous son frère, son « oncle ou son cousin? » A cette question le rouge me monta au visage, il me prit un mouvement de fierté que j'eus peine à reprimer : « Sieur Eugène, me dis-« je, vous n'êtes plus le baron de Senneville. » J'évitai de répondre. Je m'abstins prudemment de faire mon éloge; mais je fis celui de M. Durand; j'invoquai son témoignage; je me glorifiai de la confiance qu'il voulait bien m'accorder; je n'oubliai pas de faire de grandes politesses au secrétaire, qui était présent, et je pris congé de M. l'administrateur. C'en était assez pour que le lendemain, quand M. Durand présenta tous

ses employés à M. de Limeuil, je fusse traité, par ce dernier, comme un protégé de sa connaissance.

Mon premier et court entretien avec M. de Limeuil avait suffi pour me faire juger que c'était un financier tel qu'on en voyait beaucoup alors. Ils se faisaient une étude, un point d'honneur de ne point ressembler aux traitants de la fin du règne de Louis XIV et de la régence, dont les vices et les ridicules sont immortalisés par tant de satires, et sur-tout par la belle comédie de Turcaret. Leurs alliances avec les premières familles du royaume leur avaient donné de l'urbanité et ce qu'on est convenu d'appeler le bon ton; mais ils avaient pris aussi l'arrogance, les grands airs et la fatuité des courtisans. Un jeune fermier-général, M. Helvétius, jouissait d'une réputation méritée de vertus et de talents; il n'était pas un seul de ses confrères et autres gens d'affaires et de finance qui n'aspirât, sinon à l'imiter, au moins à faire croire qu'il l'imitait. Plusieurs n'avaient pas tout le goût qu'ils affectaient pour les lettres et les arts; mais ils recherchaient, protégeaient, pensionnaient les artistes et les auteurs, et, voulant se donner un grand renom de bienfaisance et de générosité, il fallait bien que parfois ils fussent réellement généreux et bienfaisants. Ainsi ces vices si odieux et si communs, l'hypocrisie et la vanité, ont au moins ce bon résultat, qu'ils forcent à l'exercice de quelques vertus.

M. de Limeuil nous reçut avec un mélange de hauteur et de bonté qui toucha et intimida tout à la fois M. Durand. Ce bon M. Durand s'embarrassa dans ses compliments, et n'en put achever que les deux pre-

mières phrases. Heureusement la seconde phrase exprimait toute l'estime qu'il avait pour moi. Je pris la parole. Ce fut moi qui presentai les autres employés, et qui, au nom de madame Durand, invitai M. l'administrateur à venir dîner et passer la soirée chez M. le garde-magasin. J'eus le bonheur d'être fort agréable à M. de Limeuil. A dîner, j'aidai madame Durand à faire les honneurs; au dessert, je fis chanter à mademoiselle Catiche des couplets à la louange du convive pour qui se donnait le festin. Il sourit, et prononça d'un air capable que les couplets n'étaient pas mal tournés. Il partit de là pour nous apprendre que Piron et Collé venaient souvent souper chez lui. Il y avait beaucoup de monde. Le désir de se trouver avec un administrateur-général des vivres l'avait emporté sur la répugnance que les gros messieurs et les hautes dames de la ville éprouvaient à venir dîner chez madame Durand. J'avais si bien préparé les choses, que, de tous côtés, mon éloge se faisait entendre directement ou indirectement. Après dîner, il y eut un petit concert impromptu. M. de Limeuil et moi nous y fîmes tour-à-tour notre partie, et nous nous envoyâmes réciproquement de grands compliments. J'eus l'attention de mettre beaucoup de modestie à recevoir ceux qui m'étaient adressés. Pendant qu'on jouait, je causai avec M. de Limeuil et M. Durand; c'est-à-dire M. de Limeuil et moi nous causâmes devant Durand, qui se bornait à sourire et à laisser échapper quelques monosyllabes. Nous parlâmes chevaux, belles-lettres et jolies femmes. M. de Limeuil aimait à faire parade de ses connaissances, de son érudition et de ses galantes aventures.

Je me gardai de l'interrompre. Pendant qu'il parlait, je cherchais quel mot aimable et flatteur je pourrais lui glisser, au moment où il se tairait. Je fus heureux dans mes efforts; je parlai avec enthousiasme de Voltaire, et je lui donnai occasion de raconter la visite qu'il lui avait faite. Il paraissait las des coquettes de Paris : je vantai beaucoup les jolies femmes de Châlons, et je donnai quelques détails sur leurs mœurs et leurs ménages. Enfin je fis tout-à-fait la conquête de M. l'administrateur. Au moment où il se retira, je lui demandai la permission d'aller lui faire ma cour le lendemain; il me l'accorda fort gracieusement. « A merveille, » me dit M. Durand, en me serrant la main, et les larmes aux yeux. (Ce bonhomme, depuis qu'il me connaissait, était devenu facile à s'attendrir.) « A merveille, mon « cher ami; continuez comme vous avez commencé, « faites bien mon éloge à M. l'administrateur : ma place « et ma fille sont à vous. » La tendre madame Durand joignit ses remercîments à ceux de son mari, et j'en vis de plus significatifs dans les doux regards qu'elle me lança.

Le lendemain j'assistai au lever de M. de Limeuil. Au milieu de beaucoup de choses sérieuses ou légères qui furent l'objet de notre entretien, il s'avisa de se moquer des prétentions de madame Durand et de sa fille, et de traiter M. Durand d'homme épais et stupide; je me mis à me moquer avec lui. Je ne crus pas être un ingrat : je m'égayais aux dépens de l'homme qui m'avait accueilli, qui me proposait sa fille, et dont la femme m'adorait; mais pouvais-je contrarier M. l'administrateur? Quel tort mes épigrammes faisaient-elles d'ailleurs à M. Du-

rand? C'était ainsi que je raisonnais, comme s'il suffisait, pour échapper au nom d'ingrat, de ne pas ourdir de complots contre son bienfaiteur.

Huit jours se passèrent en fêtes perpétuelles, et je voyais avec joie que je faisais de grands progrès dans l'esprit de M. de Limeuil. Il est vrai que M. Durand et sa famille devenaient de plus en plus l'objet de nos railleries; mais je m'en consolais, en voyant combien de plus en plus j'étais goûté de M. l'administrateur et de son secrétaire, à qui je n'épargnais pas les civilités. Je ne sais si nos livres et nos écritures étaient bien en règle: M. de Limeuil parut fort content du service; il fit examiner nos livres par son secrétaire, et donna de confiance toutes les approbations nécessaires. M. Durand ne cessait de me remercier et de se féliciter d'avoir un ami comme moi.

Un matin, je confiai à M. de Limeuil le désir que m'avait manifesté M. Durand d'obtenir une grande place à Paris, de me faire avoir la sienne, et de me donner sa fille en mariage. Je ne lui dissimulai pas que la place, qui d'ailleurs me convenait très-fort, me semblerait un peu chère à ce prix. « Je le crois « bien, répondit légèrement M. de Limeuil, vous êtes « fait pour trouver beaucoup mieux. Mais ce bon M. Du« rand! est-il fou de songer à Paris.? Le systême de « la compagnie actuelle est de n'appeler dans la capitale « que des hommes qui aient de l'éducation, et même « de la naissance. Ce qu'il a de mieux à faire, c'est « d'exercer encore quelque temps sa place à Châlons, et « de se retirer. Nous n'entendons plus que ces mauvais « plaisants d'auteurs comiques rient et fassent rire aux

« dépens des traitants et des financiers. » Je répliquai qu'à cet égard il y avait peu de danger, que les auteurs devenaient de jour en jour bénins, doucereux et pleins d'égards. J'étais affligé que M. de Limeuil n'eût pas une meilleure opinion de mon chef. Cependant je ne pus m'empêcher de faire la remarque qu'en effet M. Durand était bien vieux, et qu'il fallait des jeunes gens dans les places. Je ne crus pas encore être un ingrat, car je me hâtai de dire qu'àprès ses longs services, M. Durand méritait une belle retraite, et j'eus le bonheur de voir que M. de Limeuil pensait absolument comme moi. J'étais charmé d'ailleurs que messieurs les administrateurs ne voulussent, dans les grands emplois, que des hommes qui eussent de la naissance et de l'éducation. Je crus que le moment était favorable pour révéler à M. de Limeuil que j'étais fils de M. le baron de Senneville, que j'avais été réduit à entrer dans les vivres, par suite de malheurs dont je lui racontai une partie. Il reçut fort bien ma confidence; car je piquai son amour-propre. Je me considérais comme son ouvrage; c'était lui qui m'avait tendu la main dans ma détresse; il me serait bien doux de devoir à son amitié protectrice mon retour au rang pour lequel j'étais né. Il me jura que je pouvais compter sur lui; il se rappelait fort bien ma famille; il prétendit que la famille de sa femme était alliée à la mienne, et je me gardai de le démentir. En le quittant, je fis part à son secrétaire des belles dispositions où je l'avais laissé. Je priai le secrétaire de m'accorder sa protection : il me la promit. C'était un homme d'un certain âge qui songeait beaucoup à ses intérêts. Je lui fis en-

tendre que mon défaut n'était point d'être ingrat. Je l'étais déja pourtant. J'avais beau me répandre en phrases de reconnaissance envers M. Durand, et m'apitoyer sur le sort qu'on lui réservait; je venais réellement de me servir de lui comme d'un marchepied pour monter à sa place. Il est vrai que, me faisant illusion, je trouvais des motifs personnels aux services qu'il m'avait rendus, et que je croyais m'être acquitté par mes complaisances. J'allai même jusqu'à me persuader que c'était M. Durand qui était mon obligé. Enfin, pour m'excuser, je me répétais ce vieil adage, que presque tous les hommes mettent si bien en pratique : il faut d'abord songer à soi. De toute façon, on donnera sa retraite à M. Durand. Autant vaut-il que ce soit à moi qu'on donne la place. Ainsi l'on n'a pas la volonté d'être ingrat; mais on est bien volontairement avide et ambitieux, et l'on devient ingrat, sans s'en apercevoir. On commence par de grandes et sincères promesses de reconnaissance, qui ne coûtent aucun effort; le difficile est de les tenir, et l'on ne manque jamais d'obstacles, d'excuses et de prétextes pour s'y soustraire.

M. de Limeuil partit. Je crois que, de retour à Paris, au milieu des plaisirs et des affaires, il m'aurait bien vite oublié. Mais, un mois après son départ, j'envoyai à son secrétaire un chevreuil des Ardennes et un gros panier de vin d'Aï, avec une lettre remplie de protestations et de belles promesses. Quinze jours après ma lettre, M. Durand fut révoqué. Je fus nommé à sa place.

La forme de la révocation était fort honorable

pour M. Durand. On appréciait ses longs et bons services; on croyait qu'à son âge il avait sur-tout besoin de repos; on lui donnait pour retraite une petite place de commis vérificateur à la direction de Metz. Mais quel coup de foudre pour ce galant homme, qui se flattait d'aller à Paris! Je dois avouer que sa douleur me pénétra. Je ne me fis point de reproches; je ne croyais pas m'être mal conduit; et je fus sincère dans les témoignages d'intérêt que je lui prodiguai: seulement, j'y mis un peu d'exagération; car j'offris de ne pas accepter la place, j'offris d'employer tous mes efforts pour le faire réintégrer. Ce fut lui-même qui m'arrêta. Prenant de plus en plus l'habitude de s'attendrir, il me fit sentir, les larmes aux yeux, que ma démarche ne servirait à rien qu'à faire arriver à Châlons un nouveau personnage. Il était touché de la part que je prenais à son malheur. Cela ne changeait rien à ses projets. Il avait acquis une petite fortune fort jolie, et il m'offrait encore sa fille. Mais madame Durand, plus clairvoyante que son mari, me reprocha durement ma conduite. Il était évident à ses yeux que, pendant le voyage de M. de Limeuil, je m'étais emparé de lui, que j'avais desservi mon chef, et que sa révocation était mon ouvrage. Cette sortie éclaira M. Durand, d'autant plus que j'avais écouté très-froidement l'offre qu'il m'avait faite de sa fille. La colère prit la place de l'attendrissement, et tous deux m'accablèrent des noms les plus odieux, en ayant soin de vanter et de grossir les bienfaits dont ils m'avaient comblé. Je leur répondis majestueusement par ce fameux vers:

Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense.

Ah ! si Racine avait pu prévoir l'abus que des ingrats pouvaient faire de cette belle sentence si bien exprimée, je crois qu'il en aurait fait le sacrifice. Le ressentiment de M. Durand, qui me paraissait injuste, m'empêcha de sentir mes torts. Nous nous brouillâmes tout-à-fait. Il partit pour Metz. Je pris possession de sa place, et pour me prouver à moi-même que je n'étais pas un ingrat, j'envoyai des marques de ma reconnaissance au secrétaire de M. de Limeuil. Il est vrai que je comptais encore sur les bons offices de ce protecteur subalterne.

CHAPITRE IV.

Eugène garde-magasin.

Une nouvelle ambition succède à une ambition satisfaite. C'est l'histoire de presque tous les hommes, dès qu'ils ont obtenu un succès. C'est lorsqu'on vient d'éprouver un revers qu'on s'avise quelquefois d'avoir de la modération. Pour moi, qui ne fus jamais exempt de vanité, mais dont la vanité s'exerça tour-à-tour sur divers objets, suivant les variations de mon sort et de mes goûts, qui eus quelquefois du courage, mais qui n'eus jamais de modération, j'étais presque aussi fier d'être devenu par mon mérite chef du service des vivres à Châlons, que je l'avais été des brillantes conquêtes que j'avais dues jadis à mon or et à ma jeu-

nesse; et, sans rien perdre de l'orgueil que ce succès m'inspirait, je ne tardai pas à m'impatienter de rester trop long-temps à ce premier degré. Je faisais l'important dans ma place comme M. Durand; mais, y mettant plus d'adresse, j'attirai chez moi plusieurs personnes de la haute société qui n'avaient jamais voulu se rendre chez lui. Je recevais les nobles et j'allais chez eux. Mon talent d'amateur sur le violon me faisait regarder comme un virtuose, et ma politesse annonçait un homme comme il faut. Cependant je n'avais pas jugé à propos de révéler ma naissance à d'autres qu'à M. de Limeuil. Quelques gentilshommes auraient pu se scandaliser de ce qu'un des leurs fût dans les vivres, et, de jour en jour, je sentais le besoin de flatter et de ménager tout le monde. Tout en surveillant avec soin leur conduite, j'étais bon et sans morgue pour les commis qui travaillaient sous moi. Je ne craignais pas qu'ils me jouassent le tour que j'avais joué à M. Durand. J'étais trop fin, et ils étaient trop sots; mais enfin je ne voulais avoir en eux ni ennemis ni espions. M. Robineau, le jeune niais qui avait remplacé M. Eustache Grandin, était monté à ma place, et je lui avais fait croire que c'était à mes bons offices qu'il devait sa nomination; aussi était-il animé pour moi de la plus vive reconnaissance. Il professait pour le nouveau garde-magasin le plus profond respect et le plus complet dévouement. J'y croyais : son intérêt et sa niaiserie me répondaient de lui. Il était doué d'ailleurs de l'incapacité la plus absolue.

Au jour de l'an, j'écrivis à M. de Limeuil. Suivant l'usage de tous les protecteurs, à peine fit-il attention

à ma lettre ; mais son secrétaire, avec qui j'étais en correspondance et à qui j'avais eu soin d'envoyer des étrennes, me tenait au courant de toutes les vacances survenues dans l'administration. Je laissai passer plusieurs occasions qui ne me parurent pas dignes de moi. Enfin je reçus la nouvelle que le directeur de Lille venait d'être renvoyé. J'écrivis à mon ami le secrétaire ; je lui adressai un placet pour M. de Limeuil ; j'eus soin de joindre à ma lettre de nouvelles marques de mon estime et de ma reconnaissance. Le secrétaire était si content de mes procédés, que, dans sa réponse, il me promit monts et merveilles. Bientôt je reçus une nouvelle lettre de sa main, mais elle était signée de M. de Limeuil. C'était la réponse à mon placet. Le style était celui d'un protecteur plein de zèle et de bonne volonté. Assez novice encore en intrigue, je ne savais pas qu'une lettre d'un protecteur, quand elle est de la main de son secrétaire, n'est le plus souvent qu'un simple accusé de réception. Je me crus sûr du succès, et déja j'exprimais aux bons habitants de Châlons mes regrets d'être obligé de les quitter.

Un soir j'avais beaucoup de monde chez moi, j'étalais avec complaisance devant ma société mes grandes espérances. On m'apporte une nouvelle lettre de mon ami le secrétaire. Plein de joie, persuadé qu'elle renferme ma nomination, je l'ouvre : elle m'annonce, au contraire, que la place vient d'être donnée à un autre. Je me trouble, je pâlis ; on s'informe ; je veux prendre un air riant ; je n'y peux pas parvenir ; on insiste ; je dis que je viens d'apprendre la maladie d'un parent qui m'est bien cher. On me plaint ; on se hâte d'ache-

ver les parties, on s'éclipse, on me laisse seul. Ce fut mon tour de traiter d'ingrats M. de Limeuil et son secrétaire. Je me proposais d'écrire à ce dernier une lettre énergique de reproches; j'étais furieux contre lui. Par réflexion, j'écrivis une lettre douce, soumise et résignée. Je finissais par lui marquer que je comptais toujours sur sa bienveillance. Le lendemain quelques-uns de mes amis me demandèrent des nouvelles de mon parent; je ne savais ce qu'ils voulaient dire, et j'avais oublié que j'avais un parent malade.

Je me consolai bientôt d'avoir manqué l'emploi de Lille. J'appris que le titulaire d'une bien plus belle place à Paris, (celle de caissier de la compagnie,) était condamné par toute la faculté, et que sa place dépendait tout-à-fait de M. de Limeuil. Elle était au-dessus de l'ambition d'un garde-magasin; n'importe, je me sentais toutes les qualités nécessaires pour la bien remplir, et cette fois je me crus assez fort en intrigue pour l'emporter sur tous mes rivaux. Je ne savais où prendre mes fonds de cautionnement; mais quand je serai nommé, il faudra bien que je les trouve; et pensant que les lettres les plus pressantes, les plus éloquentes, ne feront pas le même effet que ma présence, je me décide à faire secrètement et rapidement le voyage de Paris. Je ne mets que M. Robineau dans ma confidence. Je voyage encore par le courrier; car je n'ai pas le moyen de reprendre une chaise de poste.

CHAPITRE V.

Petits voyages d'Eugène à Paris.

Quel serrement de cœur j'éprouvai en approchant de ce Paris, où il n'aurait tenu qu'à moi de vivre si heureux et si considéré ! Mais quoi ? Je suis déja plus riche et plus avancé que lorsque j'en suis sorti. Ah ! si jamais je peux retrouver les richesses que j'ai dissipées, je les tiendrai bien. Si je peux remonter au rang où ma naissance m'appelle, je me promets bien de n'en pas descendre une seconde fois.

Je ne restai que quarante-huit heures à Paris ; mais j'y employai bien mon temps. A peine arrivé, je courus chez mon ami le secrétaire. Je ne lui en voulais plus de sa négligence dans l'affaire de Lille. Nous nous embrassâmes avec la franchise et la cordialité de deux négociants qui se servent mutuellement dans leurs spéculations. Nous avions l'un pour l'autre l'estime et l'attachement de deux associés qui ont besoin l'un de l'autre. Il m'apprit que le titulaire de la place de Paris n'était pas mort, que l'on craignait qu'il ne traînât encore long-temps, mais que déja la cour et la ville étaient en mouvement pour le choix de son successeur. La nouvelle m'effraya, mais ne me découragea pas, et je me présentai chez M. de Limeuil.

Cette première visite ne fut pas heureuse. Cet homme

qui m'avait comblé d'amitiés à Châlons, qui m'avait assuré que je pouvais compter sur lui, qui avait tellement goûté ma société qu'il ne pouvait se passer de moi, eut de la peine à me reconnaître à Paris. Il était aussi fier qu'il avait été affable. Il fallait qu'il eût oublié la confidence que je lui avais faite de ma naissance, qu'il ne se souvînt plus que la famille de sa femme était alliée à la mienne. Il haussa les épaules quand j'osai lui expliquer le but de mon voyage. « Allons, encore cette place de caissier! Eh, messieurs, « attendez au moins que ce pauvre Anselme soit mort. » (C'était le nom de l'homme dont on convoitait les dépouilles.) « Et qu'est-ce que c'est? un commis de deux « jours prétendre à un emploi comme celui-là! Vous « vous oubliez, mon cher; c'est aussi par trop d'am- « bition. N'ai-je donc pas assez fait pour vous? Est-ce « que vous n'avez pas de quoi vivre avec votre emploi?... « Qu'est-ce que vous êtes? » — « Garde-magasin. » — « Eh bien! c'est un très-joli poste. » Voilà les discours aimables qu'il me tint, tout en dictant une lettre, tout en achevant de s'habiller. Il fallait que mon caractère eût déja subi de grandes altérations, il fallait que je fusse bien pénétré du besoin que j'avais de M. de Limeuil, pour ne pas lui répondre avec quelque chaleur. Je me contins; je voulus balbutier quelques réponses, mais il n'était pas en humeur de quitter la parole. Il s'étonna que je fusse venu à Paris sans congé. J'eus beau lui dire que j'avais confié mon service à M. Robineau, garçon plein de zèle et d'intelligence. « Je ne connais pas M. Robineau, reprit-il; je ne con- « nais que vous, et je vous conseille de retourner bien

« vite à Châlons, si vous voulez conserver votre place « et mes bontés. » Son secrétaire était tout décontenancé d'un pareil accueil, et je crus voir qu'il cherchait en lui-même s'il n'y avait pas quelque danger à rester mon ami.

« J'ai fait une école », dis-je au secrétaire dès que nous fûmes seuls; et sans paraître irrité, sans paraître abattu, me souvenant très à propos du grand moyen de réussir dans toutes les affaires, du moyen qui m'avait valu ma première place, je lui demandai si M. de Limeuil n'avait pas une maîtresse. M. le secrétaire me répondit d'un air moitié fier, moitié froid, que cela ne le regardait pas, et que les maîtresses étaient du département de M. le valet de chambre.

J'allai trouver ce dernier; il avait aussi des bontés pour moi. Il m'apprit que M. de Limeuil venait tout récemment de contracter un arrangement avec mademoiselle Aglaé, danseuse à l'opéra. J'allai voir mademoiselle Aglaé.

C'était une grande fille blonde, blanche, et qui me parut assez sotte; mais elle me prouva bientôt qu'elle ne manquait pas d'esprit pour ses intérêts. Je lui fis de grands compliments sur sa beauté, sur son talent; elle les reçut assez mal; elle croyait voir en moi un adorateur. J'étais venu en fiacre; j'étais vêtu assez élégamment pour un homme de province; mais il n'y avait pas de quoi éblouir une demoiselle de l'opéra. Elle se hâta de me dire que son cœur n'était pas libre, et que je perdrais mes éloges et mes soupirs. Je me hâtai de la désabuser; je respectais trop M. de Limeuil pour être son rival; et, marchant sans détour à mon

but, je lui proposai une somme assez considérable, si elle parvenait à me faire nommer à la place qui ne tarderait pas à vaquer. A ces dernières paroles, mademoiselle Aglaé sourit, et, se montrant aussi franche que j'avais été franc avec elle, elle me dicta ses conditions. Elles me parurent un peu dures, mais je sentis qu'il ne fallait pas marchander. Je les acceptai. Il s'agissait de savoir comment elle s'y prendrait pour parler de moi à son amant. Il fut convenu que j'aurais rendu un grand service au filleul du mari d'une de ses cousines établi à Châlons.

Je revis le valet de chambre, et j'achetai sa protection; je revis mon ami le secrétaire, et je réchauffai son zèle. Après toutes ces courses, je rentrai à mon hôtel, très-fatigué, mais assez content de ma journée.

Le lendemain, je me hasardai encore à me présenter chez M. de Limeuil; mais je m'étais souvenu d'un autre moyen de ne pas échouer, qui consiste à ne jamais aborder un protecteur sans s'être informé s'il est de bonne humeur, et le valet de chambre m'avait assuré que monsieur était ce matin d'une gaieté charmante. Je lui demandai pardon d'avoir quitté mon poste sans congé; je lui annonçai que je repartais dans la journée; j'avais fait de sages et mûres réflexions; je me résignais à mon petit emploi; j'avais même, depuis ma visite de la veille, refusé des offres qui m'avaient été faites pour mes fonds. Je lui promettais de ne plus le fatiguer par mes sollicitations. Mon plus grand malheur serait de lui déplaire; mon premier désir serait toujours de lui être agréable; heureux s'il venait à penser un jour que mes faibles talents pussent être

utiles aux intérêts de la compagnie dans une place supérieure à celle que j'occupais. « Ce bon Eugène, dit « M. de Limeuil, il a vraiment de l'attachement pour « moi; je l'ai bien mal traité hier. Que voulez-vous? « j'avais la tête cassée de demandes pour cet emploi « qui n'est pas encore vacant. Continuez de vous bien « conduire, et nous songerons à vous. » Et le voilà qui me demande des nouvelles de quelques jolies femmes qu'il a vues à Châlons dans son voyage. Je lui débite la chronique scandaleuse du pays, et, suivant l'usage, notre entretien changeant d'objet presque à chaque instant, je lui dis que, la veille, affligé de son accueil, et cherchant à me distraire, j'ai été à l'opéra. Je critique la musique, le poëme, les habits, les décorations et les acteurs; mais je parle avec enthousiasme d'une nouvelle danseuse qu'on nomme Aglaé. « Quel talent! quelle majesté dans sa danse! j'étais en- « touré de gens qui portaient envie à l'heureux mortel « honoré de ses bonnes graces. » Je vis que mon homme savourait les louanges que je donnais à sa belle. « Ah! « ah! me dit-il, vous avez remarqué Aglaé! C'est une « bonne fille. A propos, c'est de vous, je crois, qu'elle « m'a parlé hier au soir. Savez-vous qu'elle vous veut « beaucoup de bien. » (Bon, me dis-je en moi-même, la danseuse m'a tenu parole.) « A moi, m'écriai-je! « Elle vous a parlé de moi! Et comment me connaît- « elle? » — « Vous avez rendu service à l'un de ses pa- « rents, son filleul... Non, je me trompe, le filleul d'un « de ses cousins.... non, ce n'est pas son cousin, c'est « le mari de sa filleule... Enfin elle a beaucoup de re- « connaissance pour le garde-magasin des vivres à

« Châlons. » — « Je me félicite, répondis-je, d'avoir « obligé, sans la connaître, une aussi belle personne; « mais je vous prie de croire que le filleul du cousin « de mademoiselle Aglaé n'aura pu obtenir de moi un « service contraire aux devoirs de ma place. » — « C'est « comme je l'entends, reprit-il. Allons, M. Eugène, « retournez à Châlons; nous ne tarderons peut-être « pas à vous en tirer. En temps et lieu je me souvien- « drai que vous êtes un homme intègre, laborieux, et « que vous appartenez à une bonne famille. »

Je quittai Paris dans la même journée, et le surlendemain, à mon arrivée à Châlons, je jetai dans l'admiration M. Robineau, en lui racontant avec importance le succès de mon voyage. Je me gardai de lui redire mot pour mot mes entretiens avec M. de Limeuil. Je m'y donnai un role noble et fier. On avait été flatté que je me misse sur les rangs. « Plus que ja- « mais, lui dis-je, MM. les munitionnaires veulent at- « tirer à Paris les employés qui se distinguent par leur « éducation et par un certain usage du grand monde. » — « Ah! monsieur, me répondit ce brave garçon, si, « comme je n'en doute pas, vous êtes appelé à cette « belle place, assurez-moi que vous m'emmenerez avec « vous; toute mon ambition est de suivre votre sort; « je suis sûr que vous me conduirez bien; je suis sûr « que vous me conduirez loin. » Je lui promis ma protection; et croyant déja tenir la place, je calculai que Robineau, trop simple pour n'être pas discret et dévoué, ayant une très-belle main, écrivant rapidement sous la dictée, était l'homme qu'il me fallait pour secrétaire.

Quinze jours se passèrent, pendant lesquels je me ruinai en cadeaux au valet de chambre, au secrétaire et à la maîtresse de l'administrateur, pour les entretenir dans leurs bonnes dispositions. A peine cet Anselme, dont l'héritage était si envié, eut-il fermé les yeux, que je fus instruit de sa mort. Persuadé de plus en plus qu'il faut faire ses affaires soi-même, je repartis encore secrètement. Je ne pus pas arriver avant les solliciteurs de Paris. Dès la veille de la mort, ils avaient fait jouer toutes leurs machines; mais je mis tant de diligence que j'arrivai avant tous ceux de province. Pendant la route, je tremblais que M. de Limeuil n'eût quitté Aglaé. Heureusement ma crainte était vaine. Comme je venais encore sans congé, je me gardai cette fois de voir M. de Limeuil; mais je vis tous les gens qui l'entouraient et qui disposaient de ses volontés. Je convins de nouveau de mes faits avec Aglaé. Il se trouva que, depuis mon dernier voyage, j'avais rendu de nouveaux et signalés services au prétendu filleul de son cousin; et cette sensible Aglaé en était si reconnaissante, qu'elle promit à M. de Limeuil de se brouiller avec lui s'il ne faisait pour moi ce qu'elle lui demandait. Le poste était sollicité par une foule de concurrents. Il y en avait deux très-redoutables. L'un était protégé par la femme de M. de Limeuil, l'autre lui était présenté par un ministre. M. de Limeuil donna la préférence au protégé de sa maîtresse; il nomma le protégé du ministre à la place que j'occupais : je ne sais ce qu'il fit du protégé de sa femme.

A peine Aglaé eut-elle obtenu la parole de M. de

Limeuil, que je me hâtai de reprendre la route de Châlons. Là, pendant quelques jours, j'éprouvai toutes les angoisses de l'inquiétude. Pour mieux jouer mon jeu, j'avais écrit à M. de Limeuil que je n'avais pas la témérité de penser à revenir à Paris avant que lui-même ne m'y appelât; je lui parlais des places supérieures en homme fort détaché de toute espèce d'ambition. Je tremblais qu'il ne me prît au mot, et qu'il ne revînt sur sa première détermination. Je crois que j'aurais été plus malheureux d'échouer, que je ne fus heureux de réussir. Avec mes amis et mes employés de Châlons, je plaisantais aux dépens des solliciteurs qui courent les grands chemins, les antichambres et les bureaux pour se pousser, s'avancer et acquérir des biens et des faveurs périssables. Jamais je n'avais vanté avec tant d'emphase les délices de la vie tranquille et modeste de province, qu'au moment où je me flattais de retourner bientôt à Paris. Peu s'en fallait que je n'eusse l'air de songer à me retirer dans un séjour champêtre. Je parlais plus franchement à mon confident Robineau. Avec lui, quoique je craignisse encore d'échouer, je paraissais sûr de mon fait. Il en résulta qu'en me voyant faire le désintéressé avec les autres, il admirait de plus en plus la profondeur de mon génie et de ma politique. Il résulta de ma lettre à M. de Limeuil qu'en recevant la nouvelle de ma nomination, je pus, dans mes remercîments, lui faire entendre que c'était lui qui, de son propre mouvement, m'appelait à cette haute place. Il résulta de ma conduite avec les gens de Châlons, qu'en leur annonçant que j'allais les quitter, je pus prendre avec eux le ton d'un

philosophe obligé de sacrifier ses goûts et ses penchants, forcé de consacrer malgré lui ses talents et son temps à l'état et au prince qui les réclament.

CHAPITRE VI.

Les fonds de cautionnement d'Eugène.

Il me fallait rester quinze jours à Châlons pour terminer mes comptes avec le commissaire des guerres.

C'était beaucoup d'être nommé; ce n'était rien, si je ne parvenais à trouver mes fonds de cautionnement. J'y avais pensé dès mon premier voyage à Paris. Mais à qui m'adresser? J'ai des amis à Châlons; mais tous mes anciens amis de Paris m'ont trop bien appris qu'on doit se regarder comme très-heureux quand un ami intime se contente de ne pas nous nuire. Il ne faut compter que sur soi, car les autres ne songent qu'à eux. On se hasarde à cautionner un fils, un frère; encore y faut-il bien de la prudence et des précautions; mais un homme qui n'est que votre ami, qui ne vous offre pas de gage! ce serait une imprudence, une étourderie, une folie; ce serait s'attirer les reproches de ses héritiers et de tous les gens sensés. Tel était le langage, tels étaient les sentiments que je prêtais d'avance à tous ceux qui me protestaient qu'ils m'étaient dévoués. J'aurais pu ajouter qu'en bonne conscience je

n'étais pas digne qu'un ami exposât ses fonds pour moi. Sans parler de l'usage déplorable que j'avais fait de ma première fortune, mon ingratitude récente envers M. Durand était-elle faite pour engager les gens à m'obliger? N'était-ce pas une justice que je me trouvasse beaucoup d'amis disposés à me servir ou à me trahir selon leurs intérêts, et que je n'en trouvasse pas un seul prêt à venir à mon aide pour le seul plaisir de m'aider?

Je ne restai pas long-temps dans cette perplexité. Dès qu'on apprit à Châlons que j'étais définitivement nommé, les politesses redoublèrent. Les mères surtout me recherchaient, admiraient mon esprit et me faisaient admirer les graces de leurs filles. Enfin un de mes amis intimes, qui était fort bien avec la femme du président de l'élection, vint un matin de bonne heure me trouver dans mon cabinet. Il désira que nous fussions seuls. Il me demanda, d'un air d'intérêt, si je n'étais pas embarrassé pour mes fonds. « Moi! lui ré« pondis-je, embarrassé! Croyez-vous donc, mon cher, « que j'aurais laissé faire à mes amis de Paris la moin« dre démarche pour moi, si je n'avais des ressources? « Mais pourquoi cette question? » — « Oh! pour rien. » — « Encore? » — « Rien, vous dis-je. Hier, en cau« sant avec madame Potin (le président de l'élection de « Châlons se nommait Potin), elle me parlait de la « peine qu'ont aujourd'hui les parents pour bien marier « leurs enfants, même quand ils ont quelque fortune. « Par exemple, sa fille aînée! il s'est présenté beaucoup « de partis; mais cette tendre mère craint de compro« mettre le bonheur ou la fortune de sa fille : elle ne

« voudrait la donner qu'à quelqu'un qui fît à l'instant « un emploi sûr, honorable de la dot ; et moi j'avais « pensé..... N'allez pas croire au moins que je vienne « vous parler de la part de M. ou de madame Potin ; « non, c'est de moi-même, par pure amitié. Madame « Potin ignore la visite que je vous fais : elle a beau- « coup d'estime pour vous ; son mari vous considère ; « mais puisque vous avez vos fonds..... D'ailleurs vous « ne vous souciez peut-être pas de vous marier. Prenez « que je n'ai rien dit. » — « Il est certain, répondis- « je, que je me trouve fort bien de ma vie de garçon, « que je puis attendre, et que, mes amis de Paris vou- « lant absolument que je fasse mon chemin, je suis en « mesure de rencontrer beaucoup mieux..... Non pas « que je méprise M. le président, ni sa famille ; la mère « est aimable, la fille est charmante et le père est un « bon homme. » Pendant que je parlais, on me remit une lettre ; elle était d'un gros prieur d'une abbaye voisine. Je l'avais rencontré souvent dans les sociétés de Châlons. Il m'avait pris en affection, parce que j'étais d'une certaine force au trictrac. Le prieur avait une nièce, veuve d'un gentilhomme, qui lui avait laissé pour douaire un fort joli château sur lequel il n'y avait pas d'hypothèque. Cette veuve n'était plus de la première jeunesse ; mais elle n'en avait pas moins un très-grand désir de se remarier. Le gros prieur s'exprimait sans détour ; il m'offrait sa nièce. La nièce offrait son château pour sûreté à mes prêteurs. Je crus devoir montrer cette lettre à l'émissaire de madame Potin. « Voyez, lui dis-je, si jamais je peux être embarrassé. « Je suis à peine nommé, que les mères courent après

« moi pour leurs filles, et les veuves pour leur propre « compte. » Il me fit sentir avec chaleur combien la fille du président méritait la préférence. J'étais trop poli pour en disconvenir. Je lui donnai quelque espérance; je lui promis le secret sur sa visite, comme il me le promit sur la lettre du prieur.

« Eh quoi! me dis-je, dès que je fus seul, en serais-« je donc réduit à cette extrémité de me marier bien « vîte pour trouver mes fonds? Je suis encore jeune; « avec le temps et mon ardeur à m'enrichir, je peux « aspirer à un mariage bien plus avantageux que celui « que je ferais aujourd'hui. Qui? moi! me contenter « de la veuve d'un petit gentilhomme ou de la fille d'un « président d'élection! Autant vaudrait-il avoir épousé « mademoiselle Catiche Durand. Moi, fils du baron de « Senneville! Et mon frère de lait, le fils du fermier « Delorme, Guillaume, est le mari de ma riche et belle « cousine! »

Depuis trois ans, occupé sans cesse de mes intrigues auprès de mes supérieurs, il ne m'était guère arrivé de songer à mon ami Guillaume. Ce fut par un mouvement d'envie que je pensai à lui dans ce moment, et ce moment fut un trait de lumière. « Je ne suis plus un mi-« sérable sans ressource. Je peux donner de mes nou-« velles à mes amis de Coutances. Guillaume me fera « mes fonds; s'il me refuse, il sera toujours temps de « chercher une femme et une dot; mais il ne me refu-« sera pas. Guillaume porte une ame noble, généreuse »; et je me hâtai de lui écrire. Ma lettre était fort longue; mais j'en fus content : elle me parut une véritable pièce d'éloquence.

Je lui racontais tout ce qui m'était arrivé depuis ma sortie du Fort-l'Évêque. Je n'ai pas besoin de dire que je tournais les choses à mon avantage. Je me donnais pour un modèle de courage et de bonne conduite. Je ne fis pas réflexion que telle action que je présentais comme un trait de génie et de sagesse devait paraître, aux yeux d'un homme vraiment sage et sensé, bien plus digne de blâme que d'éloges. Je lui faisais entendre que je m'étais conduit à Châlons avec autant de prudence que lui-même en avait montré à la Martinique. Je lui annonçais des projets sans bornes de fortune et d'ambition. Je me vantais de la justice que l'administration des vivres venait de me rendre en m'appelant à Paris. Après ce long exorde, j'arrivais au véritable but de ma lettre. Je lui disais franchement que je comptais sur lui pour mes fonds. Il me serait facile de les trouver ailleurs, mais je lui devais la préférence. Ainsi, il y a trois ans, j'avais dédaigné ses offres de service; aujourd'hui, en lui demandant un service que je suis certain au fond du cœur de ne pas trouver chez d'autres, à moins de conditions qui ne me conviennent pas, j'ai l'air de ne pas regarder ce service comme un bienfait; que dis-je? j'ai l'air d'obliger Guillaume, en lui procurant l'occasion de m'obliger. Après cette demande, exprimée en deux lignes, ma lettre contenait les protestations les plus vives d'amitié à Guillaume, à mon cousin César, et même à ma cousine Laure, contre laquelle, écrivais-je avec légèreté, je ne conservais pas la plus petite rancune. Je m'informais avec intérêt de toutes les personnes qui m'avaient été chères et qui étaient chères à Guillaume. Je finissais par lui pro-

mettre que, dans la nouvelle et brillante carrière que j'allais parcourir, je me tiendrais toujours heureux de pouvoir être utile à lui et aux siens. Ainsi, entraîné par la force de l'habitude, je conservais un ton protecteur avec Guillaume. En réclamant ses services, je lui offrais les miens, dont il n'avait pas besoin, et j'avais la sottise de me croire encore bien supérieur à lui. Comme je l'ai déja dit, ma vanité, ma présomption avaient changé d'objet, mais j'étais encore vain et présomptueux. Dans un adroit post-scriptum, je priais Guillaume de ne pas me faire attendre sa réponse: j'avais besoin de répondre moi-même très-promptement aux offres brillantes qui m'étaient faites de tous côtés.

Après le départ de cette lettre, je me gardai bien d'ôter tout espoir à la fille du président; je ménageai mes soins entre elle et la nièce du prieur. J'évitais de donner des paroles positives; mais de jour en jour je paraissais moins éloigné du mariage; car enfin savais-je les événements qui avaient pu arriver pendant ces trois années? Guillaume avait-il conservé sa fortune? Vivait-il encore? En supposant qu'il eût le pouvoir de m'obliger, en aurait-il la volonté? Quelquefois j'en doutais, malgré toutes les preuves que j'avais déja de son amitié. J'avais si cruellement éprouvé l'égoïsme des autres hommes! Il est vrai qu'en commençant à prendre une très-mauvaise opinion de presque tous les hommes, j'en avais conçu une bien meilleure de moi-même. J'admirais mon génie, et je me croyais capable, en supposant que je fusse à la place de Guillaume et qu'il

fût à la mienne, de faire pour lui ce que je réclamais de son amitié.

Mon inquiétude ne fut pas longue; Guillaume me répondit courrier par courrier.

CHAPITRE VII.

Lettres de Guillaume et du bossu.

« Te voilà donc enfin, m'écrivait Guillaume! après « trois ans je reçois de tes nouvelles, et ces nouvelles « sont heureuses! Hâte-toi de t'adresser à Paris, à « notre ami Duverdier. Je lui envoie un pouvoir d'en- « gager pour toi toutes les sommes dont il m'est per- « mis de disposer. Si elles ne suffisent pas, mon crédit « y suppléera. Je tiens toujours à ce que tu n'aies que « moi pour créancier, et je ne me regarde que comme « dépositaire de ton château, jusqu'à ce que tu puisses « t'acquitter envers moi.

« Depuis que tu t'es soustrait à mon amitié, nous « n'avons pas laissé passer un seul jour sans penser à « toi. Mes bons parents et madame Louville vivent « toujours auprès de nous. J'ai une fille, j'ai un fils; « puissé-je les conserver et les bien élever! Tous deux « t'aiment, sans te connaître; tous deux ont été bien « joyeux de la joie que ta lettre nous a causée. L'heure « me presse; je ne veux pas que ma réponse soit re- « tardée d'un courrier. Mais nous nous reverrons : tu

« feras le voyage de Coutances, ou je ferai celui de « Paris. Nous nous écrirons, au moins. Un seul mot : « tu as eu du courage dans l'adversité, et tu dois à ton « courage une meilleure fortune. De grace, mon ami, « songe aux grands biens que tu as dissipés. Tiens-toi « en garde contre tes fougueuses passions, contre cet « amour immodéré des plaisirs, qui ne fait pas le bon-« heur. Sur-tout garde-toi des faux amis. Ne sois ni « trop prodigue, ni trop confiant. Mais, pardon, je te « prêche. Ne vois que le motif qui m'anime. Ta cousine « Laure t'embrasse de tout son cœur. Ton cousin Cé-« sar se propose de t'écrire. »

Le courrier suivant, je reçus une autre lettre de Coutances. Elle était de mon cousin César, et voici ce qu'il m'écrivait :

« Guillaume t'a fait connaître, mon cher filleul, la « joie que ta lettre nous a inspirée. J'espère que tu n'en « doutais pas. Malgré les arrêts de la faculté, ton « cousin le bossu vit encore. Il s'en félicite, si tu veux « enfin suivre les conseils qu'il va te donner, car j'ai « toujours la manie de donner des conseils; de plus, « j'ai la vanité de croire qu'on se trouverait bien de les « suivre.

« Grace au cautionnement que te fournit ton ami, « tu vas avoir une belle place. *A la bonne heure.* Mais « le ton de ta lettre me fait naître des craintes pour « la suite. Guillaume t'engage à te tenir en garde « contre les fougueuses passions de la jeunesse; moi je « t'engage à te mettre en garde contre les ambitieuses

« pensées de l'âge mûr. Il te recommande de n'être ni « trop prodigue ni trop confiant; moi je te recom- « mande de n'être ni trop avide, ni trop défiant. Tu « as été dupe des charlatans, ne te fais pas charlatan; « tu as été trompé, ne deviens pas trompeur. Je vais « te mettre sous les yeux quelques sentences bien « vieilles, mais qui, pour avoir été répétées jusqu'à sa- « tiété, n'en sont pas moins bonnes à méditer. Le « bonheur n'est pas plus dans les ennuis, les tourments, « les courbettes, les intrigues auxquels on se condamne « quand on veut trop acquérir ou trop s'élever, qu'il « n'est dans le délire des sens et dans les vanités de la « jeunesse. Le danger d'être précipité n'est pas le seul « qui menace celui qui veut monter trop haut. Outre « le chagrin qu'il aura, pour peu qu'il lui reste de « cœur, de renverser les autres, en leur grimpant sur « les épaules, plus il montera, plus il voudra monter. « Nous sommes destinés sur cette terre à une succes- « sion de peines et de plaisirs. Pour supporter les « unes, pour savourer les autres, il faut de la modé- « ration, et jusqu'ici tu en as manqué; il faut du cou- « rage, et tu n'en as que par accès; il faut l'amitié de « quelques hommes choisis, et je crains que, vérita- « blement aimé de Guillaume, tu n'aies d'amitié pour « lui que quand tu as besoin de lui; il faut l'estime des « gens de bien, et je crains que tu ne préfères la con- « sidération qu'on accorde aux richesses et aux places. « Tu as une bonté naturelle; mais il faut que la bonté « soit fortifiée par la raison. C'est cette heureuse al- « liance qui constitue la vertu, et je craindrais que tu « n'en manquasses dans l'occasion : donc tu feras bien

« de fuir les occasions, et de t'armer d'avance contre « celles auxquelles tu ne pourras échapper. Connais-« toi toi-même : c'est le meilleur principe de la philo-« sophie ancienne et moderne. Et, si tu veux répondre « bien franchement à celui qui te demandera comment « tu vis, dès ce moment, mon cher Horace te dicte ta « réponse :

.........Dic, multa et pulchra minantem,
Vivere nec rectè, nec suaviter.*

« Il y avait dans la ville de Troye, pendant le siége, « une fille de Priam qui prédisait l'avenir. Les bons « Troyens se moquaient des malheurs qu'elle leur an-« nonçait. Je te l'ai déja dit : ton père et ta mère se « sont moqués, quand je leur ai prédit la vie que tu « menerais dans ta jeunesse. Puisses-tu ne pas rejeter « mes avis, comme l'ont fait ton père et ta mère, et « comme les bons Troyens rejetèrent ceux de la prin-« cesse Cassandre! Ton cousin le bossu. »

Quelle joie me causa la lettre de Guillaume! Combien je me sentis reconnaissant, enthousiasmé de son généreux procédé! Grace à lui je pouvais occuper la place à laquelle j'étais nommé. Je n'étais pas réduit à la nécessité d'épouser mademoiselle Potin ou la nièce du prieur. Je répondis à Guillaume; je répondis à Cé-

* HORAT. liv. I, ép. 8.

Et dites-lui, si mon sort l'intéresse,
Que, tous les jours formant de beaux projets,
Je n'ai trouvé ni bonheur ni sagesse.

Trad. de M. Daru.

sar. Je proclamais Guillaume le modèle, le phénix des vrais amis. Je leur promettais de suivre leurs conseils. Il ne m'était pas échappé que ces conseils se contredisaient entre eux; mais n'importe, écrivais-je à César; je prendrai ce qu'il y a de bon dans chacun. J'exprimais vivement à Guillaume combien je me félicitais de le savoir heureux. Mon cousin César me connaissait bien; j'avais une bonté naturelle qui dirigeait mes sentiments quand elle n'était pas comprimée par mes intérêts, à plus forte raison, quand mes intérêts se trouvaient d'accord avec elle. Je me débarrassai tout doucement, et avec politesse, des importunités du prieur et de la famille du président.

En réfléchissant aux conseils qui m'étaient donnés par Guillaume et par César, je trouvai que ni l'un ni l'autre ne voyaient les choses sous leur véritable point de vue. « Ces bonnes gens, me disais-je, ne connaissent « pas le monde. Mon cousin César vante son expé« rience; où pourrait-il en avoir acquis? Est-ce dans « ses livres, est-ce dans la petite ville de Coutances, « qu'il n'a jamais quittée que pour venir égayer made« moiselle Gaussin et sa société par la lecture de sa « tragédie? Guillaume est né pour être bon fils, bon « mari, bon père, bon commerçant, bon ami; mais « voilà tout; il n'ira pas plus loin. Quant à moi, qui, « depuis que j'existe, me suis senti destiné à jouer un « plus grand rôle, j'ai dissipé ma fortune; c'est un tort: « mais je suis en mesure de la recommencer. Peut-on « dire que j'ai mal employé ma jeunesse? Non : car je « me suis bien diverti. J'avais un si long avenir devant

« moi! Je pouvais perdre du temps. Les années viennent; je n'en perdrai plus. »

Je partis de Châlons tout gonflé de joie et d'orgueil; et, comme à mes premiers voyages, je me nourrissais des plus belles espérances. En quittant le château de mon père à vingt ans, j'avais rêvé que j'avais toutes les femmes; en quittant Châlons à trente-trois ans, je ne pouvais dormir sans rêver que j'avais refait ma fortune, que je montais rapidement, et que je redevenais un grand seigneur. Me voilà caissier : je suis trop délicat pour faire valoir les fonds de ma caisse; mais, au renouvellement du bail de la compagnie, je peux obtenir un intérêt dans l'administration. Je ne désire pas la guerre; mais elle peut survenir, et l'on sait quelle fortune rapide et colossale peut faire alors celui qui a un intérêt dans les vivres. Cependant je ne songeai pas à faire une entrée triomphante à Paris, comme cela m'était arrivé en quittant le château de mon père. Moins d'éclat et plus de solidité; telle était ma devise.

Mon fidèle Robineau, fier de monter au rang de mon secrétaire, vint bientôt me rejoindre. Il avait voyagé à petites journées, à pied, et par le coche. Ainsi je n'avais pas encore de domestiques, et déja j'avais un secrétaire.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Eugène recommence sa fortune.

Mon premier soin, en arrivant à Paris, fut d'aller chez Duverdier. Il m'attendait; et je vis avec plaisir que mon cher Guillaume pouvait me faire des fonds plus considérables que ceux qui m'étaient nécessaires pour ma place. Duverdier et sa femme étaient enchantés de me revoir; ils me comblèrent d'amitiés. J'y répondis avec sincérité, mais en y mêlant un peu d'ostentation. J'avais pris du marquis de Beauclair l'habitude des chaudes embrassades, des serrements de main affectueux et des protestations exagérées. J'étais encore trop joyeux du service que me rendait Guillaume pour ne pas en parler avec enthousiasme. Après avoir partagé cet enthousiasme, Duverdier m'adressa son compliment sur mes succès. Je le reçus en me rengorgeant. J'étais tout gros de mon mérite; j'étais tout fier de me présenter, déja dans une meilleure situation, à l'un de ceux qui m'avaient vu dans la misère. Je lui dis ce que j'avais écrit à Guillaume, que j'étais bien

changé, que désormais je ne serais plus dupe, ni de ma bonté, ni de mes passions, mais que je saurais me servir adroitement des sottises et des passions d'autrui. Tout en jurant à Duverdier une estime à toute épreuve, je laissai percer quelque chose des nouvelles idées que j'avais prises sur l'espèce humaine, de la conviction où j'étais qu'ici-bas chacun ne songe qu'à ses propres intérêts, et qu'ainsi l'on serait bien dupe de s'oublier pour autrui. Il m'écoutait avec étonnement; je le crus dans l'admiration : point du tout, il s'affligeait que j'eusse quitté des défauts qui ne pouvaient faire tort qu'à moi seul, pour en prendre qui pouvaient nuire à moi et aux autres : c'est ce qu'il essaya de me faire sentir avec ménagement, mais avec une légère nuance d'ironie. Sa femme ajouta naïvement que peut-être j'avais tort de prétendre que je saurais me suffire à moi-même, au moment où j'avais besoin qu'un ami fît des fonds pour moi. « Oh, répliquai-je, Guillaume est « une exception; vous aussi, mon cher Duverdier! »— « J'entends bien, reprit-il; vous êtes trop poli pour ne « pas m'excepter. Parlons d'affaires. » Alors il m'annonça que, dans ses arrangements avec moi pour les fonds que Guillaume me fournissait, il croyait devoir bien stipuler, et assurer de son mieux les intérêts de son commettant. « D'après vos nouveaux principes, me « dit-il en souriant, vous ne devez pas être étonné des « précautions que je prends pour Guillaume; même en « rendant service, il ne faut pas s'oublier. » Je trouvai cela tout naturel. « Ah Dieu! m'écriai-je! moi, faire « la moindre difficulté sur ce que vous croyez devoir « me proposer au nom de mon cher Guillaume! J'en

« passerai par tout ce que vous voudrez. Dressez les « actes comme vous l'entendrez, je signerai tout aveu« glément. » Dans l'effusion de ma reconnaissance envers Guillaume j'avais un retour de la vivacité de mon jeune âge.

Ce bon Duverdier, si difficile, si minutieux en affaires quand il s'agissait de ses clients, était pour son propre compte d'une facilité, d'une négligence, d'une insouciance excessives. J'avais eu bien raison de l'excepter. Celui-là n'était pas un égoïste. Par suite de sa bonté, sa fortune, loin d'augmenter, avait diminué. Il n'en était pas plus triste. Il oublia toutes ses autres affaires pour ne s'occuper que des miennes et du bonheur de me revoir. Il me retint à dîner; il me présenta ses deux petites filles, qui étaient aimables et gentilles, et qu'il regardait comme des prodiges. Il envoya chercher son fils, qui était au collége. Ce jeune homme était vif, étourdi, bon comme son père, dont il était l'espoir. Duverdier comptait sur son fils. Son fils, disait-il, devait être un jour le soutien de toute sa famille et l'honneur du barreau. Je promis à ces bonnes gens de les revoir, de cultiver leur société. Le lendemain j'allai rendre mes devoirs à M. de Limeuil.

Nommé à une place qui rapprochait les distances, je ne fus pas tout-à-fait aussi humble avec lui que je l'avais été jusque-là. Je pris un ton plus familier, mais qui n'était pas dégagé d'une espèce de déférence : il était encore mon supérieur. Je mis surtout une grande pompe de paroles à lui exprimer ma reconnaissance, sans croire pourtant lui en devoir beaucoup. « En me « nommant, est-ce à moi qu'il a voulu faire du bien,

« me disais-je? Non; il a voulu plaire à sa maîtresse. » Je vis mes bienfaiteurs subalternes, le secrétaire et le valet de chambre. J'étais leur créature, et je pris avec eux un ton de protecteur, en me gardant toutefois de les offenser : je n'avais pas perdu de vue qu'il ne faut pas se faire de petits ennemis, et ils venaient de me prouver que les petits amis sont bons à quelque chose. Enfin je vis mademoiselle Aglaé. Guillaume avait fait des fonds pour elle et pour moi. Après avoir rempli fidèlement nos conventions, je me crus quitte envers elle comme envers les autres, et je me persuadai que je ne devais qu'à moi seul mon bonheur et mon avancement.

Je pris possession de ma nouvelle place. Je m'occupai beaucoup moins de mes fonctions que du soin de me faire des patrons de tout ce qui était au-dessus de moi, et des créatures de tout ce qui était au-dessous. Je ne considérai encore ma place que comme un degré à de plus belles, même hors de la finance, à la cour, à l'armée ou dans les divers départements du ministère. Il ne faut pas qu'on s'en étonne. Dès cette époque, l'argent étant le mobile universel, ceux qui en avaient étaient au premier rang. Dès qu'un maltôtier avait une grosse fortune, il achetait des lettres de noblesse, il aspirait aux plus grandes alliances. Quel immense avantage n'avais-je pas sur mes confrères, moi qui avais le bonheur d'être d'une bonne et ancienne famille!

J'avais une place qui me mettait à mon aise; mais je ne pouvais pas encore me permettre une grande dépense. Je voulais gagner, je voulais briller; comment m'y prendre? Heureusement Paris est le lieu du monde

qui présente le plus de facilités pour vivre comme on veut. Je me fis un plan qui m'offrait un mélange de luxe et d'économie.

Je pris un appartement de garçon; je me gardai de le faire meubler avec trop de magnificence. Patience; il viendra un temps où je pourrai tenir maison. En attendant, je serai reçu chez les autres. J'étais si affable pour ceux qui avaient besoin de moi, si empressé pour ceux dont j'avais besoin, que je ne pouvais suffire à toutes les invitations qui m'arrivaient. Je n'avais qu'un seul laquais, et cela ne m'empêchait pas de parler quelquefois de mes gens. Il me servait dans les maisons où je dînais : je ne lui fis pas encore reprendre ma livrée; mais je m'en donnai une de fantaisie qui approchait de la mienne. Je repris le nom de mon père; mais je ne jugeai pas encore à propos d'y joindre le titre de baron. Je ne me donnai pas encore un carrosse; mais je m'arrangeai avec un loueur de voitures qui m'en fournissait une, quand je le croyais utile. Je n'avais plus la folie de suivre et d'inventer les modes; mais je m'habillais richement, en vrai financier, et je marchandais avec les tailleurs, brodeurs et fournisseurs de toute espèce. Si j'étais forcé de jouer, je jouais le jeu de la maison où je me trouvais, non pas en gros joueur, mais en joueur insouciant qui s'inquiète peu de perdre ou de gagner. Bientôt les immenses travaux de ma place, qui se réduisaient en effet à bien peu de chose, me servaient de prétexte pour quitter le jeu. Pour délassement, je fis la connaissance d'une petite grisette du Marais, douce, naïve et jolie. Je me rendais chez elle incognito. Elle ignorait mon nom. Jamais

je ne sortais avec elle; je lui donnais peu; mais je faisais beaucoup valoir le peu que je lui donnais. Elle me trompait peut-être; mais elle ne me dominait pas, et je passais pour un homme de bonnes mœurs. Cela ne m'empêchait pas de faire une cour assidue aux femmes et aux maîtresses de nos administrateurs. Quelquefois il m'arriva de soupirer pour leurs femmes; mais je respectai prudemment leurs maîtresses.

C'était un bonheur pour moi de me montrer encore rayonnant à ceux qui m'avaient vu pauvre, de recueillir de nouveau, mais sans en être dupe, les flatteries de quelques-uns de mes anciens flatteurs; le plus souvent c'était moi qui les flattais à mon tour pour en tirer parti.

CHAPITRE II.

Eugène retrouve quelques anciens amis.

Je revis Gaspard, je revis Mathelin, je revis le comte de *** et Beauclair.

Dans les premiers jours, je n'avais été occupé qu'à faire des visites à tous les administrateurs, inspecteurs, croupiers et autres intéressés dans l'entreprise générale des vivres. Parmi eux se trouvait Gaspard. Quand je me fis annoncer, il lui prit un tremblement convulsif; c'était plus fort que lui, me dit-il, toutes les fois qu'il entendait prononcer mon nom, surtout depuis ma vi-

vacité dans nos dernières entrevues. Il fut agréablement surpris quand il m'entendit lui parler avec douceur, sans fierté, sans rancune, et quand il crut voir que je n'étais pas éloigné de rire, le premier, de tous les tours qu'il m'avait joués. Il reprit courage, me félicita sur la nouvelle direction que mes idées avaient prise, enfin m'offrit ses services que j'acceptai, et qui ne me furent pas inutiles. Je n'eus qu'à me louer de ses conseils et de sa conduite. On eût dit qu'il voulait réparer le mal qu'il m'avait fait. Ce galant homme était devenu assez riche pour n'avoir plus besoin d'être fripon. Mais, au sein de ses richesses, il portait la peine de ses friponneries passées. Il avait épousé en secondes noces une maîtresse qu'il s'était donnée en arrivant à Paris. Sa maison était un enfer. Ce n'aurait été rien que madame distribuât l'argent de monsieur à ses amants; elle le traitait comme un valet ; elle faisait des dettes, et Gaspard ne pouvait se séparer d'elle, car, amoureux jusqu'à l'extravagance, au moment du mariage, il lui avait reconnu dans le contrat des terres et des maisons.

Ma première rencontre avec Mathelin fut assez embarrassante pour lui. J'étais chez un de nos munitionnaires-généraux; on annonce M. Mathelin. Il entre avec sa figure riante. Après ses politesses respectueuses au maître de la maison et aux personnages importants qui se trouvent dans le salon, il m'aperçoit, me reconnaît, m'aborde, et prend avec moi un ton protecteur; car, me trouvant chez un de mes supérieurs, j'avais l'air humble et modeste d'un protégé. « Ah ! vous voilà, « me dit-il, que je suis aise de vous voir! qu'êtes-vous

« devenu, mon pauvre ami, depuis votre déconfiture? « Qui vous amène dans cette maison ? On y a quelques « égards pour moi : puis-je vous servir? je m'y em« ploierai. » Enfin mon ami Mathelin, me croyant encore sous le poids de la misère, me témoignait cette amitié familière et insultante qui souvent est pire que le mépris. Je lui appris que, ne sachant où donner de la tête en sortant du Fort-l'Évêque, j'avais obtenu une petite place dans les vivres. «C'est fort bien,» reprend-il, « voilà du courage ; et vous voudriez ne pas rester « à cette petite place ? Patience, nous vous en ferons « sortir. » — « C'est déja fait, répliquai-je. Après deux « ans, j'ai été nommé garde-magasin à Châlons. » — « Comment diable! mais c'est une fort jolie place. Mon « cher, il faut renouveler entre nous l'ancienne amitié « de collége, il faut venir me voir, pendant que vous « êtes à Paris, car j'imagine que vous y êtes par con« gé. » — « Point du tout, je ne suis plus garde« magasin. » Ici je vis Mathelin incertain s'il continuerait à me témoigner de l'affection ; il craignait que je n'eusse été révoqué. Je me hâtai de le faire sortir de son incertitude. « On a été si content, lui « dis-je, de ma conduite à Châlons, que j'ai été appelé « par ces messieurs pour remplacer ce pauvre An« selme. » — « Oh! Oh! mais c'est un très-bel emploi. « Voilà qui va de mieux en mieux, M. de Senneville. « Ainsi vous êtes rendu tout-à-fait au monde et à vos « amis. Et pourquoi donc ne vous êtes-vous pas adressé « à moi pour vous faire vos fonds? Je vous en veux. » Je lui répondis que non-seulement j'avais trouvé les ressources nécessaires, mais que j'avais le bonheur

d'être très-bien vu dans l'administration, et que j'étais en mesure d'y faire obtenir des graces et des faveurs. « Eh! mais vraiment, M. le baron, me dit-il, voilà qui « est admirable! Par suite de mes opérations, je me « trouve avoir souvent besoin de ces messieurs; de « grace, ne me refusez pas votre appui. » Je crus alors devoir employer ces formules si usitées d'orgueilleuse modestie, qui en disent bien plus que la plus impertinente franchise d'amour-propre. « Oh! mon appui « est bien peu de chose. Dans cette maison, par exem-« ple, on daigne m'écouter, le mari est content de « mon travail, la femme goûte beaucoup ma société; « mais qu'est-ce que cela prouve? » — « Cela prouve « beaucoup, M. le baron, reprit Mathelin. » Je vis, à quelques mots qui lui échappèrent, qu'il s'imaginait que j'étais fort bien avec la femme du munitionnaire chez qui nous nous trouvions, et je ne cherchai pas à lui faire penser le contraire. Par degrés, Mathelin avait repris pour moi les égards, les déférences, et sur-tout l'amitié qu'il avait eus dans le temps de ma prospérité. Me voyant animé d'une belle passion de m'enrichir, il me félicitait d'avoir si bien mis à profit ses conseils et son exemple. « Je me flatte, lui dis-je en riant, que je « ne suivrai pas ce bel exemple jusqu'au bout. Je n'ai « pas encore mis les banqueroutes au nombre de mes « moyens de fortune. » — « Bon, me répond-il, est-ce « que vous pensez encore à ces misères-là? Le malheur « que j'ai éprouvé, dont vous avez été victime, vous « aura été plus salutaire que nuisible. Il a précipité « votre ruine : si elle n'eût pas été si prompte et si « complète, la révolution qui s'est opérée dans votre

« esprit serait arrivée trop tard; vous n'auriez eu ni le « courage, ni les moyens de réparer vos désastres. » Mathelin était marié. Il m'engagea beaucoup à le voir. Il me pria de ne pas lui souffler sa femme, comme je lui avais soufflé ses maîtresses. « Car si vous avez perdu « votre argent avec moi, me dit-il en éclatant de rire, « j'ai perdu mes maîtresses avec vous. Ne sommes-« nous pas quittes? » Au surplus il ne craignait rien. « Madame Mathelin! c'était la femme la plus ver-« tueuse! » Cependant dès la première visite que je lui fis, je crus m'apercevoir que le sort de mon ami Mathelin était d'être toujours trompé. Sa femme avait un jeune cousin qui ne la quittait pas. Quant à moi, je fis quelques affaires avec le mari, et je ne songeai pas à la femme. M. Mathelin était un de ces hommes comme il y en a tant; vraies machines, tantôt honnêtes, tantôt fripons, par routine, sans jouissances, sans remords. Malgré sa fortune, son sort n'était pas plus fait pour inspirer l'envie, que celui de Gaspard, mon ancien intendant.

Après avoir rempli trente ans les places le plus importantes, le comte de *** s'était retiré de la cour. Sa retraite, disait-on, était une disgrâce. Il avait eu la maladresse de tenir tête à madame de Pompadour. Il ne s'était pas enrichi dans ses places. Je ne doutais pas que sa disgrace ne lui fût insupportable, et qu'il n'aspirât à rentrer en faveur. Je me souvins que j'avais été fort mécontent de l'accueil que ce seigneur m'avait fait lorsque j'étais venu réclamer son secours. Pour me venger, je crus qu'il était à propos de l'éblouir de mon retour de fortune; et pour compléter ma vengeance,

je pensai qu'il serait fort piquant de lui offrir des services, et même de lui en rendre. Je crus en avoir trouvé le moyen. Ma petite maîtresse du Marais travaillait en journée chez la marchande de modes de la marquise de Pompadour ; je calculai que, par ma grisette, je pouvais gagner la marchande de modes, et, par la marchande de modes, réconcilier le comte avec la marquise. Mêlant à mes petits projets de vengeance des projets de grandeur et d'ambition, je voyais déja le comte, reconnaissant de mes bons offices, m'appeler à des emplois dignes de ma naissance. J'y déployais de rares talents. Le comte était justement de l'âge du bon Durand, que j'avais mis de côté si lestement à Châlons. Qui sait ce qui pouvait m'arriver avec le comte ? Il n'y avait pas de raison pour que je ne me trouvasse bientôt une des premières personnes de l'état. Plein de ces belles idées, je me présente chez le comte de ***.

Il me reçoit avec politesse, mais avec froideur. Je fais étalage à ses yeux de la brillante situation où je me trouve. Je crois qu'il va m'interrompre par de nombreuses félicitations. Il m'écoute tranquillement. « Eh « bien, me dit-il quand j'ai cessé de parler, à quoi « puis-je vous être bon ? » — « A rien, » lui répondis-je un peu déconcerté. » Mais vous-même, monsieur le « comte.... Pardon ; mais à ma première arrivée à Paris, « vous avez eu la bonté de m'accueillir comme un fils ; « je ne l'ai pas oublié. Que je serais heureux de pouvoir « vous témoigner ma reconnaissance, mon dévouement ! « Je crois en avoir trouvé l'occasion. » Alors, avec adresse, je laissai entrevoir au comte le beau plan que

j'avais imaginé pour le remettre en grace auprès de la favorite. Il me laissa parler encore tant que je voulus. Quand j'eus fini : « Monsieur de Senneville, me dit-il, « vous aviez vingt ans, je crois, lorsque, par souvenir « de mon amitié pour votre père, je vous offris mon « appui ; vous l'avez négligé. Dans vos malheurs, vous « êtes venu le réclamer comme une dette, et vous vous « êtes senti blessé du premier mot de remontrance que « je me suis permis de vous adresser. Aujourd'hui, tout « glorieux de votre nouvelle fortune, vous venez m'offrir « le vôtre. Je n'en veux pas. Je ne suis pas dupe de « votre prétendu dévouement. Je pénétre les motifs de « vengeance puérile et d'ambition détournée qui vous « amènent auprès de moi. Pendant les longues an- « nées que j'ai passées à la cour, j'ai vu réussir autour « de moi plusieurs intrigues aussi misérables que celle « que vous me proposez. Je les ai dédaignées, et je « les dédaignerais encore quand bien même je ne serais « pas heureux de ma retraite et de ma modique fortune. « J'ai rempli ma vie en honnête homme, peut-être en « homme utile. Vous avez perdu déja une bonne partie « de la vôtre ; tâchez de ne pas mal employer ce qui « vous en reste. » Je balbutiai quelques mots, et je me retirai.

« Parbleu ! me disais-je, je ne m'étonne pas que cet « homme-là se soit fait tant d'ennemis à la cour : il ne « sait pas garder une vérité au fond de son cœur. Ce « qui m'étonne, c'est qu'il soit resté si long-temps en « place. »

Ce fut Beauclair qui, me sachant dans l'aisance, vint au-devant de moi ; mais il ne put obtenir que je

lui prêtasse ds l'argent. Je lui objectai froidement ses confidences du Fort-l'Evêque. « Ingrat, me dit-il, « quand ce ne serait que par reconnaissance, ne de- « vrais-tu pas m'obliger? N'est-ce pas moi qui t'ai appris « à n'être plus dupe des autres? » — « Et de toi-même, « lui dis-je en riant. » — « C'est vrai, reprit-il en riant « avec moi. N'en parlons plus. Mes autres ressources « ne sont pas encore épuisées. »

Beauclair n'eut bientôt plus besoin d'emprunter de l'argent; il gagna de grosses sommes au jeu; il épousa une vieille femme qui lui fit sa fortune. Les veilles et les débauches avaient desséché sa poitrine : il était vieux avant l'âge. Trois mois après sa noce, il mourut au milieu des plus affreuses douleurs.

Ainsi Beauclair était mort misérablement. Mathelin végétait dans l'ennui. Gaspard, au sein des richesses, expiait ses friponneries passées par les tourments que lui causait la conduite de sa femme. Duverdier, malgré la médiocrité de sa fortune, le comte de ***, malgré sa disgrace, étaient heureux et contents de leur sort.

On a ri quelquefois des philosophes qui prétendent que l'homme de bien dans la peine est plus heureux que le fripon triomphant; j'ai été souvent tenté de croire qu'ils disent vrai. Ce que je sais, c'est que j'ai toujours vu le malheur accompagner ou atteindre le vice.

CHAPITRE III.

Eugène retrouve encore une personne de sa connaissance.

En province, les sociétés sont distinctes. Le noble ne descend pas jusqu'au bourgeois; les femmes des bourgeois ont rarement l'honneur d'être admises aux cercles des femmes des gentilshommes. A Paris, tout est confondu. Pour peu qu'un homme ait de souplesse dans l'esprit, il est bien reçu dans les sociétés de toutes les classes. C'est ce qui ne manqua pas de m'arriver. Ici, je me faisais admirer; là, je faisais métier d'admirer les autres. Cependant plusieurs des grandes sociétés où l'on daignait me recevoir formaient comme de petites républiques qui guerroyaient entre elles; j'étais toujours de l'avis du maître ou de la maîtresse de la maison; et souvent je me surpris approuvant au souper de la femme de qualité ce que j'avais blâmé hautement au dîner du parvenu. Les idées philosophiques étaient tellement répandues, qu'il y avait peu de maisons où l'on ne se mêlât de réformer l'état. On était frondeur ou courtisan, selon qu'on était en disgrace ou en faveur, selon que, pour sa fortune, on se trouvait bien ou mal des circonstances. Moi, j'étais tour-à-tour courtisan ou frondeur, selon les gens à qui j'avais affaire. Sans quitter ma place, j'en obtins d'autres, et je cumulai plusieurs traitements.

Gaspard et Mathelin m'apprirent à faire des affaires au-dessus de mes moyens, à l'abri d'un prête-nom, et c'était mon secrétaire Robineau qui était mon *homme de paille.* Ils m'apprirent à joindre à mes places d'utiles et grandes spéculations, à m'intéresser dans les entreprises lucratives, à jouer sur les fonds publics, nationaux ou étrangers, en un mot, à me lancer dans l'agiotage; et déja j'étais un petit capitaliste. Il était alors de mode parmi les grands et les riches de protéger les gens de lettres, qui, de leur côté, s'empressaient presque tous de répondre aux avances des grands et des riches. Les aigles de la littérature étaient admis familièrement chez les seigneurs de la cour, et les bourgeois de Paris se contentaient des littérateurs d'un ordre inférieur.

Je fus invité par un compositeur d'opéra que les intendants des menus-plaisirs promenaient depuis plusieurs années, et qui me trouvait du goût, parce que je lui trouvais du génie, à venir entendre l'essai de sa musique chez une madame de Saint-Charles, qui tenait un bureau d'esprit à l'entrée du faubourg du Temple. Je m'y rendis; il y avait une compagnie nombreuse et mêlée. La maîtresse de la maison ne savait pas les noms de tous ceux que le poëte et le musicien avaient invités à passer la soirée chez elle. On me présente à madame de Saint-Charles. Au moment où je la salue : « Eh, « grand dieu ! s'écrie-t-elle, c'est M. de Senneville. » — « Que vois-je ? » m'écriai-je en même temps ; et j'allais nommer Caroline, si elle ne s'était hâtée de m'interrompre. En effet c'était elle-même. A travers le rouge et le blanc dont elle est couverte, je reconnais

cette petite figure chiffonnée qui m'a coûté ma première fortune, à qui je dois celle que je suis en train de faire. Caroline était de mon âge ; j'étais encore un jeune homme; elle ne pouvait déja plus se donner pour une jeune personne ; elle m'embrasse, elle remercie le compositeur d'avoir amené chez elle un ancien ami de sa famille. « Ah ! il m'a vue bien jeune, dit-elle,.... « avant mon mariage,.... avant mon veuvage. Il n'a pas « connu ce brave M. de Saint-Charles, qui m'a rendue « si heureuse. » Toute la société s'empresse autour de nous, nous félicite et s'attendrit de cette reconnaissance ; le poëte et le musicien tremblent qu'on oublie leur ouvrage; madame de Saint-Charles les rassure ; elle m'invite à déjeuner pour le lendemain ; elle donne ses ordres, place son monde, et l'on commence la répétition.

On devait d'abord lire le poëme, c'est-à-dire cette suite de lignes rimées que les auteurs d'opéras sont convenus d'appeler et de faire appeler poëme. On devait ensuite exécuter la musique. Il y avait un clavecin, deux violons, une quinte et une basse. Une dame de la société, deux choristes de l'opéra et un enfant de chœur de Notre-Dame devaient chanter les rôles et les parties. Je serais fort embarrassé de prononcer sur le mérite de l'ouvrage. Je n'écoutai pas. Je n'étais occupé que de madame de Saint-Charles, qui faisait les honneurs de la maison en femme de bon ton, avec aisance ; seulement elle visait toujours à l'esprit et de temps en temps à la pruderie. Je ne remarquai qu'une seule chose ; tandis que l'auteur lisait son poëme, le musicien faisait des gestes et des exclamations ; il se récriait d'admiration sur les beaux endroits. Quand on essaya la musi-

que, ce fut le tour du poëte de faire des exclamations et des gestes; il battait la mesure de la tête et du pied. « Ah! fort bien », répétait-il à chaque roulade, à chaque cadence; « comme un ange! c'est admirable. Que « je suis heureux d'avoir cet Orphée pour interprète! » Il était à ma droite. « Voilà un ouvrage enchanteur, « me dit-il. Je ne parle que de la musique; car pour « le poëme, on le trouve passable, soit; mais vous « sentez qu'un homme de lettres ne peut pas attacher la « plus petite importance à un opéra. Vous verrez ma « tragédie; j'y ai mis tous mes soins. Je dois la lire un « de ces jours chez madame de Saint-Charles, et je « désire sur-tout le suffrage des connaisseurs. » J'avais un voisin à ma gauche qui n'avait pas cessé d'applaudir pendant la lecture du poëme et l'essai de la musique. A la fin du dernier morceau, ce voisin me tira par la manche de mon habit : « Monsieur, me dit-il tout « bas, ces deux honnêtes gens viennent de s'extasier « de bien bonne foi sur leur mérite réciproque. Je les « attends après la première représentation de leur ou- « vrage, si toutefois elle a lieu. Je crains bien qu'alors, « suivant l'auteur, ce ne soit la musique qui ait nui « beaucoup à l'intérêt du poëme, et que, suivant le « musicien, ce ne soit la fadeur du poëme qui ait fait « tomber la musique. »

Le lendemain je fus exact au rendez-vous que m'avait donné madame de Saint-Charles; je lui racontai mes aventures; elle me raconta les siennes.

Elle avait perdu sa mère. Après m'avoir placé dans les vivres, elle n'avait pas gardé long-temps M. de Limeuil; il s'était marié. Caroline s'était attachée alors

à un vieux chevalier nommé Dorneval, qui cherchait une jolie femme avec laquelle il pût s'associer et fonder une maison de jeu. Il l'avait logée chez lui et fait passer pour sa nièce. Trois fois la semaine, il y avait chez le chevalier un dîner, un souper, et l'on jouait fort avant dans la nuit.

Un matin, il survint une attaque d'apoplexie au chevalier : c'était justement un des jours où il recevait. Il logeait au second, et l'on jouait au premier. Tous les habitués de la maison arrivèrent, sans se douter de l'accident qui privait le chevalier du plaisir d'aider sa nièce à faire les honneurs. On leur dit qu'il était un peu malade. Les joueurs se mirent gaiement à table et passèrent de la table au jeu.

Le pauvre chevalier était déja mort. On vint le dire tout bas à Caroline, qui sortit du salon, après avoir confié tout bas la nouvelle à quelques personnes de la société. Ceux-ci le dirent à d'autres, en sorte que la mort du chevalier fut bientôt sue de tout le monde; mais ces honnêtes gens se contentèrent de laisser échapper quelques mots de regrets et n'en restèrent pas moins acharnés à leur jeu. Les joueurs se regardent comme les maîtres des maisons dans lesquelles on les rassemble. Caroline rentra, essaya de les faire sortir; mais, malgré ses efforts, ils auraient encore passé cette nuit tout entière dans la maison, si tout-à-coup une véritable nièce, escortée du commissaire du quartier, ne se fût présentée pour exercer ses droits et congédier poliment ma chère Caroline. Celle-ci m'assura qu'elle avait vu le moment où le commissaire, après avoir instrumenté au second étage, formalisé de ce

qu'on refusait d'ouvrir au premier, allait mettre tous les joueurs sous les scellés, en posant le cachet sur la porte de l'appartement.

Caroline aurait bien voulu trouver de nouveaux bienfaiteurs, de nouveaux amis, un nouvel oncle; mais l'âge arrivait. De plus jeunes beautés attiraient les regards des amateurs; on ne remarquait plus Caroline. Il fallut se résigner. Elle rassembla ce qui lui restait de mes libéralités, de celles de Mathelin, de l'évêque, du munitionnaire des vivres, et de son oncle le chevalier: il en résulta pour elle un petit revenu fort honnête; elle prit l'appartement où je la voyais et le nom de madame de Saint-Charles. Elle avait pensé d'abord à donner à jouer; mais ce qui venait d'arriver chez le chevalier la détourna de ce projet. Elle n'avait paru qu'un instant à la foire Saint-Laurent. Dix ans d'intervalle renouvellent les amateurs des théâtres. Elle se flatta de n'être reconnue par personne, et résolut de mener une vie modeste et paisible, en se faisant passer pour la veuve d'un gentilhomme de province.

Le vicaire de la paroisse avait remarqué madame de Saint-Charles en montant en chaire; car, pour donner une bonne opinion de ses mœurs dans son nouveau quartier, elle avait jugé convenable de fréquenter l'église. Ce jeune ecclésiastique, qui se mêlait d'écrire, fit pour elle des vers qu'il eut l'amour-propre d'envoyer au Mercure. Caroline, quoique fort novice dans les règles de la versification, s'avisa de répondre au vicaire, et le Mercure, qui dès-lors avait la réputation d'accueillir tout ce qu'on lui présentait, publia les vers de madame de Saint-Charles. Suivant l'usage consacré depuis bien

des années, les poëtes fournisseurs du Mercure s'empressèrent de lui répondre, et de la nommer Aspasie, Sapho, dixième Muse; elle riposta, en se faisant aider par le vicaire qui lui donnait des leçons de prosodie, et corrigeait ses vers. Cette petite correspondance l'avait mise en goût de se livrer au bel-esprit. Son vicaire amena chez elle quelques poëtes de collége et de séminaire. Insensiblement sa maison était devenue une petite académie. On y faisait des lectures; on s'y livrait à des discussions littéraires, morales, politiques et philosophiques; car cette académie, dont un prêtre était le fondateur, ne tarda pas à devenir mondaine et même un peu irréligieuse. Il y avait de l'autre côté du boulevard, dans la rue du Temple, une maison rivale. On déchirait chez madame de Saint-Charles toutes les productions vantées dans l'autre maison, et sa vie se passait ainsi doucement en intrigues et en cabales. Elle m'engagea à grossir le nombre de ses fidèles, et pendant quelque temps je fréquentai sa maison.

Un mélange adroit d'ancienne coquetterie et de pruderie de nouvelle date, faisait oublier les trente-six ans de madame de Saint-Charles, et lui méritait la considération des auteurs qui venaient chez elle; ils lui baisaient respectueusement la main, la nommait leur Minerve, et se faisaient un devoir de parler et de penser comme elle. Tous étaient ses adorateurs; elle avait pour eux autant d'égards et de politesse que jadis, étant actrice, elle avait eu d'impertinence et de dédain pour les auteurs de l'opéra comique. Il y avait parmi ses fidèles un vieux poëte comique qui, dans sa jeunesse, avait travaillé pour la foire Saint-Laurent, en gardant

scrupuleusement l'anonyme. Madame de Saint-Charles croyait bien que celui-là l'avait reconnue; mais, comme il n'osait avouer ses vieux péchés, elle ne craignait pas qu'il commît d'indiscrétion. A force de jouer la pruderie, Caroline était devenue réellement un peu prude. Elle n'aurait pas voulu renoncer à la petite fortune qu'elle devait aux brillantes aventures de sa jeunesse; mais elle aurait bien voulu que cette fortune fût sortie d'une source plus pure, et qu'elle osât avouer.

Le favori de madame de Saint-Charles était un capitaine d'infanterie qui, après avoir, pendant l'été, fait admirer ses distiques, ses odes, ses épîtres et ses madrigaux aux officiers de son régiment et aux dames de province, venait prendre ses quartiers d'hiver à Paris, et jouir de sa gloire dans la société de madame de Saint-Charles. Il se regardait comme le premier homme du monde, et déployait de la manière la plus franche et la plus divertissante l'amour-propre le plus intrépide et le plus imperturbable. Il vantait à-la-fois ses bonnes fortunes, ses vers et ses exploits de garnison. Il se comparait modestement à Bayard, à Malherbe et au duc de Richelieu. Que ce brave homme était heureux! Ses maîtresses l'adoraient; ses rivaux désespéraient de l'égaler. Il ne voyait que Voltaire dont il pût être jaloux. Il était en extase perpétuelle devant son propre mérite, et jamais il ne se douta du peu d'estime qu'on avait pour son talent. Aucun des autres n'aurait voulu être aussi sot qu'il l'était; mais tous auraient voulu se croire autant de génie qu'il s'en croyait.

Il avait pour rival un abbé un peu libertin, un peu athée, maigre, petit, calin et doucereux, faisant le

modeste, et gonflé d'orgueil, faisant le bonhomme, et rongé d'envie. Jamais il n'entendait parler du succès d'autrui sans pâlir, et cependant il fallait, pour conserver sa réputation de bonhomme et d'homme poli, qu'il louât et qu'il approuvât parfois les ouvrages de ses rivaux. Quel supplice! Il avait plus de talent que le premier, mais il était aussi malheureux que l'autre était heureux. On riait aux dépens de tous les deux; mais le premier prenait les railleries pour des éloges; le second prenait les compliments pour des injures. Quand le capitaine était à sa garnison, l'abbé devenait plus tranchant, et faisait les honneurs de la maison.

J'en vis un autre, vrai chevalier d'industrie littéraire, fatiguant la presse et les théâtres, faisant l'universel et l'encyclopédique, et par-tout superficiel, médiocre et plagiaire; un autre qui, jaloux d'acquérir un nom par sa hardiesse et par la persécution qu'il recherchait, faisait des brochures contre les ministres, se désolait que ses méchancetés ne fussent pas plus remarquées, se désolait de ne pouvoir parvenir à se faire mettre à la Bastille; un autre qui se disait en correspondance secrète avec un souverain du Nord, et qui achetait des bagues et des boîtes d'or, pour faire croire qu'il les avait reçues en présent de tel ou tel prince qu'il nommait impudemment. Caroline, au milieu de ce foyer de cabales et d'amours-propres, était enthousiaste de ses amis, et fort exagérée dans sa haine contre leurs ennemis.

J'eus la curiosité de voir la maison rivale, située de l'autre côté du boulevard. Je n'eus pas de peine à m'y faire présenter. Il y avait parmi les habitués de madame

de Saint-Charles un homme fort paisible et fort accommodant qui fréquentait les deux maisons.

Je crus remarquer qu'il y avait là moins d'envie, autant d'orgueil et plus de niaiserie. On y lisait des idylles, des élégies et de petits drames innocents. La maîtresse de la maison, dame âgée, madame de F***, n'était connue de ses amis que sous le nom pastoral de Climène.

J'ai dit que celui qui m'y avait conduit était un homme fort accommodant. Il n'était pas bon, mais il n'était pas méchant; il n'était pas très-franc, mais il n'était pas faux; il ne savait obliger personne, mais il n'aimait pas à nuire; on pouvait faire son éloge (qu'on me pardonne cette expression) en négation de défauts, sa satire en négation de qualités. Dans les deux maisons, il souffrait patiemment, et même encourageait d'un sourire le mal qu'il entendait dire de ses amis.

Deux grands jours approchaient : on devait donner aux Français une tragédie d'un des fidèles de madame de Saint-Charles; on devait donner aux Italiens une comédie, mêlée d'ariettes, d'un ami de Climène. Tous les préparatifs étaient faits dans la maison de madame de Saint-Charles pour accélérer la chute de la comédie mêlée d'ariettes, pour porter aux nues la tragédie. Madame de Saint-Charles commanda l'action dans les deux journées. Elle était dans sa loge comme un général au milieu de son état-major le jour d'une bataille, dépêchant des ordonnances, et payant de sa personne par ses éclats de rire ironiques et intempestifs à l'opéra comique, par ses larmes et ses sanglots

à la tragédie. Malgré nos efforts, la tragédie fut sifflée; la comédie mêlée d'ariettes obtint *un succès d'estime.*

Le jour de l'opéra comique je me trouvai au foyer de la rue Mauconseil avec mes amis des deux maisons. « Comment trouvez-vous la pièce? demandai-je à « l'un. » — « Admirable ! » Et, presqu'au même instant : « Comment trouvez-vous cette pièce? demandai- « je à un autre. » — « Pitoyable ! »

Le jour de la chute de la tragédie on était abattu, désolé chez madame de Saint-Charles, et l'on ne manqua pas de l'attribuer à la cabale. Je causais avec trois de nos habitués. L'un disait : « C'est comme à ma « comédie. » — « C'était encore bien pis à mon opéra, » dit un autre. J'attendais qu'un troisième parlât; mais c'était un homme de génie qui n'avait jamais pu rien faire que des notes et des préfaces.

Les amis de madame de Saint-Charles étaient ligués contre les habitués de l'autre maison, mais pour cela ne s'en aimaient pas plus, ne s'en estimaient pas davantage. Il y avait plus d'une guerre intestine entre les membres de la confédération. Presque tous étaient ravis de la chute de la tragédie, et tous firent à l'envi des compliments de condoléance à l'auteur.

Je ne finirais pas si je voulais détailler sous combien de formes variées l'amour-propre s'étalait, se repliait, se déguisait et s'affichait dans les deux maisons.

Ces honnêtes gens ne pouvaient rien pour ma fortune. Je perdis bientôt de vue madame de Saint-Charles et ses littérateurs.

CHAPITRE IV.

Eugène continue d'augmenter sa fortune.

Mes opérations sur les fonds publics avaient été heureuses. Au renouvellement du bail j'avais obtenu un intérêt dans l'entreprise générale des vivres.

Il s'en fallait encore de beaucoup que je fusse aussi riche que je l'avais été; mais j'étais en bon chemin, et j'avais bon espoir.

Par degrés, je repris une grande partie de mon ancien luxe. J'eus des gens, un cuisinier, une maison montée. Déja les dîners étaient un moyen de fortune, et la dépense un moyen de recette. Dans ma jeunesse j'avais mangé mon bien en dispendieuses parties de plaisir; je m'attachai, dans mon âge mûr, à donner de grands dîners d'appareil où je n'invitais que les gens qui pouvaient m'être utiles.

Comme c'était par intrigue que je parvenais, j'acquis la réputation d'un homme adroit et profond, et je me croyais encore plus fin, plus adroit et plus profond que je n'étais. Je repris mon ton tranchant et décidé. Cela ne m'empêchait pas d'être humble et souple quand la circonstance l'exigeait. Chaque pas que je faisais me fortifiait dans le systême que, pour réussir, il faut se replier sur soi, n'aimer que soi, ne travailler que pour soi. Plus j'avançais dans ce beau

systême, plus je me fortifiais aussi dans l'idée qu'il fallait feindre d'aimer beaucoup les autres. Au barreau, dans les sciences, dans les arts, à l'armée, à la bourse, dans l'église, je voyais tant d'exemples d'amour de soi-même, d'amour de soi seul, qu'à toutes les actions des hommes je cherchais quel était le motif d'intérêt personnel qui avait pu les déterminer; et comme trop souvent je parvenais à le découvrir, il n'entrait pas dans ma tête qu'un homme pût se conduire généreusement par devoir, par vertu, par amour du bien. Avec cette obstination à ne pas croire aux belles actions désintéressées, j'allais jusqu'à chercher des intentions secrètes à mon ami Guillaume. Je crus voir de l'orgueil plutôt que de l'amitié dans les services qu'il m'avait rendus. Que dis-je? En songeant aux sûretés que Duverdier avait prises pour les fonds de Guillaume, au modique intérêt qu'il avait cru devoir stipuler, j'oubliai que je n'aurais pu trouver ailleurs le cautionnement dont j'avais besoin; j'oubliai que, malgré les précautions de Duverdier, les fonds étaient toujours exposés. Au lieu de voir dans Guillaume un ami qui était venu au secours de son ami, je ne voyais qu'un prêteur qui avait placé son argent. Je me croyais son débiteur et non son obligé. Ainsi tout s'oublie, les services, les injures. Mathelin m'avait fait banqueroute; Gaspard m'avait pillé; je faisais des affaires avec eux, je les appelais mes chers amis. Vous êtes en fureur contre l'homme qui vient de vous tromper; c'est un fripon, c'est un voleur : quelque temps après, votre intérêt vous pousse vers lui; vous le trouvez le plus honnête homme du monde. Un ami vous rend un grand service,

c'est un ange, c'est un dieu; six mois après, son mérite diminue à vos yeux, il n'a songé qu'à lui-même, et vous vous croyez quitte envers lui.

Ce bon Guillaume perdit ses parents; ma cousine Laure perdit sa mère. Je leur écrivis des lettres de condoléance. Je pleurai sincèrement ma tante, mon père nourricier et ma bonne nourrice. Je redevenais bon et sensible dans ces moments où la mort frappait des êtres qui m'étaient chers depuis si long-temps. Ils me rappelaient les pertes cruelles et prématurées que j'avais faites; mais, hors ces tristes occasions, je n'écrivais guère à Guillaume. Le soin de ma fortune prenait si bien tout mon temps!

Guillaume aurait bien voulu faire un voyage à Paris; mais les travaux de sa manufacture ne lui permettaient pas de s'absenter. Je me proposais de faire un voyage à Coutances; mais je mettais de l'amour-propre à n'y reparaître qu'aussi brillant, aussi riche qu'autrefois. Je me faisais sur-tout un point d'honneur de rentrer en maître dans le château de mon père, dont Guillaume ne cessait de me répéter qu'il ne se regardait que comme le dépositaire. Mon cousin César se portait à merveille : il s'était lassé de me faire de la morale. « Pourquoi s'obstiner, disait-il, à mettre la vérité sous « les yeux de gens qui ne veulent pas l'entendre? On « les fâche, sans qu'ils en profitent. » Et il ne m'écrivait plus. Je voyais rarement Duverdier et sa femme. A quoi pouvait m'être bon un petit avocat sans intrigue et sans renommée? Car, toujours étourdi, souvent railleur, jamais charlatan, Duverdier, malgré son talent, n'était pas très-occupé dans son état. Quand

il avait une bonne cause, il la défendait avec une chaleur, une franchise qui manquaient par fois de mesure. Quand il avait une cause douteuse, il parlait presque autant pour sa partie adverse que pour son client, et faisait plutôt les fonctions d'un rapporteur que celles d'un avocat. Quand on lui apportait une mauvaise cause, il la rejetait fièrement, sans ménager ses termes, et il s'attirait l'inimitié des procureurs et des parties. Je me souviens qu'un jour j'étais allé le consulter, avec mon secrétaire Robineau, pour je ne sais quelle affaire. Je sortais assez mécontent du conseil qu'il m'avait donné. « Monsieur, me dit naïvement Robineau, il « m'était déja revenu des propos sur cet avocat : il faut « s'en défier; c'est un honnête homme. » — « Eh quoi! « monsieur Robineau, lui dis-je, moitié fâché, moitié « riant, est-ce que vous et moi ne sommes pas des « honnêtes gens? » — « Pardonnez-moi, reprit-il, je « voulais dire seulement que ce M. Duverdier a des « principes.... une morale.... Enfin, vous m'entendez « bien; c'est un homme d'esprit, si l'on veut; mais fort « dangereux à consulter, parce qu'il vous donne des « scrupules auxquels vous n'auriez jamais pensé. » Cette petite réflexion de Robineau me conduisit à surveiller sa conduite. Je ne tardai pas à m'apercevoir que, tout niais qu'il était, mon secrétaire faisait assez bien sa main, et quelquefois à mes dépens. Je me fâchai. L'imbécille était confus, effrayé, s'excusait sur l'exemple et les mauvais conseils. « Eh! mon pauvre « ami, lui dis-je, vous êtes trop sot pour être fripon. » Comme il m'était utile, comme, à l'exemple de beaucoup de valets fort attachés aux maîtres qu'ils volent,

il était reconnaissant et dévoué, je le gardai. Je réfléchis qu'un homme d'esprit pourrait me faire bien plus de tort.

Cependant j'avais beau marcher à grands pas, j'avais peine à suivre ceux qui me précédaient dans la route. Dans ma jeunesse, j'avais été jaloux, envieux des équipages somptueux, des habits élégants, des brillantes conquêtes que je voyais aux autres; j'étais encore envieux et jaloux des grandes fortunes, des grands emplois, des grands héritages, auxquels parvenaient tels ou tels de mes nouveaux et de mes anciens amis. Au lieu de me consoler, en me comparant à ceux qui étaient au-dessous de moi, je m'affligeais, en me comparant à tout ce que je voyais au-dessus. Je me trouvais souvent dans une position assez embarrassante. Quand je voulais faire le gentilhomme avec mes confrères les financiers, ils me reprochaient d'être fier. Quand je me rangeais parmi les gens de qualité, ceux-ci s'étonnaient qu'un financier se crût leur égal. J'enrageais de ne pouvoir m'élancer tout d'un coup au degré de fortune et de considération qui faisait alors l'objet de mon ambition. Je me flattais que je serais content et que je ne songerais plus qu'à jouir et à me reposer, quand j'y serais arrivé; mais quel moyen employer? Je redoute les chances trop hasardeuses. Les ressources qui ont réussi à Gaspard, à Mathelin, à ce malheureux Beauclair, me répugnent encore, quoique ma délicatesse soit devenue un peu moins farouche.

J'étais dans un des accès de cette fièvre d'envie et d'ambition, lorsque je reçus la visite d'un de mes subalternes. Il était accompagné d'un clerc de notaire;

il venait me prier de lui faire l'honneur de signer son contrat de mariage. Ses vœux seraient comblés, si je voulais lui faire l'honneur d'assister à ses noces. Je le félicitai en prenant ce ton digne et familier qui sied si bien à un protecteur, et qui fait admirer sa bonté, tout en conservant les distances. Je m'informai de la figure de la mariée; on me fit un grand éloge de son caractère. Mes occupations ne me permettaient pas d'aller à l'église; je promis d'être du repas.

J'arrivai tard. On m'attendait et l'on servit dès que je parus. Nous étions soixante-trois, et il y avait un troupeau d'enfants à une petite table. J'étais le seul qui ne fût pas parent ou allié d'une des deux familles. On me donna la place d'honneur, près de la mariée. C'était une fille de dix-sept à dix-huit ans, maigre, jaune et presqu'aussi contrefaite que mon cousin César. Dès les premiers mots, je m'aperçus qu'elle était bègue et sotte. Mon commis n'en était pas moins amoureux; elle était fille unique, et son père était fort riche. Cette noce me donna beaucoup à penser. « Parbleu! « me dis-je, ne suis-je pas un grand niais de n'avoir « pas songé plus tôt à ce moyen si simple de doubler, « de tripler ma fortune? A Châlons, j'ai refusé la fille « du président de l'élection, la nièce du gros prieur; « j'ai bien fait; mais aujourd'hui ne suis-je pas assez « avancé pour prétendre à la main de quelque riche « héritière? » Je calculai qu'avec mon mérite, mes places et mon nom, il n'était pas de financier qui ne se félicitât de m'avoir pour gendre.

C'est ainsi que, depuis mon enfance, l'exemple m'avait dirigé dans toutes les actions de ma vie.

CHAPITRE V.

La famille de M. Menu.

Comme on dégénère ! ce mot, que mon cousin César avait appliqué dans ma jeunesse au marquis de Beauclair, ne pouvait-il pas s'appliquer à moi ? Mon père se serait cru déshonoré, s'il avait épousé la fille d'un marchand. Il en avait voulu long-temps à sa sœur de s'être pris d'amour pour un honnête roturier ; et moi, poussé par la nécessité, je n'avais pas éprouvé la plus petite répugnance à me faire commis aux vivres ; je ne rougissais d'être intéressé dans l'entreprise que dans les moments où je me voyais dédaigné par quelques gentilshommes moins philosophes que moi ; et tandis que la plupart des autres financiers s'embarrassaient peu de trouver une dot, pourvu que l'antique noblesse des familles auxquelles ils s'alliaient couvrît la date récente de leurs lettres de noblesse, je cherchais avec ardeur quelque riche roturière que je pusse anoblir en l'épousant. Je refusai plusieurs filles de seigneurs qui me furent proposées, parce que les parents comptaient sur la fortune du gendre pour dégager leurs terres et payer leurs dettes ; je refusai même quelques riches bourgeoises qui avaient des frères, des sœurs, ou qui ne devaient hériter qu'en ligne collatérale : il me fallait une fille unique, noble ou roturière, bourgeoise ou

paysanne, peu m'importait, pourvu qu'elle eût une belle dot et de grandes espérances.

Enfin je fis la connaissance de M. Menu. M. Menu avait été cinq ans garçon épicier, et vingt-cinq ans épicier en détail au carrefour Bussy. Rien n'est plus avantageux qu'un carrefour pour un marchand : les chalands lui viennent de quatre rues différentes. Que de poivre, de girofle, de café, de sucre et de cassonade il avait vendu pendant ces trente années! Veuf sans enfants de sa première femme, il avait épousé, en secondes noces, la fille de son compère, son voisin, son rival, qui partageait avec lui la fourniture du quartier. Les deux maisons n'en avaient plus fait qu'une. Après avoir amassé sou à sou une assez belle fortune, depuis dix ans, suivant l'usage de tous les épiciers de Paris, il avait quitté le détail pour faire le commerce en gros; toutes ses spéculations avaient été heureuses, car il n'y avait mis que de la routine, et sa fortune s'était considérablement augmentée. Il possédait sept à huit maisons à Paris, de grosses rentes sur l'état et un portefeuille considérable. Il ne lui restait, de plusieurs enfants de sa seconde femme, que mademoiselle Lucile Menu, qui touchait à sa seizième année. Il y avait une tante dont le gendre et la fille venaient de mourir. Cette tante était propriétaire d'une raffinerie à Orléans. Il y avait un oncle, assez gros bénéficier, et prédicateur fort en vogue dans le quartier Saint-André-des-Arcs. Enfin mademoiselle Menu devait être un jour aussi riche que ma cousine Laure. Quel était le mortel bienfaisant qui me procura la précieuse connaissance de M. Menu? L'abbé Doriolis, mon précepteur.

Quand il était venu réclamer sa pension, l'abbé Doriolis m'avait vu dans un état si déplorable, que, depuis mon retour à Paris, j'avais été bien aise de l'éblouir de mon nouvel éclat. Dès que je me fus mis sur le pied de donner à dîner, je l'invitai. Depuis cette première invitation, il venait régulièrement dîner chez moi toutes les semaines. Loin de l'accuser encore d'avoir mal fait mon éducation, je le remerciais des bons principes qu'il m'avait donnés. Si sa complaisance avait été cause des étourderies de ma jeunesse, l'exemple de ses flatteries et de ses petites adresses auprès de mes parents m'avait formé dans l'art d'être adroit et flatteur, comme je l'étais alors. Cela n'empêchait pas que, les jours où j'avais du monde, je ne laissasse l'abbé se placer au bas bout de la table, et que je n'encourageasse la compagnie à s'égayer aux dépens de mon précepteur. Il entendait fort bien la plaisanterie et s'applaudissait de ma reconnaissance. Toujours sensuel, il était moins mignard; mais il était devenu gourmand et gourmet.

Je lui confiai mes projets de mariage. Il était lié avec l'oncle de mademoiselle Menu : il lui parla de moi. Toute cette famille, qui avait passé sa vie à gagner de l'argent, s'était avisée de devenir ambitieuse. M. Menu voulait trouver à sa fille un mari riche, noble et jouissant d'un grand état, d'un grand crédit, d'une grande considération. Je parus l'homme qu'il fallait à l'oncle, et même au père et à la mère, à qui l'oncle et l'abbé parlèrent de moi. Il ne s'agissait que de me décider; car, dit adroitement l'abbé, on lui jette des femmes à la tête de tous les côtés. Il me peignit aussi peu cu-

rieux de me marier, que jadis auprès de mes parents il s'était montré lui-même détaché du désir de faire mon éducation. « Ah! je vous en prie, mon cher ami », dit M. Menu à l'abbé, qu'il voyait pour la première fois, « tâchez de nous ménager ce mariage-là. » L'abbé vint en hâte m'apprendre la belle découverte qu'il avait faite, et ce parti me parut, comme à lui, ce que je pouvais trouver de plus avantageux.

J'avais déja calculé la fortune du père, celle de la mère, l'héritage de l'oncle, l'héritage de la tante, et je n'avais pas encore fait une seule question à l'abbé sur la figure, le caractère et l'esprit de la future. Il n'aurait pu me satisfaire sur aucun point; car il ne l'avait pas vue; elle était au couvent, et, dans ses conférences avec les parents, on ne s'était entretenu que de la dot et des avantages que l'on désirait trouver dans le mari de mademoiselle Lucile Menu. Je fus présenté à M. et à madame Menu; j'eus le bonheur de leur paraître très-aimable. Je parlai de mon antique noblesse, de ma première fortune, des malheurs imprévus qui l'avaient engloutie, du courage que j'avais développé dans mes malheurs, du chemin rapide que j'avais fait dans les affaires, des grandes places que j'occupais, du dessein où j'étais, si je trouvais une femme dont le caractère et la dot me convinssent, de me démettre de la plus belle de ces places en faveur de mon beau-père. (Ici je vis la joie et l'orgueil briller dans les yeux de M. Menu.) J'ajoutai qu'alors je ne serais pas éloigné d'acheter une charge à la cour, et de reprendre mon titre de baron. Enfin je mis bien à profit les leçons et les conseils de mon précepteur,

car ce fut encore lui qui me servit de guide dans cette circonstance.

Dès cette première entrevue, le père, la mère et l'oncle furent enchantés de moi, sur-tout de ma modestie et de ma bonhomie. « Financier, gentilhomme, « et pas fier! c'est ce qu'il nous faut, disait M. Menu. » — « Ah, grand Dieu! s'écriait madame Menu, ma fille « baronne! quelles délices! » Dans la conversation, j'avais cité, comme mes intimes, tout ce qu'il y avait de mieux dans Paris. En homme prudent, le père alla de tous côtés chercher des informations sur mes mœurs et ma fortune. J'avais pris les devants; je savais quels étaient les gens auxquels il s'adresserait : il ne recueillit par-tout que les témoignages les plus flatteurs pour moi. Quand il pressait ceux qu'il interrogeait de lui parler à cœur ouvert, de ne lui rien déguiser, parce que son dessein était de me choisir pour gendre, ce qu'il ne confiait, disait-il, qu'à la personne à laquelle il parlait en lui recommandant le secret, il recevait des félicitations; il ne pouvait mieux choisir : ici, on lui portait envie; là, on lui conseillait de se hâter, parce que j'étais fort couru des grosses héritières. Cela pouvait-il être autrement? Quelques-uns ambitionnaient mes places et désiraient me voir monter, pour monter après moi; quelques autres me craignaient et se hâtaient de dire du bien de moi, pour s'en faire un mérite à mes yeux. Enfin, suivant les idées reçues, n'était-je pas devenu l'homme le plus recommandable? Je ne songais qu'à faire mon chemin.

Je crus devoir donner un grand dîner auquel j'invitai M. et Madame Menu, l'abbé Doriolis et l'oncle

bénéficier. Les convives étaient admirablement bien choisis pour éblouir cette bonne famille. J'avais placé M. Menu, près d'un négociant qui ne se lassait pas d'admirer les idées lumineuses de monsieur l'épicier en gros sur le commerce. Madame Menu était à ma droite; je lui servais les meilleurs morceaux, et je lui témoignais d'avance un respect filial; elle avait à sa gauche un jeune conseiller au parlement, qui la grisa, je crois, tout en lui parlant de ses charmes et de la cour, des spectacles et de son air de qualité. L'oncle était entre un grand-vicaire de je ne sais quel diocèse, et un des hommes de lettres de madame de Saint-Charles. Tous deux avaient lu ses sermons, et le comparaient tout naturellement à Massillon et à Bourdaloue : il était plus pur que Bourdaloue, il avait plus de force que Massillon. Le soir même, M. Menu écrivit à sa sœur d'Orléans une longue lettre consacrée tout entière à ma louange.

La tante d'Orléans était la bonne tête de la famille. Depuis la mort de sa fille, elle avait porté toutes ses affections sur sa nièce. Elle voulut voir par elle-même quelle espèce de gendre son frère l'épicier était tenté de se choisir. Elle craignait que M. Menu ne se laissât mener par son frère le prédicateur, homme de beaucoup d'esprit certainement, mais qui n'entendait rien aux affaires. Elle fit le voyage de Paris. Par la seule idée que j'étais du goût de ses frères et de sa belle-sœur, elle arrivait prévenue contre moi. Second dîner à la famille. J'y fus encore plus aimable, plus important, plus éblouissant qu'au premier. Cette fois tous les honneurs furent pour la tante d'Orléans. Les autres

personnes de la famille me secondaient avec zèle. L'abbé Doriolis fit des merveilles, et me gagna si bien la bonne provinciale, que ce fut elle qui proposa de conclure le mariage avant un mois. Les vendanges approchaient : elle voulait assister aux siennes, et cependant ne pas manquer les noces de sa nièce chérie.

J'allai porter la nouvelle de mon mariage à Duverdier et à sa femme. C'étaient mes vrais amis. Duverdier pouvait m'être utile dans la rédaction du contrat, et je me faisais une joie orgueilleuse de leur annoncer que grace à ce mariage j'allais être en mesure de m'acquitter avec Guillaume, et de racheter mon château. Madame Duverdier s'empressa de me demander si la future était jolie. Quelle fut sa surprise quand je lui dis que je ne l'avais pas vue, mais que ses parents assuraient qu'elle était grande, bien faite, d'une figure agréable et d'un excellent caractère. Duverdier essaya de me faire sentir qu'une fille qui n'avait pas encore seize ans était bien jeune pour un homme de mon âge : j'approchais de la quarantaine, et j'aurais pu être son père; mais il fut obligé de convenir que c'était une très-belle affaire.

CHAPITRE VI.

Eugène se marie.

Il était temps cependant de voir la demoiselle. Madame Menu, voulant absolument faire de sa fille une femme de qualité, l'avait mise dans le couvent le plus en vogue, où l'on payait la plus forte pension, où l'on recevait les leçons de la meilleure maîtresse de musique, où une demoiselle ne pouvait être admise, à moins qu'elle n'eût une grande naissance ou une grande fortune. Craignant que le ton bourgeois de sa maison ne nuisît à la belle éducation que l'on recevait au couvent, madame Ménu avait résolu de n'en faire sortir sa fille que pour la marier. Elle allait la voir fréquemment; mais mademoiselle Lucile ne venait que quatre fois par an chez sa mère : au premier janvier, au carnaval, à la fête de M. Menu, qui s'appelait Claude, et à celle de madame Menu, qui s'appelait Marguerite. Mademoiselle Lucile avait beaucoup d'amitié pour ses parents, mais elle ne se plaisait guère dans la maison paternelle; car, malgré leurs deux chevaux, leur vieux cocher, leur gros luxe et leur maison de campagne de Fontenay-aux-Roses, son père lui paraissait bien bourgeois, sa mère lui semblait bien commune, en comparaison des parents jeunes et brillants de ses nobles compagnes. Ce qui la touchait et lui inspirait une véritable ten-

dresse pour son père et sa mère, c'était l'admiration où ces bonnes gens étaient des talents qu'elle avait acquis dans son couvent; c'était le respect qu'ils semblaient avoir pour leur fille, le regret qu'ils exprimaient de n'être que des bourgeois, quand leur fille méritait d'être duchesse; c'était l'espoir qu'ils lui donnaient de ne la marier qu'à un homme de qualité. Cet espoir la consolait un peu de ne pouvoir raconter à son retour au couvent, quand elle y rentrait après les fêtes, que des parties de plaisir bourgeoises ou champêtres. Elle écrasait d'ailleurs, par sa toilette, par la richesse et le nombre des étrennes qu'elle rapportait au couvent, les filles de la plus grande condition.

Je m'étais fort peu inquiété que mademoiselle Lucile fût laide ou jolie; cependant je n'avais pas appris sans plaisir que ses parents la trouvaient charmante. Le mari d'une jolie femme a, dans toutes les affaires, une sorte d'avantage sur ses concurrents. Sa femme, même en restant vertueuse et se contentant d'être coquette, lui attire hommages, respects, prévenances et complaisances.

Je fus conduit au parloir par la mère et la tante de mademoiselle Lucile, et bientôt je vis entrer de l'autre côté de la grille une jeune personne accompagnée d'une religieuse. C'était Mademoiselle Menu. Elle me parut encore mieux que je ne m'y attendais. Elle entra, les yeux baissés; elle les leva pour embrasser sa mère et sa tante qui étaient passées dans l'intérieur, et les rebaissa sur-le-champ. Quand sa mère lui annonça que M. le baron de Senneville qu'elle lui amenait, était le mari qu'elle lui destinait, elle leva les yeux de nouveau

pour me regarder. Elle les rebaissa soudain ; mais je m'aperçus qu'elle continuait de me regarder en dessous avec beaucoup d'attention. Je ne sus que le lendemain l'effet que ma visite avait produit, car ce jour-là je lui fis de grands compliments sur sa beauté ; je me fis à moi-même de grands compliments sur mon bonheur ; je lui protestai que ma vie tout entière serait employée à tâcher de rendre heureuse une aussi belle personne ; je parus épris tout à coup du plus ardent amour. Elle sourit à quelques-uns de mes discours ; mais elle ne leva plus les yeux ; elle ne prononça pas une parole. Seulement, quand sa mère lui dit de chanter pour me faire juger de ses talents, elle obéit sans se faire prier. Il y avait un clavecin dans le parloir. Après l'air, elle exécuta une sonate fort difficile. Je lui trouvai la voix belle, j'admirai l'aplomb et la dextérité de son jeu. Ce ne fut qu'après le mariage que je m'aperçus qu'elle chantait faux et qu'elle ne jouait pas toujours en mesure. Après la sonate, elle revint modestement à sa place, sans lever les yeux, et nous prîmes congé d'elle. En retournant chez madame Menu, j'étais dans l'extase des charmes et des talents de mademoiselle Lucile. Jamais héros de roman ne parut plus enflammé. La mère était fière du mérite de sa fille ; la tante pleurait d'attendrissement.

Le lendemain, la mère alla seule au couvent. Mademoiselle Lucile lui confia qu'elle me trouvait fort à son gré. Peut-être aurait-elle préféré un homme plus jeune ; mais d'abord je ne paraissais pas avoir mon âge, et sa mère lui avait tant répété que les jeunes gens étaient légers et volages ! Ce qu'elle aimait en moi,

c'était ma tournure et mon ton d'homme de qualité; c'était mon esprit (j'en avais montré beaucoup en effet en lui promettant d'être doux, complaisant, empressé); c'était mon goût exquis (j'en avais fait preuve, en admirant la manière dont elle chantait et touchait du clavecin). Enfin elle espérait être heureuse; elle se sentait une grande disposition à m'aimer, elle obéirait à ses parents sans répugnance, et même avec plaisir.

A ces douces paroles, la mère avait embrassé la fille; j'embrassai la mère quand elle me les répéta. Était-ce la dot, était-ce la beauté de Lucile, était-ce l'estime et l'inclination qu'elle annonçait pour moi qui m'enflammèrent? Je me sentais réellement amoureux. Il y avait long-temps que cela ne m'était arrivé. Je ne portais plus envie à Guillaume, et je me flattais d'être bien plus heureux avec Lucile qu'il ne l'était avec Laure. Je fis encore quelques visites au parloir, mais toujours avec la mère ou la tante de Lucile, et celle-ci était toujours accompagnée d'une religieuse. Elle parlait un peu plus que la première fois, et chaque mot qui lui échappait me paraissait aimable, sensé, toujours dit dans le dessein de m'être agréable.

Elle sortit du couvent pour signer le contrat. M. Menu me compta la dot, et je donnai les bijoux et la corbeille d'usage. Elle était du dernier goût, elle enchanta Lucile. La tante d'Orléans et l'oncle bénéficier firent des donations à leur nièce en avancement d'hoirie.

J'exécutai tout ce que j'avais promis : je me démis de ma place de caissier, je la fis donner à M. Menu, qui prit le nom de M. de Saint-Claude. Je me proposais bien de continuer à faire des affaires, et la dot de

ma future devait me servir à en faire d'immenses; j'achetai une charge à la cour; j'avais repris fièrement mon titre de baron sur le contrat de mariage; en si bon chemin du côté de la fortune, je voulais aussi m'avancer du côté des honneurs et des grandeurs, et je m'occupai de racheter mon château.

Je m'étais bien gardé de laisser ignorer mon mariage à Guillaume. Croyant encore de temps en temps qu'il ne m'avait rendu service que par orgueil, c'était un bonheur pour moi de le narguer, en lui annonçant que ce mariage me donnait le moyen de rentrer dans le bien de mes pères. Il se prêta de la meilleure grace à tout ce que je voulus. Je lui remboursai les fonds qu'il m'avait prêtés, le prix qu'il avait payé pour me conserver mon château, et c'est pour le coup que je me crus quitte envers lui. Guillaume avait appris avec un grand plaisir que mon dessein était de faire un voyage à Coutances après mon mariage. En effet, je me faisais une idée délicieuse d'aller éblouir de mon luxe mon ami Guillaume, tous les habitants de Coutances parmi lesquels j'avais brillé pendant mon enfance et pendant ma première jeunesse, sur-tout de présenter ma femme à ma cousine Laure. J'avais esquivé de dire que j'épousais la fille d'un épicier, en donnant à M. Menu de Saint-Claude le titre de négociant.

Je reçus des lettres de félicitations de Laure et de Pierre Delorme, le frère de Guillaume, toujours fermier du château, qui reprenait avec moi le ton d'un fermier avec son maître; je reçus même une lettre de mon cousin César. Il trouvait que mon mariage s'était conclu bien rapidement. Il se défiait un peu de l'éduca-

tion des couvents; mais il aimait à se flatter que je ne me trompais pas en disant tant de bien de la belle personne que j'épousais, et il me faisait son compliment bien sincère. J'avais cru voir dans la lettre de Laure qu'elle regrettait de ne pas habiter Paris. J'en conclus vaniteusement qu'elle regrettait de ne pas m'avoir épousé. J'en fus d'autant plus fier et plus joyeux de faire mon grand mariage.

Il y eut des noces magnifiques, et, pendant quinze jours, ce ne furent que fêtes et visites. Ma femme était charmante; nous nous adorions. J'étais le plus heureux mari qui fût au monde. Elle aimait avec ardeur les plaisirs : rien de si naturel dans une jeune personne qui sort du couvent. Elle était un peu vaine, un peu haute : je n'étais pas fâché qu'elle rougît de sa naissance et qu'elle se glorifiât de m'avoir épousé. Elle était simple et bornée; mais elle était bonne, et sa simplicité me paraissait une garantie qu'elle ne serait pas coquette. J'avais d'ailleurs la conviction d'avoir bien établi mon empire sur Lucile. Un homme de quarante ans, qui a eu des bonnes fortunes, et qui épouse une jeune fille, est porté tout naturellement à se flatter de connaître assez bien les femmes pour ne pas courir le risque de grossir le nombre des maris trompés. Sa fatuité devient de la pédanterie. Aussi, dans mes conférences avec Lucile, j'avais toujours tenu la parole, j'avais pris un ton paternel et magistral. Il entrait dans mon amour pour elle non pas du mépris, mais une grande confiance dans ma supériorité, mais une bonté compatissante pour sa jeunesse et son inexpérience.

Cela ne m'empêchait pas d'être aux petits soins et de prévenir avec empressement tous ses désirs.

Après les fêtes, j'exécutai mon projet de voyage à Coutances. J'avais une berline; j'en occupais le fond avec ma femme, sa femme de chambre était sur le devant avec mon secrétaire Robineau, qui s'applaudissait de s'être attaché à mon sort; deux laquais étaient sur le siége; un troisième courait devant la berline et nous faisait préparer les chevaux; j'avais l'air d'un grand seigneur qui part pour une ambassade. Ma femme était ravie d'aller prendre possession d'un château.

FIN DU SECOND LIVRE.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée d'Eugène à Coutances.

Il y avait vingt ans que j'étais parti de Coutances, jeune, riche, y laissant ma mère, de nombreux amis et ma cousine Laure à peine sortie de l'enfance. Que de changements pendant ces vingt années! d'autres passions avaient remplacé les passions du jeune âge. J'avais été ruiné; j'avais refait ma fortune. Ma mère, ma tante, le père et la mère de Guillaume n'y étaient plus; j'allais revoir Laure mariée dès long-temps à mon ami. Moi-même j'allais présenter aux amis qui me restaient la jeune et riche épouse que je m'étais donnée. J'allais revoir ce frère de lait, cet ami que la naissance et la fortune semblaient avoir placé près de moi pour qu'il reçût perpétuellement mes bienfaits, et que ses vertus et mes folies avaient, dès notre plus tendre enfance, mis perpétuellement au-dessus de moi, dont j'avais reçu de nombreux services chez mon père, au collége et dans le monde. J'allais revoir mon parrain, ce cousin César dont les conseils, depuis ma naissance, me suivaient pour ainsi dire sans pouvoir m'atteindre. J'étais obligé d'avouer que j'aurais été heureux de

pratiquer ceux qu'il me donna pendant ma jeunesse ; mais je fuyais encore ceux qu'il me donnait aujourd'hui. Pourquoi, faut-il que, le plus souvent, l'expérience inspire des regrets sur le passé, sans être une leçon pour l'avenir, ni même pour le présent ?

Que de sujets de désirer et de craindre mon arrivée à Coutances, dans mon château, ma première entrevue avec Guillaume, avec Laure, avec mon cousin César ! A mesure que je m'éloignais de Paris, la bonté naturelle de mon cœur reprenait le dessus et chassait ces idées de défiance générale des hommes que je devais à mes anciens malheurs et aux moyens de succès que je venais d'employer pour les réparer. Cette route, parcourue tant de fois, me rappelait mille souvenirs. C'est à Mantes que je rencontrai Guillaume et son père. C'est près d'Evreux que Caroline et sa mère se sont emparées de moi ; c'est là que Guillaume, allant en vacances pour la première fois, sensible à je ne sais quel mot agréable que je venais de lui dire, me jura qu'il était hors de son pouvoir et du mien d'empêcher qu'il ne restât toujours mon ami. Je ne cherchais plus quels motifs secrets et personnels avaient pu diriger Guillaume dans les services qu'il m'avait rendus. Je repassais avec délices dans ma mémoire toutes les époques de notre amitié ; je pleurais ma mère ; je tremblais de voir ma cousine Laure. Enfin je me sentais disposé de temps en temps à suivre les conseils qu'il plairait à César de me donner. Des sentiments semblables de crainte et de désir, de joie et d'inquiètude agitaient mes amis de Coutances. Ma femme, livrée tout entière à la vanité, m'interrogeait sur l'étendue de mon parc,

sur la magnificence de mes bâtiments, sur le nombre de mes vassaux, sur les droits seigneuriaux et honorifiques de ma terre. A Saint-Lô, elle me retarda deux heures, pour faire une toilette recherchée, et paraître avec tous ses avantages devant mes amis.

Le jour baissait, quand nous arrivâmes à Coutances. Nous devions passer cette première nuit chez Guillaume; il nous attendait, il était venu au-devant de nous. Ce fut lui qui ouvrit précipitamment la portière. Je me jetai dans ses bras; il fondait en larmes, je pleurais aussi; j'embrassai vivement ma cousine Laure et ses deux enfants qu'elle tenait par la main. Sa fille avait dix ans; son fils, qu'elle avait nommé Eugène, en avait huit. Laure, à trente-cinq ans, était encore dans tout l'éclat de sa beauté; elle parut éblouie de celle de Lucile. Guillaume et sa femme comblèrent Lucile de caresses et d'amitié. Celle-ci fit tout ce qu'elle put pour y répondre de bonne grace; mais, voyant mes amis pour la première fois, elle était froide, gênée et même un peu dédaigneuse. Je m'empressai de mettre sa froideur et son embarras, sur le compte de sa timidité. Mon cousin César était absent. Avant de savoir que je devais arriver, il avait été obligé de faire un petit voyage à Carentan. Instruit par une lettre de Guillaume, il s'était hâté de terminer ses affaires, et se promettait bien d'être de bonne heure, le lendemain, au château. Pendant le souper, Guillaume, Laure et moi nous étions dans le délire; nous nous pressions de questions; nous nous rappelions avec attendrissement notre enfance, notre jeunesse, nos malheurs, nos rivalités, les amis que nous avions perdus. Lucile se

sentait fatiguée de la route; elle se retira de bonne heure. Laure voulut la conduire elle-même à l'appartement qu'on nous avait préparé; je restai seul avec Guillaume.

Je lui confiai ma situation, mes projets et mes espérances. Au milieu des richesses et sur la route des grandeurs, il s'en fallait que je fusse heureux, puisque j'étais dévoré d'ambition et d'envie; mais, outre que je m'abusais moi-même sur mon sort, j'eus la vanité de le farder aux yeux de Guillaume, et je me dis le plus heureux des hommes. Tout en me montrant avec assez de franchise comme un homme très-ambitieux, je me peignis, un peu hypocritement, comme un homme bon et compatissant ; laissant percer l'orgueil sous les formules de la modestie, je vantai avec complaisance mes faibles talents et mes heureuses spéculations. Guillaume, en me racontant à son tour tout ce qui lui était arrivé, l'état où il se trouvait, et ses projets pour l'avenir, ne s'abusait pas, et il avait trop de bonne foi pour chercher à m'abuser. « Et toi, mon cher Guillaume, lui « avais-je dit, pour terminer mon discours, qu'as-tu « fait ? qu'es-tu devenu ? quel est ton sort ? » — « Oh, « moi, me répondit-il, je mène la vie obscure et tran- « quille d'un commerçant de province, d'un mari fidèle « à sa femme, d'un tendre et soigneux père de famille. « Je ne fus pas toujours aussi prudent que je le suis « aujourd'hui.

« Mon caractère est de me livrer à ce que je veux « entreprendre avec passion, avec amour, si je peux « me servir de cette expression. Ainsi, quand mon père « me destinait à l'état ecclésiastique, tu m'as vu plein

« d'une ardeur de néophyte; tu m'as vu, bientôt après,
« entraîné par un goût frénétique du théâtre et des
« vers, puis enthousiaste de la profession d'avocat.
« Eh bien! mon ami, devenu négociant et manufactu-
« rier, j'ai porté dans mon état cette ardeur que tu as
« pu remarquer, à tous les moments de ma vie, dans
« mes volontés, dans mes actions et dans mes senti-
« ments. J'ai été saisi du désir, du besoin de me
« distinguer, de me placer au premier rang des manu-
« facturiers et des négociants. Je n'ai jamais été possédé
« de la soif d'acquérir pour avoir de l'argent; mais j'ai
« désiré acquérir, parce que ma richesse aurait flatté
« mon amour-propre, comme étant le fruit de mon
« travail, de mon intelligence et de la confiance que j'au-
« rais inspirée. Il est inutile de te dire que je n'ai pas
« été tenté un seul moment d'employer les moyens hon-
« teux de l'agiotage, de l'usure ou de toute autre
« spéculation peu délicate. » (Ici je ne pus m'empêcher
de rougir. Ces moyens méprisés par Guillaume, étaient
la source de ma nouvelle fortune.) « Mais j'ai voulu,
« continua-t-il, inventer des procédés nouveaux, ou-
« vrir de nouvelles routes à l'industrie, au commerce
« de ma ville, occuper beaucoup de bras, donner du
« travail à de nombreuses familles. Qu'en est-il résulté?
« Toutes mes entreprises n'ont pas été heureuses; tous
« mes projets n'ont pas été raisonnables. J'ai été dupe
« de moi-même et des autres. Ma fortune s'est trouvée
« compromise par mes spéculations et par les spécu-
« lations de mes correspondants. Je m'en souviens : c'est
« au moment où tu t'adressas à moi pour tes fonds de
« cautionnement, que je venais d'essuyer une banque-

« route considérable qui mettait ma famille et ma maison « à deux doigts de leur perte. » — « Eh quoi! lui dis-je « en l'interrompant, ta fortune était compromise, et, « sans me révéler ton péril, tu vins généreusement à « mon secours! » — « Ne m'en fais pas un trop grand « mérite, reprit-il; le service que je te rendis fut un « effort, dans la crise où je me trouvais. Il était pos-« sible qu'il précipitât ma ruine; cependant la vanité « d'obliger un ami, quand j'étais moi-même en danger, « n'entra pour rien dans mon action. Ma périlleuse si-« tuation n'était connue que de moi : ma femme et ton « cousin César l'ignoraient. Mais si je ne pensai pas à « m'en glorifier aux yeux des autres, j'en étais fier à « mes propres yeux; sur-tout j'en étais heureux; je « jouissais du bonheur que ce service allait t'apporter. « Que dis-je, mon cher Eugène? Est-ce toi qui me « dois de la reconnaissance? C'est moi qui suis ton obli-« gé. Cette occasion de te rendre service ranima mon « courage prêt à s'abattre; elle m'éclaira, me rendit « sage. Je songeai combien j'aurais rougi, combien j'au-« rais été malheureux que tu te fusses adressé vaine-« ment à moi. Dès-lors je rejetai toute spéculation ha-« sardée. Je résolus d'assurer le sort de ma femme et « de mes enfants, et de ne chercher à acquérir au-delà « que ce qu'il me faudrait pour venir au secours de mon « ami, s'il venait encore à le réclamer. Depuis ce temps, « mes affaires se sont rétablies; j'ai réparé les pertes « que j'avais essuyées. J'ai l'orgueil de me croire un « honnête et sûr négociant; mais je n'ai plus la vanité « de vouloir être le plus habile et le plus riche. Des « goûts plus purs et moins périlleux ont remplacé le

« désir de m'illustrer dans mon état. Depuis le collége, « je n'ai jamais été tout-à-fait étranger aux lettres; je « les cultive encore pour me délasser de mes travaux; « je ne fais plus de vers, si ce n'est quelques chansons « pour ma femme; mais c'est un bonheur pour moi de « confier au papier quelques-unes de mes idées sur le « commerce, sur les manufactures, et même sur di- « verses questions de morale et de philosophie. Je ne « crois pas que mes écrits vaillent la peine d'être im- « primés, et j'espère bien résister toujours à la fan- « taisie de les publier; mais ces douces et chères occu- « pations me rendent meilleur, plus sévère pour moi- « même, plus indulgent pour autrui, plus jaloux de « me bien conduire et d'être utile aux autres. » (Ici je ne pus m'empêcher de faire en moi-même une compa- raison entre Guillaume, que la culture des lettres con- duisait à la vertu, et les auteurs de madame de Saint-Charles, que la culture des lettres poussait à la haine et à l'envie.) « Cependant, continua-t-il, le danger que cou- « rut ma fortune servit à me faire apprécier encore plus « tout le mérite de ta cousine. Je m'étais gardé de lui « révéler la cause de mes inquiétudes; mais je n'en étais « pas moins inquiet, et par conséquent sombre et fâ- « cheux. Rien ne put altérer le caractère égal, l'humeur « aimable, affectueuse et prévenante de Laure. Je ne « m'abuse pas jusqu'à la regarder comme une femme « sans défauts; mais ses défauts sont ceux d'une belle « ame. N'ai-je pas les miens, qu'elle supporte et qu'elle « me pardonne? Et par combien de vertus les siens se « trouvent compensés! Déja même elle est parvenue à « se corriger de quelques-uns. Ce n'est plus cette jeune

« personne vive, un peu fière, un peu impérieuse, in-
« flexible pour celui qui l'avait offensée. Elle est douce,
« bonne, indulgente. Quand une femme est mariée, me
« dit-elle souvent, tout son rôle est joué dans le monde;
« il ne lui reste plus qu'à remplir dans sa maison les
« devoirs d'épouse et de mère. Que Laure s'acquitte
« bien de ces devoirs! Son mari, ses enfants sont pour
« elle comme un objet de culte et de tendre adoration.

« Ton silence obstiné, pendant tout le temps que tu
« passas à Châlons, fut un grand malheur pour moi:
« tu l'as rompu, je te vois, et mon chagrin est oublié.
« Les nouvelles fréquentes que je reçois de notre ami
« Duverdier et de sa femme augmentent encore le bon-
« heur dont je jouis. Pourquoi faut-il que, depuis six ans,
« j'ignore ce qu'est devenu mon autre ami, ce brave
« Dumesnil, que j'ai laissé sergent à la Martinique? J'ai
« vainement écrit; toutes mes lettres sont restées sans
« réponse. Tu sais les autres malheurs que j'ai subis,
« et qui n'en sont pas moins douloureux pour être iné-
« vitables. J'ai perdu mes parents, la mère de Laure:
« mes enfants suspendent, adoucissent mes regrets. Je
« me rappelle avec joie, avec charme, les sages leçons,
« les tendres conseils de mon père, et je les répète à
« mon Émilie, à mon Eugène. Ma fille annonce déja
« qu'elle sera douée de la raison précoce de sa mère.
« J'ai déja lu à mon fils cette première lettre de mon
« père qui m'a garanti de plus d'une erreur. Déja je lui
« ai montré cette vieille épée, mon autre talisman.
« Puissent ces objets, encore aussi sacrés pour moi
« qu'à l'âge où je les ai reçus, avoir autant d'empire
« sur le cœur de mon fils qu'ils en ont eu sur le mien!

« Ton cousin César nous seconde dans les soins que « nous donnons à cette première éducation de nos en- « fants, si importante pour le reste de la vie. Mais « c'est Laure sur-tout qui, sans art, sans prétentions, « sans étude, les dirige vers tous les bons et généreux « sentiments. Son exemple leur prouve mieux que toutes « mes leçons combien il est doux d'aimer et d'être ai- « mé. Crois-moi, mon cher Eugène, n'en déplaise aux « sots conseils de l'égoïsme, c'est dans nos affections « que nous devons chercher le bonheur. Celui qui « n'aime pas et qui n'est pas aimé ne connaît pas toutes « les jouissances accordées à l'humanité, et n'est ja- « mais consolé dans ses peines. » Vers la fin du récit de Guillaume, Laure était rentrée dans la salle où nous étions. Pressant d'une main celles de Guillaume, de l'autre appuyée sur son épaule, elle semblait craindre de l'interrompre, et ses regards se portaient tour à tour avec tendresse sur son mari et sur l'ami de son mari.

Mes sentiments avaient varié pendant le récit de Guillaume; quand il m'avait raconté ses dangers de fortune et la sagesse de ses spéculations actuelles, j'avais fait un retour sur moi-même, et me comparant à lui, je me trouvais bien plus heureux et je me flattais de l'être toujours; quand il m'avait peint le bonheur dont il jouissait dans son ménage, l'ame disposée à l'attendrissement par le plaisir de revoir mes premiers amis, je m'étais un moment senti dégagé de toute espèce d'ambition et tenté de venir, à l'exemple de Guillaume, me reposer et jouir de ma fortune auprès de ces excellents amis. Prenez au mot l'homme le plus

avide et le plus ambitieux, à l'instant où il se trouve en présence d'un artiste, d'un cultivateur, d'un philosophe qui paraît content de son sort, il changerait sa fortune, ses honneurs et ses espérances contre l'heureuse médiocrité de l'artiste, du cultivateur ou du philosophe; mais il revient bientôt à ses chimères. On va voir que, toutes les inconséquences se succédant rapidement dans ma tête, je me gardai d'exprimer à mon ami ce désir passager de vivre auprès de lui.

Je m'informai avec intérêt du genre de vie que menait mon cousin César. Il n'avait pas changé. César jouait de la flute, citait Horace, observait ce qui se passait autour de lui, se faisait un devoir de donner des conseils, et employait une grande partie de son temps à écrire. « Oh! oh! dis-je en riant, ferait-il en« core une tragédie ? » — « Je ne le crois pas, dit « Laure ; mais je vous avoue que, depuis quelques « mois, il m'inquiète, il m'afflige. Il a été malade, et, « depuis sa maladie, son humeur a subi quelques alté« rations. Il est devenu triste, et, s'il faut le dire, un « peu capricieux. Il rit encore par moments; mais c'est « comme un effort qu'il fait sur lui-même; il retombe « bientôt dans ses réflexions mélancoliques. Le plus « souvent il accueille encore mes enfants avec bonté; « mais quelquefois il les brusque et les gronde sans « sujet. Vous savez qu'il avait exigé comme un service « qu'on l'appelât toujours M. César le bossu : l'autre « jour ce malheureux nom fut prononcé par ma petite « Émilie, et César se fâcha. Jamais il n'eut le ridicule « de songer à sa parure; mais peut-être pousse-t-il à « l'excès aujourd'hui la négligence dans sa toilette; il

« n'a jamais été dissipateur; mais peut-être pourrait-« on le trouver aujourd'hui trop économe. »—« Pauvre « cousin! repris-je, c'est l'effet de l'âge et des infirmi-« tés. Revenons à toi, mon cher Guillaume : quels sont « tes projets? » — « Moi, répondit-il, je n'en ai pas « d'autres que celui de bien élever et de bien établir « mes enfants. » — « Est-ce que mon exemple ne te « séduit pas? avec tes talents, ta fortune et mon amitié, « tu pourrais faire à Paris un chemin rapide dans les « hauts emplois. Je ne doute pas du succès qu'obtien-« drait la publication de tes idées sur le commerce et « les manufactures; pourquoi t'ensevelir dans une triste « province? Et vous, ma chère cousine, est-ce que vous « n'avez jamais eu le désir de voir Paris? » — « Dans ma « jeunesse, avant mon mariage, répliqua Laure, comme « toutes les femmes de province, j'ai désiré connaître « et habiter ce Paris dont on nous fait des peintures « si délicieuses; mais je ne le désire plus. Une seule « considération pourrait m'engager à conseiller à « M. Delorme de quitter Coutances; c'est le sort de « mes enfants. » — « Oui sans doute, mon cher Guil-« laume, repris-je avec vivacité, pour assurer à ta fille « un grand établissement, pour ouvrir à ton fils une « carrière honorable, viens à Paris. » Et je lui offris avec empressement mon appui, mon crédit et le crédit de mes amis. J'étais sincère en lui exprimant combien je serais heureux de pouvoir reconnaître, par des services signalés, les signalés services qu'il m'avait rendus. Cette idée flattait à la fois mon orgueil et mon amitié. « Écoute, me dit Guillaume, j'irai te voir bien-« tôt : le temps approche où il faudra mettre mon Eu-

« gène au collége. Je te menerai ma femme et mes en-« fants, et peut-être alors, quittant ma manufacture, « resterai-je à Paris, jusqu'à ce que mon fils ait fini « ses études. » Je fus encore bien sincère en exprimant à Guillaume et à sa femme que je me faisais une fête de pouvoir leur rendre l'accueil que je recevais d'eux. Outre le plaisir d'accueillir mon ami, j'étais flatté de cette occasion de déployer devant lui mon luxe et ma magnificence; je souffrais, en pensant que Guillaume, depuis ma jeunesse, ne m'avait vu à Paris que dans un état misérable. Je lui promis, dans le cas où il persisterait à ne pas habiter la capitale, de veiller avec soin à l'éducation de son fils, en attendant que j'eusse moi-même la douceur d'être père, ce qui, je l'espérais bien, ne tarderait pas à m'arriver.

Entraînés par le bonheur de nous revoir et de nous ouvrir mutuellement nos ames, nous ne nous étions pas aperçus que la nuit était fort avancée. J'avais oublié la fatigue du voyage : il n'est pas de sommeil qui rafraîchisse et qui délasse autant que les doux épanchements de l'amitié.

CHAPITRE II.

Eugène revoit son cousin le bossu.

Le lendemain nous fîmes notre entrée dans mon château. Quelle jouissance pour moi de rentrer en

maître dans mes domaines! Un jeune magister, successeur de celui qui avait donné en prix à Guillaume les fables de La Fontaine, vint nous haranguer. Pierre Delorme mon fermier, et sa femme, jeune et fraîche normande, nous attendaient à la grande porte, en habits de fête; tous les paysans les accompagnaient avec leurs filles, leurs femmes et leurs sœurs, chargées de rubans et de bouquets. Il y avait des ménétriers, des tambours et des musettes; tous mes vassaux avaient dérouillé leurs fusils; on brûla toute la poudre du canton. Lucile était effrayée des nombreuses décharges de mousqueterie qui durèrent toute la journée; mais elle était ravie. Les guirlandes, le feu d'artifice, les illuminations qui répétaient de tous côtés son chiffre et le mien flattaient vivement son orgueil, et, quoiqu'elle trouvât le château gothique, quoique les jardins et le parc lui parussent d'un goût antique et détestable, elle m'avoua qu'elle ne serait pas éloignée de se fixer en province, d'habiter un château, et de mener une vie pastorale. Cet amour d'une vie pastorale et des honneurs qu'on rend à une dame de château ne lui dura guère plus que ne m'avait duré, la veille, la fantaisie de vivre auprès de Guillaume et de Laure.

Lucile et moi nous nous étions soustraits un moment aux hommages qu'on nous rendait, et je montrais à ma femme toutes les beautés de mon domaine. J'admirais le soin que Guillaume avait mis à conserver les anciennes plantations, à en faire de nouvelles. Il me rendait mon château mieux entretenu, et mon parc encore mieux cultivé que du temps de mon père.

Nous sortions d'un bosquet fort touffu, voisin d'une

petite porte qui donnait sur la route de Carentan, lorsque nous entendîmes une carriole s'arrêter. La petite porte s'ouvrit brusquement, et nous nous trouvâmes tout-à-coup en présence de César. Je courus à lui; mais Lucile poussa un cri d'effroi et rentra précipitamment dans le bosquet. J'avais cependant préparé Lucile à la figure étrange de mon cousin César; mais elle m'avoua qu'elle ne s'était pas attendue à le trouver si horrible. Il est certain que l'âge n'avait pas embelli César. Pour cacher sa tête chauve, il avait une large et noire perruque. Voulant arriver plus vite, il ne s'était pas donné le temps de faire sa barbe; et comme il faisait encore chaud, il avait ôté son col et relevé sur ses épaules un vieux manteau dont le galon était usé. César pleurait de l'amitié que je lui témoignais, et souriait de la frayeur de ma femme. J'appelai Lucile; elle reparut timide et honteuse; César sourit de nouveau, lui adressa un compliment flatteur et spirituel; mais tout son esprit échoua près de ma femme; elle le regardait en silence, et (il faut bien que je l'avoue) d'un air hébêté. Elle ne put s'empêcher de témoigner quelque répugnance quand le bossu lui baisa galamment la main; et comme il eut la maladresse de mêler je ne sais quelle citation d'Horace à son compliment, Lucile prit encore plus mauvaise opinion de mon cousin César. Elle s'imagina qu'il lui disait une raillerie en latin. J'avais eu beau la prévenir que mon cousin était le meilleur homme du monde; elle avait entendu dire dans son couvent que tous les bossus étaient méchants. César avait pris fort gaiement la première frayeur de ma femme; mais il me confirma bientôt ce que ma cousine

m'avait dit du changement de son humeur. Voyant que la répugnance de Lucile continuait, il devint soucieux; voyant qu'on s'apercevait de sa tristesse, il voulut reprendre sa gaieté; mais il ne put y parvenir. Cependant ma femme, un peu rassurée par la politesse et la galanterie de César, s'avisa de vouloir faire de l'esprit à ses dépens. Je suis encore forcé d'avouer qu'elle y fut fort gauche. César lui répondait avec finesse, mais avec égard, et Lucile, s'imaginant que le bossu la craignait, ne perdit pas une occasion de plaisanter ingénument sur les gens contrefaits. Elle abusait bien plus que la petite Émilie de l'autorisation que mon cousin nous avait donnée de l'appeler monsieur César le bossu. Laure, Guillaume et moi, nous aurions bien plus souffert de ce caprice incivil qui prit subitement à madame de Senneville, si nous n'avions encore été tout occupés du plaisir de causer ensemble, après une si longue absence; si, de mon côté, je n'avais témoigné à César la plus vive et la plus sincère amitié; sur-tout, si César n'eût continué de mettre autant de ménagement que d'adresse à riposter aux épigrammes innocentes de ma femme. César enfin, un peu piqué, dit tout bas à Laure: « Il « y a long-temps que je ne me bats plus pour défendre « ma bosse; mais je me suis bien rarement trompé, en « prenant une très-mauvaise opinion de ceux qui s'en « moquent: c'est sottise, si ce n'est mauvais cœur; et « je suis fâché pour Eugène que sa petite femme se « conduise avec moi précisément comme se conduisit « ce mauvais sujet de marquis de Beauclair, qui a perdu « notre ami. »

Il y eut ce jour-là un grand repas de famille au châ-

teau : dans ce premier moment d'abandon, je regardais la famille de Guillaume comme la mienne. J'avais invité Pierre Delorme mon fermier, et sa femme. J'avais de l'orgueil; mais j'avais de la philosophie. J'affectais de traiter ces honnêtes paysans avec bonté; je ne m'apercevais pas que mon orgueilleuse bonté était quelquefois presque aussi insultante que le dédain avec lequel Lucile, malgré ses efforts et mes désirs, ne pouvait se défendre de les traiter quand ils se familiarisaient et cessaient de lui rendre hommage.

La soirée était magnifique. Après dîner, tandis qu'on dansait dans la grande salle du château, je pris mon cousin César sous le bras, et je lui proposai de faire avec moi quelques tours dans mon parc. C'était lui surtout, lui le sage conseiller de ma famille, lui dont je n'avais pu conquérir encore l'approbation dans aucune des actions de ma vie, que je brûlais d'éblouir par le tableau de la brillante situation de mes affaires.

CHAPITRE III.

Le bossu à soixante ans.

Je fus donc encore plus vain et plus hypocrite avec César que je ne l'avais été avec Guillaume. En étalant avec faste les plus beaux sentiments, je développai le plus parfait contentement de moi-même et les projets de la plus haute ambition. J'affectai toutefois de me montrer raisonnable dans cette ambition et bien sûr de

m'arrêter quand je serais parvenu à certain point. Ce n'était pas seulement pour ma propre satisfaction que je voulais m'élever; c'était pour l'état, pour le prince qui réclamaient mes services et mes talents, c'était pour mes concitoyens qui béniraient l'utile et généreux emploi que je ferais de ma fortune et de mon crédit. César m'écouta sans m'interrompre, et d'un air assez boudeur. « As-tu fini, me dit-il, quand je fus las de parler? Eh « bien! mon cher enfant, tu as beau chercher à dé-« guiser tes folies sous de belles apparences de raison, « d'honneur et de vertu, je n'y vois qu'avidité, vanité, « sur-tout effrayant égoïsme. — Moi, juste ciel, égoïste! « moi qui donnerais mon sang, ma vie pour Guillaume « et pour vous! — On n'a besoin ni de ton sang, ni de « ta vie; nous ne te demandons, pour nous, que ré-« ciprocité d'affection, et, pour toi-même, que prudence « et modération dans tes désirs. — En supposant que je « fusse un peu personnel, dis-je, blessé du mot de Cé-« sar, est-ce à vous de me blâmer? Il y a quinze ans, « lorsque vous quittâtes Paris, le lendemain de la lec-« ture de votre tragédie chez mademoiselle Gaussin, « rappelez-vous que vous vous trouviez dupe de vous « occuper des autres, et que vous vous promîtes de ne « plus vivre que pour vous seul. » — « Eh! qu'est-ce que « ce vain projet d'égoïsme formé en effet, il y a quinze « ans, dans un moment d'humeur, contre les hommes, « et sur-tout contre toi? Grace au ciel, je n'y suis pas « resté fidèle. Ma juste amitié pour Guillaume, ma « sotte amitié pour toi, ne m'ont-elles pas fait sortir de « mon apathie? Mon intérêt ne m'a-t-il pas prouvé « qu'il fallait venir au secours des autres quand ils

« avaient besoin de moi, afin de les trouver quand j'au-« rais besoin d'eux? Plût au ciel que je ne fusse pas « exposé, depuis quelques mois, à de plus fortes tenta-« tions d'égoïsme et de quelques autres penchants qui « en émanent! » Ici le bossu soupira, se tut et se promena quelque temps en silence. « Mon cher cousin, « me dit-il enfin, il est tard; le temps est humide; je « suis vieux, et je vais me coucher. Permets-moi seu-« lement, en regagnant ton château, de te raconter « une petite aventure qui m'arriva dans ma jeunesse, « et qui, dans le temps, me donna tellement à penser, « que j'en ai gardé le souvenir.

« C'était quelques jours avant que j'eusse la fantaisie « de monter ce malheureux cheval qui m'a estropié. « J'allais dans une petite carriole découverte de Cou-« tances à Carentan. J'aperçus, sur la route, devant « moi, une voiture dont le cheval trottait assez vite, « je n'étais pas pressé; mais je me sentis je ne sais quel « désir d'atteindre et de passer cette voiture. Je fouet-« tai mon cheval: c'était le même qui devait me jouer « un si mauvais tour quelques jours après. Après avoir « passé fièrement la voiture avant laquelle je voulais « arriver, j'avais mis mon cheval au pas pour le laisser « reposer, lorsque j'aperçus encore devant moi une « autre voiture qui allait plus vîte que la première. Je « fouettai mon cheval de nouveau; j'atteignis, je passai « cette seconde voiture; et, comme de nouveau j'allais « ralentir mon pas, j'en aperçus une troisième; j'en « vins à mon honneur, comme avec les deux premières; « mais, après ces trois exploits, mon cheval était es-« soufflé. J'avais beau le presser, j'eus la douleur, aux

« portes de Carentan, de voir entrer avant moi dans « la ville les trois voitures que j'avais laissées derrière « moi sur la route. C'est l'image d'un ambitieux ; c'est « ce qui ne peut manquer de t'arriver. Nous voilà ren- « trés au château. Bon soir ; à demain matin. »

La petite histoire de César laissa peu de traces dans mon esprit. Pendant toute la nuit je ne rêvai qu'au bonheur de me retrouver maître et seigneur dans le château de mes ancêtres. Je pensai à l'avenir encore plus brillant qui m'était réservé. La charge que j'avais achetée à la cour offrait à un riche gentilhomme, l'espoir de monter très-haut. Le travail et le service qu'elle exigeait, me mettaient en relation avec les grands et les ministres. Avant de quitter Paris, j'avais préparé des intrigues, des ressorts qui devaient me pousser rapidement, et j'avais chargé M. de Saint-Claude, mon beau-père, de me tenir au courant de tout ce qui se passerait. D'un autre côté, jaloux de conserver, et même d'augmenter ma fortune, j'avais chargé notre ami Duverdier de veiller à mes affaires d'intérêt. Il avait à s'occuper pour moi, de recouvrements, de placements. Dès le point du jour je me levai, je fis réveiller mon secrétaire Robineau, pour lui dicter plusieurs lettres. C'étaient des instructions que j'avais oublié de donner, ou que je croyais devoir renouveler à Duverdier et à mon beau-père ; c'étaient des compliments bien obséquieux, des demandes bien détournées que j'adressais à quelques protecteurs.

César était couché dans un appartement qui n'était séparé du mien, que par une légère cloison. A peine étais-je à l'ouvrage, avec M. Robineau, que j'entendis

un prélude de flûte, suivi d'un andanté doux et languissant. Ma femme, que la musique avait réveillée, me fit appeler, et me demanda ce que cela signifiait. Je lui dis que c'était sans doute une galanterie de César, qui voulait lui procurer vers le matin, des rêves agréables. Elle lui en sut gré; mais elle espérait qu'il allait cesser et la laisser dormir. Point du tout; un vif et brillant allégro succède à l'andanté. César avait fait de grands progrès sur la flûte; il multipliait les cadences, les traits et les roulades. Ma femme s'impatiente; j'envoie prier César de respecter le repos de Lucile. Dès qu'il apprend que je suis levé, il passe dans mon cabinet.

Il avait un bonnet de nuit, une robe de chambre courte, comme le jour où je l'avais surpris à Paris, dans son hotel garni, déclamant devant sa glace une tirade de son Alexandre. « Si j'avais su que tu fusses levé, « me dit-il, je n'aurais pas troublé le sommeil de ta « femme. Il m'eût été presque aussi salutaire de causer « avec toi, que de jouer de la flûte. Veux-tu que nous « reprenions l'entretien où nous l'avons laissé hier au « soir? » — « Pardon, lui répondis-je; j'ai quelques « lettres à dicter à M. Robineau. » — « *A la bonne « heure*, dit César; je vais m'habiller, et je reviens. »

Quand il revint, mes lettres étaient finies; mais j'avais mandé mon jardinier, mon fermier, divers ouvriers. La veille, j'avais été fort satisfait de l'état dans lequel Guillaume m'avait remis mes terres et mon château; mais le lendemain, je projetais des augmentations, des réparations, des embellissements. Je ne jugeai pas à propos d'interrompre, pour causer avec César, mes importantes conférences avec les gens que

j'avais fait venir ; et, comme elles tiraient en longueur, César perdit patience et disparut.

Guillaume avait conservé la maison de madame de Louville, qui n'était séparée du château que par une allée de pommiers. Il avait résolu de l'habiter avec toute sa famille, pendant tout le temps de mon séjour en Normandie. Cette maison était voisine de sa manufacture. Il avait un jeune commis fort intelligent, et digne de sa confiance, qui tous les matins devait venir lui rendre compte des travaux et de la situation des affaires. Ce jeune commis, nommé Dervière, aimé de toute la famille, semblait avoir une prédilection particulière pour la jeune Émilie. Ce jour-là nous devions dîner chez Guillaume. On fut surpris de ne pas voir César. Il était allé à Coutances : il avait dit qu'il reviendrait sans doute pour dîner; mais il avait prié qu'on ne l'attendît pas. Nous étions à table quand il revint. Il nous parut aussi gai que, la veille, il nous avait paru triste. Sa perruque était poudrée, il avait fait sa barbe; il y avait même de la recherche dans sa parure. Laure lui en fit compliment. Il répondit que l'on ne voyait rien, et qu'il serait encore plus beau le lendemain : il venait de commander une perruque neuve et un habit neuf. Ses poches étaient pleines de joujoux qu'il avait achetés pour les enfants de Guillaume, et qu'il s'empressa de leur donner. Ces enfants, qui, depuis long-temps, n'étaient plus accoutumés aux libéralités de César, l'en remercièrent avec transport. Il reçut leurs remercîments d'un air joyeux, en les engageant à casser bien vite les choses précieuses qu'il leur apportait, afin de lui donner le plaisir de leur

en apporter d'autres. Il nous apprit qu'il avait changé de gouvernante. La jeune fille qui le servait s'ennuyait avec un vieillard. Il l'avait placée dans une bonne maison; et, à la différence de la conduite qu'il avait tenue jusqu'alors, la gouvernante qu'il prenait était plus âgée que celle qu'il congédiait. C'était une bonne femme de cinquante ans, qui lui avait servi de garde pendant sa dernière maladie. Il encouragea les enfants de Guillaume à l'appeler de nouveau mon cousin le bossu : c'était un service à lui rendre, nous dit-il en riant. Il adressa ensuite à chacun de nous les choses les plus agréables; il se mit sur-tout en frais de politesse avec ma femme. Celle-ci, peu touchée des attentions de César, lui reprocha d'un ton moitié aigre, moitié railleur, de l'avoir réveillée par son concerto. « Pardon, ma belle cousine, lui répondit César; mais « je ne pouvais m'en dispenser. Ma flûte est un spécifique admirable pour moi contre les tristes ou ridicules pensées auxquelles je suis parfois tenté de me « livrer. Le roi de Prusse a aussi une espèce de passion « pour la flûte, m'a-t-on dit; je parie qu'il en tire « quelque avantage; qu'après deux ou trois airs, Frédéric a l'humeur moins ambitieuse, et qu'on doit à « sa flûte quelques-unes des belles actions qui signalent « le règne de ce monarque philosophe. Mais, soyez « tranquille, je ne vous réveillerai plus; mes réflexions « de cette matinée me mettent pour long-temps à l'abri « du danger. »

Après le dîner, César nous prit par le bras, Guillaume et moi, et nous emmena dans le jardin. « Mes « chers amis, nous dit-il, félicitez-moi, je suis guéri :

« c'est-à-dire, je crains bien qu'il me revienne de temps
« en temps quelque accès, car je crois sentir que les
« passions de la vieillesse sont plus tenaces que celles
« des autres âges; mais je suis en force pour les com-
« battre. Ecoutez-moi bien. Je vous ai précédés de
« vingt ans dans la carrière de la vie; par conséquent j'ai
« dû éprouver, vingt ans avant vous, les atteintes des
« passions de chaque âge. Grace à ma bosse, j'ai tou-
« jours été bien vite éclairé; je n'ai jamais vu poindre,
« pour ainsi dire, le germe d'une passion, que je ne
« me sois empressé de le détruire. A vingt ans, après
« mes infortunes et mes humiliations en amour et dans
« ma vanité, j'ai cessé de prétendre aux succès que
« convoitent les jeunes gens. A quarante ans, après
« l'échec de mon Alexandre le bossu, j'ai cessé d'avoir
« aucune espèce d'ambition. Or, j'approche de la
« soixantaine. Depuis deux mois, je me suis senti
« tourner insensiblement vers l'avarice, que j'appelais
« économie, vers l'exigence et la mauvaise humeur.
« En vain ai-je voulu m'en défendre; je grondais tes
« enfants et toi-même, mon cher Guillaume; j'amas-
« sais mon petit revenu, au lieu de le dépenser en
« bonnes œuvres ou en petits cadeaux aux personnes
« qui me sont chères. Par économie, je négligeais tel-
« lement mon extérieur, que, plus d'une fois, j'ai en-
« tendu les passants se dire tout bas, dans les rues de
« Coutances : Oh ! le vilain bossu ! Et hier, j'ai fait
« peur à ta femme, mon cher Eugène. La peur de ta
« femme, la répugnance que les enfants de Guillaume
« commençaient à prendre pour moi, le tableau de
« l'ambition d'Eugène, qu'il a mis complaisamment

« sous mes yeux hier au soir, m'ont conduit à de sages
« et salutaires réflexions. J'ai pensé qu'à l'âge d'Eugène
« j'avais eu ma petite ambition, et que je l'avais cou-
« rageusement combattue. Pourquoi ne combattrais-je
« pas encore avec plus de courage les défauts de la
« vieillesse? J'ai pensé que, disgracié comme je le suis
« par la nature et les accidents, j'avais plus besoin
« qu'un autre de soigner ma parure, si je ne voulais
« effrayer les jolies femmes. J'ai pensé qu'ayant été
« assez sage, vu ma bosse, pour rester célibataire,
« pour vivre loin du monde, et me trouvant par con-
« séquent sans compagne et sans enfants, j'avais plus
« besoin qu'un autre de conserver mes amis, de m'en
« faire de nouveaux, et que le meilleur moyen était
« d'être aimable, affectueux, point grondeur et point
« avare. Ce matin, malgré toutes ces bonnes réflexions,
« je me suis encore senti quelque penchant à la mau-
« vaise humeur, et voilà pourquoi j'ai fait tant de bruit
« avec ma flûte. Je me suis calmé; j'ai voulu te con-
« fier ce qui se passait dans mon ame, mon cher Eu-
« gène; mais tu étais fort occupé. Je me suis hâté
« d'aller à Coutances, pour commencer l'exécution de
« mes petits projets. Ma belle parure m'a valu vos com-
« pliments, et je n'ai pas fait peur à la femme d'Eugène;
« mes petits cadeaux et mon ton affable m'ont obtenu
« le retour de l'amitié des enfants de Guillaume. Con-
« vaincu qu'il est temps d'avoir une gouvernante qui
« ait encore plus besoin de moi que je n'aurai besoin
« d'elle, j'ai fait grand plaisir à la jeune fille qui me
« servait, en la plaçant dans une bonne maison; j'ai fait
« grand plaisir à la bonne vieille qui va me servir, en

« lui promettant que je la garderais toute ma vie ; et « voilà déja deux cœurs reconnaissants que je me suis « acquis. J'espère bien persévérer dans les résolutions « que je viens de prendre. Tel est l'empire des pas- « sions, qu'en nous entraînant, elles persuadent à la « plupart des hommes qu'ils n'ont jamais été plus « exempts de passions. Mais moi, je connais celles « qui me tenaient, et qui menacent encore de s'empa- « rer de moi : c'est un grand avantage. Si je ne peux « parvenir à les détruire, au moins parviendrai-je à les « modérer. Peut-être même parviendrai-je à choisir : « au lieu d'être grondeur et quinteux, peut-être pour- « rai-je me borner à devenir bavard et conteur ; au « lieu d'être censeur du présent, peut-être pourrai- « je me borner à vanter le passé ; et puis, pourquoi « ne chercherais-je pas, sans excès, à ranimer ma « gaieté par quelques libations à Bacchus ?

Narratur et prisci Catonis
Sæpe mero caluisse virtus. *

« Si, dans mes moments de folie, je ne peux me dé- « fendre d'amasser, d'abord il n'y aura pas grand mal, « puisque ce sera pour vous ou pour vos enfants que « j'amasserai ; et qui sait d'ailleurs si, de mon vivant, « dans mes moments de raison, je n'aurai pas le cou-

* HORAT. liv. III, od. 21.

La vertu du vieux Caton,
Chez les Romains tant prônée,
Était souvent, nous dit-on,
De Falerne enluminée.

J. B. ROUSSEAU, liv. II, od. 2.

« rage de faire moi-même bon usage de mon petit « trésor? Pour me maintenir en bonne intelligence « avec vous, je veux même m'abstenir de vous donner « des conseils. Vous voilà bien avancés dans le chemin « de la vie, et vous vivrez comme vous avez vécu. « Pourquoi chercherais-je à combattre vos passions? « Guillaume saura bien leur résister sans que je m'en « mêle, et, malgré moi, Eugène continuera de leur « obéir. »

Nous félicitâmes César sur ses courageuses résolutions. Le modeste Guillaume réclama ses conseils, comme une sauve-garde qui lui était nécessaire. Quant à moi, je l'assurai qu'il me connaissait mal, que je ne me laissais plus subjuguer par mes passions, et que je saurais toujours m'en rendre maître. Je quittai mes amis pour aller procéder à des levées de plans, à des arpentages avec un entrepreneur de bâtiments, qui, par bonheur, se trouvait alors à Coutances. On venait d'ailleurs de m'apporter des lettres de Paris, qui demandaient de promptes réponses. Mon cousin César continua seul sa promenade, son Horace à la main. Guillaume alla causer d'affaires avec Dervière, son jeune commis; ma cousine Laure s'occupait de ses enfants, et ma femme de sa toilette.

CHAPITRE IV.

Eugène et sa femme retournent à Paris.

Nous restâmes un mois en Normandie.

Tous les jours c'étaient de nouvelles fêtes, de grands repas chez moi, chez Guillaume, ou chez les principaux habitants de Coutances et des environs. C'était à qui chercherait à nous avoir. Il y avait des parties de chasse, des bals, des concerts. Lucile avait reçu des leçons de danse d'un des plus fameux professeurs du temps. Son grand talent faisait l'admiration de tous les jeunes gens et le désespoir de toutes les coquettes de Coutances. Lucile mettait beaucoup de prétentions à chanter et à jouer sur le clavecin les airs et les morceaux les plus à la mode; on l'applaudissait, on l'admirait presqu'autant que lorsqu'elle dansait; mais Laure avait un succès plus réel quand elle prenait la place de Lucile au clavecin. Sa voix, à la fois douce et fraîche, nous attendrissait et nous égayait tour à tour; car, au refrain d'une vieille romance, succédait celui d'une vieille chanson, sur lequel ses enfants dansaient de tout leur cœur. Le jeune Dervière dansait avec les enfants; on eût dit qu'il n'y mettait aucune complaisance, tant il avait l'air de s'amuser pour son compte. J'étais étonné que Guillaume eût placé toute sa confiance dans un jeune homme de dix-huit ans qui me semblait ne savoir encore que jouer avec des enfants. Laure ne se vantait pas du système d'éducation qu'elle avait adopté pour son fils et pour sa fille. Je ne fis guère attention à la manière dont elle les élevait; mais quelquefois je les considérais avec attendrissement. La petite Émilie me rappelait ma cousine Laure à dix ans; le petit Eugène me rappelait Guillaume dans son enfance. C'étaient les mêmes traits, la même taille, les mêmes habitudes. C'était la même raison dans la jeune

fille, la même vivacité dans le jeune garçon, sur-tout la même bonté dans tous les deux. Leur conduite, dont on verra une partie dans la suite de cette histoire, a prouvé qu'ils durent à leurs parents une excellente éducation. César avait recouvré tout-à-fait son humeur aimable et gaie. Il ne dansait pas avec les enfants; mais il jouait avec eux, les comblait de petits présents, leur faisait des contes qui les enchantaient, et notre vieux cousin semblait prendre autant de plaisir à ces jeux que le jeune commis de Guillaume. Il avait l'attention de ne plus jouer de la flûte de trop bon matin. Enfin il s'attachait tellement à plaire à tout le monde, que Lucile elle-même, qui l'avait pris en grippe dès le premier jour, était obligée de convenir quelquefois qu'il avait l'esprit bien mieux fait que le corps. Mais elle en revenait bientôt à ses préventions; elle le raillait; elle cherchait à le piquer; et, quand je me permettais quelques remontrances, elle prétendait que c'était faire la cour à César que de se moquer de sa bosse. « D'ail« leurs, ajoutait-elle, vous êtes tous devant lui faibles « et révérencieux. Il n'y a pas de mal qu'il se trouve « quelqu'un qui lui prouve qu'il n'a pas tout l'esprit en « partage. »

J'avais de fréquents et longs entretiens avec Guillaume. Ils roulaient, comme le premier jour, sur nos fortunes, nos projets, sur le mérite de nos femmes. J'engageais toujours Guillaume à quitter sa province; je me plaisais à développer devant lui tous mes plans. Guillaume ne cherchait pas à me retenir, mais il était content de la vie qu'il menait à Coutances, du bonheur dont il jouissait dans son ménage. Cependant comme

il était trop franc pour ne pas m'avouer, comme il l'avait fait le premier jour, que sa femme et lui-même avaient tels et tels petits défauts, je plaignais Guillaume et Laure d'avoir à s'accorder une mutuelle indulgence : je ne voyais pas de défauts à Lucile, et depuis que j'étais revenu des erreurs de ma jeunesse, je me regardais comme un homme parfait. Guillaume me lut quelques-uns de ses ouvrages. Quoique les opinions qu'ils renfermaient fussent une condamnation de ma conduite et de mes sentiments, je les trouvai sublimes. J'en fus plus ardent encore à lui conseiller de venir à Paris. La publication de ses ouvrages ne pouvait manquer de lui valoir la plus haute renommée. Guillaume recevait mes éloges en souriant, et trouvait que je lui faisais trop d'honneur. Mon cousin César nous écoutait, nous observait et parlait peu pendant nos entretiens. Si parfois il lui échappait de me citer quelques exemples de vanités punies et d'espérances trompées : « Qu'est-ce que je fais, » disait-il, en se hâtant de se reprendre, « je m'étais promis de ne plus perdre de « vérités auprès de toi. »

Laure continuait de combler Lucile de prévenances et d'amitiés; il fallait bien que Lucile y parût sensible; mais elle continuait d'être froide et peu communicative. Quelquefois elles parlaient de leurs maris. Laure s'exprimait avec discrétion sur les défauts de Guillaume, avec amour sur ses excellentes qualités. Il échappait à Lucile quelques plaisanteries sur mon importance, ma présomption et mon âge (car elle ne pouvait se dissimuler que j'avais vingt-cinq ans de plus qu'elle); mais elle finissait toujours par convenir que

j'étais un galant homme et qu'elle était heureuse de m'avoir épousé.

Je continuais d'être en grande correspondance avec Duverdier et mon beau-père. Mon secrétaire Robineau ne jouissait guère des plaisirs et des fêtes ; il passait les jours et les nuits à copier et expédier mes dépêches. Cela me donnait beau jeu pour prendre les airs d'un homme important ; aussi mon cousin César me comparait-il à un ministre. Je m'occupais d'ailleurs de mettre ma terre et mon château en meilleur état. J'ordonnai des coupes de bois, je remis en vigueur certains droits qui étaient tombés en désuétude ; je fis un nouveau bail avec Pierre Delorme, mon fermier. Je ne voulais pas d'intendant ; mais je cherchais un bon et fidèle régisseur. Plusieurs se présentèrent ; mais j'étais en défiance ; je me souvenais de Gaspard. Guillaume, voyant mon embarras, m'offrit d'être mon homme d'affaires. J'acceptai avec la plus vive reconnaissance ; et quoique plein de confiance dans ses lumières et dans son amitié, je lui donnai les instructions les plus minutieuses et les plus détaillées. Enfin je me montrai aussi soigneux de mes intérêts que jadis je m'étais montré négligent et dissipateur. Je me proposais de venir tous les ans passer quelques mois dans ma terre ; mais Lucile avait déja résolu que nous n'y reviendrions plus. L'ennui n'avait pas tardé à succéder, chez elle, au plaisir que lui avaient causé les premiers hommages de nos paysans. Elle bâillait à nos bals villageois et à nos concerts de famille ; elle regrettait Paris. Elle ne voyait pas sans humeur que Laure, malgré ses trente-cinq ans et ses deux grands enfants qui ne la quit-

taient pas, obtenait sur elle un avantage constant, que déja l'on ne se donnait pas la peine de déguiser. Elle pressa vivement mon départ; moi-même j'avais assez de la province. Il pouvait se présenter, pendant mon absence, d'excellentes occasions. J'avais quelque confiance dans Duverdier et dans mon beau-père; mais j'en avais une bien plus grande en moi-même. Je crus avoir assez perdu de temps. Guillaume et Laure me firent de vaines instances pour m'engager à prolonger mon séjour. Je repris la route de mon cher Paris. « Sans adieu », dis-je à Guillaume, en montant en voiture, d'un ton moitié amical, moitié protecteur, « je « vais t'attendre. Dans quelque temps, tu mèneras ton « fils à Paris, et j'espère bien que nous t'y garderons; « alors compte sur moi. Quel bonheur si je peux t'être « utile! » — « Bon voyage et bonne chance, me dit César, mais prends garde de trop t'élever. »

Excelsæ graviore casu
Decidunt turres: feriuntque summos
Fulgura montes. *

« Ah! Dieu merci, s'écria Lucile, je n'entendrai « plus parler latin »; et les postillons partirent au galop.

* Horat. lib. II, od. 10.

Des superbes palais les dômes orgueilleux
Avec plus de fracas s'écroulent à nos yeux,
Et la foudre épuise sa rage
Sur les monts trop voisins des cieux.
Traduct. de M. Daru.

CHAPITRE V.

Eugène dans son ménage.

J'AVAIS été quelquefois tenté de croire, pendant mon voyage, que j'étais bien téméraire de soutenir à mes amis que ma femme était sans défauts. Les élégants de Coutances la trouvaient charmante. Elle les méprisait souverainement; mais quelquefois elle était coquette avec eux, feignait de les écouter, et cela me déplaisait. Elle avait laissé voir quelques caprices; il lui était échappé quelques mouvements de colère; je me hâtai de prendre mon ton de maître. Elle en fut intimidée; elle devint douce comme un enfant qu'on menace; elle me prodigua des paroles d'amour et de soumission. J'en acquis d'autant plus la conviction que j'étais un homme supérieur qui saurait toujours se faire obéir. Mais déja madame de Senneville s'entendait à merveille avec mademoiselle Marthe, sa femme de chambre, pour m'amener, par un détour, à ce qu'elle désirait, et même à ce que j'avais impérieusement refusé.

De retour à Paris, je me livrai avec fureur aux affaires : ma femme se livra avec fureur aux plaisirs et à la dépense. Dès le matin, je donnais audience à mes protégés, ou j'allais à l'audience de mes protecteurs. C'étaient des courses, des visites, des démarches, des

sollicitations qui se prolongeaient jusqu'au soir. Ma vie se passait à donner et à recevoir des coups d'encensoir. Dès le matin, ma femme avait ses conférences avec sa femme de chambre et sa marchande de modes. Elle allait briller dans les promenades, les assemblées, les spectacles, les bals et les concerts. Grace à sa brillante éducation, elle n'avait pas eu de peine à prendre le ton du monde; elle semblait née dans la plus haute condition. Elle faisait avec grace et noblesse, les honneurs de sa maison. Elle faisait, par ses talents et sa beauté, le charme des sociétés qu'elle fréquentait. Je ne l'accompagnais pas toujours; mes grandes affaires me retenaient ailleurs; mais je l'encourageais à se montrer, à paraître, à se faire remarquer. Elle m'obéissait avec zèle. Sa conduite ne m'inquiétait pas. J'étais sûr de son amour et de son respect pour son mari. C'était par calcul que j'avais du faste. Aussi, pendant les premiers mois, je l'exhortais à la dépense; je payais sans marchander et sans examiner; mais bientôt elle mit un si grand zèle à suivre mes exhortations, que les dépenses me parurent énormes. J'eus de violents débats avec les marchands; j'en eus même avec ma femme, et souvent elle en sortit victorieuse; car elle savait piquer, tour à tour, mon amour et ma vanité. Mademoiselle Marthe la secondait. « Peut-il y avoir rien de trop beau « pour la femme de M. le baron », me disait cette bonne fille? « Il n'y a que moi qui sache combien ma- « dame aime monsieur. Monsieur ne voudrait pas « affliger madame pour une bagatelle. Il y aurait de « quoi rendre madame la baronne malade, si monsieur « se mettait en colère comme l'autre jour. » Je finissais

par m'apaiser, par tout permettre, tout accorder, tout payer. Mes affaires prospéraient; j'avais une grande fortune, une excellente table. J'étais estimé, considéré, recherché.

Dix mois après mon mariage, Lucile me donna un fils. Un grand seigneur qui avait beaucoup d'amitié pour moi, M. le duc de S***, favori du roi et de la favorite, me fit l'honneur de tenir Alphonse sur les fonts de baptême : Alphonse était un des noms du duc, et celui que je le priai de donner à mon fils. Madame Menu de Saint-Claude, qui fut la marraine, était toute glorieuse, toute confuse de se trouver la commère d'un duc. Le duc feignit de se tromper à son air de qualité; il ne pouvait croire que ma belle-mère fût la femme d'un épicier. Quelle joie me causa la naissance de mon fils ! J'étais fier d'avoir un héritier. Mon amour pour sa mère en redoubla. J'étais étonné de l'excès de tendresse que je me sentis, dès les premiers jours, pour Alphonse. Ce n'était plus seulement pour moi que je voulais conserver ma fortune, et rendre encore ma situation plus brillante, c'était pour ce cher enfant. Il fallait employer ma vie à lui préparer les moyens d'être un jour un personnage. En attendant, je me proposais d'aller le voir tous les jours, chez sa nourrice, qui habitait un faubourg de Paris. Que la Providence a été juste et bienfaisante de donner tant de force à l'amour paternel ! J'étais desséché par l'avidité, l'ambition et l'égoïsme; je retrouvais tous mes bons sentiments en considérant mon fils. Cependant, malgré nos beaux projets, ma femme et moi nous allâmes peu voir Alphonse. Les affaires emportaient tout mon temps; les

plaisirs emportaient tout le temps de Lucile. Mais la nourrice, qui nous faisait de fréquentes visites, s'en retournait tout attendrie des caresses que nous avions prodiguées à son nourrisson, et des riches cadeaux que nous avions faits à elle-même. Quand la nourrice m'amenait mon fils, j'étais réellement un excellent père; dès qu'il était parti, je n'y pensais plus.

Mes intrigues, mes occupations, mes travaux se multipliaient. Le duc de S***, le parrain de mon fils, m'avait présenté à madame de Pompadour, et le roi m'avait remarqué parmi les courtisans de la marquise. Dès-lors je me crus un homme d'état; je formai des projets de bien public; je devins bienfaisant par ostentation; j'affectai de protéger les gens de lettres et les artistes; je brûlai de me faire un grand nom, et je crus bientôt y avoir réussi. J'avais mon service à la cour, mes intérêts dans les vivres, d'autres fonds à faire valoir; des ministres, de jolies femmes, des évêques et des financiers à cultiver, à ménager, à solliciter. Mon secrétaire Robineau n'était plus l'homme qu'il me fallait. Il avait du zèle et de l'application, et même, à ce que je crois, de la probité, depuis la leçon que je lui avais donnée; mais, très-fort sur l'orthographe, il l'était peu sur les convenances. Tous les jours j'avais à souffrir de ses méprises. Il faisait des impertinences à un grand, et des politesses à un laquais. Je le grondais : le lendemain, il traitait en homme d'importance un petit commis que je voulais éconduire, et il renvoyait durement tel valet de chambre en crédit, à qui j'avais donné rendez-vous. Ma femme d'ailleurs le trouvait stupide. Dans une petite querelle de ménage, qui avait

eu lieu en sa présence, il avait eu la maladresse de prendre mon parti. Je ne lui en avais pas su gré, et ma femme lui en garda rancune. Je congédiai Robineau. Pour le dédommager, je le fis entrer dans les aides à la direction de Paris; je lui persuadai que c'était un grand avantage pour lui de ne pas s'éloigner de moi; je lui promis de ne pas le laisser long-temps à sa petite place, et il y resta. Je lui permis de venir me voir, et je lui fis souvent fermer ma porte. Ce bon garçon ne m'en voulut pas; mais il en voulut beaucoup au nouveau secrétaire que je pris, et qui, dit-il, avait cabalé pour lui souffler son emploi. C'était un jeune homme de vingt-six ans; il se nommait Raymond. Il m'avait été présenté par l'abbé Doriolis. Il était joli garçon; il avait de l'esprit et de bonnes manières; il avait fait ses études et composait de petits vers; il savait varier les formules de son style, suivant les qualités et les fortunes des personnes à qui j'écrivais; il était dévoré du désir de faire son chemin; il était flatteur et il avait l'air d'être sincère. Je pensai bien que mon élégant et spirituel secrétaire ne manquerait pas de faire encore mieux ses affaires avec moi, que cet imbécille de Robineau; mais au moins il les ferait avec grace, avec adresse, et peut-être de manière à m'être utile à moi-même. Raymond plut beaucoup à ma femme, et me voua un attachement à toute épreuve.

Ma femme et moi nous nous aimions toujours tendrement, mais nous nous disputions, comme si nous nous étions détestés. Je trouvais mille qualités à Lucile; seulement elle était exigeante, acariâtre et capricieuse. Lucile ne concevait pas qu'il pût exister un

homme qui lui convînt mieux pour mari : quel dommage que je fusse parfois avare et bourru !

Le 14 novembre, veille de la Saint-Eugène, quinze mois après mon mariage, j'avais eu le matin une querelle fort vive avec ma femme et j'étais sorti de très-mauvaise humeur. Quelle fut ma surprise, en rentrant vers les huit heures du soir, de trouver toute ma maison illuminée, toute la famille de ma femme réunie, une brillante et nombreuse société, et mon salon transformé en théâtre! C'était mon secrétaire qui, depuis un mois, avait suggéré à ma femme l'idée de me donner une fête. Par les soins et l'activité de l'ingénieux Raymond, la fête était charmante. Ma femme joua le rôle d'une tendre et fidèle épouse, dans un petit drame touchant, qui avait été composé par Raymond et l'abbé Doriolis. Les couplets et les hommages ne finissaient pas. On dansa toute la nuit. Ma femme ne se souvenait plus de notre querelle du matin ; elle paraissait ivre d'amour pour moi. Je n'eus pas besoin de jouer la surprise, comme la plupart des maris et des pères à qui l'on donne des fêtes : le secret avait été bien gardé. J'étais ému jusques aux larmes ; je savourais la louange avec attendrissement. Je remerciais mon précepteur et mon secrétaire ; je remerciais sur-tout ma femme. Tout-à-coup, au milieu de la fête, je ne sais par quelle fatalité, je m'avise de penser à la pastorale qu'à une époque semblable j'ai jouée, à Châlons, devant cet honnête M. Durand, dont la femme eut bientôt tant de bontés pour moi, et mes regards se portent un moment avec inquiétude sur Lucile et sur Raymond. Je me hâtai de chasser les idées ridicules que ce souvenir

me donnait. Je me livrai tout entier au bonheur d'avoir une si tendre épouse. Seulement quelques jours après, quand ma femme me demanda de l'argent, et quand sa femme de chambre me dit en secret que c'était pour payer l'illuminateur, le machiniste et l'orchestre, je trouvai que, dans sa tendresse pour moi, ma femme avait poussé la dépense un peu trop loin.

Le pauvre Robineau était venu me présenter ses hommages le jour même où l'on me donna cette belle fête. Ma femme avait voulu le renvoyer; mais le spirituel Raymond avait cru trouver en lui matière à un épisode. Quelques prétendus beaux esprits venaient d'inventer les mystifications. C'est l'art d'abuser de la crédulité de quelqu'un pour amuser les autres. Il ne prouve pas plus l'esprit de celui qui l'exerce, qu'il ne prouve la sottise de celui qui en est la victime. Raymond y mit de la cruauté. Sancho Pança n'éprouva pas plus de mésaventures chez la duchesse et dans son gouvernement, que Robineau n'en éprouva chez moi pour ma fête. Mon ami Mathelin avait été invité. Il n'y eut pas jusqu'à lui qui n'essayât de faire de l'esprit aux dépens du pauvre hère. Robineau entendit longtemps la plaisanterie, mais il finit par se fâcher; et comme sa colère redoubla les éclats de rire, il quitta brusquement la société, la rage dans le cœur, et jurant de se venger de Raymond.

CHAPITRE VI.

Eugène a des doutes fâcheux qui sont bientôt dissipés.

Huit ou dix jours après ma fête je reçus une lettre anonyme pleine de respect, mais où l'on m'annonçait fort respectueusement que mon secrétaire était très-bien avec ma femme.

On se dit à soi-même qu'il faut mépriser les lettres anonymes; mais on ne les méprise pas, et l'on ment quand on dit aux autres qu'on n'en a fait que rire. On les déchire pour les oublier, et l'on s'en souvient. C'est ce qui m'arriva; j'en étais tourmenté malgré moi.

La nourrice de mon fils habitait le faubourg du Roule. Un jour, n'ayant apparemment rien de mieux à faire, j'étais allé voir mon fils; ma femme n'avait pas pu m'accompagner. Un de mes gens vint me dire qu'un commis aux aides, qui exerçait dans le quartier, avait reconnu ma voiture et désirait avoir l'honneur de me parler. « Un commis aux aides! m'écriai-je, et « que peut-il y avoir de commun entre un commis aux « aides et moi? » — « Il prétend qu'il a un secret de « la dernière importance à révéler à monsieur. » — « Qu'il vienne. » C'était Robineau. Je passai avec lui dans une chambre voisine, et là, l'officieux Robineau, après beaucoup de protestations gauches et timides, me demanda si je n'avais pas reçu une lettre anonyme.

« Oui, lui dis-je, sauriez-vous quel est l'infâme qui « s'est permis de l'écrire? — Eh mais, M. le baron, « reprit-il un peu déconcerté, si ce n'était pas un in- « fâme.... si c'était un homme plein de zèle, de dé- « vouement et de reconnaissance!.... » — « Plein de « zèle et de reconnaissance! Serait-ce vous? » — « Je « ne dis pas cela. Cependant il y a des choses si délica- « tes! Malgré la pureté de ses intentions, quelquefois « on craint de signer, et l'on se croit obligé de contre- « faire son écriture. » Je l'interrompis, je le pressai, je le menaçai, je le flattai; il m'avoua qu'il était l'auteur de la lettre. Pour se justifier, il m'apprit tout ce qu'il avait découvert depuis le jour de ma fête. Dans son désir de se venger, il s'était fait l'espion assidu de Raymond et il avait appris des choses...! « C'est made- « moiselle Marthe, la femme de chambre, qui mène « toute l'intrigue, me dit-il; M. le baron peut l'interro- « ger, il faudra bien qu'elle lui dise la vérité. Ce n'est « pas, ajoute Robineau, que je croie madame la ba- « ronne aussi coupable que les apparences semblent « l'annoncer; mais votre petit M. Raymond!.... C'est « un monstre. » Je fus consterné de la nouvelle; je n'y pouvais croire, et cependant Robineau me donnait des détails si positifs! « Oui, je suis trompé, m'écriai-je, « rien n'est plus clair. » Alors en rapprochant toutes les époques, il me sembla prouvé que c'était le jour même de cette fête où ma femme avait étalé tant de beaux sentiments pour moi, qu'elle m'avait fait porter pour la première fois ce vieux nom si commun à la cour, à la ville, au village, auquel tant de maris se résignent, dont quelques-uns se fâchent, dont quelques autres s'accommodent et tirent parti.

Je me hâtai de retourner chez moi. J'étais furieux; je voulais me séparer de ma femme, la reléguer dans ma terre, la faire enfermer dans un couvent; mais quel éclat, quel scandale! Sa famille ne peut-elle pas intervenir? J'ai un fils; on ne peut pas me forcer à rendre la dot; mais ne peut-on pas plaider, m'afficher aux yeux de tout Paris comme un sot mari? Je voulais me battre contre Raymond, le faire périr sous le bâton; je songeai à le faire enfermer par ordre du roi; j'en étais le maître. Pendant tout le cours du règne de Louis XV, l'autorité résida réellement dans les mains de ses maîtresses et de ses ministres. Les grands et leurs subalternes en abusèrent trop souvent pour des vengeances particulières. On dit même que plus d'une femme trouva le moyen de se délivrer de son mari par une bonne lettre de cachet. J'avais assez de crédit auprès de quelques puissants pour en obtenir une qui me délivrât de mon secrétaire. Ce fut cette faculté de me venger qui le sauva. « Eh quoi! je punirais avec tant « de barbarie ce malheureux jeune homme bien moins « coupable que ma perfide moitié! Et dans ce siècle « où tous les maris sont d'une telle complaisance que « plusieurs protègent et caressent l'amant, et même « les amants de leur femme, j'irais me donner le ridi- « cule de me fâcher! Maudit soit cet abbé Doriolis, qui « m'a procuré pour secrétaire ce petit fat de Raymond, « qui m'a fait épouser mon innocente Lucile! Il sem- « ble que cet honnête homme ait été mis au monde « pour m'amener tous les malheurs! Maudit soit ce « Robineau, qui s'est mêlé de m'apprendre ce que je « n'avais pas besoin de savoir. Mais quoi! Robineau m'a-

« t-il dit la verité? n'a-t-il pas pu se tromper? n'a-t-il « pas voulu me tromper? Il déteste Raymond; il en « veut à ma femme. Ma femme est étourdie, inconsé- « quente; mais elle est vertueuse, elle m'aime, elle me « respecte, elle me craint au moins. » Telles étaient les pensées qui m'agitaient avant d'interroger mademoiselle Marthe. Celle-ci soutint l'interrogatoire en femme de tête. Elle nia tout avec opiniâtreté, s'indigna de ce que M. le baron pût la croire capable de se prêter à de pareilles intrigues, s'emporta contre les méchants et me vanta les vertus de ma femme et son amour pour moi. Ma fureur commençait à s'apaiser; ma confiance commençait à renaître. Je n'en étais pas moins décidé à renvoyer Raymond; mais cela suffisait-il? « Le petit « fat ira partout s'égayer à mes dépens, comme un « clerc qui sort de chez un procureur marié à une « jolie femme; il calomniera ma chère Lucile. » Je dissimulai. Je fis avoir à Raymond une assez belle place en province, et ce ne fut qu'après son départ que j'eus une explication avec ma femme.

Au lieu d'être confuse, elle parut révoltée de mes soupçons, elle m'appela tyran ombrageux et jaloux; puis elle fondit en larmes; elle voulait se tuer, elle voulait me quitter; elle se regardait comme la femme la plus malheureuse; elle n'aimait que moi, et j'avais l'injustice de la soupçonner, de l'accuser, de croire à des calomnies, à de faux témoignages de valets! Je ne doutai plus de sa vertu. Toute ma colère se tourna contre le calomniateur Robineau; mais ce pauvre garçon me fit de si grandes protestations et jura avec tant de bonne foi qu'il n'avait été poussé que par le zèle

et la reconnaissance, il me félicita avec tant de sincérité de ce que j'avais reconnu l'innocence de ma femme, que je me contentai de lui recommander d'être plus circonspect à l'avenir, et que je lui laissai croire qu'il pouvait encore compter sur ma protection. Il avait espéré tirer un meilleur parti de ses révélations; il comptait rentrer dans sa place; il se consola de son mauvais succès en pensant qu'au moins il s'était vengé de Raymond.

Rassuré sur la vertu de ma femme, je crus devoir profiter de cette occasion pour lui faire un beau sermon. Je continuais, sans m'en douter, de représenter au naturel les ridicules si bien saisis par Molière, et je ne ressemblais pas mal à l'Arnolphe de l'École des femmes, en recommandant à Lucile d'éviter les jeunes gens, de s'occuper de son fils, de ne pas lire de romans, et d'avoir sans cesse devant les yeux que le monde est prêt à donner les plus malignes interprétations aux actions les plus innocentes. Ma femme, qui n'était plus une Agnès, m'écouta d'un air impatient et distrait.

Je pris pour secrétaire un homme de cinquante-six ans, marié, petit et laid. Il ne songeait qu'à se faire une petite fortune. Il aimait les bourriches et les cadeaux, comme le secrétaire de M. de Limeuil. Il ne faisait pas de vers, et il ne me donna pas de fête. Malgré moi cependant quelques soupçons renaissaient encore de temps en temps dans mon esprit. Je crus devoir exiger que ma femme renvoyât sa femme de chambre comme j'avais renvoyé mon secrétaire : elle y consentit.

Quelques jours après notre explication, Lucile me déclara qu'elle était grosse une seconde fois. Je parus fort joyeux de la nouvelle; mais elle me donna fort à penser. J'avais beau me proposer d'avoir pour l'enfant que ma femme allait me donner la même affection que pour Alphonse, je me sentais d'avance pour cet enfant une espèce d'antipathie. Pendant sa grossesse, ma femme ne me donna aucun sujet de plainte; mais j'avais pris avec elle une humeur triste et revêche. Il en résulta qu'elle-même devint froide et indifférente; je cherchai, je trouvai des distractions. Je ne manquai pas une occasion, devant sa mère ou ses parents, de gronder ou de prêcher ma femme; elle était piquée et se plaignait souvent de ce que je m'obstinais à la traiter encore en petite pensionnaire de couvent. Elle accoucha d'une fille. Je m'inquiétai peu du parrain et de la marraine. Ce furent M. de Saint-Claude, mon beau-père, et sa sœur d'Orléans. L'antipathie involontaire que j'avais eue pour ma fille avant sa naissance ne fit que se fortifier. Elle n'avait aucun de mes traits, et je lui trouvais une ressemblance malheureuse.

Ma fille était dans sa deuxième année, lorsque Guillaume fit un voyage à Paris avec sa femme et ses deux enfants.

CHAPITRE VII.

Voyage de Guillaume à Paris.

Guillaume ayant bien voulu se charger d'être mon régisseur, je n'avais pas négligé ma correspondance avec lui. Mes lettres ne renfermaient que des détails d'affaires : seulement je les terminais par quelques protestations d'amitié. Je lui marquais en deux mots que je continuais d'être heureux dans mon ambition et dans mon ménage, et j'avais pris l'habitude de le presser toujours de venir s'établir à Paris. Quelquefois cependant je pensais que, s'il se décidait à suivre mes conseils, je serais fort embarrassé de trouver un homme qui me convînt pour gérer mes biens en Normandie. Ces instances réitérées, le désir de surveiller l'éducation de son fils, peut-être un petit grain d'ambition avaient un peu changé les dispositions de Guillaume. Sa femme qui n'avait jamais vu Paris, qui, satisfaite de son sort, en désirait un meilleur pour ses enfants, n'était pas éloignée d'approuver que son mari quittât la province. Dès que son fils fut en âge d'entrer au collége, Guillaume vint donc à Paris avec sa famille. N'étant pas encore décidé à ne plus retourner à Coutances, il s'était gardé de se défaire de sa manufacture. Il avait mis à la tête de sa maison ce jeune Dervière, son commis, qui continuait de mériter sa confiance. Mon cousin César n'avait pas vu partir Guil-

laume sans quelque chagrin : craignant l'isolement où il allait se trouver, il fut un moment tenté d'accompagner ses amis. Mais l'embarras d'un déplacement et la nécessité de prendre de nouvelles habitudes l'arrêtèrent. La connaissance qu'il avait du caractère de Guillaume et de celui de Laure lui persuada qu'ils ne tarderaient pas à se lasser de Paris, et il aima mieux attendre leur retour.

Malgré les offres que j'avais faites à Guillaume pendant mon voyage de Normandie, il comptait descendre dans un hôtel garni. Il craignait de me causer de l'embarras, en s'établissant chez moi avec toute sa famille; mais je mis de l'orgueil à le presser de ne pas prendre d'autre logement que le mien. Ma femme elle-même, quoiqu'elle ne se sentît pas une grande inclination pour ma cousine Laure, lui écrivit une lettre bien affectueuse pour lui annoncer qu'elle se fâcherait, si Guillaume n'acceptait pas l'appartement d'ami que nous lui proposions. Il fallut bien qu'ils cédassent à nos instances. Il y eut à leur arrivée, de ma part et de celle de ma femme, une grande profusion d'amitiés à Guillaume, à sa femme et à ses enfants. Mais huit jours étaient à peine écoulés, qu'il y avait des deux côtés de la gêne, de la contrainte et de la froideur. Livré au monde et aux affaires, après avoir cherché à éblouir mes hôtes par mon luxe et trois ou quatre grands dîners donnés à leur intention, je les négligeai. Ma femme trouvait à Laure une tournure provinciale; je trouvais que Guillaume s'était un peu rouillé dans sa petite ville. Quoique sa fille fût encore jeune, Laure craignait que le ton de ma femme et de ma maison ne

fût dangereux pour son Émilie. Guillaume, décidé à passer quelques mois au moins à Paris, prit un logement dans le voisinage de Duverdier. Ma femme fut enchantée d'en être délivrée. Je ne cherchai pas à le retenir; mais je ne cessai pas de l'encourager à rester à Paris et de lui promettre mes services et mon appui.

Guillaume avait revu avec un vif sentiment de joie Duverdier et sa femme. Ma cousine Laure les voyait pour la première fois; mais elle en avait entendu parler si souvent à son mari! elle aimait ces bonnes gens sans les connaître : elle les aima bien plus quand elle les connut. Elle s'attacha tout d'un coup à madame Duverdier, et goûtant chaque jour davantage son bon esprit, son bon cœur et son caractère aimable, elle se rappelait, avec une certaine reconnaissance pour son mari, que madame Duverdier était cette Louise dont Guillaume, dans sa jeunesse, avait pris la défense avec tant de chaleur, et qu'il n'avait tenu qu'à lui d'épouser. Louise, en voyant Laure tendre épouse, tendre mère, belle, aimable et sensée, avait la modestie de ne pas s'étonner que Guillaume lui eût préféré ma cousine. Le fils de Duverdier, avocat comme son père, était déja marié, et père d'un enfant de trois ans, nommé Charles. Le fils et la fille de Guillaume faisaient jouer le petit Charles, et cet enfant avait conçu pour eux la plus vive amitié. Le fils de Duverdier tenait ce qu'il avait promis dans son enfance : il continuait d'être étourdi, vif et bon comme son père. Comme son père, il exerçait sa profession avec honneur, et sans faire fortune.

Guillaume, dès le lendemain de son arrivée, était allé au collége d'Harcourt. Il m'avait pressé d'y venir avec lui. Il se faisait une idée délicieuse de retourner avec moi dans cette maison qui devait nous rappeler tant d'heureux souvenirs. Je lui avais promis de l'accompagner. Je ne sais quelle affaire que je croyais bien plus importante m'en empêcha. Guillaume retrouva, dans le proviseur et dans presque tous les professeurs, d'anciens camarades, d'anciens compatriotes; car c'étaient d'anciens boursiers qui s'étaient distingués dans leurs études, et par conséquent des Normands. Avec quel transport ils avaient embrassé Guillaume, quand il s'était fait reconnaître à eux! Guillaume me raconta, le lendemain, qu'il avait parcouru avec une joie d'enfant les classes, les dortoirs, les réfectoires; que, malgré ses quarante-cinq ans, il avait voulu jouer encore une partie de balle dans cette cour où jadis il avait obtenu des succès si brillants. Il avait appris là des nouvelles de presque tous nos anciens camarades; il avait donné des larmes à plusieurs que la mort avait frappés; parmi ceux qui vivaient, quelques-uns étaient heureux, d'autres étaient dans la peine. Guillaume projetait de les secourir de tous ses moyens. Malgré la sécheresse de mon ame, j'étais attendri du récit que Guillaume me fit de sa visite au collége. Je m'engageai vivement à me mettre de moitié dans les secours de tout genre qu'il se proposait d'offrir à ceux de nos anciens condisciples qui pouvaient en avoir besoin. Mais j'étais si distrait par les affaires, ma femme et moi nous faisions une dépense si considérable, que

Guillaume remplit seul l'engagement. Guillaume aurait rougi de vouloir, à l'exemple de quelques riches, usurper le bien des pauvres, en sollicitant une bourse pour son fils; mais persuadé que l'éducation commune est la plus propre à former des hommes, il se garda de donner un précepteur particulier à son fils : il le mit au quartier des pensionnaires. Il était tranquille en le laissant au collége; Guillaume était si aimé, si honoré dans la maison, qu'il voyait un père pour son fils dans chaque professeur, dans chaque maître d'études. Sa femme, qui s'était empressée d'inviter à dîner dans son nouveau logement M. le proviseur, le professeur, et le maître de quartier de sixième, leur recommanda vivement son fils, et le jeune Eugène Delorme profita, comme jadis son père en avait profité, des bons soins qui lui furent prodigués et de l'éducation qu'on reçoit dans l'université de Paris.

Guillaume, encouragé par mes belles promesses et mes offres de service, désirant ne pas quitter la ville que son fils allait habiter pendant plusieurs années, jaloux de plaire à sa femme et sentant fermenter en lui-même quelque germe d'ambition, songeait sérieusement à s'établir à Paris; mais avant de renoncer à sa manufacture, il voulait être certain d'un emploi dans la finance ou dans quelque département du ministère. Il comptait sur moi pour l'obtenir. Dans nos premiers entretiens, tout me parut facile, grace à ses talents et à ma volonté sincère de le servir; mais le soin de mes propres affaires absorbait toute ma chaleur et toute ma vivacité; je me trouvai involontairement froid et

nonchalant pour Guillaume. S'agissait-il de moi, je ne connaissais pas d'obstables. Fallait-il solliciter pour mon ami, je voyais mille difficultés; j'avais mille excuses : j'étais rentré tard; j'avais besoin de repos; je craignais de me compromettre ou d'user mon crédit. Plusieurs occasions se présentèrent : je crus devoir mes recommandations et mes démarches à d'autres amis qui pouvaient m'être utiles à moi-même par eux ou par leurs protecteurs. J'allai plus loin ; non content de servir d'autres amis au préjudice de Guillaume, je servis des ennemis que je craignais et que je voulais apaiser : « Guillaume, me disais-je, est trop mon ami « pour m'en vouloir, même quand il reconnaîtrait « que j'ai quelques torts envers lui. Les autres, loin « de me pardonner un tort, me puniraient de mon « indifférence. Espérons qu'il se présentera quelque « moyen de placer Guillaume, sans que j'aie à lui « préférer quelque ami dont je pourrais avoir besoin, « ou quelque ennemi en état de me nuire. » Le bon Guillaume ne prenait pas d'humeur, sentait la force des excuses que je lui alléguais et ne s'apercevait pas de mes subterfuges. Il avait même une telle confiance en moi, que s'il m'arrivait de lui laisser entrevoir la vérité, il m'approuvait, trouvait tout naturel que je servisse avant lui des gens qui pouvaient m'être utiles, et me trouvait généreux de servir, de préférence à lui, des gens dont j'avais à me plaindre. Il n'y a pas de danger à négliger les bonnes gens.

Cependant les jours, les semaines se passaient, et Guillaume, qui ne cherchait pas d'autres protecteurs que moi, n'était pas plus avancé que le jour de son

arrivée. Il en conçut quelque chagrin; mais bientôt, comparant son sort au mien, voyant croître, avec ma fortune, mes embarras, mes inquiétudes et mes ennuis, me voyant jeté dans des intrigues qui lui répugnaient, il se consola de ne pas réussir.

Ma défiance et mon mépris pour l'espèce humaine marchaient toujours en croissant. Je les confiais à Guillaume. « Vois, lui dis-je, comme dans les affai-« res, dans les plaisirs, dans toutes les relations des « hommes entre eux, on a presque universellement « adopté un système de finesse et de fausseté. Deux « hommes du monde qui traitent ensemble de quel-« que objet me représentent deux hommes qui se bat-« tent, toujours en garde, faisant des feintes et prêts « à la parade : celui qui parle cache ses véritables in-« tentions, affecte de ne pas se soucier de ce qu'il con-« voite ardemment. Celui qui écoute, au lieu de croire « à ce que l'autre lui dit, cherche à deviner ce qu'il « veut taire, ce qu'il pense, le but où il tend, et qui « se trouve souvent le contraire du but vers lequel il « paraît tendre. Je suis franc, vous dit tel personnage: « croyez qu'il va mentir; je suis honnête homme : « craignez qu'il ne soit un fripon; je suis simple et « sans détours : croyez qu'il est fin et tortueux. » Guillaume s'affligeait de m'entendre parler et penser de la sorte; et quelquefois forcé, par les nombeux exemples qui frappaient ses yeux, de reconnaître qu'il fallait se défier de beaucoup d'hommes, il s'effrayait d'avoir déja fait quelques pas dans la route où j'étais engagé. Je vantais mon indépendance : il me voyait esclave des grands et de leurs valets. Je vantais ma

franchisse, parce que j'étais courageusement véridique avec mes inférieurs : il me voyait dissimulé avec mes égaux, et le pire de tous les flatteurs avec ceux qui étaient au-dessus de moi, puisqu'il m'arrivait souvent d'ériger leurs vices en vertus. J'étais né paresseux, aimant beaucoup mes aises : il me voyait, pour faire ma cour, prolongeant mes veilles, accablé de fatigues, et levé souvent avec le jour. Je faisais le despote, l'homme impérieux, l'homme à caractère : il me voyait fléchir comme un roseau. D'un autre côté, sa femme sentait son ambition s'amortir par degrés. Elle n'en avait jamais eu que pour ses enfants; elle ne tarda pas à se convaincre que, même pour leur bonheur, il était à souhaiter que Guillaume ne sortît pas de son état. Avec de l'éducation et de la fortune, son fils ferait toujours son chemin. Devait-elle ambitionner pour sa fille un de ces brillants partis qui ne se trouvent qu'à Paris? Non; elle commençait à penser que son Emilie serait bien plus heureuse en épousant, comme sa mère, un honnête négociant de Coutances. Elle avait été d'abord enthousiasmée des plaisirs de Paris, de mes prévenances, des politesses de ma femme, et de celles de tous les gens qui fréquentaient ma maison; mais elle vit bientôt tant de fatuité chez les uns, tant d'importance, d'envie et d'égoïsme chez les autres, tant de coquetterie, de médisance ou de pruderie chez la plupart des femmes qui faisaient la société de Lucile, qu'elle n'était à son aise qu'avec madame Duverdier. Née bonne et franche, elle se sentait gênée et contrainte dans le monde; forcée de taire ou de dissimuler sa façon de penser, elle se trouvait dépaysée; elle

craignait que sa fille ne prît le goût de la parure et de la dissipation : elle regrettait sa province.

Enfin j'accours un matin tout fier et tout joyeux chez Guillaume, et je lui offre un emploi que le hasard venait de mettre à ma disposition. Il se présente peu de concurrents pour l'obtenir, mais je crois pouvoir me permettre de me faire valoir, en disant qu'il y en a beaucoup ; il est peu lucratif et fort pénible, mais Guillaume est assez riche pour ne pas chercher les émoluments ; c'est moi dont Guillaume se trouvera le subordonné, et mon amitié pour lui ne lui laissera pas apercevoir qu'il a un supérieur ; Guillaume ne craint pas le travail, et, quelque obscure qu'elle soit, cette place est un chemin ouvert à des emplois plus honorables. Guillaume, ne voyant que la preuve d'amitié que je lui donne, sensible à la joie que je manifeste de pouvoir enfin lui être utile, n'envisage point les désagréments de l'emploi ; il me remercie, il accepte ; mais bientôt se repentant d'avoir accepté, il me fait part des réflexions qui l'agitent depuis quelques jours ; il me demande du temps avant de se décider ; je le presse, j'ai l'air tantôt piqué, tantôt affligé de son hésitation ; je lui peins l'avenir qui s'ouvre devant lui ; il n'en est pas ébloui, mais par amitié, par délicatesse, pour ne pas m'offenser, il met plus de faiblesse dans ses objections ; je lui arrache une espèce de consentement, et je sors, en me donnant des airs de bienfaiteur et d'ami généreux.

Le lendemain, de bonne heure, Guillaume se présente chez moi. « Mon cher Eugène, me dit-il, je « viens encore te remercier, mais te déclarer positive-

« ment que je n'accepte pas l'emploi que tu m'as pro-
« posé. Ne me gronde pas, ne me boude pas; je ne
« mets pas d'orgueil dans mon refus. Je ne suis plus
« cet enfant glorieux qui te jurait au collége que
« jamais il n'aurait recours à toi : il me serait doux
« de devoir quelque chose à mon ami ; mais encore
« faut-il que le service convienne à celui à qui il est
« offert. Toute ambition n'est pas morte dans mon cœur;
« mais il m'est démontré que j'aurais tort de tourner
« mes désirs vers les grands emplois qui font l'objet
« de tes recherches. C'est le résultat de mes propres
« réflexions et de celles de ma femme, auxquelles je
« me fais un plaisir et quelquefois une gloire de céder.
« Elle ne se repent pas de son voyage à Paris; mais
« elle est revenue de sa fantaisie de s'y établir. Je re-
« tourne à Coutances voir ma manufacture et ton
« cousin César. N'insiste pas pour me retenir; ma ré-
« solution est prise, et je n'en changerai pas. » J'essayai vainement de le détourner de son dessein. Il me fit ses adieux, et me recommanda son fils, qui était au collége.

Guillaume devait partir le lendemain. Dans la journée il lui fut fait une offre plus belle. Comme je l'ai dit, il n'avait pas cherché d'autres protecteurs que moi; mais il s'était acquis un nom dans le commerce. Depuis son arrivée à Paris, il avait lu à Duverdier quelques-uns de ses ouvrages sur les moyens de perfectionner nos manufactures. Guillaume ne voulait pas les publier; mais il désirait qu'ils fussent connus du ministère. Duverdier, enthousiasmé, lui avait demandé la permission de les communiquer à l'un de ses clients.

Celui-ci les avait fait parvenir à M. de Laverdy, nommé récemment contrôleur-général. Frappé du mérite de ces écrits, et connaissant déja Guillaume de réputation, M. de Laverdy fit une démarche auprès de lui, et réclama ses services, en lui proposant une place au contrôle général. Malgré sa répugnance, Guillaume serait entré au contrôle général, s'il avait cru pouvoir y être plus utile à l'état que dans sa manufacture. Il vint me consulter. Je l'écoutai fort attentivement; puis tout-à-coup, croyant voir dans sa confidence un nouveau moyen d'augmenter ma fortune, je lui rappelai ses discours du matin; je l'encourageai dans son projet de refuser; je lui peignis les charmes de la vie qui l'attendait à Coutances, les désagréments attachés aux grands emplois, que lui-même m'avait si bien fait sentir, et je finis par le prier de solliciter pour moi ce que je lui conseillais de refuser. Guillaume sourit sans me répondre. Je continuai, en lui expliquant que je ne lui demandais d'autre service que de me présenter à M. le contrôleur-général. Il y consentit. Il fit plus; il tâcha de me gagner la confiance du ministre. Ses efforts furent inutiles. C'était l'auteur des écrits qui l'avaient frappé que M. le contrôleur-général avait voulu placer. J'eus quelque dépit de voir qu'on fît plus de cas des talents de Guillaume que des miens. Je m'en consolai bientôt, en voyant mon crédit s'augmenter de jour en jour près du duc de S***, le parrain de mon fils.

Cette circonstance avait retardé le départ de Guillaume. Il pria M. de Laverdy, que son refus avait fort affligé, de vouloir bien garder les ouvrages qui lui avaient valu des suffrages aussi honorables. Ce serait un

grand bonheur pour lui, dit-il au ministre, d'apprendre dans sa province que quelques-unes de ses idées avaient été jugées utiles et praticables. « Mon cher Eugène, « me dit Guillaume, en partant et me serrant tendre-« ment dans ses bras, je t'ai vu avec peine, dans nos « fréquents entretiens, annoncer la mauvaise opinion « que tu as de tous les hommes. Ah! du moins, fais « une exception en ma faveur. Crois-moi : si jamais il « t'arrive quelque malheur, je saurai te prouver qu'on « peut encore compter sur des amis. »

De retour à Coutances, pour donner de l'aliment à son ambition, Guillaume sollicita l'honneur d'être nommé maire de la ville. Universellement considéré, il n'eut pas besoin de cabales pour réussir. Il se conduisit et se conduit encore dans cette paternelle magistrature en homme d'honneur, en homme de bien.

J'avais promis à Guillaume d'avoir pour son fils tous les soins d'un père. Dans les premiers mois, j'envoyai quelquefois chercher ce jeune homme pour passer ses jours de congé avec moi; mais bientôt je n'y pensai plus. Duverdier et sa femme avaient aussi promis à Guillaume et à Laure leurs bons soins pour le jeune Delorme : ils furent fidèles à leurs promesses. Madame Duverdier traitait le fils de Guillaume comme son propre enfant, et donnait exactement de ses nouvelles à sa mère, avec qui elle était entrée en correspondance. Tous les ans Duverdier et sa femme allaient passer les vacances chez Guillaume et lui menaient son fils. Pendant ces vacances, en sa qualité d'avocat de Paris, et pour se tenir en haleine, Duverdier donnait par-ci par-là quelques consultations aux habitants de

Coutances; et l'on prétend que, grace à lui, il y eut moins de procès dans cette ville de Basse-Normandie. Mon cousin César prit M. l'avocat Duverdier en grande affection, car il possédait bien ses auteurs. Cependant ils se disputaient fréquemment, et César trouvait que la haute estime de Duverdier pour Cicéron le rendait injuste envers Horace.

Comment aurais-je pu m'occuper du fils de Guillaume? à peine avais-je le temps de m'occuper de mes enfants. Quand les bonnes et les nourrices me les amenaient, dans ma préférence pour Alphonse, je le gâtais, je cédais à toutes ses fantaisies; dans ma prévention contre sa sœur, je la grondais, comme si la pauvre enfant eût pu m'entendre. Ma femme, apparemment par cet esprit de contrariété qui règne dans beaucoup de ménages, prit Alphonse en haine et conçut une grande affection pour sa fille. Qu'on juge sous quels auspices commençait leur éducation! Alphonse, dès son enfance, me dominait et se moquait de sa mère. A peine la petite Lucile put-elle entendre et répondre, qu'elle me craignit, se cacha de moi, et s'entendit avec sa bonne pour me tromper.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

La médisance s'exerce sur la femme d'Eugène.

Mon éloignement pour ma fille ne contribua pas peu à me donner de l'éloignement pour ma femme. Aimable par-tout ailleurs, je ne l'étais avec elle que les jours où j'avais du monde. Alors j'avais encore pour ma femme quelques bons procédés de bienséance. Ces procédés cessaient au moment où nous nous trouvions seuls. J'étais fastueux pour tout ce qui concernait ma maison; je devins parcimonieux pour tout ce qui ne concernait que ma femme. Je m'étais habitué à ses plaintes et à ses demandes; j'y opposais le flegme de l'ironie. De plus en plus, mon ame se desséchait. Voyais-je accorder une faveur à quelqu'un; je palpitais d'envie, mon front pâlissait, j'éprouvais comme un mouvement convulsif, et cependant il fallait prendre un visage riant pour féliciter le nouvel heureux. Sollicitais-je pour mon compte; jusqu'au moment du succès, l'inquiétude me causait une sueur froide, me réveillait en sursaut et me privait du sommeil. Si je réussissais, ma

joie était médiocre; si j'échouais, mon chagrin était extrême. Je n'aimais plus ma femme; j'aimais mon fils; mais déja l'humeur volontaire et capricieuse, qu'il devait à mon aveugle tendresse, me causait des chagrins. Je m'efforçais en vain d'aimer ma fille. Étais-je heureux?

Bien moins par goût que par bon ton, j'avais pris une maîtresse à l'opéra. Je lui donnais plus qu'à ma femme; mais je n'étais pas extravagant et prodigue comme je l'avais été jadis pour Caroline; je comptais avec elle quelquefois. Comme ma femme, ma maîtresse se plaignait de mon avarice.

Me voyant résolu de ne plus satisfaire ses désirs de dépense, ma femme s'avisa de se livrer au jeu. Elle espérait y trouver des ressources; elle y perdit et fit des dettes. Ce fut pour elle un grand tourment. Elle tremblait que cela ne vînt à mes oreilles; elle ne m'aimait plus; mais elle me craignait encore. Elle fréquentait et recevait d'autres sociétés que les miennes; souvent elle ne connaissait pas même de nom les amis que j'avais invités à nos dîners de cérémonie. Quelquefois, en rentrant chez moi, je voyais mon salon rempli de joueurs et de joueuses qui ne soupçonnaient pas que je fusse le maître de la maison.

Un jour, un d'entre eux me révéla des bruits qui couraient sur la conduite de ma femme. C'était un original que j'avais rencontré dans le monde; il ne savait pas mon nom; mais il ne m'en témoignait pas moins beaucoup d'amitié; il avait une grande intempérance de langue. Me prenant pour un étranger, et fort impatient de m'apprendre la chronique scandaleuse de la

maison dans laquelle nous nous trouvions, il me fit remarquer la familiarité qui perçait, malgré leurs efforts, entre ma femme et un certain M. Dorbelot; puis il riait de tout son cœur, et il m'engageait à rire avec lui aux dépens du pauvre mari qu'il voudrait bien connaître et qu'il me priait de lui montrer, s'il était dans le salon. « Cependant, ajoutait-il, il ne faut pas « croire tout ce que l'on dit : le monde est si mé- « chant! » — « Eh, mais de grace, que dit-on », lui répondis-je, en m'efforçant de rire pour cacher mon émotion? Le traître ne m'en apprit que trop.

Ce M. Dorbelot était un homme de quarante ans, qui faisait métier d'être joueur, avait de beau linge, un gros brillant au doigt, de riches tabatières, le ton tranchant avec les hommes, leste avec les femmes, enfin tous les dehors de l'opulence. Il était en effet fort à son aise; il se piquait d'être un joueur exact et scrupuleux; mais il possédait bien la théorie de tous les jeux. Il jouait hardiment, et toujours de sang-froid. Il profitait, en homme habile, des avantages que lui donnaient sur eux les joueurs qui perdaient la tête. On prétendait, on assurait, me dit mon bavard, que la petite madame de Senneville avait eu l'imprudence de jouer sur parole avec M. Dorbelot; qu'elle avait eu le malheur de perdre; qu'alors l'adroit créancier avait offert de donner quittance à des conditions qui d'abord avaient effrayé la débitrice, mais auxquelles, par les conseils d'une bonne amie, on craignait bien qu'elle n'eût fini par céder.

Cette bonne amie, nommée madame de Saint-Albert, plus âgée que ma femme, avait eu de grandes aventures

dans sa jeunesse; et toujours entraînée par le sentiment, elle déployait en amitié tout le faste de passion qu'elle avait déployé jadis en amour. Depuis que ma femme avait renvoyé mademoiselle Marthe, elle n'avait plus voulu donner sa confiance à ses femmes-de-chambre. Je m'en étais félicité. Mais les femmes-de-chambre sont encore moins dangereuses que ces bonnes amies déja sur le retour, qui se passionnent pour les jeunes femmes et semblent se faire un point d'honneur de les attirer dans la route qu'elles ont parcourue.

Au moment où l'original qui me parlait m'apprit naïvement les discours qu'on tenait sur madame de Senneville et M. Dorbelot, je me rappelai mille circonstances qui m'étaient échappées. Depuis quelque temps ma femme ne me faisait plus de demandes d'argent; sa pension lui suffisait, et cependant sa toilette était plus recherchée et plus fastueuse. Étonné de lui voir tous les jours de nouveaux ajustements, je l'avais interrogée; elle m'avait répondu qu'ils lui venaient de sa mère ou de sa tante d'Orléans. Ses réponses m'avaient semblé d'autant plus sincères, qu'en se félicitant d'avoir de si bons parents, elle ne manquait jamais de se plaindre de moi. Je me souvins qu'un jour voulant remercier madame Menu de Saint-Claude d'un cadeau qu'elle avait fait à sa fille, j'avais été brusquement interrompu par ma femme, et que madame de Saint-Claude m'avait paru ne savoir ce que je voulais lui dire.

Comme l'officieux personnage finissait de me raconter ce qu'il savait et ce qu'il ne savait pas, un de mes amis s'approcha de nous, m'appela par mon nom, et mon homme fut plus confus que moi-même. Il bal-

butia quelques excuses. « Il n'y a probablement pas un « mot de vrai dans tout ce que je vous ai dit; ce sont « des bruits dénués de fondement; on se plaît à calom- « nier ainsi les femmes les plus vertueuses », puis il profita de mon entretien avec l'ami qui m'avait nommé, pour prendre furtivement son chapeau et son épée, et s'évader sans dire adieu.

C'était la seconde fois qu'il m'arrivait de recevoir de fâcheuses confidences sur le compte de ma femme. Je fus fort troublé. Mes soupçons devaient avoir d'autant plus de force que je ne pouvais plus croire à l'amour de Lucile pour moi. Cependant je doutais encore. Sans faire d'éclat, je pris à part M. Dorbelot et je le priai poliment de ne plus remettre les pieds chez moi. Il me regarda, sourit, et sortit en m'assurant qu'il était mon très-humble serviteur. Je crus devoir laisser partir toute la société. Dans l'intervalle qui s'écoula jusqu'à ce que je fusse seul avec ma femme, ma colère diminua et j'étais étonné de ne pas me sentir irrité de cette seconde nouvelle aussi vivement que je l'avais été de la première.

« Morbleu! madame, dis-je à ma femme, tâchez « donc de me faire connaître les personnes que vous « recevez, et qu'elles ne viennent plus me tenir de sots « discours... qui ne sont pas vrais, j'aime à le croire, « mais qui n'en sont pas moins fort désagréables à en- « tendre. » Alors je lui appris tout ce qui m'avait été raconté. Ma femme ne pleura pas, ne s'emporta pas; mais d'un ton digne et fier, sans me parler de son amour, elle protesta de son innocence, qu'elle ne vou-

lait pas même se donner la peine de prouver. Grace au ciel, elle se respectait trop elle-même pour manquer à ses devoirs; peu lui importait d'être l'objet des discours des méchants; le témoignage de sa conscience lui suffisait; il n'en était pas moins affreux pour une jeune femme comme elle, d'être à-la-fois victime de la jalousie et des infidélités d'un mari qui approchait de la cinquantaine. Car, Dieu merci, j'avais pris trop grand soin d'afficher que j'avais une maîtresse pour qu'elle pût l'ignorer. Oserais-je nier qu'il existait une odieuse créature comblée de mes bienfaits, tandis que je refusais tout à ma femme? Où en serait-elle sans les libéralités de sa mère et de sa tante? Elle ajouta de très-belles choses sur les devoirs des maris, sur sa vertu, sur la tendresse généreuse de ses parents. J'avais pris quelque humeur quand elle m'avait reproché mon âge; pendant le reste de son discours, je m'étais senti gagné par le sommeil; je lui souhaitai froidement le bonsoir et je me retirai dans mon appartement.

Le lendemain je reçus un petit billet de M. Dorbelot qui m'invitait à venir me promener avec un ami du côté de la porte Maillot. Il fallut bien m'y rendre. « A « mon âge, me disais-je, un duel! et pour qui? pour « ma femme. Mais quoi! suis-je donc si vieux? Je saurai « prouver à ma femme et à l'insolent Dorbelot que j'ai « encore de la force et de l'énergie. Au surplus, voilà « une affaire qui ne peut manquer de faire du bruit; « tant mieux: cela peut servir. » La veille, je n'avais pas voulu faire d'éclat en congédiant M. Dorbelot. Jaloux de rendre mon duel avec lui plus éclatant, j'ima-

ginai de prier le duc de S*** de vouloir bien me faire l'honneur d'être mon témoin, il y consentit. Nous trouvâmes M. Dorbelot au rendez-vous.

La fraîcheur du matin avait aussi calmé sa colère. Il me déclara qu'il avait le plus grand respect pour ma femme et pour moi, qu'il tenait ma femme pour très-vertueuse et moi pour un homme d'honneur. Après cette déclaration, les témoins crurent de leur devoir d'arranger l'affaire. Toutes les personnes présentes se réunirent pour me faire le plus grand éloge de ma femme, et les protestations de M. Dorbelot me parurent une réparation suffisante. On nous réconcilia. Je ne pus pas me dispenser de permettre à M. Dorbelot de revenir chez moi. Il y revint par politesse une ou deux fois; mais bientôt je ne le revis plus.

Par je ne sais quelle indiscrétion, ce duel, ou plutôt ce rendez-vous pour un duel, était venu aux oreilles de ma femme. Quand le duc de S*** me ramena chez moi, nous la trouvâmes dans les plus vives alarmes. Était-ce moi, était-ce M. Dorbelot qui en était l'objet? Quand le duc lui raconta la manière heureuse dont les choses s'étaient passées, elle respira, m'accabla de témoignages de tendresse et parut rayonnante de joie. Était-ce pour moi, était-ce pour M. Dorbelot qu'elle était bien aise que le duel n'eût pas eu lieu?

L'éclat de cette affaire ne parvint pas à soustraire ma femme à la calomnie. On prétendit, il me revint que sa chère amie madame de Saint-Albert avait grand soin de veiller à ce que madame de Senneville ne s'arrêtât pas en si beau chemin. Je n'en crus rien; elle me paraissait bien un peu coquette, mais elle était si

fière de sa vertu, si méprisante pour les femmes dont on connaissait les faiblesses! « Il y a des femmes, me « dit un jour un de mes amis, coquettes et bégueules « à-la-fois, qui font les réservées, se prétendent exclu- « sivement bonne compagnie, et se montrent impi- « toyables pour les maîtresses de leurs maris : défiez- « vous-en. Les femmes vertueuses ont plus d'indul- « gence. » Je sentis la vérité de ce qu'il me disait; mais j'étais loin d'en faire l'application à madame de Senneville.

CHAPITRE II.

*Grand projet du duc de S***.*

Avant de me servir de témoin, le duc de S*** connaissait à peine ma femme. J'allais tous les matins lui faire ma cour; mais il n'était venu chez moi que le jour du baptême de mon fils. Il crut me devoir une visite après mon affaire avec M. Dorbelot. Il causa longtemps avec ma femme et madame de Saint-Albert. Le lendemain il ne tarissait pas en éloges sur l'esprit, les graces, les talents et la beauté de madame de Senneville. Il me faisait compliment d'être le mari d'une si aimable personne; il était étonné que je n'en fusse pas plus épris. Il est vrai que l'officieuse madame de Saint-Albert s'était appliquée de tout son pouvoir à faire briller son intéressante amie. Je me gardai de con-

tredire le duc; je fis aussi l'éloge de ma femme. Le succès qu'elle avait obtenu près du duc, lui valut de ma part, pendant quelques jours, plus d'attention et de complaisance. Il me fit l'honneur de dîner plusieurs fois chez moi; il venait me visiter en ami. Ce redoublement d'amitié ne fut pas inutile à ma fortune et à mon crédit. Le duc était fort bien auprès du maître, j'obtins des graces et des faveurs; j'étais déja connu à Versailles, comme le courtisan heureux d'un des plus heureux courtisans. Tout occupé de mon avancement, et toujours plein de vanité, je n'attribuais qu'à mon mérite l'estime et la confiance que mon protecteur me témoignait.

Il est rare que deux bonnes amies soient long-temps amies. Madame de Saint-Albert et ma femme se brouillèrent, et je fus fort étonné de recevoir un matin la visite de madame de Saint-Albert.

Cette obligeante personne venait, dit-elle, me donner un conseil d'amitié. C'était de ne plus rechercher le duc avec tant de soin et de complaisance, de ne plus l'attirer dans ma maison; en un mot de ne plus m'afficher comme l'ami, le protégé de l'amant de ma femme. Je ne comprenais rien à ce qu'elle me disait. A son tour, elle parut fort surprise de mon ignorance; puis, avec une impudence que j'ai peine encore à concevoir, elle croyait, avec tout Paris, me dit-elle, que j'étais instruit, et même qu'y trouvant mon compte, j'avais favorisé et je favorisais encore la profonde passion du duc de S*** pour ma femme. « Quelques rigoristes vous blâment, ajouta-t-elle; mais tous les « gens sensés vous approuvent, et vous portent envie.

« Seulement il ne faut rien pousser à l'excès; il est « convenable de sauver les apparences, et de ne pas « devenir un objet de scandale. Je vous conseille donc, « en véritable amie, d'engager le duc à cacher un peu « plus ses sentiments. J'ai hasardé cette démarche, bien « plus par intérêt pour vous que pour me venger de « Lucile. Votre petite femme m'en veut; pourquoi? Je « n'en sais rien. Je ne lui en veux pas, moi; et je vous « recommande en grace de ne pas faire le jaloux avec « elle. » Après cette belle révélation, elle me quitta.

J'étais resté muet pendant la visite de madame de Saint-Albert. Dans quelle affreuse situation elle me laissa! Aux premiers rapports qui m'avaient été faits, j'avais douté, je m'étais rassuré; puis mes doutes étaient revenus, et alors (il faut bien l'avouer) j'étais si avancé dans le chemin de la corruption, que parfois il m'était arrivé de croire ma femme encore plus coquette qu'elle ne passait pour l'être, de m'en consoler, et de ne pas vouloir chercher la vérité; mais cette fois pouvais-je douter? pouvais-je avoir l'air de douter? Trouvant encore en moi quelques sentiments d'honneur, je résolus de ne plus garder de mesures. Mais n'ai-je pas tort de prononcer le nom d'honneur? Je ne tenais qu'à ce qu'on est convenu d'appeler dans le monde la considération. Au fond du cœur j'aurais peut-être pris mon parti d'être un mari complaisant, mais je ne voulais pas en avoir la réputation. C'était encore quelque chose: on n'a pas tout-à-fait renoncé à sa propre estime, tant qu'il reste quelque désir de conserver celle d'autrui.

Comme si tout le monde s'était donné le mot pour me prouver que madame de Saint-Albert ne m'avait

dit que la vérité, ce jour-là même je fus assailli de demandes et de sollicitations pour le duc de S***. On savait, disait-on, que M. le duc n'avait rien à refuser à ma femme ou à moi. On me citait des graces qu'il avait accordées sur un mot de ma femme; et il me semblait que tous ces solliciteurs mêlaient à leurs requêtes un air de malice et d'ironie. Peut-être avaient-ils eu le même air la veille; mais je ne m'en étais pas aperçu. Je me décidai à voir le duc.

En me rendant chez lui je m'excitais moi-même à montrer de l'honneur et du courage. « Oui, je renon-« cerai à tous les agréments de mon sort, à toutes mes « espérances, ou plutôt je les tournerai d'un autre « côté; jamais je ne pourrai me résoudre à passer « pour un lâche et complaisant mari. Le duc va nier « sans doute, et protester que je dois tout à la plus « pure amitié. N'importe, je le prierai, pour sauver « ma gloire et fermer la bouche aux méchants, de me « retirer ses bontés, de suspendre ses visites, et, s'il « le faut, je romps publiquement avec lui. C'est pour « le coup que je suis autorisé à renvoyer ma femme « dans sa famille, à la reléguer dans ma terre ou dans « un couvent. Oui, c'est un éclat nécessaire, qui me « fera plus d'honneur encore que mon duel avec Dor-« belot. »

Dès que le duc m'aperçut, « Ah, mon cher, me dit-« il, que vous venez à propos! j'allais envoyer chez « vous. Il y a de grandes affaires sur le tapis. » Il se hâta de congédier plusieurs personnes qui se trouvaient dans son cabinet, et qui, voyant l'intimité du duc avec moi, ne manquèrent pas de m'accabler de

civilités. Il fit défendre sa porte; et, sans me laisser le temps de placer un mot, il exigea ma parole que je garderais le plus grand secret sur ce qu'il allait me révéler. Je la lui donnai. Le duc alors avec beaucoup de précautions oratoires, de parenthèses, de phrases incidentes, de réflexions sur la nécessité de se conformer aux mœurs de son temps, me fit confidence d'une intrigue qu'il ourdissait depuis quelques jours dans le plus grand mystère. Il ne s'agissait de rien moins que d'obtenir à sa sœur l'honorable rang de maîtresse du roi, qui se trouvait vacant par la mort de madame de Pompadour. Sa sœur était veuve du comte de P***. Elle était jeune, belle et spirituelle. Elle n'était pas encore présentée à la cour. Immédiatement après son mariage, le comte de P*** avait emmené sa femme dans son gouvernement. Il y était mort au bout de six mois; il n'y avait qu'un mois que sa veuve avait quitté le deuil. « Vous entendez bien, mon cher ami, me dit « le duc, qu'avec les sentiments d'honneur que vous « me connaissez, il m'a fallu surmonter de grandes ré- « pugnances avant de me fixer à ce projet. Mais outre « que les scrupules sont rares dans le siècle où nous « vivons, ici, ne seraient-ils pas ridicules? De tout « temps, ce fut un devoir de les vaincre pour le bien « de sa famille et de sa patrie. Que de femmes ont « honoré le poste que j'ambitionne pour la com- « tesse! elle est faite pour l'honorer encore davan- « tage. Toute notre famille est si jalouse de la gloire « de la France! D'ailleurs, à l'âge du roi, sa liaison « avec une jeune femme peut-elle prêter à de malignes « interprétations? La comtesse sera son amie, sa con-

« solatrice dans les chagrins inséparables du trône;
« voilà tout. Je me suis gardé, comme vous pensez,
« de révéler à la comtesse les grands desseins que j'ai
« sur elle. Ses scrupules seraient bien plus forts que
« les miens et pourraient tout perdre; mais elle est
« ambitieuse, elle aspire à jouer un grand rôle à la
« cour; je l'entretiens dans ces favorobles dispositions.
« Si nous pouvons attirer sur elle l'attention du mo-
« narque, je n'ai plus besoin de me mêler de rien, je
« peux même tout ignorer. »

Le duc continua ses confidences; il me fit sentir que, pour ne pas éveiller les soupçons, les jalousies, les rivalités, et même pour se réserver, dans le cas où l'entreprise échouerait, les moyens de ne pas paraître l'avoir méditée, il ne pouvait marcher qu'à pas mesurés et bien combinés. Il lui fallait donc le ministère d'un tiers intelligent, actif, honnête homme et son ami. Ce tiers devait préparer les voies, gagner les subalternes, leur faire connaître la jeune comtesse, agir si bien qu'ils en parlassent au maître, puis ménager des rencontres fortuites, à la chasse, au spectacle, au bal, ou dans un voyage de Choisy, Compiègne ou Fontainebleau. Je parus au duc l'homme qu'il cherchait. Mon service à la cour me mettait en relation avec le premier valet de chambre, que je dédaignais à cause de ma naissance, que je respectais à cause de son crédit. Le duc de S*** devait paraître ne rien savoir. Si la chose devenait trop publique, il devait jouer le désespoir. Qui sait alors où pourrait s'arrêter la passion du monarque? Le duc voyait en perspective un mariage secret aussi bien cimenté que celui de madame de Maintenon. Dans

tous les cas, on ne pouvait prolonger l'ignorance du duc, ou calmer son mécontentement qu'avec des honneurs, des places et des dignités. Il se regardait déja comme le successeur de M. de Choiseul. Il s'étourdissait sur les moyens par lesquels il devait parvenir à ce haut degré de puissance, en formant d'avance les projets les plus vastes de réformes et d'amélioration dans toutes les parties de l'administration, les plans les plus utiles à l'humanité, les plus glorieux pour la France; il m'appelait à y concourir sous lui. J'étais ébloui du bel avenir qu'il faisait briller à mes yeux; je lui promis mes services, et je ne lui parlai point de ma femme. L'honneur se tut devant l'ambition.

CHAPITRE III.

Voyage à Fontainebleau.

Ce ne fut qu'après avoir quitté le duc que je m'avisai de penser au motif qui m'avait conduit chez lui; mais j'y pensai pour chercher à me persuader que madame de Saint-Albert, dans sa hainè contre ma femme, avait calomnié le duc et supposé des causes injurieuses et fausses à son amitié pour moi. Me rendant le témoignage que je n'avais été coupable d'aucune basse complaisance envers le duc, je résolus de braver les discours des méchants, et je ne m'occupai plus que de notre grand projet.

Je fis ma cour au premier valet de chambre. Il dai-

gna prendre jour pour dîner chez moi. J'allai, tout joyeux, en porter la nouvelle au duc. Il en fut aussi joyeux que moi. Je recommandai à ma femme de mettre tous ses soins à bien recevoir mon précieux convive. J'invitai le duc et quelques personnes bien choisies pour servir nos projets et faire ressortir mon mérite, M. de Limeuil, mon ancien protecteur, que je pouvais protéger à mon tour, mon beau-père, qui s'extasiait devant chaque parole de son gendre, et le vieil abbé Doriolis, qui ne cessait de vanter mon bon cœur et l'ancienneté de ma noblesse. Je n'avais pu inviter la comtesse, que je n'avais fait qu'entrevoir une ou deux fois chez son frère; mais, à son insu, tout était concerté pour qu'elle parût en scène lorsqu'il en serait temps.

Le valet de chambre arriva le premier. Il fut comblé de respects et de politesses par ma femme et par moi. Il en jouissait; mais il n'en était pas dupe. C'était un homme d'esprit, qui voyait toute la cour à ses pieds. Cependant, frappé de la jeunesse et de la beauté de ma femme, se rappelant quelques mots que je lui avais dits, les confidences qu'il m'avait faites sur l'embarras où il se trouvait de satisfaire un maître que l'âge et la satiété rendaient difficile, habitué d'ailleurs à voir des maris commodes et complaisants, il s'imagina que j'avais conçu des projets ambitieux sur ma femme. C'est ce qu'il essaya de me faire entendre par quelques mots détournés. Je dois dire que cette idée me révolta. Je voulais bien aider le duc dans ses nobles projets pour sa sœur; mais quoique, dans le cas supposé par le valet de chambre, les avantages dussent être bien plus

grands pour moi, j'éprouvais de la répugnance à les gagner de la sorte. Je me hâtai de le désabuser. Malgré ma confiance dans la vertu de ma chère moitié, craignant qu'elle ne prêtât l'oreille aux propositions de M. le valet de chambre, je le suppliai en grace de ne pas chercher à mettre l'ambition dans la tête de madame de Senneville, et je crus remarquer que ce galant homme respectait mes scrupules.

On annonça le duc. Il prit avec le valet de chambre du roi ce ton moitié protecteur, moitié caressant, si familier aux grands envers les subalternes en crédit. Pour M. le valet de chambre, tout en affectant beaucoup de respect pour la qualité de M. le duc, il avait tout-à-fait le ton protecteur.

A peine sortions-nous de table, qu'un grand tumulte se fait entendre dans la rue. Ce sont des cochers qui se disputent le passage. Le duc croit reconnaître la voix de sa sœur, et en effet c'est elle-même. Son cocher, précisément devant ma porte, a eu la maladresse d'accrocher une berline, une charrette ou une borne; un de ses chevaux s'est abattu; la comtesse pousse des cris de frayeur; je m'élance comme un jeune homme. Avant que le duc ait descendu lui-même, j'ai prié sa sœur de vouloir bien accepter un asyle chez moi; je lui ai annoncé qu'elle y trouverait son frère, et je reparais dans mon salon, donnant la main à la belle comtesse de P***, encore tout émue de l'accident qui vient de lui arriver. Elle était éblouissante de beauté. Je vis le valet de chambre dans l'admiration. Je crus remarquer aussi que ma femme examinait la comtesse et cherchait à lui trouver un défaut,

avec ce dépit qui ne manque jamais de survenir, même à la plus jolie femme, dès qu'elle en voit une autre qu'on admire. Cependant elle eut pour la comtesse tous les égards qu'elle lui devait. Craignant encore que M. le valet de chambre ne songeât à ma femme, je me hâtai d'en venir tout bas avec lui à notre véritable but. J'avais l'air d'être inspiré par la circonstance. Fut-il dupe de toute cette préparation? je ne le crois pas, car je vis s'échapper de ses lèvres un léger sourire qu'il s'empressa de réprimer; mais au moins il parut l'être. Dès ce moment, tout fut d'accord entre nous deux. Il craignait seulement, me dit-il en souriant encore, que le duc n'eût pour sa sœur les scrupules que j'avais pour ma femme. Je semblai le craindre comme lui, et je me gardai de le rassurer.

Cependant la comtesse, sans affectation, développait toutes les graces de son esprit. Était-elle instruite des projets de son frère? C'est ce que je n'ai jamais pu savoir; mais ce qui me parut clair, c'est qu'elle n'était pas fâchée de paraître aimable aux yeux d'un homme qui approchait le roi.

La cour devait partir le lendemain pour Fontainebleau. Le duc témoigna devant nous à sa sœur le désir que sa présentation eût lieu pendant le voyage. Elle consentit à partir avec lui. Quoique mon service ne m'appelât pas à Fontainebleau, je déclarai que mon dessein était d'y aller. Je serais heureux de pouvoir y cultiver l'amitié que M. le duc voulait bien m'accorder. M. le valet de chambre nous assura qu'il se faisait un devoir, un plaisir d'annoncer au roi que, parmi les dames qui seraient présentées pendant le voyage, se trouvait

madame la comtesse de P***, aussi distinguée par sa naissance que par son esprit et sa beauté. Puis il prit congé de nous, en prodiguant aux deux dames des paroles de galanterie, au duc des paroles d'un respect protecteur, à moi des paroles d'une franche protection. Après son départ, ma femme ne s'avisa-t-elle pas de me proposer de l'emmener à Fontainebleau? J'eus toutes les peines du monde à la faire renoncer à ce projet. Il y avait long-temps qu'elle ne m'avait témoigné tant de désir de m'accompagner. Heureusement M. le duc joignit ses efforts aux miens, et lui fit sentir que, pour une femme qui n'est pas de la cour, il n'y a que du ridicule et de l'ennui à gagner à Fontainebleau.

Point de doute que le roi ne remarquât la comtesse le jour de sa présentation; mais cela ne nous paraissait pas assez dramatique. Nous imaginâmes, ou plutôt nous crûmes imaginer de faire paraître la comtesse aux yeux du roi au milieu d'une chasse. C'était la même ruse qui, bien des années auparavant, avait réussi à madame de Pompadour. Pourquoi n'obtiendrait-elle pas encore le même succès? On voit que nous n'étions ni très-ingénieux, ni très-neufs dans nos moyens. Dès la première chasse, la comtesse monta dans une calèche découverte, avec une de ses tantes qui se trouvait à Fontainebleau. Son frère, qui lui avait fait naître l'idée de cette promenade, était désolé de ne pouvoir l'accompagner; il chassait avec le roi. Je m'offris avec empressement pour servir de cavalier aux deux dames. Nous parcourûmes tous les détours de la forêt; mais nous fûmes assez malheureux pour ne pas joindre la chasse. Quand nous courions du

côté où nous l'avions entendue, elle avait déja pris une autre direction. La comtesse riait aux éclats de notre mésaventure, je riais avec elle; mais bientôt j'en pris de l'humeur; elle en rit encore davantage; mon dépit redoubla. Sa gaieté était-elle sincère? je n'en sais rien; mais elle servit à me confirmer que la comtesse ignorait le véritable objet de notre promenade. Je remarquai cependant que, jalouse apparemment de me faire voir qu'elle connaissait son histoire de France, elle se plaisait à me vanter la belle conduite d'Agnès Sorel envers le roi Charles VII.

Il avait fait toute la journée une chaleur accablante. Comme nous reprenions la route de la ville, une petite pluie vint à tomber, et je me sentis saisi par le froid. En rentrant, j'avais la fièvre, et le lendemain, en me réveillant, j'éprouvai de vives douleurs de tête : n'importe, une nouvelle chasse est commandée, je me lève et je m'habille à la hâte. Que me fait ma santé? Il s'agit de bien autre chose. Je vais prendre la comtesse et sa tante; et, chemin faisant, ranimé par le désir d'arriver à mon grand but, j'oublie mes douleurs, j'assure aux gens qui me plaignent que je me porte bien, et je crois en effet me bien porter. Nous voilà de nouveau parcourant la forêt. Ce jour-là le conseil se prolonge, et le roi renonce à la chasse. Le duc ne peut nous en faire prévenir que fort tard, et l'homme qu'il nous envoie a beaucoup de peine à nous rejoindre. Nous mourions de faim; nous fîmes à la hâte un mauvais repas dans une mauvaise auberge, car il fallait nous presser pour assister au spectacle du château. Il était nuit quand nous nous remîmes en route. J'étais

encore de plus mauvaise humeur que la veille, et cette fois la comtesse avait presque autant de dépit que moi; mes douleurs, qui avaient été comme suspendues pendant la promenade, se faisaient vivement sentir : j'étais brûlant, et je frissonnais. Les deux dames et moi nous cheminions dans le plus profond silence. Tout-à-coup, ce n'est plus une petite pluie comme la veille, c'est un orage affreux qui vient nous inonder. Nous étions au commencement de l'automne; les soirées étaient froides; la nuit était obscure. Que de réflexions je fis sur les tourments que nous cause la soif de parvenir, sur les démarches pénibles et honteuses auxquelles elle nous entraîne! Des deux côtés de la route je voyais de la lumière à travers les fenêtres de quelques chaumières. « Dans ces misérables retraites, me « disais-je, il y a des familles de paysans réunis autour « d'un bon feu, prenant gaiement le repas du soir « après le travail du jour. Et moi qui passe pour heu- « reux, et que ces bonnes gens envient, me voilà cou- « rant les grands chemins, la nuit, malade, par la « grêle, par la pluie, tandis qu'il ne tiendrait qu'à moi « d'être bien plus heureux dans mon château que ces « bons paysans ne le sont dans leurs cabanes! Quel « sot et vil calcul! »

Malgré ces belles réflexions, et la fièvre qui me tenait, j'eus le courage d'aller au spectacle avec le duc et la comtesse. Nous n'avions pas de temps à perdre. Les intrigues se pressaient, les frères et les maris des jolies femmes avaient tous des espérances. On donnait une comédie mêlée d'ariettes, à laquelle le roi parut si attentif que nous ne pûmes nous flatter

qu'il eût aperçu la comtesse. Le duc nous quitta pour aller au coucher. Je promis à la comtesse d'aller la prendre le lendemain de bonne heure. C'était deux jours après qu'elle devait être présentée. Mais le lendemain, la fièvre avait redoublé, j'étais dans un affaissement tel qu'il me fut impossible d'aller au rendez-vous. Quel désespoir! Avoir la fièvre, au moment où j'ai le plus besoin de me bien porter! J'envoyai chercher le médecin de quartier; il venait de partir pour la chasse; peut-être avait-il aussi quelque intrigue à suivre. Un chirurgien de la ville, que mon valet de chambre m'amena, lui conseilla de me faire transporter bien vite à Paris, et je n'eus pas la forcc de m'y opposer.

CHAPITRE IV.

Maladie d'Eugène.

Pendant un mois je fus en danger. A mon arrivée, ma femme avait jeté les hauts cris. Elle avait paru reprendre pour moi tout son amour. Tous les matins elle venait, avec inquiétude, s'informer de mon état; elle ne restait pas long-temps dans mon appartement, parce qu'on lui avait dit que ma maladie était contagieuse. C'est pour cette raison probablement qu'elle ne voulut pas qu'on m'amenât mes enfants; mais elle recevait sa famille et quelques-uns de mes nombreux

amis; elle gémissait, elle levait les yeux, en leur racontant les progrès du mal. On avait beaucoup de peine à la décider, pour se distraire, à se montrer un moment aux spectacles et aux assemblées.

Tant que je fus en danger, je ne vis que mes gens, mes deux gardes-malades et mes deux médecins; car ma femme avait voulu que j'en eusse deux.

L'un était un homme instruit, autant qu'on peut l'être en médecine. Il avait des idées philosophiques; il était dévoré du désir de se faire un nom: aussi prônait-il avec ardeur les nouvelles découvertes. Il avait été l'un des premiers partisans de l'inoculation. Il aimait à disserter, il faisait le beau parleur; c'était un homme du monde fort poli, gros joueur et fort recherché dans sa parure. Il parlait beaucoup humanité, prêchait la bienfaisance, et la mettait même en pratique. Jamais il ne refusa de voir un pauvre gratuitement; mais il s'en vantait, et cet homme si poli était quelquefois brusque et emporté chez les pauvres. L'autre était ignorant et dévot; il allait à la messe; il communiait tous les huit jours, et, près des pauvres, il était encore plus dur que son confrère. Il est affreux, mais malheureusement il est trop commun de remplir des devoirs de charité, comme par routine et avec dureté, d'apporter à des œuvres de bienfaisance la répugnance qu'on apporte à un métier. Tous deux étaient entiers dans leurs opinions, et fort rarement du même avis. Un jour de redoublement, le dévot, devant moi, et assez haut pour que je l'entendisse, rendit mon valet de chambre responsable de mon salut, s'il n'envoyait promptement chercher un prêtre, et je n'aurais pas

pu échapper à la visite de mon curé, si son confrère n'était survenu, ne se fût moqué du dévot, et n'eût rassuré mes gens et mes deux gardes. En comptant avec mes médecins, après ma convalescence, je trouvai qu'ils faisaient payer chèrement aux riches les visites gratuites qu'ils faisaient aux pauvres. Cependant j'y mis de la grandeur, et je joignis de riches cadeaux à leurs honoraires. Je priai le philosophe d'accepter des livres qui se vendaient sous le manteau, magnifiquement reliés. J'envoyai chez le dévot un Christ de Carle Vanloo.

La première personne qui se présenta chez moi, dès qu'il fut permis de me voir, fut le bon Duverdier. Toujours ami de Guillaume et de moi, Duverdier était venu lui-même régulièrement tous les jours s'informer de mes nouvelles. Il y avait long-temps que je le négligeais. Je n'en fus que plus sensible à ses bons procédés. Il me demanda la permission de m'amener sa femme. Ces vrais amis me tinrent une fidèle compagnie. Duverdier égaya ma convalescence par son humeur facétieuse, que l'âge n'avait fait qu'augmenter, par mille contes joyeux qu'il se plaisait à me raconter. Madame Duverdier me parlait de nos amis de Coutances, de leurs enfants, des siens et des miens. Tant que la faiblesse de mes facultés ne me permit pas de reprendre mes projets d'ambition, leur compagnie me fut bien agréable, et je me proposai de les voir assiduement. Dès que je pus sortir, après quelques visites, je les négligeai de nouveau.

Un de mes premiers soins fut de me faire apporter les listes des personnes qui s'étaient fait écrire chez

moi pendant ma maladie. Comme j'étais riche, comme j'étais en faveur, les listes étaient longues; j'en étais orgueilleux. Cependant j'appris, par mon médecin le philosophe, que plusieurs de ceux qui s'étaient montrés les plus zélés et les plus exacts à demander de mes nouvelles n'avaient pas laissé, dans la crainte ou dans l'espoir de ma mort, de se donner beaucoup de mouvement pour obtenir mes places.

Le duc et sa sœur étaient revenus de Fontainebleau. Leurs noms étaient en tête de toutes les listes. Cette attention de leur part me flattait. Je comptais bien que le duc me ferait l'honneur de venir me voir dès qu'il me serait permis de recevoir mes amis. Je brûlais d'apprendre où en était notre grande affaire; mais il ne vint pas. Ma première sortie fut pour me rendre chez lui. « Eh! vous voilà, mon cher, s'écria-t-il! Que je « suis aise de vous voir! Que j'ai de reproches à me « faire! Tous les jours je me proposais d'aller chez vous « et j'étais dérangé par mille affaires; mais tous les « jours j'ai su de vos nouvelles. Eh bien! mon ami, « vous avez appris ce qui se passe! Un mauvais sujet, « le vicomte Dubarri, a produit je ne sais quelle « femme, précisément par l'entremise de votre ami le « valet de chambre, et le bruit est général aujourd'hui « qu'elle sera présentée et déclarée maîtresse en titre. « Le vicomte lui a déja fait épouser son frère, qui s'y « est prêté de la meilleure grace du monde. Toute la « cour est indignée. Un roi, qui prend sa maîtresse « dans la dernière classe du peuple!.... Ah! que je me « félicite d'avoir arrêté ma sœur dans son ambition! « Car, je ne vous en ai rien dit; mais c'était l'ambition

« de ma sœur qui m'avait fait penser à des choses....
« On a beau dire que la qualité de l'amant forme une
« espèce d'excuse, c'est une tache dans une famille.
« L'honneur, l'honneur avant tout, mon cher ami! »
Je n'étais pas encore revenu de la surprise où me jetait ce langage du duc, si différent de celui qu'il me tenait avant ma maladie, lorsque je vis son cabinet se remplir successivement de seigneurs et d'hommes de cour mécontents. Depuis l'apparition soudaine de la nouvelle maîtresse, au lieu de désirer la disgrace de M. de Choiseul, le duc de S*** s'était fait un des plus chauds partisans, un des plus grands admirateurs de ce ministre, qui s'était ouvertement prononcé contre ce qui se passait. On vanta beaucoup les vues profondes et le caractère politique de M. de Choiseul, mais on tremblait de le perdre. Ses ennemis avaient juré sa ruine.

La comtesse de P*** entra chez son frère; elle parut enchantée de me voir; elle me félicita sur mon retour à la santé. Il n'était bruit alors que de la prochaine présentation de la favorite. C'était un objet de scandale pour toute la cour. On projetait des résistances. La comtesse nous apprit qu'elle s'était mise à la tête d'une cabale formée entre plusieurs dames, pour ne point fléchir le genou devant l'idole; elle profita de l'occasion pour étaler la plus austère morale. Le duc était dans l'admiration de la vertu de sa sœur.

J'avais encore la tête pleine des réflexions philosophiques que j'avais faites pendant ma maladie. Quelles mœurs! quel siècle, me disais-je! Ce duc qui a fait jouer tant de ressorts pour élever sa sœur au poste de

maîtresse du roi, qui s'indigne parce que son projet a manqué, et fait parade de scrupules et de sentiments délicats! Quelle inconséquence! Quelle effronterie! En sortant de chez le duc, j'allai chez un autre mécontent. C'était un seigneur qui s'était montré fort attaché à madame de Pompadour, et qui n'avait pas eu l'esprit de se maintenir bien en cour depuis sa mort. Sa maison était devenue l'un des nombreux asyles des frondeurs. Là, on était opposé tout à la fois au duc de Choiseul et aux nouveaux courtisans. Il y avait beaucoup de monde, des gens de lettres, des philosophes, des parlementaires et des jésuites qui parlaient politique, mœurs et réformes. Après s'être bien disputé la faveur, après avoir avidement cherché tous les moyens de se culbuter les uns les autres, ces bonnes gens, depuis qu'ils étaient pêle-mêle disgraciés, s'entendaient à merveille pour invectiver contre les favoris. Dans les dispositions où j'étais, je me sentis édifié des beaux principes que je leur entendis développer; je partageais leur indignation, et, me persuadant de plus en plus qu'il n'y avait que de la honte dans les grands emplois de la cour, j'étais presque résolu de réaliser ma fortune, de renoncer aux honneurs, aux grandeurs, à la cour, et même à Paris, et de me retirer dans ma terre.

En rentrant chez moi, l'on me remit une lettre de mon ami le valet de chambre du roi. Il avait appris, avec peine, ma maladie, avec plaisir, ma convalescence. Il regrettait que son service ne lui permît pas de venir à Paris. Il avait à me parler d'une affaire très-importante, très-pressée, et qui pouvait m'être très-avantageuse. Si ma santé me le permettait, il me priait de

me rendre le lendemain à Versailles, de l'attendre dans la galerie, où nous aurions le temps de causer à notre aise pendant la messe du roi.

A la réception de ce billet, mes idées changèrent subitement, et subitement je trouvai que l'état était bien mieux gouverné.

CHAPITRE V.

Entretien d'Eugène avec le valet de chambre du roi.

Je me rendis à Versailles. Je traversai fièrement, en protecteur insolent, les premières salles qui n'étaient remplies que de subalternes. Mais, en entrant dans la galerie, il fallut que ma physionomie changeât tout-à-coup et prît un air de protégé; car je me trouvai en présence d'un jeune marquis qui venait d'être nommé colonel, et dont le père était en grande faveur. Je le saluai respectueusement, et déja je l'avais assuré de mes hommages, lorsque je fus obligé de le quitter brusquement pour aller au-devant d'un maréchal-de-camp qui m'avait témoigné quelques bontés. Je le saluais encore plus respectueusement que le marquis, lorsque je fus obligé de le quitter aussi brusquement pour aller au-devant d'un duc et pair. Celui-ci ne me vit pas, ou ne fit pas semblant de me voir. Toujours respectueusement j'attendais qu'il eût fini son entretien avec je ne sais quel archevêque, lorsque j'aperçus mon ami le

valet de chambre. Dès qu'il me vit, il se dégagea de plusieurs seigneurs qui lui faisaient leur cour, et me prenant affectueusement la main, il me fit asseoir à côté de lui dans l'embrasure d'une croisée. Il excita toute mon attention, en m'apprenant qu'il me parlait au nom du roi, qui avait la bonté de me demander un service. Le roi! qui me demande un service! quel moyen de ne pas perdre la tête! J'étais dans l'ivresse. Il s'agissait tout simplement de décider le duc de S*** et la comtesse de P*** sa sœur à donner le signal des hommages que le roi voulait que toute la cour rendît à sa maîtresse. Un grand personnage avait bien commencé; mais il fallait que le duc de S*** fût le second. Le valet de chambre était mal avec le duc depuis la chute de nos projets. Il avait parlé de moi au roi comme d'un homme sûr et dont l'entremise serait très-bien reçue. Si le duc se refusait à ce qu'on lui demandait, le roi le menaçait de tout son mécontentement; s'il s'y prêtait, le roi n'avait rien à refuser à lui, ni à sa sœur. Je protestai de mon zèle et de mon dévouement, et malgré les violentes déclamations que, la veille, j'avais entendu proférer au duc et à sa sœur, je ne regardai pas ma mission comme très-difficile; j'avais à promettre et à menacer de la part du roi. Dès le soir en effet j'avais obtenu du duc et de sa sœur les consentements les plus positifs. J'en avais instruit le valet de chambre, qui se hâta d'en instruire le roi. La comtesse de P*** fut une des premières dames qui accueillirent la favorite; le duc fut un de ses plus assidus courtisans; tous deux en reçurent la récompense. Je fus admis moi-même à l'honneur de faire ma cour à la maîtresse du roi; grace

au degré de faveur où elle était, et aux grandes espérances que je fondais sur cette faveur, je lui trouvai presque aussi bon ton qu'à madame de Pompadour; j'obtins aussi ma récompense. Quoique je ne fusse pas membre du grand conseil, il n'aurait tenu qu'à moi de faire partie du parlement Maupeou. Je serais entré de la sorte, un peu tard à la vérité, dans la carrière à laquelle mes parents m'avaient d'abord destiné. Je préférai remplir, sous l'abbé Terrai, un des plus hauts emplois dans l'administration des finances. Le peuple chansonna le roi et sa maîtresse, les ministres et leurs créatures. Je m'en moquai, comme le roi et comme ses ministres.

Pendant les cinq années qui suivirent, ma vie s'écoula sans autres événements, mais non pas sans desirs et sans tourments. J'avais encore l'espoir de monter plus haut; j'étais tourmenté par la crainte d'être précipité. C'est le sort des courtisans de se livrer aux plus belles espérances et de rêver les plus grands malheurs. Leur imagination leur bâtit tour à tour et presque à la fois les plus brillants palais et les prisons les plus affreuses. Ils sont d'autant plus malheureux, qu'il leur faut perpétuellement conserver un visage riant, serein, et que c'est au moment même où ils affectent de paraître le plus sûrs de la faveur, qu'ils sont en proie à la crainte d'une disgrace.

J'avais des fonctions assez importantes; j'y apportais de la négligence et de la légèreté. Je regardais toujours mes places comme des degrés pour moi, et non comme des devoirs envers les autres. Je n'en avais pas moins une grande prétention au génie, à la profondeur et

aux beaux sentiments. Livré aux plaisirs de la société, et sans cesse occupé du soin de m'avancer ou de me maintenir, j'enviais les heureux, j'attendais les disgraces, j'expédiais à la hâte les affaires, je les brouillais, je les confondais, et je n'en acquérais pas moins la double réputation d'un homme de plaisirs infatigable, et d'un infatigable travailleur. Dans les cercles, j'affectais le ton d'un homme aimable et frivole, et cependant, comme je ne cessais de vanter mes travaux, on n'en admirait que plus la force de mon esprit. Il paraissait miraculeux qu'un homme eût ainsi dans sa tête les plus grandes affaires, et n'en fût pas moins un homme charmant, délicieux dans la société. Je promettais ma protection à tout le monde, et je ne protégeais que moi : il fallait qu'à chaque visite mes clients me répétassent leurs noms. Tour à tour fier et familier, toujours impertinent et ridicule, quand je voulais faire l'homme simple et bon je blessais, parce qu'on se souvenait de ma récente fierté ; quand je voulais faire le grand seigneur, je blessais encore plus, parce qu'on se souvenait de ma récente familiarité.

Je serais fort embarrassé de dire quelle fut pendant ce temps la conduite de ma femme. Nous habitions le même hôtel ; mais je ne la gênais plus par ma jalousie ; elle avait pris son parti de ne plus me reprocher mon avarice, et je ne la voyais guère qu'aux échéances de sa pension, que j'étais fort exact à lui payer. J'avais mis mon fils au collége et ma fille au couvent. J'avais toujours une extrême tendresse pour mon fils, mais cette tendresse était sans fruit pour son éducation, ou plutôt, ne se montrant que par accès, et dégénérant

alors en faiblesse, elle lui fut fatale. Son précepteur ne valait pas même l'abbé Doriolis. Je voyais peu Alphonse, mais j'avais ordonné qu'on lui obéît et qu'on cédât à tous ses désirs : il en abusait. Ses études furent absolument manquées. Il fit de bonne heure de très-mauvaises liaisons. Je ne pouvais prendre sur moi d'aimer ma fille. Dans ma prédilection pour son frère, j'avais résolu d'en faire une religieuse. Il s'en fallait pourtant qu'elle annonçât une grande vocation pour le cloître : elle avait le cœur tendre et la tête exaltée par la lecture des romans.

CHAPITRE VI.

Situation de la famille de Guillaume.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis le voyage de Guillaume à Paris. Comme il avait toujours continué d'être mon homme d'affaires en Normandie, j'avais continué ma correspondance avec lui. Les lettres de Guillaume étaient remplies de doux épanchements, de douces confidences sur lui, sur sa femme, sur ses enfants et sur mon cousin César, de tendres inquiétudes sur moi, sur mon sort, sur celui de ma famille. Elles étaient écrites avec cet abandon, cette aimable prolixité qui forment le caractère distinctif des lettres inspirées par l'amitié ; les miennes étaient brèves,

sèches, et ne roulaient presque toujours que sur l'affaire qui me faisait écrire.

Nous perdîmes notre ami Duverdier. Grace à son bon cœur, à son étourderie, à son insouciance, Duverdier laissa pour toute fortune une maison de campagne, quelques meubles, quelques livres, et deux cartons énormes remplis de petits contes en vers et de chansons pour fêtes, mariages et baptêmes. Il n'avait pas dissipé la dot de sa femme, mais de son vivant il l'avait partagée entre ses trois enfants. Sa veuve avait à peine de quoi vivre. Ce brave homme, se sentant mourir, se consolait de partir si vite, et consolait sa femme par la certitude que ses enfants et sur-tout son fils aîné n'abandonneraient pas leur mère. Les enfants de Duverdier ne trompèrent pas la confiance de leur père. En vain Guillaume et Laure pressèrent-ils sa veuve, dans leurs lettres, d'accepter un asyle auprès d'eux; elle préféra se retirer chez son fils aîné. Cette digne femme ne survécut pas long-temps à son mari; mais, jusqu'à sa mort, elle fut heureuse de la tendresse de ses enfants, et sur-tout de celle de Charles, son petit-fils, qu'on a vu, dans un des précédents chapitres, plein d'une naïve amitié pour les enfants de Guillaume, et qui n'avait que treize ans quand son grand-père mourut. Je n'ai pas besoin de dire quel chagrin Guillaume et sa femme éprouvèrent en apprenant la mort de Duverdier et celle de sa femme; moi-même je pleurai sincèrement ces bons et véritables amis, quoique, depuis l'exil du parlement, je fusse brouillé avec Duverdier, parce qu'en sa qualité d'avocat il s'était prononcé contre le parlement Maupeou.

Le commerce de Guillaume continuait de prospérer, et ses deux enfants, par leurs vertus, leur tendresse et leur excellente conduite, lui faisaient goûter un bonheur que j'ai le regret de n'avoir pas connu, mais qui doit être le plus délicieux qu'il nous soit permis d'obtenir, s'il est en proportion du chagrin qui déchire un père, quand il se voit trompé dans ses espérances sur ses enfants.

Guillaume aurait pu choisir pour sa fille les plus riches partis; mais il consulta son inclination. Cette inclination se trouva conforme aux désirs de Laure et aux siens. Il maria sa fille à ce jeune Dervière, son commis. Ce fut un nouveau bonheur pour Guillaume de confier le bonheur de son Émilie à la tendresse d'un galant homme dont il avait long-temps éprouvé le caractère, et de récompenser, par la main de sa fille, le zèle et les bons services de Dervière. Guillaume avait associé son gendre à sa maison. La fille de Guillaume, élevée dans l'amour de l'ordre et de l'économie, secondait son père et son mari dans leur commerce : elle était elle-même une active et laborieuse commerçante.

Le fils de Guillaume, Eugène Delorme, après s'être distingué dans ses études, interrogé par son père sur l'état qu'il voulait embrasser, manifesta le désir d'être militaire. Ce jeune homme dut, je crois, ses inclinations belliqueuses au soin respectueux et fréquent avec lequel son père lui montra, dès sa plus tendre enfance, cette vieille épée du père Delorme, un des précieux talismans de mon ami Guillaume.

Fort considéré dans sa province, mais n'en étant

pas moins un simple roturier, Guillaume avait besoin de crédit pour faire entrer son fils au service. Il réclama le mien. Je le lui promis; mais je ne lui dissimulai pas toutes les difficultés que je prévoyais. Je hasardai quelques démarches; mais je me rebutai dès le premier obstacle. Heureusement le duc d'Harcourt, gouverneur-général de la Normandie, dont les fils avaient été les camarades et les amis du fils de Guillaume au collége, fit un voyage à Coutances. Guillaume, en sa qualité de maire, présenta ses hommages au gouverneur, et gagna son estime. Le duc d'Harcourt obtint une sous-lieutenance pour le fils de Guillaume. Ma cousine Laure n'avait pas vu, sans la plus vive inquiétude, son fils se destiner à l'état militaire. Elle était heureuse d'apprendre que, dans sa garnison, son fils se faisait considérer et chérir de ses camarades; mais elle frémissait des dangers auxquels il serait exposé si la guerre se déclarait. Elle faisait les vœux les plus ardents pour la longue continuation de la paix qui régnait alors en Europe.

On a vu dans les précédents chapitres comment j'employai, ou plutôt comment je perdis en misérables intrigues les années que Guillaume employa si bien pour lui et pour ses enfants. Le 10 mai 1774, Louis XV mourut, et avec lui disparurent tout le crédit et toute la puissance de mes protecteurs. Je fis tête à l'orage. J'essayai, pour ainsi dire, de survivre aux ministres dont j'étais la créature. J'étais riche, et je conservai quelques parasites; mais je n'eus plus de protégés. J'étais exposé à des humiliations, à des dégoûts que je dévorais avec dépit. Je fus dépouillé successivement de

tous mes emplois. J'essayai d'intriguer auprès des nouveaux puissants pour rentrer en faveur; mais le ridicule, le mépris et la haine publique s'étaient attachés d'une manière indélébile à tous ceux qui avaient brillé vers la fin du dernier règne. Des chagrins de famille s'étaient mêlés à mes disgraces. Je devins triste, morose; je ne me consolais qu'en me permettant quelques railleries amères sur les nouveaux ministres, dans la société de gens que je croyais sûrs, parce qu'ils étaient déchus et réformés comme moi. Je me gardai de confier mon sort à Guillaume. Ce ne fut que quelques années après qu'il apprit indirectement que j'avais perdu mes places. Il se hâta de m'écrire et de m'offrir ses services, ses secours, ses consolations. « Allons, m'écriai-« je, encore cet orgueilleux Guillaume qui profite des « circonstances pour m'accabler de sa supériorité! » et je crus voir qu'il se glorifiait d'être échappé aux malheurs qui m'accablaient, en refusant de vivre à Paris. J'outrageais Guillaume : il n'y avait pas un mot dans sa lettre qui ressemblât à cette vaine jactance. Je lui répondis que j'étais heureux, que je n'avais besoin de personne, et mon humeur contre les hommes se montrait dans ma réponse d'une manière injurieuse pour celui à qui j'écrivais; car j'avais l'air de le comprendre dans ma haine. C'était comme par grace que je l'appelais encore mon ami; et cependant quel reproche avais-je à faire à Guillaume? J'étais en délire, je crois, quand je lui écrivis.

Guillaume et Laure furent profondément affligés à la réception de cette étrange lettre.

Guillaume ne se sentait plus comme dans sa jeu-

nesse, irrité de mes mauvais procédés. Il me plaignait bien plus qu'il ne m'en voulait. Un soir (il y avait déja trois mois qu'il avait reçu ma lettre) il causait de moi, de Duverdier, de Dumesnil, avec sa femme et mon cousin César, qui avait alors soixante et seize ans, mais qui conservait toute sa tête, toute sa raison, toute la vivacité de son esprit. « Pauvre Eugène! « s'écriait Guillaume, il se dit heureux, et sa dernière « lettre ressemble aux cris d'un homme au supplice. « Voilà donc les fruits affreux de l'ambition! » — « *A* « *la bonne heure*, dit César. Je reconnais, au ton de « sa dernière lettre, la fièvre qui tourmente les ambi- « tieux. Mais ne lui faisons-nous pas trop d'honneur « en l'appelant ambitieux? Par ce nom d'ambitieux, il « me semble qu'on doit entendre, soit en bien, soit en « mal, un homme qui marche à un grand but par de « grands moyens; or, est-il rien de plus petit que les « intrigues et les cabales employées par Eugène et ses « semblables, pour devenir favoris des puissants et des « favoris! Il y a, sinon plus de grandeur, au moins « plus de franchise dans les cabales et les intrigues des « bourgeois, qui tendent à se faire nommer syndics ou « échevins, maires ou marguilliers. Eugène peut se « croire un grand homme, victime d'une ambition « trompée; il n'est vraiment qu'un petit homme poussé « par la vanité et l'avidité. » Mon cousin César avait tenu la résolution qu'il avait prise à soixante ans, de tâcher de choisir entre les défauts attachés à la vieillesse, et de se borner à devenir bavard et dissertateur. Il continua de la sorte : « Peut-être trouverez-vous, « mes amis, que je répète bien souvent ces mots d'avi-

« dité et de vanité; c'est que j'y vois les mobiles pres-
« que universels de toutes les actions des hommes. N'en
« concluez cependant pas que je les regarde comme nos
« mobiles exclusifs. Sans parler des affections natu-
« relles, telles que la tendresse des pères pour leurs en-
« fants, la reconnaissance des fils envers leurs pères,
« affections qui n'en sont pas moins nobles pour nous
« être communes avec tout ce qui respire, et dont
« quelques monstres seulement sont privés par une fa-
« tale exception, il est, plus qu'on ne croit, de belles
« ames, chez lesquelles domine la sympathie qui leur
« fait se choisir des amis, et la pitié qui les rend bien-
« veillantes pour tous. Dans toutes les autres même,
« la sympathie et la pitié se font entendre par inter-
« valles et compriment les vils mouvements de l'avi-
« dité et de la vanité. Oui, mes amis, dans toutes les
« ames humaines, Dieu a placé deux sentiments qui
« se divisent, se combattent, et tour à tour sont vain-
« cus et vainqueurs : l'amour de soi, l'amour d'autrui.
« Presque toujours nos vertus viennent de l'amour d'au-
« trui; presque toujours nos vices viennent de l'amour
« de nous-mêmes. Je crains bien que vous ne trouviez
« un peu de confusion et d'obscurité dans les belles
« choses que je viens de vous dire; mais il y a du bon.
« Bref, le malheur d'Eugène est de n'avoir eu que bien
« rarement le bon esprit d'immoler ses propres intérêts
« aux intérêts des autres. Il cessera bientôt d'éprouver
« les tourments de ce qu'il appelle son ambition; mais
« je crains que ce ne soit pour en éprouver d'une
« autre nature. La vieillesse approche, et je crois
« déja voir dans la lettre qui nous afflige quelques-

« uns des symptômes de cet hiver de notre vie, que
« mon Horace a si bien peints :

Multa senem circumveniunt incommoda, vel quòd
Quærit, et inventis miser abstinet ac timet uti ;
Vel quòd res omnes timidè gelidèque ministrat :
Dilator, spe longus, iners, pavidusque futuri,
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, censor castigatorque minornm.

Laure demanda ce que voulaient dire ces vers latins. César lui répondit par ces vers de Boileau :

La vieillesse, chagrine, incessamment amasse,
Garde, non pas pour soi les trésors qu'elle entasse ;
Marche, en tous ses desseins, d'un pas lent et glacé ;
Toujours plaint le présent, regrette le passé ;
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

« Eh ! grand Dieu ! s'écria Laure, est-ce que Guil-
« laume, qui est de l'âge d'Eugène, va ressembler à ce
« vilain portrait ? » — « Il faudra bien qu'il en ait quel-
« ques traits, reprit César. Mais rassurez-vous, ma
« chère cousine ; Guillaume ne lui ressemblera pas
« plus que je ne lui ressemble moi-même depuis que
« j'ai touché le seuil de la vieillesse, pas plus qu'il n'a
« ressemblé à Eugène aux autres époques de leur vie.
« Oui, vous serez forcés de céder un peu comme moi
« à ces froides passions qui vont vous assiéger ; mais
« vous les combattrez, vous les surmonterez comme
« vous avez surmonté les ardentes passions des autres
« âges. Puisse notre Eugène, éclairé par tant de fâ-
« cheuses expériences, leur résister avec plus de force

« et de succès qu'il n'a résisté aux caprices de l'enfance, « aux fougues de la jeunesse, et aux passions cupides « et ambitieuses de l'âge mûr! »

Comme le bossu achevait de parler, on entendit une voiture de poste s'arrêter à la porte de la maison de Guillaume : c'était moi. Dans l'intervalle qui s'était écoulé depuis ma lettre à Guillaume, de grands malheurs avaient fondu sur ma tête.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

EUGÈNE
ET GUILLAUME.

QUATRIÈME PARTIE.

Multa senem circumveniunt incommoda, vel quòd
Quærit, et inventis miser abstinet ac timet uti;
Vel quòd res omnes timidè gelidèque ministrat;
Dilator, spe longus, iners, pavidusque futuri,
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, censor castigatorque minorum.

HORAT. *de Art. poet.*

LIVRE I.

CHAPITRE PREMIER.

Malheurs d'Eugène.

AVANT de raconter l'accueil que me firent mes amis, quand je les surpris par ma brusque arrivée, il faut dire quels étaient les malheurs qui me ramenaient auprès d'eux.

J'avais depuis long-temps détourné mes yeux de la conduite de ma femme. Elle avait continué de se livrer

au jeu. Cette funeste passion avait augmenté ses dettes et ses chagrins. Elle ne se couchait qu'au jour, après avoir passé la nuit dans une ardente succession d'inquiétudes et d'espérances, de joie et de dépit. A son réveil, elle trouvait souvent plus d'un créancier établi dans son appartement. Il fallait les éconduire, calmer leurs emportements, s'humilier devant eux. Elle empruntait à gros intérêts; ses diamants étaient en gage. Élevée dans la superstition des cloîtres, elle n'avait pas eu de peine à prendre une grande foi dans les cartes et les devineresses. Quand l'ame est disposée à la crédulité, elle se jette facilement d'une superstition dans une autre; souvent même les superstitions qui semblent les plus incompatibles la dominent à la fois. On lui avait prédit qu'elle aurait bientôt le chagrin d'être veuve, et déja la pauvre femme était frappée d'une maladie de poitrine qu'elle s'efforça long-temps de se cacher à elle-même, mais qui finit par lui inspirer les plus vives alarmes, quoiqu'elle cherchât et qu'elle parvint trop souvent à s'étourdir. J'étais devenu pour elle un objet odieux et terrible. Elle tremblait que je ne découvrisse l'énormité de ses dettes; et cependant elle se voyait dans la nécessité de me les faire connaître. Nous étions quelquefois des mois entiers sans nous voir. Depuis la perte de mes places, ma maison m'était insupportable, et j'allais promener ailleurs mon mécontentement de moi-même et des autres.

Un matin, ma femme, après s'être assurée que je suis seul, entre dans mon cabinet. Je suis étonné tout à la fois du changement que je vois dans ses traits et du nouveau ton qu'elle prend avec moi. Ses yeux ont

perdu leur éclat; son teint est décoloré. Jeune encore, sa beauté est flétrie. Je m'en effraie, et je me sens attendri d'entendre sortir de sa bouche des paroles douces et affectueuses, comme aux premiers jours de notre union. Encouragée par mon émotion, elle allait en venir à l'objet de sa démarche, et me faire par degrés l'aveu de sa situation, lorsque, malgré elle, cette déplorable situation m'est brusquement révélée.

Un de ses créanciers, un juif, fils ou neveu de mon petit vieillard de la rue Brise-Miche, force ma porte, et, devant ma femme, m'apprend qu'elle lui doit trois mille pistoles, exhibe ses titres, et menace de vendre les gages, si je refuse de payer ou de souscrire une obligation. Ma femme était atterrée; j'étais furieux. Je prends avec rage les papiers que le juif me présente, et ma colère, qui ne connaît plus de bornes, rappelle ma femme à l'aversion qu'elle m'a vouée depuis long-temps. Elle répond aux reproches, aux injures, aux emportements dont je l'accable devant ce fâcheux témoin, par des injures, des reproches et des emportements. Elle déclare que c'est à elle seule que je dois ma fortune; que, depuis son mariage, elle est victime de mes perfidies, de ma jalousie, de mon avarice. Mes gens accourent à nos cris; je leur ordonne de jeter le juif à la porte et de secourir leur maîtresse, qui termine cette scène scandaleuse par un profond évanouissement. Ils m'obéissent; je sors. Deux heures après ma femme avait quitté ma maison; elle avait été chez sa mère implorer un asyle contre mes mauvais traitements; et, le lendemain, elle avait formé sa demande en séparation.

Sa famille prit parti contre moi. Il fallut bien me défendre et plaider; le soin de ma fortune l'exigeait. Ma femme m'avait rendu très-malheureux; il fallait qu'à l'audience et dans mes mémoires je parlasse d'elle avec tendresse, et que je parusse désirer son retour dans la maison conjugale. Je fus signalé dans les sociétés de ma femme comme un mari brutal, comme un odieux tyran. Dans les miennes, on me plaignait tout haut; tout bas on se moquait et l'on m'accusait. J'avais de grands torts, on m'en supposa de plus grands. Les femmes surtout me déchiraient sans pitié, et, tout en plaignant ma femme, elles ne l'épargnaient pas. Les plus indulgents me regardaient comme un sot, et se faisaient d'avance un plaisir du scandale qu'allait causer notre procès. Déja les avocats jaloux de se faire une réputation briguaient l'honneur d'être employés dans une cause qui promettait d'être fameuse. Combien alors je regrettai notre ami Duverdier!

Ma femme ne jouit pas long-temps du chagrin qu'elle me causait. La scène violente qu'elle avait eue avec moi avait achevé de briser les ressorts de sa vie. Sa mère, à qui elle avait été obligée de confier ses torts et ses dettes, la défendait vivement dans le monde; mais, en tête à tête, elle lui reprochait avec amertume sa conduite, et ces reproches contribuaient aux progrès de la maladie de Lucile. Vingt jours après sa fuite, je reçois un message qui m'invite à me rendre en toute hâte chez madame Menu de Saint-Claude. Ma femme implore de ma pitié la faveur de me voir un instant avant de mourir. « Eh! grand Dieu, m'écriai-

« je ! est-elle donc si mal ? » Je vole auprès d'elle, et je la trouve mourante.

Déja les secours de la médecine l'avaient abandonnée; elle était entourée de tout l'appareil de la religion. L'éducation qu'elle avait reçue au couvent, et le souvenir de ses fautes lui inspiraient à ce fatal moment les plus épouvantables terreurs. Dès qu'elle me vit, elle fit un effort pour joindre ses mains défaillantes. D'une voix faible elle me supplia de lui pardonner les chagrins qu'elle m'avait causés, et de lui garantir que nos enfants lui pardonneraient. Frappé d'effroi, oubliant ses torts, me souvenant des miens, reprenant mes premiers sentiments, je me précipitai sur son lit, je pris ses mains, je colai mes lèvres sur ses lèvres déja glacées : « Oui, je vous pardonne, « et nos enfants vous pardonnent par ma voix, m'é- « criai-je ! Ah ! Lucile, vivez, et puissiez-vous me par- « donner vous-même ! » La tendresse que je lui témoignai rendit sa mort plus tranquille. En sortant de chez mon beau-père, accablé, consterné du douloureux spectacle que je venais de voir, j'entendis murmurer le peuple du quartier ; on m'accusait d'être l'auteur de la mort de ma femme.

De nouveaux chagrins m'étaient réservés. Mon fils, qui avait dix-huit ans, habitué dès son enfance à me dominer, avait impérieusement exigé que je le retirasse du collége avant qu'il eût fini ses études. Dès l'âge de seize ans il avait été un fat et un libertin. Il avait fréquenté les salles d'armes, les manéges et les académies. Quelques jours avant que sa mère me quittât, il m'avait

dit qu'il allait passer un mois à la campagne, chez un de ses amis dont je ne lui demandai ni le nom ni l'adresse. Il ignorait mon procès avec sa mère; il ignorait sa mort. Quelle fut ma surprise, quand je reçus une lettre de lui, timbrée de Turin! Mon fils m'avait trompé; mon fils s'était pris de querelle, il s'était battu, il avait grièvement blessé son adversaire, et, craignant les suites de son duel, il avait fui. Cette affaire lui avait paru, m'écrivait-il, une occasion favorable d'exécuter un projet qu'il méditait depuis long-temps. Jaloux de s'instruire, de se former, il allait voyager et parcourir l'Europe; il commençait par l'Italie. Hélas! je me rappelai que, dans ma jeunesse, c'était sous ce prétexte d'instruction et de voyages que j'avais quitté ma mère. Mais au moins c'était de son consentement que je venais habiter ce Paris où, depuis trente-huit ans, j'avais éprouvé des fortunes si différentes; mais au moins, en partant, je donnai à ma mère des signes non équivoques de tendresse, de respect et de reconnaissance; et la lettre de mon fils annonce une ame présomptueuse et sèche. Il me raconte son duel, qui peut-être encore est un nouveau mensonge. Il m'annonce son projet de voyages, et je crois n'y voir que le désir de se soustraire au joug léger que je lui imposais. Il m'indique le banquier à l'adresse duquel je peux lui faire parvenir de l'argent; car il prévoit qu'il aura bientôt dépensé celui qu'à mon insu il s'est procuré en partant. « Malheureux enfant! Que va-t-il devenir? Quelle sera sa
« conduite? Jeune, sans guide, sans conseil, sans ex-
« périence, avec les penchants à l'égoïsme et à la vanité
« que je lui reconnais en tremblant, ne va-t-il pas être

« entouré, trompé, trahi, ruiné, comme je le fus? Trop « heureux s'il se borne à être dupe! Mes faiblesses et « ma négligence ont-elles donc prématurement éteint « dans son cœur toute sensibilité, toute générosité? » Je me hâtai de lui répondre. Ma lettre était tendre et sévère. Je lui apprenais la mort de sa mère; je le rassurais sur les suites de son duel; je lui ordonnais de revenir auprès de moi; je le conjurais de m'apporter ses consolations, et, craignant que le défaut d'argent ne lui attirât de nouveaux malheurs, ne l'entraînât dans une conduite pire que celle qu'il avait tenue, j'envoyais des fonds au banquier dont il me donnait l'adresse. Je me flattais que mon fils ne résisterait pas à mes ordres, qu'il serait touché de mes prières; je me flattais que plusieurs personnes à qui j'écrivis à Turin, à Milan, à Florence, auraient assez d'empire sur lui pour le décider à revenir. Vain espoir! Quand mes lettres arrivèrent, mon fils avait enlevé une chanteuse de l'opéra de Turin. Il allait avec elle à Rome : c'était de cette ville que je devais en recevoir, quelque temps après, de plus accablantes nouvelles.

La conduite de mon fils fit naître en moi quelques remords de ma conduite envers ma fille. « Me voilà bien puni », m'étais-je dit, en cachetant de noir la lettre que j'écrivais à mon fils, « de ma préférence pour Al« phonse, de mon aversion pour sa sœur! » Ma fille allait avoir dix-sept ans. Aveuglé par ma prédilection pour son frère, je n'avais pas renoncé à l'idée d'en faire une religieuse. Mais il y avait six mois que j'avais cédé à ses instances et à celles de ma femme, je l'avais retirée du couvent, projetant bien de l'y faire rentrer dans

quelques années. Haïe par moi, négligée par ma femme, entourée d'exemples pernicieux et séducteurs, ma fille s'était montrée aussi vaine que son frère, aussi frivole que sa mère. Elle joignait à ces défauts une grande exaltation de tête, une vive sensibilité. Comme je l'ai déja dit, les romans qu'elle avait lus en cachette et notre négligence avaient encore donné plus d'activité à ces dangereux dons de la nature. Depuis quelque temps elle avait paru plongée dans une morne mélancolie. Au moment où ma femme quitta ma maison, elle s'était laissé reconduire, sans murmurer, à son couvent. J'étais encore abattu sous les coups que venaient de me porter la mort de ma femme et la nouvelle de la fuite de mon fils, lorsque ma fille me fit prier de venir la voir. Je me rendis à son couvent. C'était celui où, dix-neuf ans auparavant, j'avais été voir sa mère, que j'étais sur le point d'épouser. Une nouvelle supérieure avait rétabli la discipline, et la maison était devenue aussi austère qu'au temps de sa fondation.

Ma fille pleura sa mère avec moi. Dans les dispositions où je me trouvais, pour la première fois, je lui témoignai quelque tendresse; elle en parut touchée. Bientôt elle suspendit sa douleur pour m'annoncer que son dessein était de ne plus quitter le cloître qu'elle habitait; elle était fermement décidée à renoncer au monde, à prononcer ses vœux. Elle me dit que c'était une douceur pour elle d'entrer ainsi dans mes vues, et de pouvoir augmenter, par le sacrifice volontaire de sa fortune, la fortune et les espérances de son frère. J'étais effrayé de l'isolement dont je me voyais menacé.

Je combattis la résolution de ma fille; je ne pensais plus à favoriser son frère à ses dépens. Je lui appris le départ de ce frère pour qui elle se sacrifiait. Je la priai de ne pas m'abandonner. Je cherchai à lui persuader qu'elle se trompait sur sa vocation, que le chagrin de la mort de sa mère lui présentait le monde sous un aspect triste et faux; qu'elle était destinée à y vivre heureuse. « Jamais, reprit-elle vivement! Ah!
« mon père, croyez-moi, laissez votre malheureuse
« fille dans cet asyle ouvert au repentir. » — « Au re-
« pentir, m'écriai-je à mon tour vivement ému! Et
« quelle faute si grande avez-vous donc commise qui
« puisse vous forcer à vous ensevelir pour jamais dans
« un cloître? » — « Ne m'interrogez pas, me répondit-
« elle; je ne dois plus sortir de cette maison. »

Nous restâmes assez long-temps en silence. Je pensais avec effroi aux périls dont ma fille s'était trouvée environnée, pendant six mois, au milieu des sociétés de sa mère. « Eh bien, lui dis-je, parmi les jeunes
« gens qui fréquentaient ma maison, auriez-vous fait
« un choix? Craignez-vous de m'en nommer l'objet?
« Rassurez-vous : s'il est honnête homme, je consens
« à vous unir. Peu m'importent à présent sa naissance,
« sa fortune? » — « Il est riche, répondit-elle, sa fa-
« mille est noble; mais j'ai été indignement trompée.
« L'infâme était marié. » — « Marié, m'écriai-je furieux!
« Quel est-il? » — « Que son nom soit toujours ignoré
« de vous. C'est un étranger; il a quitté la France. Sa
« fuite le met à l'abri de votre vengeance; et moi, mal-
« heureuse, je ne demande au ciel que son repentir et
« sa grace. » Je regardai ma fille; ses larmes, sa dou-

leur suspendaient ma colère. Je cherchai encore à lui adresser quelques paroles de tendresse et de consolation. Tout-à-coup quelques-uns de ses traits me rappellent d'anciens et funestes soupçons. Je me souvins des rapports qui, dix-sept ans auparavant, m'avaient été faits sur la conduite de ma femme. Je m'arrachai d'auprès de ma fille : j'allais la renoncer et la maudire.

Je la revis; j'étais plus calme. Mais malgré moi, je portai dans tous mes entretiens avec elle ce mélange de répugnance et de tendresse. Il n'échappa point à ma fille; et ce fut là, je crois, ce qui l'affermit dans sa résolution. Elle sentait que, bien loin d'être l'appui et la consolation de mes vieux jours, sa vue serait pour moi un tourment perpétuel. Dès qu'elle fut entrée dans sa dix-huitième année, elle prit l'habit de novice.

Au milieu de ces malheurs je me crus un objet d'intérêt et de pitié pour tout Paris. L'éclat de ma rupture avec ma femme, sa mort, la fuite de mon fils, la retraite de ma fille occupèrent, pendant quelques jours, les parasites qui m'étaient restés fidèles, et encore songeaient-ils bien moins à me plaindre qu'à s'appesantir malignement sur mes torts, à les grossir, à m'en prêter de nouveaux, à chercher des motifs honteux à tous les événements qui m'étaient arrivés. La foule des amis que j'avais eus, pendant mes jours de prospérité, avait oublié jusqu'à mon nom, jusqu'à mon existence. En perdant mes places j'avais perdu tous mes droits à leur considération. Il faut être homme de mérite pour être honoré dans sa disgrace.

Cependant des calomnies circulaient sur mon compte dans mon petit cercle. On eut grand soin de ne pas me les laisser ignorer. Je me crus toujours l'objet de l'attention générale; mais, plus malheureux, il me semblait voir par-tout des ennemis acharnés. Je ne me montrais nulle part sans m'imaginer que tous les regards étaient fixés sur moi, et je croyais lire dans les uns une dédaigneuse compassion, dans les autres une injuste animosité. Plein d'humeur, je me répandais en plaintes contre les ministres. Ils avaient de nombreux et chauds partisans; je me faisais des querelles, et souvent j'eus la crainte de m'être compromis par mes imprudents discours.

Un jour je venais de voir ma fille à son couvent; j'allais traverser à pied la cour du Louvre. Je songeais que, la veille même, dans une société qui m'était peu connue, j'avais eu le tort de m'exprimer très-vivement sur je ne sais quelle opération du contrôleur-général des finances. J'entends plusieurs personnes marcher précipitamment derrière moi; je me retourne. Je vois une grande foule accourir. « Le voilà! le voilà, » s'écrie-t-on! Et je reconnais précisément l'homme avec qui, la veille, je me suis disputé. L'imagination est prompte à se forger des chimères. « Eh! grand Dieu! est-ce à « moi qu'on en veut? M'a-t-on dénoncé? Veut-on « m'arrêter? » Mais la foule passe rapidement près de moi. J'entre dans la cour du Louvre, et je la vois remplie d'un peuple immense. Parmi ce peuple, j'aperçois des personnes de la plus haute naissance, les hommes de lettres les plus distingués. J'arrête le premier que je rencontre, et, la tête pleine de mes premières idées, je

lui demande ce qui se passe. Il est haletant, l'œil en feu. « Venez, venez », me dit-il, en m'entraînant et sans m'avoir écouté. « Il va sortir; nous allons le voir. » — « Qui? » — « Le grand homme, la gloire de sa « patrie, l'honneur des lettres, M. de Voltaire. Il est « entré chez Dalembert; on l'attend à la comédie. Ve« nez, venez. Vive, vive Voltaire! » C'était le jour où Voltaire fut couronné à la Comédie Française. Je fus témoin de l'enthousiasme, de l'ivresse universelle que ce grand poëte excitait.

La personne à qui j'avais parlé se désespérait de n'avoir pas trouvé de place au spectacle; c'était un homme que j'avais vu fréquemment à Versailles et à Paris, qui m'avait témoigné toujours une vive amitié. Devenu plus calme, lorsque la voiture de Voltaire fut passée, il se retourna vers moi, et me demanda froidement de qui j'étais en deuil? Il ignorait tout ce qui m'était arrivé. Vingt autres qui se trouvaient sur mon passage n'en étaient pas plus instruits. Je m'étais alarmé, craignant que mes ennemis ne s'occupassent trop de moi : j'eus la misérable petitesse de concevoir du dépit de ce qu'on ne s'en occupait pas assez.

Ce dépit, joint à mes malheurs, augmenta ma tristesse, mon humeur et ma haine envieuse contre les heureux; je ne fréquentais plus que des mécontents et des disgraciés; je continuais de censurer les opérations du gouvernement, de distribuer des épigrammes contre les personnages les plus éminents.

J'étais fort peu remarquable et fort peu remarqué. Cependant mon ancien secrétaire Robineau, qui ne pouvait se défaire, disait-il, de son amitié pour moi,

quoique je l'eusse si mal récompensée, vint un jour m'avertir que, la veille, dans un café, un homme de sa connaissance, qui savait l'intérêt qu'il me portait et qui était fort au fait de ce qui se passait dans les bureaux du lieutenant de police, lui avait dit, sous le secret, qu'il avait été question de me mander devant ce magistrat.

Le croirait-on? Dans le premier moment j'eus la sotte vanité d'être fier de l'avis qui m'était donné. On songe à moi : je suis donc quelque chose, me disais-je. Cette vanité me conduisit à m'effrayer bien plus que je ne le devais des discours de M. Robineau. Je n'avais plus aucun lien qui m'attachât à Paris; j'avais échoué dans toutes mes intrigues pour rentrer en faveur ; je continuerais d'échouer dans toutes celles que je voudrais encore essayer ; mon humeur, mon mécontentement pourraient m'exposer à des dangers bien plus grands que celui qui me menaçait. Je me souvins de mes amis de Coutances.

Hélas ! quelques jours avant mes malheurs je les avais outragés par ma lettre extravagante. « Qui sait, « me disais-je, si ce dernier tort ne m'a pas enlevé « leur amitié? Eh bien! s'il en est ainsi, je les fuirai « comme les autres hommes. Je vivrai seul dans ma « terre, dans mon château. Là du moins mes yeux ne « seront point choqués du bonheur de tant de sots et « de méchants. »

Quelques heures après la visite de Robineau, je partis pour Coutances.

CHAPITRE II.

Arrivée d'Eugène chez ses amis.

Pendant le premier jour de route, tout entier à mes malheurs, j'accusais les hommes; quelquefois je m'accusais moi-même. Vers la fin de ce premier jour je cherchai à ranimer mon courage, je réfléchis que, malgré les dettes de ma femme, les dépenses et les dettes de mon fils, j'étais riche et très-riche. J'avais chargé mon beau-père, avec qui je m'étais réconcilié depuis la mort de sa fille, de surveiller mes affaires d'intérêt pendant mon absence. Il n'avait pas d'autres héritiers que mes enfants, il devait y mettre plus de soin et de bonne foi que tout autre. Je me rappelai la conduite de ma femme. Avais-je tant sujet de la regretter? Je me rappelai les fâcheux soupçons qui, dès la naissance de ma fille, m'avaient inspiré de l'éloignement pour elle. Devais-je être si désolé de la voir renoncer au monde? Elle ne faisait qu'exécuter des projets que j'avais formés depuis long-temps. Mais pour qui cependant les avais-je conçus, ces projets? Pour mon fils, pour un ingrat qui m'abandonne, qui me déshonore peut-être. « Mais non, c'est impossible, me disais-je, non, je n'aurai pas à rougir de la con-
« duite de mon fils. Il reviendra, il me consolera; je
« pourrai réaliser les grands desseins formés sur lui avec
« tant de complaisance. C'est alors que moi-même,

« aidé par le mérite de mon fils et par mon propre « mérite, je reparaîtrais plus brillant à Paris, à la « cour... » Je retombais bientôt de ces belles espérances dans le dépit et l'abattement.

Comme au voyage que j'avais fait à Coutances dans ma jeunesse, lorsque j'avais appris l'amour de Guillaume pour Laure, j'étais seul dans ma chaise avec mon valet de chambre. Il se nommait Leblond. Il était récemment à mon service. A la mort de ma femme, j'avais renvoyé tous mes gens. M. Leblond était un garçon de quarante-cinq ans, d'une figure assez belle, mais plate et niaise. Cela ne laisse pas d'être assez fréquent. Il n'avait servi que dans deux maisons avant d'entrer chez moi; chez une vieille dame fort dévote, fort charitable, qui était morte, en lui laissant quelque chose par son testament, puis chez un vieux garçon qui était mort aussi, après lui avoir fait quelque petit legs. C'était un homme de bonnes mœurs et de probité, m'avait-on dit. Il n'affichait pas la dévotion; mais il était grand admirateur des processions et autres cérémonies d'église. Il était empressé, soigneux, soumis, discret et respectueux : ce qui était fort de mon goût. Je m'étais corrigé depuis long-temps de la familiarité que j'avais eue avec mes gens dans ma jeunesse. Habitué à me défier de tous les hommes, et ne voulant pas être trompé par mes domestiques, depuis le retour de ma fortune je les avais tenus à une certaine distance; je les traitais avec hauteur et dignité. J'avais continué d'être fier avec eux depuis mes malheurs; d'ailleurs, j'étais devenu sujet à de fréquents accès de colère, et souvent je m'emportais sans motif. Dans ces circon-

stances, je ne pouvais m'empêcher de savoir gré à Leblond d'opposer la patience, le respect et la soumission à mes emportements, sur-tout de ne jamais avoir l'air de croire que je pusse avoir tort.

On se doute bien que, pendant la route, la conversation n'était pas très-animée entre Leblond et moi. Je n'avais pas jugé à propos de lui faire part des réflexions qui m'agitaient. En approchant de Coutances, je pensai qu'il ne fallait pas me montrer à mes amis comme un homme sans courage et sans espoir; j'étais bien forcé de leur apprendre les événements qui m'étaient arrivés, mais je pouvais leur déguiser les circonstances qui me paraissaient trop honteuses; je pouvais même en supposer quelques-unes à ma gloire; et, craignant que mon valet ne commît quelque indiscrétion: « M. Leblond, lui dis-je, j'ignore ce que vous pouvez « savoir ou ne pas savoir des derniers événements qui « se sont passés dans ma famille; mais, comme je ne « juge pas à propos d'en instruire mes amis de Cou- « tances, je vous enjoins d'être très-réservé avec leurs « gens, sur-tout de ne pas démentir auprès d'eux ce « qu'il me plaira de dire à leurs maîtres. » Leblond me répondit, en s'inclinant, qu'il exécuterait les ordres de M. le baron, et me demanda la permission de me remercier de la marque de confiance que je voulais bien lui donner.

Ainsi que je l'ai dit à la fin de la troisième partie, Guillaume, Laure et César causaient ensemble de ma dernière lettre au moment où j'arrivai. Dès qu'ils m'aperçurent, ils oublièrent tous mes torts et s'empressèrent de me donner les marques accoutumées de leur

bonne amitié. Je balbutiai quelques excuses à Guillaume. Tous trois examinaient mon habit de deuil et n'osaient m'interroger. Je leur appris la mort de ma femme; mais je me gardai de leur dire qu'au moment de sa mort elle plaidait en séparation contre moi. Je mis de l'ostentation à regretter ses vertus et le bonheur dont elle m'avait fait jouir pendant dix-neuf ans. Laure fondit en larmes. « Si jeune et périr! » s'écria Guillaume. César me prit la main et m'exhorta au courage. Alors, continuant de mêler le mensonge à la vérité : « Il m'en faut, lui ré-« pondis-je, et j'en ai. Ma fille, par un excès de piété, « s'est retirée dans le couvent où sa mère avait été éle-« vée; dans quelques mois elle y prendra l'habit de no-« vice. Mon fils, six semaines avant la mort de sa mère, « était parti pour l'Italie, sous la conduite d'un sage « gouverneur. Je me suis trouvé seul, au milieu de l'im-« mense population de Paris. Ce n'est pas tout; mes « ennemis ont voulu achever ma perte; j'ai eu le tort « de dire tout haut la vérité, et je suis exilé dans ma « terre. »

A tant de nouvelles imprévues, mes amis étaient muets d'étonnement. Je me hâtai, comme si j'avais craint de rester trop long-temps exposé à leur pitié, de leur dire que ma disgrace n'était qu'un orage passager; qu'il me restait des amis nombreux; qu'il ne tiendrait bientôt qu'à moi de rentrer dans des places supérieures à celles que j'avais occupées; mais que j'étais revenu de toute espèce d'ambition; que je voulais vivre dans mon domaine en gentilhomme, ou plutôt en philosophe censeur des vices, ami des vertus et bienfaiteur des pauvres. « Oui, je ne veux plus respirer que pour l'a-

« mitié. Toutes les grandeurs valent-elles un ami », disais-je à Guillaume, sinon avec hypocrisie, au moins avec trop d'emphase. « *A la bonne heure* », dit mon cousin César en soupirant. Il m'a fait l'aveu depuis que, tout en approuvant mon projet, il s'était défié des grands mots et du ton sentimental qui accompagnaient l'annonce de ma philosophie.

Mon zélé valet de chambre, en allant et venant pour son service dans l'appartement, avait entendu les confidences que j'avais faites à mes amis. Quand j'avais regretté ma femme, il m'avait regardé d'un air de respectueuse compassion; quand j'avais parlé de la piété de ma fille, il avait levé les yeux au ciel, comme en admiration de la force de sa vocation. Il avait paru plein de confiance dans le sage gouverneur que j'avais supposé à mon fils. Quand je m'étais dit exilé dans ma terre, il avait murmuré tout bas, « Quelle horrible in- « justice! » Le soir, en me déshabillant, il prit la liberté de me demander si monsieur était content de la manière dont il s'était conduit. « Très-content », lui répondis-je. A dater de ce moment, M. Leblond se permit de me parler quelquefois, sans que je l'interrogeasse; je commençai à le traiter avec plus de bonté; il fut moins soumis et moins respectueux. C'est donner quelque empire à un valet que de l'engager à mentir pour nous, ou à seconder nos mensonges.

J'allai m'établir dans mon château; mes amis vinrent m'y voir fréquemment; ils me prodiguaient les plus tendres soins; mais, par suite des mensonges que je leur avais faits, plus ils croyaient me consoler, plus, sans le vouloir, ils aggravaient mes peines.

Guillaume ne doutait pas que la noble conduite de mon fils n'adoucît bientôt mes regrets de la perte de sa mère, et j'attendais avec inquiétude des nouvelles de l'ingrat Alphonse, dont j'avais déja tant à me plaindre. Laure parlait avec admiration de la piété virginale et angélique de ma fille, et je me rappelais avec douleur que cette piété n'était que le fruit du repentir. Mon vieux cousin César, que l'âge avait encore rendu plus prodigue de citations, cherchait tous les passages d'Horace qu'il croyait convenir à ma situation. « Eh bien! me disait-il, tu as perdu ta « femme :

> Durum! sed levius fit patientiâ
> Quidquid corrigere est nefas. *

« Quant aux grandeurs, aux honneurs, et aux di« gnités,

> Horum
> Semper ego optârim pauperrimus esse bonorum. **

« Ah! que tu as raison de leur préférer les délices de « la vie champêtre!

* Horat. lib. I, od. 24.

> Loi fatale! mais la constance
> Calme seule la violence
> Des maux qu'on ne peut corriger.
> *Traduct. de* M. Daru.

** Horat. lib. I, sat. 1.

> Si ce sont les plaisirs que l'on doit aux richesses,
> O dieux! épargnez-moi vos fatales largesses.
> *Traduct. de* M. Daru.

Beatus ille qui, procul negotiis,
Ut prisca gens mortalium,
Paterna rura bobus exercet suis! *

Il fallait bien que j'eusse l'air de penser comme mon cousin César et comme Horace; mais au fond du cœur (je suis obligé de l'avouer), je regrettais moins ma femme que le crédit et la faveur dont j'avais joui sous l'ancien règne. Je m'indignais de vivre ignoré, et non pas exilé dans ma terre, comme je l'avais dit à mes amis; je m'indignais de n'avoir pas un seul ami à Paris à qui je crusse pouvoir me confier pour qu'il parlât et qu'il intriguât en ma faveur. Ainsi j'étais déchiré, j'étais abattu, et j'affectais le courage et le calme.

Guillaume, au milieu de la paix et du bonheur qu'il goûtait depuis long-temps, n'était pas exempt de peines. La santé de son gendre était chancelante. La France venait de prendre parti dans la guerre d'Amérique, et déja son fils avait passé les mers avec son régiment. Outre ses propres inquiétudes, il ressentait celles de sa femme et de sa fille. Guillaume n'avait pas la vanité de me dissimuler les alarmes que lui causaient la santé de son gendre et le départ de son fils; il rassemblait ses forces pour supporter courageusement les coups dont il plairait à la Providence de le frapper, et il ne mettait de faste ni dans sa douleur, ni dans son cou. age.

* Horat. Epod. II.
Heureux qui, loin du bruit, sans projets, sans affaires,
Cultive de ses mains ses champs héréditaires!
M. Andrieux.

CHAPITRE III.

Vie d'Eugène dans son château.

Guillaume vint s'établir dans sa maison de campagne. Il se reposait du soin de son commerce et de sa manufacture sur Dervière, son gendre et son associé, que le faible état de sa santé n'empêchait pas de travailler. Dervière venait, tous les samedis soir, chez Guillaume avec sa femme et sa fille, et ne retournait à la ville que le lundi matin, en sorte que, les dimanches, la famille était réunie.

La première lettre de M. Menu de Saint-Claude, mon beau-père, m'apprit que l'officieux Robineau m'avait donné un faux avis. Le lieutenant de police, ni aucun de ses agents ne s'étaient occupés de moi. Je fus un peu humilié de la nouvelle, et je me gardai de dire à mes amis que j'étais rappelé de mon exil. Cependant je ne fus pas fâché de savoir que je pouvais reparaître sans danger, quand je jugerais le moment favorable. Je me mis à l'affût, pour ainsi dire, de tout ce qui se passait à Paris. Je me flattais que les ministres, éclairés sur mon compte, sentiraient qu'ils ne pouvaient se passer d'un homme comme moi, et s'empresseraient de m'appeler auprès d'eux. Plus je me repaissais, au fond de l'ame, de ces folles espérances, plus j'affectais auprès de mes amis d'être détaché du

monde. M. Leblond qui, de jour en jour, devenait mon confident plus intime, m'encourageait dans ces ambitieuses illusions. J'étais encore, par intervalles, impatient et fier avec lui; il était encore, par intervalles, patient, flatteur et servile.

Malgré l'amour que j'affectais pour la vie champêtre, je me faisais un point d'honneur de surpasser le faste que mon père avait jadis déployé dans son château. Je tenais un état de prince; je recevais les personnes les plus distinguées, le nouvel évêque, l'intendant de la province et tous les gentilshommes des environs. Je me donnai une meute et des piqueurs. Si la goutte ne m'eût fait sentir de temps en temps quelques fâcheuses atteintes, je serais devenu un des plus intrépides chasseurs du canton. Je mis à la mode de jouer gros jeu à Coutances. C'était un charme pour moi d'entendre vanter la délicatesse de ma table et les talents de mon cuisinier. Je me flattais que le bruit de mon luxe et de ma vie opulente irait jusqu'à Paris et ferait pâlir mes envieux. Cependant après les premiers jours, j'avais repris, même avec mes amis, les habitudes défiantes et soupçonneuses qu'il m'avait fallu contracter, à Paris et à la cour, auprès des amis et des grands à qui j'avais eu affaire. Comme au temps où Guillaume m'avait rendu service, je lui supposais des motifs personnels de conduite qui étaient loin de sa pensée; je supposais à sa femme, à son gendre, à sa fille, des sentiments et des penchants opposés à ceux qu'ils annonçaient; je tirais de fausses conjectures de leurs discours et de leurs actions.

Guillaume, Laure, César, Dervière, sa femme, et

même Julie leur petite-fille, âgée de douze ans, au milieu des inquiétudes qui les poursuivaient, comme je l'ai dit au chapitre précédent, se cherchaient pour se consoler, s'encourager, se confier leurs espérances et se prodiguer les plus tendres soins. Après une jeunesse courageuse, après un âge mûr honorablement employé, Guillaume arrivait à la vieillesse, aussi parfait qu'il est permis de l'être, et s'attachait encore à devenir meilleur. Il n'avait plus besoin d'efforts pour résister à ses passions. Tout ce qui était beau, généreux, utile, était devenu pour Guillaume une facile et douce habitude. Laure, à cinquante-deux ans, encore fraîche et bien portante, était la plus aimable et la plus tendre des grand'mamans. Elle trouvait les plus douces compensations aux craintes dont elle était tourmentée pour son fils et pour son gendre dans l'affection de son mari, de ses enfants, de sa petite-fille qu'elle adorait et qu'elle ne gâtait pas. Dervière était un négociant plein d'intelligence, un bon époux, un excellent père. C'était un bonheur pour lui de témoigner sa reconnaissance à Guillaume, en continuant de faire prospérer sa manufacture. Madame Dervière, brillante de jeunesse et de beauté, prodiguait ses soins à son mari, l'aidait dans ses travaux, faisait la correspondance, tenait les livres de commerce, élevait bien sa fille et secondait mon cousin César, qui cherchait, d'une manière agréable quoiqu'un peu diffuse, à distraire tout le monde de ses peines. Comme sa mère et son aïeule, la petite Julie était vive, affectueuse et bonne. Il y avait, entre toutes les trois, un air de famille qui faisait naître dans l'ame de Guillaume les plus agréables

souvenirs. Madame Dervière lui rappelait Laure dans sa jeunesse; Julie lui rappelait Laure dans son enfance. Guillaume, en vrai grand-papa, ne pouvait se lasser d'admirer sa petite-fille et citait à tout propos ses gentillesses et ses espiègleries.

Eh bien ! je trouvais que Guillaume était un peu trop orgueilleux de ses richesses et de sa vertu, que Laure était un peu pédante, que Dervière était un pauvre homme dont les idées ne s'élevaient pas au-dessus de sa manufacture. J'admirais la beauté de madame Dervière et je la plaignais d'avoir un mari valétudinaire. Je trouvais que mes amis avaient tort d'élever trop bourgeoisement leur petite-fille. Je vivais au milieu d'une famille de bonnes gens, et j'avais le malheur de ne pas croire aux bonnes gens.

J'ai dit que mon cousin César était devenu bavard et dissertateur. Guillaume, Laure et leurs enfants, pleins d'égards pour ce vieux et respectable ami, l'écoutaient, ne l'interrompaient pas, profitaient des bonnes choses qu'il disait encore en abondance, et ne se moquaient jamais, pas même en arrière, de ses redites et de ses digressions. Je commençai par faire remarquer à Laure que notre cousin était bien baissé. Bientôt, malgré sa patience philosophique, je donnai de l'humeur à César, en l'interrompant au milieu de ses discours pour parler d'autre chose; j'en vins à vouloir le railler, même en face. Comme il était encore assez preste à la riposte, il s'en fallait que les rieurs fussent toujours pour moi; je me fâchais; je voulais bien rire aux dépens des autres, mais je ne voulais pas qu'on fît de l'esprit à mes dépens.

M. Leblond entrait avec ardeur dans mes idées ; il me faisait de petits rapports sur chaque personne de la famille de Guillaume ; il entretenait avec soin mes soupçons sur la conduite et les sentiments de mes amis.

Me trouvant un jour avec Guillaume et Laure, je fus témoin d'une de ces petites querelles dont le meilleur ménage ne peut être exempt, et qui ne servent, entre deux bons époux, qu'à faire goûter les douceurs d'un raccommodement. Guillaume était devenu économe ; Laure était encore un peu fastueuse ; ils ne s'étaient pas trouvés d'accord sur je ne sais quelle dépense que Laure voulait faire. J'en conclus, suivant mon usage, que mes amis n'étaient guère plus heureux ensemble que je ne l'avais été avec ma femme. A cette habitude de soupçonner le mal où il ne se trouvait pas, ou de le croire plus grand qu'il n'était, se joignait celle d'intriguer partout où je croyais en voir l'occasion ; et, ne sachant que faire, pour passer le temps, le lendemain de cette petite querelle, sous le prétexte d'être médiateur, seul avec Guillaume, je le plaignis d'être exposé aux fantaisies dispendieuses de sa femme ; seul avec Laure, je la plaignis d'être victime de l'excès d'économie de son mari. Ils ne pensaient déja plus l'un et l'autre à leur petite altercation de la veille. Laure avait renoncé à son désir. Guillaume alors y avait généreusement cédé. Ils me le dirent ; Guillaume m'assura que sa femme, tout en aimant à faire usage de sa fortune, était économe et raisonnable ; Laure m'assura que son mari, malgré son amour de l'ordre, était généreux quand il s'agissait de plaire à sa femme. Je ne

les crus pas, et je continuai de les exhorter à la patience et à l'indulgence.

Pierre Delorme, mon fermier, le frère cadet de Guillaume, vint, devant moi, demander à son frère, comme au maire de la ville, une faveur que Guillaume ne crut pas devoir lui accorder. « Eh quoi! dit Pierre, « à ton frère! un refus! » — « Et c'est précisément « parce que tu es mon frère, lui répondit Guillaume « avec amitié, mais avec fermeté, que je persiste à te « refuser. Je ne veux pas qu'on m'accuse, je ne veux « pas avoir à m'accuser moi-même d'une injustice en « faveur d'un des miens. » Pierre se tut un moment; puis : — « Tu as raison, frère, dit-il à Guillaume, et « sois sûr que je ne t'en aime pas moins. » Je n'en crus rien. J'étais persuadé que Guillaume n'avait pu résister à un secret désir d'humilier son frère; que Pierre lui gardait rancune, et qu'il souffrait, au fond du cœur, de n'être qu'un paysan, tandis que son aîné se trouvait un riche négociant et le maire de sa ville. Un autre, dans cette persuasion, aurait cherché à réconcilier les deux frères; mais moi, habitué à chercher à plaire en donnant raison à tout le monde et en approuvant chacun dans ses préjugés et dans ses passions, j'exprimai à Guillaume ma surprise que son frère l'eût si mal connu que de lui demander une chose injuste; quand je revis Pierre je parus étonné que son frère eût si peu d'amitié pour lui que de lui refuser une légère faveur. Ainsi je cessais d'être intrigant pour devenir tracassier; je n'étais plus flatteur, mais je devenais médisant. Enfin je mettais beaucoup d'appareil dans mes grands repas; mais je comptais strictement avec mon

cuisinier. Tout en restant fastueux, je faisais quelques pas vers l'avarice.

C'était surtout ma vanité que M. Leblond se plaisait à provoquer. Je me croyais encore jeune, aimable; je me croyais une expérience consommée en fait de galanterie; je faisais l'agréable et l'important auprès des jolies femmes, et je donnais des leçons de séduction aux jeunes gens, comme M. Dolignac s'était permis de m'en donner à ma sortie du collége. Dans mon âge mûr je n'avais fait la cour aux femmes que par calcul. En approchant de la vieillesse je rétrogradais vers les folies de la jeunesse. Plus mes moyens de plaire diminuaient, plus j'avais la prétention de plaire, plus je me flattais d'être aimé. De toutes les femmes du pays, madame Dervière était sans contredit la plus belle. Elle avait pour l'ami de son père une bonne et vive amitié qu'elle ne se faisait aucun scrupule de montrer. Je vantais ses charmes à M. Leblond. M. Leblond me faisait remarquer l'amitié qu'elle me témoignait. Il alla jusqu'à me faire entendre qu'il la croyait sensible à mon mérite. Pour peu que M. le baron voulût s'en donner la peine, il voyait la vertu de madame Dervière en péril. Je lui imposai silence d'un ton grave. « Ah Dieu! « moi songer à porter le trouble dans le ménage de la « fille de mon ami! Qu'il ne vous arrive plus de me « tenir un semblable langage. » M. Leblond se tut; mais ces mots qui lui étaient échappés lui valurent de ma part plus de douceur et d'amitié; j'en fus plus empressé à faire le galant auprès de madame Dervière.

Mon cousin César avait remarqué les nouveaux ridicules dont j'étais atteint. Fidèle au plan qu'il s'était

tracé de ne plus perdre de vérités avec moi, il se gardait de vouloir me corriger. Un jour cependant, à la suite de je ne sais quelle discussion, il s'avisa de me dire qu'il croyait voir à ma mauvaise humeur, comme à beaucoup d'autres petits symptômes, que, chez moi, les passions de la vieillesse commençaient à mêler leurs nuances aux couleurs des passions de l'âge mûr qui ne m'avaient pas quitté. Je me fâchai; je lui soutins que je n'étais pas vieux. Leblond était présent; il n'était pas encore insolent avec moi; mais il se permettait quelquefois de l'être avec mes amis. Il prit mon parti d'une manière assez impertinente. « Fort bien, » me dit César un peu piqué de la patience avec laquelle je souffrais que Leblond fût impertinent, « dans ta jeu-« nesse tu t'es laissé mener par ton ami Beauclair; dans « ta vieillesse tu te laisseras mener par ton valet. » Pour prouver à César que je ne me laissais pas mener, je fis une scène affreuse à Leblond, et je lui ordonnai de sortir. Il obéit; j'étais tout glorieux de la preuve de caractère que je venais de donner. « *A la bonne heure,* « reprit César, mets-toi bien en colère contre lui, tu « n'en feras pas moins tout ce qu'il voudra. »

Le soir, Leblond vint humblement me demander pardon; je trouvai que mon valet n'avait eu des torts que par excès d'attachement pour moi, et je voulus bien, à sa prière, faire quelques démarches pour le réconcilier avec César.

CHAPITRE IV.

Evénement qui replonge Eugène dans la douleur.

Ainsi, tout occupé de vanités et de futilités, je suivais l'habitude constante de toute ma vie, de me refroidir bientôt pour l'objet qui avait vivement excité mes désirs ou mes alarmes, mon enthousiasme ou mon indignation; je ne pensais plus que fort légèrement à mon fils et à ma fille. Je laissais s'écouler l'année de noviciat de Lucile, incertain encore si je devais désirer ou craindre qu'elle prononçât ses vœux. Quant à mon fils, j'attendais de ses nouvelles avec plus de patience; je m'étais rassuré sur son sort. Que dis-je? je m'étonnais de m'être alarmé si mal à propos. « C'est « la douleur de la mort de ma femme, me disais-je, « qui m'avait présenté les choses sous un aspect triste « et défavorable. Mon fils s'est battu; eh bien! il est « brave; c'est une vertu. Il est parti, rien de plus na- « turel dans un jeune homme que ce désir de voyager. « Il a quitté Turin avec une maîtresse; est-ce vrai « d'abord? Mais je veux que cela soit; il est aimable, « aimé des femmes; il tient de son père. » Aussi vain pour le compte de mon fils que pour mon propre compte, je vantais à mes amis ses brillantes qualités, sa tendresse pour moi, et le mérite du gouverneur avec lequel il voyageait.

Trente personnes dînaient au château. On était au dessert. Je tenais la parole, et tous mes convives m'écoutaient avec respect et complaisance. Je parlais de mon fils ; je racontais les prodiges de son enfance et son esprit précoce. En quelque lieu qu'il fût j'étais sûr qu'il me faisait honneur. Un de mes gens me remet une lettre. Elle vient de Rome ; elle est d'une écriture inconnue. Je m'arrête dans l'éloge que je faisais de mon fils ; je me sens une inquiétude bien naturelle, vu la mauvaise conduite qu'il a menée et dont je n'ai fait confidence à personne ; j'ouvre la lettre : dès les premiers mots, elle m'échappe des mains et je pousse un cri douloureux. Guillaume et César volent à moi. Je donne la lettre à lire à Guillaume. Quel coup de foudre ! Le secrétaire d'ambassade à la cour de Rome m'apprend que mon malheureux fils, assailli le soir, en sortant de chez une courtisane, est tombé mort d'un coup de stylet dans le cœur.

Le voilà, ce malheur encore plus affreux pour moi que la mort de mon père ! De tous les événements de ma vie, voilà celui qui m'a le plus cruellement déchiré. J'en appelle à tous les pères qui ont subi cette horrible épreuve, leur imagination peut-elle concevoir une peine égale à celle dont ils ont été frappés, quand ils se sont vus certains de la mort de leur enfant ? Car, dans ces épouvantables malheurs, celui qui voit doute encore, il voudrait douter au moins ; il parle encore à l'être qui a cessé de vivre. Le silence de cet être chéri commence son supplice. Ah ! si cette mort prématurée me causa une douleur si profonde et si vive à moi, homme léger, toujours vain, encore cupide, habitué

depuis long-temps à me replier exclusivement sur moi-même, qui n'avais eu pour ainsi dire que des accès de tendresse paternelle, qui toujours avais négligé d'en remplir les devoirs et qui me trouvais puni de cette négligence par la sécheresse d'ame et la mauvaise conduite de mon fils, quelle doit donc être la douleur du père qui, toujours tendre, toujours inquiet, toujours soigneux, a déja vu, avec délices, croître et se fortifier dans l'ame de son fils les talents, l'honneur, les bons et généreux sentiments, et qui, tout à coup, voit cette jeune plante se flétrir avant l'âge, voit mourir à vingt ans cet objet de toutes ses affections, cette espérance, cet appui, cette gloire de ses vieux jours! C'est ici qu'on serait tenté de murmurer contre la Providence. L'ordre est interverti; le fils tombe avant le père. Plus ce malheureux père a été juste et bon, plus il souffre; plus il a bien mérité, plus il est puni. Mais non; la Providence est juste, même dans ses rigueurs. Au fond du cœur de ce bon père il existe un témoignage consolateur qu'il est frappé par un coup qu'il n'a pu prévoir ni empêcher. Au fond du cœur de ce père frivole et négligent s'élève un cri accusateur: Les fautes et la mort de son fils sont son ouvrage.

Ce cri accusateur ne se faisait que trop entendre dans mon ame. Mes convives avaient disparu. J'étais resté seul avec mes amis; ils me prodiguèrent les plus tendres consolations. Elles furent sans succès. La fin terrible de mon fils me rappelait celle du malheureux Beauclair. « Que je suis justement puni, me disais-je, « d'avoir suivi les conseils et les exemples de ce per- « vers égoïste! Pour avoir tenté de me détacher des

« autres et de porter sur moi seul tous mes soins et « toute ma tendresse, ai-je été plus heureux? Non, le « peu de bonheur qui m'est échu s'est trouvé moindre « parce qu'il n'a réjoui que moi; et quand la mort me « frappe dans mon fils, je me sens arraché brusque-« ment à ce déplorable système, et douloureusement « convaincu que l'absence totale d'affections est une « chose impossible, monstrueuse et contraire à notre « nature. »

Après quelques jours, mes amis furent plus heureux dans leurs efforts. Sans cesser de pleurer mon fils, je sentais pénétrer jusqu'à mon cœur la douce et consolante éloquence de mon cousin César.

Le tableau du bonheur de Guillaume vint ranimer et envenimer mes blessures. Dervière éprouvait dans sa santé une amélioration sensible, qu'il devait au retour du printemps, mais surtout aux soins et à la tendresse de son beau-père et de sa belle-mère, joints à la tendresse et aux soins de sa femme et de sa fille. On se croyait sûr de le conserver. Qu'elle joie pour Guillaume et pour sa famille! Guillaume reçut une lettre de son fils. Dans une marche difficile, le courage et le sang-froid de ce jeune homme avaient contribué puissamment au salut de l'armée française. Son général l'avait choisi pour aide-de-camp. Le ton de sa lettre était celui d'un brave et loyal militaire, d'un fils tendre et respectueux, d'un bon et honnête jeune homme. J'étais présent quand cette lettre arriva chez Guillaume. « Morbleu », dit Guillaume après l'avoir lue et en prenant une attitude militaire, « je reconnais mon « sang. Il y a de la bravoure dans notre famille. Mon

« père n'a-t-il pas fait la guerre avec le tien, Eugène? « N'ai-je pas servi à la Martinique? Mais mon fils surpasse mon père et moi. A vingt-six ans, capitaine! « aide-de-camp! Quel honneur! » Laure était dans l'ivresse, et Guillaume semblait encore plus jouir de la joie de sa femme que de la sienne. Mon cousin César s'écriait avec Horace :

Fortes creantur fortibus et bonis. *

Je sortis de la maison de Guillaume : son bonheur m'était insupportable.

« Ainsi donc, me disais-je, voilà Guillaume heureux « et fier de son fils, de sa fille, de son gendre; et moi « je suis sans famille; ma fille gémit dans un cloître et « je n'ai plus de fils. Hélas! m'écriai-je, me voilà seul « et abandonné. » — « Ingrat », me dit tendrement mon cousin César, qui, malgré son grand âge, avait couru assez lestement sur mes pas, « pleure, mais ne « te plains pas d'être abandonné. N'as tu pas des amis? » Il me ramena chez Guillaume, et ces généreux amis eurent la délicatesse de comprimer leur joie et de ne s'occuper que de ma douleur.

* Horat. liv. IV, od. 4.

Un glorieux enfant sort d'un glorieux père.

Traduct. de M. Daru.

CHAPITRE V.

Entrée en scène d'un nouveau personnage.

Quelques jours après celui où l'on avait reçu des nouvelles du fils de Guillaume je traversais lentement, et pensant à mon fils, l'avenue de pommiers qui sépare la maison de Guillaume de mon château. Un jeune homme marchait derrière moi. Il m'atteint, il m'aborde. « Monsieur, me dit-il en m'ôtant son chapeau, j'ar-« rive à l'instant dans le pays; faites-moi le plaisir de « m'indiquer la maison de M. Guillaume Delorme. » — « La voilà, lui dis-je; venez, je vais moi-même « chez Guillaume. » — « Ah! grace au ciel, s'écrie-t-il, « me voici donc au terme de mon voyage. Il y a loin « de Paris à Coutances, sur-tout quand on vient à « pied. » J'examinai ce jeune homme. Hélas! il paraissait n'avoir que l'âge de mon malheureux fils, et sa vue renouvela mes douleurs. Le ton à la fois aisé et poli avec lequel il s'était adressé à moi semblait démentir son modeste habit. Il était vêtu comme ces porte-balles qu'on rencontre sur les routes à l'approche des villes où il y a une foire. Il avait des guêtres, un bâton au lieu d'une canne; un mouchoir de couleur était attaché négligemment autour de son cou, et ses épaules étaient chargées d'un sac de soldat. Lui-même m'examinait fort attentivement, et tout en approchant de la

maison de Guillaume : « Pardon, me dit-il, mais n'au- « rais-je pas l'honneur de parler à M. le baron de Sen- « neville? » — « Précisément. Mais, pardon à mon « tour, je ne me rappelle pas... » — « Je le crois bien, « j'étais si jeune quand vous veniez chez mon grand- « père. Quant à moi, voyant un homme de votre âge, « bien mis, et traversant à pied cette belle avenue, je « me suis douté que c'était un des deux amis. J'ai si « souvent entendu parler de vous et de M. Guillaume. » — « A qui donc, s'il vous plaît? » — « C'est ce que je « vais vous dire en présence de votre ami. »

Nous étions arrivés chez Guillaume. Il était dans son cabinet avec la petite Julie, et lui faisait répéter une fable de La Fontaine. C'était, depuis quelque temps, sa fable chérie, celle dont il commençait si bien à mettre la morale en pratique, *le Vieillard et les trois jeunes Hommes*. « Tiens, lui dis-je, voilà un jeune « voyageur à qui j'ai indiqué ta maison, et qui pique « vivement ma curiosité. Il nous connaît et je ne le « connais pas. » — « Hélas! messieurs, dit le jeune « homme, je suis Charles, le petit-fils de votre ami « Duverdier. » — « De Duverdier! » nous écriâmes- nous à la fois Guillaume et moi. Guillaume ouvrit ses bras au jeune Charles, qui s'y jeta avec transport. « Oh! oh! » dis-je en l'embrassant à mon tour, mais avec plus de sang-froid que Guillaume, « eh! que ve- « nez-vous faire ici, jeune homme? » — « Le petit-fils « de ce monsieur Duverdier qui me faisait de si drôles « de contes, quand il venait passer ses vacances chez « mon bon-papa », dit Julie, en approchant un fauteuil et forçant Charles à s'asseoir. « Que je suis aise de le

« voir! Eh! mais, mon Dieu! comme il paraît fatigué! « Je vais chercher du cidre, des fruits, du vin; il faut « qu'il se rafraîchisse, qu'il se repose. » — « Oui sans « doute, dit Guillaume, et préviens en même temps « ta mère, ta bonne-maman, toute la maison, que le « fils d'un ami nous arrive. »

« Oui je vous reconnais, continua Guillaume d'une « voix émue; voilà les traits de votre aïeule, cette « bonne et aimable Louise. Je crois encore la voir, « pour la première fois, dans cette pension du fau- « bourg St-Jacques qui lui servit d'asyle contre les pro- « jets de sa belle-mère. » Julie ramena bientôt Laure, Dervière et sa femme. Madame Dervière ne pouvait croire que ce fût là ce petit Charles qu'elle avait vu à l'âge de quatre ans, lors de son voyage à Paris. Charles fut comblé d'amitiés, accablé de questions.

« Vous savez, nous dit-il, que mon grand-père n'a « pas laissé une brillante succession. Après lui cette « succession fut partagée entre mon père et ses deux « sœurs, qui sont établies en Provence, et que je « ne connais pas. Mon père, comme vous le savez « aussi, n'était pas d'un caractère à grossir sa part. Il « avait hérité des vertus, des talents et du bon cœur « de mon aïeul. On prétend que ce ne sont pas tou- « jours là des moyens de faire fortune. Il y a deux ans « que mon père est mort. Quelque temps auparavant, « j'avais eu le malheur de perdre ma mère, et je me « trouvai à dix-sept ans orphelin, pauvre, et sous la « tutelle d'un vieux cousin qui me fit bien valoir « toutes les dépenses que lui causait mon éducation. « Il y a six mois que je suis sorti du collége. Mon

« cousin m'a fait entrer chez un procureur. C'est une « vie fort ennuyeuse pour un jeune homme qui n'a pas « d'argent à dépenser, et je ne vois pas trop ce qu'on « peut y apprendre de bon. Je me suis souvenu de la « longue amitié qui a existé entre M. Guillaume De- « lorme et mon grand-père; soudain je me suis senti « de grandes dispositions pour le commerce et un vio- « lent désir de l'apprendre sous M. Guillaume. Je me « suis bien gardé de vous écrire; vous n'auriez peut-être « pas voulu me recevoir sans le consentement de mon « tuteur, qui, pour me faire pièce, aurait peut-être « jugé à propos de le refuser. J'ai vendu quelques ef- « fets pour faire ma route; j'ai rassemblé ceux qui me « restent dans ce sac, qui m'a paru un peu lourd à « porter; je suis parti à pied, sans dire adieu à per- « sonne, et je viens vous demander votre amitié, vos « conseils et du travail. » — « Sois le bien venu dans « ma maison, lui dit cordialement Guillaume. Oui, « j'acquitterai envers toi la dette de l'amitié; je n'aban- « donnerai pas le petit-fils de Duverdier. »

Avant la fin de la matinée, il était décidé que, dès le lendemain, Charles entrerait dans la manufacture, en qualité de commis, qu'il aiderait Dervière et sa femme dans leurs travaux, qu'il viendrait avec eux passer les dimanches chez Guillaume, qui se faisait une fête de le traiter comme le fils de la maison. « Jeune homme, lui dit Dervière, j'ai commencé comme « vous. Puissiez-vous mériter à votre tour la confiance « et l'estime de notre commun bienfaiteur? » — « Et « moi donc, reprit Guillaume, à la Martinique, c'est « ainsi que je fus reçu par ce bon M. Moreau. J'espère

« que Charles fera son chemin comme mon gendre et « comme moi. » Guillaume écrivit au vieux cousin de Charles qu'il se chargeait volontiers de le remplacer dans ses fonctions de tuteur. Charles joignit une lettre à celle de Guillaume. Il priait son cousin de lui pardonner le mystère qu'il lui avait fait de son départ; il l'assurait de son respect et de sa reconnaissance; il le conjurait de n'être pas inquiet sur son sort : il avait retrouvé un père dans Guillaume. Le vieux cousin ne fut pas fâché d'être délivré de Charles. Il n'y avait rien à gagner pour lui dans l'administration des biens du jeune homme, qui ne possédait ni rentes, ni terres, ni maisons.

J'avais partagé de bon cœur la joie que l'arrivée du petit-fils de Duverdier causait à Guillaume. En y réfléchissant, je trouvai que mon ami Guillaume était un peu imprudent de recevoir et de prendre en amitié un jeune homme qui n'avait d'autre répondant que lui-même, d'autre papier que son extrait de baptême, d'autre recommandation que sa bonne mine et le nom de son grand-père, et dont la démarche annonçait une tête vive et un esprit romanesque. Je fis part de mes réflexions à Guillaume; il me répondit qu'au risque d'être dupe, il tendrait toujours la main à l'homme qui viendrait implorer son appui, quand même il lui serait absolument étranger; qu'à plus forte raison, sa maison et son cœur seraient toujours ouverts au petit-fils de son ami. Je fus fort étonné que mon cousin César qui survint et qui se piquait d'être très-circonspect, pensât absolument comme Guillaume. Après avoir causé quelque temps avec Charles, César nous

assura que ce jeune homme méritait tout notre intérêt. « Il possède ses auteurs, nous dit-il, presque aussi « bien que son grand-père ; il sait la musique, l'italien, « un peu de dessin. Je suis vieux ; Guillaume vieillit ; « tout en s'instruisant dans le commerce, Charles peut « être très-utile à l'éducation de notre chère Julie. » Il parlait ainsi devant la petite-fille de Guillaume. « Oh ! mon bon vieux cousin, s'écria-t-elle (c'était le « nom qu'elle donnait à César), que je vous embrasse « pour l'excellente idée qui vous est venue. »

Charles répondit à l'accueil que lui avait fait Guillaume par une franche amitié, par une excellente conduite, par un travail assidu, par la plus zélée et la plus active reconnaissance. Outre la correspondance et la tenue des livres dont il fut bientôt en état de se charger, il était le piqueur des ouvriers, il inspectait les métiers, il faisait et transportait lui-même les ballots de marchandises, il se multipliait et valait à lui seul quatre commis. Guillaume et Dervière admiraient la capacité de ce jeune homme, et le croyaient destiné à faire un grand négociant. Il était respectueux et prévenant auprès de madame Dervière, charmait par sa gaieté Laure la bonne grand'maman, avait mille égards pour moi, s'instruisait avec Guillaume, et se plaisait à faire causer César. Ce vieillard, qui avait beaucoup aimé Duverdier et sa femme, remarquait, en pleurant et en riant de joie et de tendresse, que leur petit-fils avait les traits et la sensibilité de sa grand'mère, le bon cœur et la vivacité de son grand-père. Charles était aimé de tout le monde, mais surtout de Julie. Il mettait de l'amour-propre à enseigner

ce qu'il savait à sa jeune écolière. Cette jeune fille faisait de rapides progrès sous les leçons de son nouveau maître, et lui en témoignait tout haut la plus vive reconnaissance. Les bons soins de Charles contribuèrent encore à fortifier la santé de Dervière. La gaieté que l'arrivée de ce jeune homme répandit dans la famille de Guillaume augmenta mes chagrins et mon humeur.

CHAPITRE VI.

Tracasseries et fatuité d'Eugène.

La nouvelle de la mort de mon fils avait suspendu les petites tracasseries que j'avais involontairement suscitées entre mes amis. Pour me distraire, Leblond s'avisa de me faire remarquer que Charles semblait avoir plus d'affection, plus de reconnaissance pour madame Dervière que pour les autres personnes de la famille de Guillaume. Fidèle à ma manie de supposer aux actions les plus simples et les plus innocentes des motifs et des intentions coupables, je n'eus pas de peine à me persuader que Charles était épris de madame Dervière. J'étais sûr qu'il y perdrait ses peines et ses soupirs. Madame Dervière aimait trop son mari, le jeune homme était trop candide, trop gauche, trop novice. « Ah, dit mon perfide valet, si monsieur ne « m'avait imposé silence sur cet article, je lui dirais

« que je connais un homme moins gauche et moins no-
« vice que M. Charles Duverdier, et si cet homme le
« voulait bien, je ne sais trop ce que deviendrait l'amour
« de madame Dervière pour son mari. » Au lieu de me
fâcher cette fois : « Tais-toi, flatteur, lui répondis-je
« en souriant, quelle idée as-tu donc de moi et de la
« vertueuse madame Dervière? » Ce discours de Leblond
ne laissa pas de me faire impression. Et bientôt je me
persuadai que j'étais atteint du plus profond amour
pour la fille de mon ami Guillaume, mais j'avais la dé-
licatesse de ne pas vouloir y céder. Cependant, comme
elle continuait de me témoigner la plus sincère amitié,
je crus avoir touché son cœur. Dans cette confiance,
je balançai quelques jours encore entre mes scrupules
et ma passion. Je faisais confidence à Leblond de tout
ce qui se passait dans mon cœur. Il parvint à vaincre
mes scrupules ; je me livrai tout entier à mon amour,
et je devins le plus ridicule des fats. Je fis mille extra-
vagances dont madame Dervière, le plus long-temps
qu'il lui fut possible, feignit de ne pas se croire l'objet.
Quand elle fut obligée de s'en apercevoir, elle y ré-
pondit avec beaucoup de ménagements pour ma vanité.
Mais il fallut bien qu'elle finît par s'expliquer très-
sérieusement et de manière à m'ôter tout espoir : je ne
le perdis pas. Je me flattai que le temps et mon adresse
triompheraient de sa froideur. Malgré les embarras que
leur causaient mes travers, Guillaume, Laure et leur
fille s'en affligeaient bien plus pour moi que pour eux-
mêmes. Dervière riait avec mon cousin César de mon
amour pour sa femme, qu'il n'avait pas eu de peine à
deviner et qui ne lui causait pas la plus légère inquié-

tude. La petite Julie, espiègle et naïve enfant, se moquait de mes prétentions à la jeunesse.

La manière dont madame Dervière accueillit mes ridicules prétentions fit renaître mes soupçons sur Charles. Il faut convenir qu'aux yeux d'un homme qui voit le mal partout il y avait de quoi se méprendre. Madame Dervière avait pour Charles les soins et la tendresse d'une mère. Leblond, dont l'ame était susceptible de vilaines passions, avait conçu une haine très-vive contre Charles. J'ai su, depuis, que Charles avait plus d'une fois relevé vivement Leblond, qui se permettait de s'égayer à mes dépens. Leblond, piqué de quelques mots de mépris qui étaient échappés à Charles, et craignant que Charles ne cherchât et ne parvînt à m'éclairer sur son compte, s'était promis de ne laisser passer aucune occasion de nuire à ce jeune homme. Un jour il vint avec empressement m'avertir qu'il avait remarqué plusieurs entretiens mystérieux entre Charles et madame Dervière. A cette nouvelle, je devins jaloux, je devins furieux. « Eh quoi ! un jeune « homme, un enfant qui n'a pas vingt ans, parvien« drait à réussir auprès d'une femme qui m'a résisté ! » Je chargeai Leblond de continuer ses observations. Il me confirma ses premiers rapports; il m'en fit d'autres bien plus effrayants. « Plus de doute, ils s'aiment, ils « s'entendent. » Que mon amour-propre se sentit cruellement humilié !

Bientôt nous découvrîmes que la femme de chambre de madame Dervière, et Jacques, un vieux valet de Guillaume, étaient initiés dans ces mystères. « Oh ! « c'est trop fort ! Corrompre des valets, méconnaître

« toutes les lois du devoir et de la reconnaissance, « abuser de l'hospitalité qui lui a été accordée pour « séduire la fille et la femme de ses bienfaiteurs! Per- « vers et insensé jeune homme! » Ce dépit, que je pris pour un beau mouvement de vertu indignée, me rendit méchant; je projetais de révéler à Guillaume, à Laure, à Dervière tout ce qui se passait. N'était-ce pas un service à rendre à madame Dervière que de l'arrêter sur le bord du précipice? Seulement, avant de parler, je voulus être sûr de ce que j'allais dire. Je chargeai Leblond de m'amener le vieux valet de Guillaume. C'était un dimanche; toute la famille était réunie. J'interrogeai sévèrement le vieux Jacques sur l'objet de ses conférences secrètes avec madame Dervière et M. Charles. « Chut, silence, me dit ce bonhomme; « puisque vous avez des soupçons, je veux bien vous « dire la chose; mais ne nous trahissez pas. C'est une « fête, c'est une surprise que la fille de notre maître « veut donner à son mari pour le rétablissement de sa « santé, à son père, pour les bonnes nouvelles que « monsieur a reçues de son fils. » — « Une fête? » — « Oui, une fête, et madame Dervière s'est adressée à « M. Charles, qui a de l'esprit comme un diable, pour « les devises et les chansons. N'en parlez-pas; c'est ce « soir même que la fête a lieu. Pardon si je vous quitte; « mais nous avons tant d'occupations! les guirlandes, « le repas, il faut que tout cela soit fait à l'insu de « monsieur; mais je suis fin; il ne saura rien. Ah! « monsieur, quel bonheur pour moi de fêter mon bon « maître! » Je fus un peu déconcerté de la confidence. « Allons, me dit Leblond en ricanant, nous nous

« sommes trompés; c'est une fête, mais Dieu sait où « l'on arrive avec ces surprises ménagées à des pères « et à des maris! » Le traître ne croyait pas si bien dire. Je me souvins de la fête que ma femme m'avait donnée, de concert avec mon secrétaire. Je me souvins de celle que j'avais donnée à Châlons à M. Durand, et je crus que la fête qui se préparait était aussi perfide. Mais quelle différence! Ici tout partait du cœur.

Nous étions en été, la soirée était superbe, point de drame, point de pastorale; un orchestre champêtre; de gros bouquets; un bal de paysans vivement mis en train par Charles, Julie et les enfants de Pierre Delorme; quelques lampions qu'on trouva une illumination superbe; des pétards, des médaillons chargés de devises simples et franches : voilà en quoi consistait la fête. Elle fut terminée par des couplets de Charles, chantés par la petite Julie. Il y en avait pour tout le monde, pour Guillaume, pour sa femme, pour son fils, pour sa fille, pour Dervière, pour César et pour moi. On y remarquait bien moins d'esprit, d'élégance et de correction que de naïveté, de gaieté, de bonhomie et de sincère amitié. Je reçus assez froidement ceux qui m'étaient adressés. Guillaume et sa famille étaient émus, enchantés. Ils en prirent tous encore plus d'amitié pour le petit-fils de Duverdier.

CHAPITRE VII.

Eugène repart pour Paris.

Cette amitié de Guillaume et de sa famille pour le jeune Charles éprouva bientôt quelque altération. Je continuai d'avoir des soupçons sur Charles; je dois dire que, sans les insinuations de M. Leblond, je ne m'y serais pas obstiné. Mais ce drôle, voyant dans les rapports qu'il me faisait un moyen de me plaire et de fonder son empire sur moi, savait à propos envenimer les faits, et même en inventer; il paraissait certain des prétentions de Charles sur madame Dervière; tour à tour il plaisantait ou gémissait sur la vertu de la femme et sur la bonne-foi du mari. Dans ma jeunesse, M. Dupré, élégant Parisien, avait secondé mes extravagances; dans ma vieillesse, M. Leblond, rusé Normand (il était de Gisors), me suggéra des folies auxquelles je n'aurais pas pensé. Dupré m'avait aidé dans mes volontés; Leblond me fit souvent vouloir ce qu'il voulait lui-même. Je le croyais, je me plaisais à le croire. Par suite de l'inconséquence de mon caractère, au lieu de reconnaître que le dépit me poussait vers ces odieuses conjectures, je me persuadai que je n'étais animé que par de nobles et vertueux motifs, et je me crus obligé en conscience de laisser entrevoir mes soupçons à Guillaume, à Laure et même au mari.

Si je leur avais franchement exposé mes ridicules

soupçons, tout se serait bientôt éclairci; mais j'exprimais mes craintes par des demi-phrases et des réticences; je n'affirmais rien; je professais la plus grande confiance dans la vertu de madame Dervière; tout mon fiel se tournait contre Charles.

Le bon Dervière, qui avait ri de mes prétentions sur sa femme, eut la faiblesse de s'alarmer de celles que je supposais à ce jeune homme. Involontairement Laure et Guillaume lui-même devinrent plus froids pour Charles. Quelques nuages s'élevèrent entre les personnes qui composaient la famille de Guillaume. Il y eut de l'humeur, quelques légères querelles. Chacun craignant d'aller trop loin, se tenait sur la réserve; on évitait de s'expliquer, et ces bonnes gens semblaient s'obstiner à fuir avec soin un éclaircissement qui aurait tout terminé. Mon cousin César voyait clairement que c'était moi qui provoquais et fomentais ces soupçons et ces débats. Mais j'étais plus actif dans mes tracasseries que ce bon vieillard ne pouvait l'être dans ses efforts pour ramener nos amis au calme et à la raison. M. Leblond était joyeux et triomphant. Pour moi, malgré le plaisir que le succès d'une tracasserie ne peut manquer de causer à un tracassier, je n'en étais pas plus heureux. Charles me boudait; madame Dervière rejetait encore avec plus de dédain les hommages que je m'obstinais à lui rendre; souvent je me reprochais à moi-même mes petites méchancetés, et la petite-fille de Guillaume m'en voulait beaucoup pour quelques observations malignes qui m'étaient échappées devant elle sur M. Charles, son ami et son précepteur.

Piqué de l'inutilité de mes démarches auprès de madame Dervière, toujours ennuyé de la vie de province, je tournais encore de temps en temps mes regards vers Paris et vers les places que j'avais perdues; je continuais d'affecter auprès de mes amis le plus grand éloignement pour toute espèce d'ambition; je n'osais leur laisser entrevoir mes secrets désirs; moi-même je ne savais si je devais me rejeter encore dans le tourbillon du monde. Hélas! je n'avais plus même à mettre en avant le prétexte de travailler à l'avenir de mes enfants.

J'étais fort riche. La mort de mon fils ne changeait rien à ma fortune tant que ma fille n'avait pas prononcé ses derniers vœux. En supposant qu'elle persistât dans sa résolution, j'avais si bien stipulé les articles de mon contrat de mariage qu'une grande partie de la dot de ma femme devait me rester, et depuis long-temps, j'avais acquis par moi-même de grands biens sur lesquels la famille de M. Menu ne pouvait avoir aucun droit. J'avais cru de mon intérêt de flatter dans mes lettres la vanité de mon beau-père et de le bien convaincre de mon sincère attachement. Il y était sensible; dans ses réponses il ne cessait de me nommer son cher fils. L'année de noviciat de ma fille touchait à sa fin. Je reçus une lettre de M. Menu qui me pressait vivement de venir à Paris, non pas pour engager ma fille à rentrer dans le monde (la mort de son frère semblait avoir donné plus de force encore à sa vocation), mais pour assister à son sacrifice. M. Menu me donnait d'ailleurs des nouvelles bien faites pour éveiller mon ambition. Il m'apprenait la mort d'un grand,

que j'avais regardé comme mon ennemi et qui n'avait peut-être jamais pensé à moi. Il m'annonçait que le duc de S***, ce seigneur avec lequel j'avais été lié sous le règne précédent, le parrain de mon malheureux fils, venait de rentrer en faveur. « Eh bien! » dis-je à Leblond, en lui montrant la lettre de mon beau-père, « voilà pourtant des espérances; je pourrais de nou-« veau jouer un grand rôle. » Ce bon garçon ne manqua pas de m'engager à profiter de l'amitié du duc de S***. J'hésitais sur le parti que je devais prendre; je commençais à porter dans mes désirs et dans mes actions cette lenteur et cette incertitude qui forment le caractère distinctif de la vieillesse, sur-tout chez un homme dont la vie a été mal employée. A-peu-près décidé cependant à retourner à Paris, je m'avisai de consulter César. J'y étais poussé par la vanité; j'étais bien aise de lui prouver qu'il me restait encore des amis puissants. Je m'attendais qu'il allait me conseiller de rester en province, et je me préparais d'avance à lui répondre. Quelle fut ma surprise! « *A la bonne* « *heure*, » me dit-il; « mais quoi! » ajoute-t-il, en souriant, « n'es-tu pas exilé? » — « Oui, sans doute, » lui dis-je, un peu déconcerté; « mais je peux voyager se-« crètement, et, grace à mes amis, je ne cours aucun « danger. » — « Ah! fort bien, » reprend César. Et le voilà qui échauffe, excite, encourage mon ambition et ma vanité. Il croit que j'aurais le plus grand tort de négliger cette occasion favorable de reparaître et de briller à Paris. J'étais tout surpris de voir mon cousin le bossu entrer si vivement dans mes idées.

Une nouvelle lettre de mon beau-père m'apprit qu'il

s'était présenté au duc de S***, qu'il en avait été très-bien reçu, que le duc lui avait demandé de mes nouvelles avec le plus vif intérêt. Il y avait à la disposition du duc un emploi magnifique et qui me convenait à merveille ; mon beau-père n'avait pas osé le solliciter pour moi ; mais il ne doutait pas que, si j'arrivais promptement, je ne l'emportasse sur tous les concurrents. Il n'y avait plus à balancer : je partis.

Mon cousin César n'eut qu'à se féliciter du conseil qu'il m'avait donné. A peine avais-je quitté mes amis, qu'on s'expliqua, qu'on s'entendit. Charles fut pleinement justifié, sans qu'on eût même besoin de lui laisser voir les soupçons que j'avais eus sur son compte. On reprit pour lui toute l'amitié qu'il avait d'abord inspirée et qu'il n'avait jamais cessé de mériter, et la petite Julie, dans la joie que lui causait cet heureux changement, ne se gênait pas pour dire tout haut qu'on s'aimait bien mieux et qu'on était bien plus tranquille chez son bon-papa, depuis qu'on ne m'y voyait plus.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Vie d'un homme de soixante ans qui veut encore être jeune.

En montant en voiture, je m'étais rappelé les voyages rapides que jadis j'avais faits de Châlons à Paris. J'avais dû mes succès alors à ma promptitude ; et, comme cette fois il s'agissait encore de solliciter, je me proposai de marcher aussi vite que par le courrier. Mais j'avais passé la soixantaine ; je craignais la goutte et les rhumatismes ; le jour, je me sentais incommodé par la chaleur ; la nuit, j'aurais pu prendre du froid. Il fallait faire de longues pauses dans les auberges. M. Leblond avait pour ma santé des attentions excessives et minutieuses qui ne contribuèrent pas peu à me retarder. Je voulais regagner le temps perdu, en pressant les postillons ; mais je ne savais plus semer l'argent sur la route comme un jeune homme. Je croyais être généreux, en payant les guides comme je les avais payés quarante ans auparavant, et j'étais tout étonné qu'ils

me trouvassent avare. Je me fâchais, ils murmuraient et ne m'en menaient pas plus vite. A chaque poste, M. Leblond avait avec eux, pour les intérêts de son maître, une dispute qui durait souvent plus que je n'aurais voulu.

J'arrivai à Paris. Après quelques heures d'un repos nécessaire, je fis avec soin ma toilette, et je me présentai chez le duc de S***. J'en fus très-bien reçu; mais la belle place que mon beau-père m'avait fait espèrer avait été donnée, le matin même, à un parent du duc, gentilhomme de Gascogne, venant de plus loin que moi, qui, sans se donner le temps de faire sa toilette, à peine descendu de voiture, avait couru, sollicité, mis en jeu tous ses amis, et n'avait songé à se reposer de son voyage qu'après s'être assuré qu'il était nommé.

Je fus consterné de la nouvelle; le duc me rendit quelque courage, en me comblant d'amitiés. Il me promit qu'il trouverait les moyens de me dédommager. Nous nous examinions tous les deux avec beaucoup d'attention. Nous ne jugeâmes pas à propos de nous faire part de nos remarques; mais je le trouvai considérablement vieilli : il avait dix ans de moins que moi. J'eus bientôt occasion d'observer que son humeur était changée, comme sa figure. Il me témoignait une grande amitié; mais elle était plus protectrice qu'affectueuse. Il était gourmé, fier de ses places et de son nom, sévère sur les mœurs et l'étiquette. Sa sœur, la comtesse de P***, qui, pendant nos courses dans la forêt de Fontainebleau, m'avait fait un si brillant éloge de la belle Agnès Sorel, était devenue dévote.

J'avais conservé mon hôtel; je remontai ma maison sur un ton à-la-fois économique et fastueux, et, suivant les conseils de mon beau-père et de M. Leblond, je résolus de chercher d'autres protecteurs, sans négliger toutefois le duc de S***. Ceux que j'avais crus mes ennemis les plus acharnés étaient morts ou retirés; j'avais conservé une très-grande opinion de mon mérite; je ne pouvais manquer d'être appelé bientôt à quelque place supérieure; mais je trouvai sur mon chemin et à toutes les portes où je frappai des concurrents plus jeunes, plus alertes et plus actifs que moi. C'étaient les fils et les petits-fils des camarades de ma jeunesse et de mon âge mûr que je traitais d'enfants, et qui étaient des hommes faits et des pères de famille. J'eus la mortification de m'en voir préférer plusieurs, précisément parce qu'ils étaient plus jeunes que moi.

Dès le lendemain de mon arrivée j'avais été voir ma fille; elle avait, me dit-elle, tout-à-la-fois craint et désiré ma visite. Elle était encore consternée de la mort de son frère; mais, comme mon beau-père me l'avait annoncé, cet événement n'avait fait que la confirmer dans sa résolution de renoncer au monde. Le repentir de sa faute et l'exaltation de sa tête l'avaient jetée dans la plus fervente piété. J'essayai faiblement de la détourner de sa vocation. Je n'avais plus de courroux contre elle; son repentir méritait mon estime et même mon admiration. Je pensais quelquefois qu'avec sa fortune elle aurait pu faire un grand mariage qui n'aurait pas été nuisible à mon ambition; mais, en dépit des réflexions que me suggéraient la raison, mon in-

térêt et la vanité, je ne pouvais forcer mon cœur à une tendresse continue pour ma fille.

Elle consomma son sacrifice. Je fus présent à la cérémonie. J'avais eu l'amour-propre d'y inviter beaucoup de monde. Bizarre situation que celle d'un père dont la fille prononce des vœux irrévocables! Ses amis, ou du moins les gens qui se donnent ce titre, ne savent s'ils lui doivent des compliments de félicitation ou de condoléance. Je sortis du couvent dans la plus profonde tristesse.

Pour m'en distraire, et en attendant que j'obtinsse quelque succès de mes démarches, malgré mes cheveux blancs, je cherchai encore à faire des conquêtes. J'essayai de reprendre la vie que j'avais menée précédemment à Paris. Je fréquentai le monde et les spectacles; je donnai des bals et des concerts; j'attirai chez moi une société nombreuse; ma maison semblait le rendez-vous des plaisirs. Vains efforts! Les plaisirs auxquels je m'étais livré jadis avec tant de fureur, qui m'avaient procuré tant de jouissances, que je voyais encore recherchés et savourés par tant d'autres, étaient pour moi sans attrait, et cependant, par égard, par bon ton, je veillais, je jouais, je faisais le galant et le jeune homme, je feignais des extases et de l'engouement pour ce qui m'ennuyait.

Je pris de nouveau une maîtresse à l'opéra. Je l'ai déja dit; ce sont les jeunes gens et les vieillards qui font le plus d'extravagances pour les femmes. J'avais achevé de me ruiner jadis pour Caroline, de bon cœur et par amour; par faiblesse, et malgré moi, je dépen-

sai beaucoup pour ma nouvelle maîtresse. Je voulais aimer; mais mon ame était usée: je voulais être aimé; mais je n'étais plus aimable; il fallait bien que je fisse le généreux. On me menait comme un enfant; on n'attendait pas que je donnasse; on savait fort bien, tout en badinant, s'emparer de la bourse du bonhomme pour payer une marchande de modes, prendre des avances sur la pension que j'avais assurée, choisir chez un bijoutier ce qu'il y avait de meilleur goût, et lui donner mon adresse; et il fallait que je fisse des politesses et des cadeaux à un petit parent qui travaillait pour débuter à la comédie française. Au moins, quand j'étais jeune, on se cachait de moi; je pouvais croire qu'on avait quelque regret de me tromper; mais ici, je n'ai pas même la consolation d'ignorer que je suis dupe. On semble se faire une gloire et une joie de me prouver que je le suis. On me fait valoir la moindre complaisance, et l'on ne se donne pas toujours la peine de cacher la répugnance que j'inspire.

Il se trouva que ma jeune danseuse était nièce de mademoiselle Aglaé, l'ancienne maîtresse de M. de Limeuil, l'administrateur-général des vivres, dont il est question dans la troisième partie de cette histoire. Je renouai connaissance avec elle. Mademoiselle Aglaé avait fait de très-bonnes affaires; elle avait toujours eu d'excellents procédés avec ses amants. Sa sœur, danseuse émérite comme elle, avait marché sur ses traces, et les deux sœurs étaient devenues de tendres mères de famille. L'une avait quatre filles, et l'autre quatre garçons. Mademoiselle Aglaé maria sa fille aînée au fils d'un honnête bourgeois de Pontoise. Je fus invité à la

noce. C'est là que je vis une contre-danse assez singulière. Elle était composée des huit enfants des deux sœurs. Il n'y avait que deux mères; mais il y avait huit pères; et les huit pères, tous bonnes gens, sans rancune et sans préjugés, assistaient à la noce de la fille aînée de mademoiselle Aglaé, l'un comme père de la mariée, les sept autres comme amis de la maison.

J'étais trop assidu à l'opéra pour ne pas prendre parti dans les grandes querelles des Gluckistes et des Piccinistes, qui éclatèrent avec fureur à cette époque. J'ai remarqué que, dans les disputes sur les arts, la violence des partis augmente en proportion de la futilité de l'art sur lequel on dispute. Si jamais la danse excite des factions, qui peut répondre du point où l'on s'arrêtera? Je n'avais jamais eu une grande passion pour la musique; tout à coup je me persuadai que j'en étais idolâtre, et je me crus des connaissances assez profondes et assez étendues pour prononcer. Je fus d'abord un Gluckiste exclusif. Peu à peu, comme je m'aperçus que le duc de S*** et d'autres seigneurs penchaient pour son rival, je devins un forcené Picciniste. S'il faut être vrai, je ne m'amusais guère plus à l'opéra que je trouvais admirable, parce qu'il était de mon parti, qu'à celui que je trouvais détestable, parce qu'il était du parti contraire. Il m'arriva souvent d'applaudir avec transport un air pendant lequel j'avais dormi; mais, comme tous les vieux libertins, je me sentais alègre et tout réveillé dès que le ballet commençait.

Il y avait alors à Paris quelques empiriques, quelques charlatans un peu moins en crédit que ne le fut

Cagliostro quelques années après, mais qui ne laissèrent pas de trouver de crédules et riches enthousiastes. Je fus du nombre. Dupe dans ma jeunesse, un peu charlatan moi-même dans mon âge mûr, je redevins dupe dans ma vieillesse. C'étaient surtout ceux qui se vantaient de posséder des secrets merveilleux pour prolonger la jeunesse et la vie qui me trouvaient disposé à devenir leur dupe et leur prôneur. Je me souviens que j'allai à l'enterrement d'un docteur irlandais qui m'avait promis de m'initier dans une science occulte et merveilleuse : ceux qui la possédaient étaient sûrs de vivre cent ans. Malheureusement il était tombé malade, et n'avait pu se sauver de la mort avant de m'avoir appris son secret. Point de doute que si l'alchimie eût encore été de mode dans la bonne compagnie, je ne me fusse ruiné pour avoir de l'or.

C'est ainsi que je cherchais à distraire l'ennui qui me poursuivait, que j'essayais de remplir le vide de ma tête et de mon cœur. M. Leblond me flattait dans mes manies, me consolait dans mes chagrins, et de jour en jour me devenait plus nécessaire.

On m'annonce un matin qu'une dame inconnue demande à me parler. Elle entre. Elle était vêtue de noir. Sa figure était si bien cachée sous la coiffe de son mantelet, que je ne pus distinguer aucun de ses traits. D'une voix tremblante, elle exprime le désir d'être seule avec moi. Je renvoie mes gens. « Monsieur, me dit-« elle, je ne sais comment vous allez prendre la dé-« marche que je hasarde auprès de vous. » En parlant de la sorte, elle leva la tête, et je vis une jeune et jolie personne de vingt à vingt-deux ans, d'une phy-

sionomie douce et mélancolique, et qui me parut d'autant plus belle qu'elle semblait implorer ma pitié.

CHAPITRE II.

Eugène vient au secours d'une infortunée.

« Monsieur, continua cette charmante personne, « vous ne me connaissez pas, et moi, je ne vous ai vu « qu'une seule fois; c'était le jour où madame votre « fille a prononcé ses vœux. J'étais présente à cette au- « guste et touchante cérémonie; votre figure respec- « table ne démentait pas l'éloge que j'entendais faire « de vous à mes côtés. Elle m'avait inspiré dès le pre- « mier coup-d'œil la plus grande confiance. Hélas! « j'étais loin de me douter que je serais entraînée bien- « tôt par cette confiance et par mes malheurs à venir « vous supplier de m'accorder votre appui. Sauvez- « moi! sauvez-moi, mon cher monsieur! Je suis perdue, « si vous ne me tendez une main secourable. » Ici, elle ôta ses gants et joignit ses mains, qui me parurent très-blanches. Les sanglots semblèrent la suffoquer. Dans le mouvement causé par l'expression de sa douleur, son mantelet se dérangea, et je vis qu'elle avait une jolie taille; sa coiffe se rabattit sur ses épaules; de beaux cheveux blonds, de grands yeux bleus achevèrent de me rendre compatissant aux peines de la jeune suppliante. Je lui promis mes secours, mes conseils : je l'encourageai; elle se calma.

Elle m'apprit qu'elle se nommait Rosalie Valmont; qu'elle était orpheline; qu'elle demeurait chez une de ses tantes, qui avait été comédienne de province; qu'elle avait eu une autre tante religieuse au couvent de ma fille, morte depuis un mois, et qui pendant sa vie avait été brouillée avec sa tante la comédienne. Le jour où ma fille avait prononcé ses vœux, elle s'était trouvée au couvent de sa tante la religieuse, à l'insu de sa tante la comédienne. Sa tante la comédienne lui avait fait prendre le théâtre de très-bonne heure, en dépit de sa tante la religieuse. Elle n'avait jamais eu de goût pour cet état. Sa tante la comédienne avait eu sur elle de bien autres projets, et ne lui avait pas dissimulé qu'elle l'amenait à Paris pour tirer parti de sa jeunesse et de sa beauté. Mademoiselle Rosalie était trop franche pour me cacher que, dès l'âge de seize ans, elle avait eu une passion pour un jeune officier qui etait passé en Amérique et dont elle recevait quelque fois des nouvelles. Elle avait promis de lui rester fidèle; mais sa tante la comédienne faisait tout ce qu'elle pouvait pour la pervertir. Elle ajouta beaucoup d'autres détails, et répéta si souvent ma tante la comédienne et ma tante la religieuse, que l'histoire me parut un peu obscure. Je n'en étais pas moins extrêmement touché; et ce que je compris, c'est qu'elle me priait de lui donner un asyle jusqu'au retour de son jeune officier.

En écoutant mademoiselle Rosalie, je me rappelai les aventures de Louise, depuis madame Duverdier. Je me crus destiné, comme ce brave officier-général qui avait fait un testament en faveur de Louise, à pro-

téger l'innocence et la vertu; et, dès ce moment, il s'éleva dans mon cœur le désir et l'espoir de faire oublier à Rosalie son jeune officier.

Elle ne demandait qu'à vivre retirée et solitaire dans un petit réduit, jusqu'à ce que la paix ramenât nos troupes en Europe. Mon hôtel était composé d'un rez-de-chaussée, d'un premier, d'un second et d'un troisième. Depuis la mort de ma femme, je n'occupais que le rez-de-chaussée. Il y avait, au troisième, un joli petit appartement que j'avais fait meubler avec soin pour mon fils. Je pensai qu'il conviendrait parfaitement à mademoiselle Rosalie. Je la priai de m'attendre un instant dans mon cabinet, et je sortis pour consulter Leblond. Malgré mes ordres, il était sorti; le drôle commençait à ne plus se gêner pour son service. J'étais furieux contre lui et fort embarrassé de ce que j'allais faire de cette jeune personne que j'avais laissée dans mon cabinet, lorsque Leblond revint tout essoufflé. Je m'emportai; je le grondai : il s'excusa d'une manière assez impertinente, en me reprochant de ne pas apprécier son zèle autant que je le devrais. Tout en le grondant, je lui racontai la visite que j'avais reçue. Il traita mademoiselle Rosalie de friponne et d'aventurière : ma colère contre lui redoubla. Leblond, voyant qu'il fallait ménager la jeune infortunée, crut à ses malheurs, et s'attendrit sur son sort; sa vue acheva de le convertir, et, d'après les conseils de mon valet de chambre, j'installai mademoiselle Rosalie dans l'appartement du troisième. Combien elle parut reconnaissante de me voir si compatissant! Decidée à ne plus retourner chez sa tante la comédienne, elle avait

emporté de l'argent et des bijoux qui devaient suffire à sa subsistance. Je me proposai bien de suppléer à ces modiques ressources; mais, dans le premier moment, j'aurais craint de blesser sa délicatesse, en lui proposant de venir à son aide. Elle offrit de me payer un loyer; je le refusai. Elle insista; je n'allai pas plus loin. Je calculai que bien des choses pourraient se passer avant l'échéance du premier terme. Leblond ne savait ce qu'il devait le plus admirer de ma bienfaisance, ou de la noblesse des sentiments de mademoiselle Rosalie.

Elle refusa de me donner l'adresse de sa tante la comédienne. Elle lui avait appris sa fuite par un billet laissé sur sa table; elle ne doutait pas qu'à cette nouvelle sa tante d'abord ne jetât feu et flammes, mais que bientôt elle ne se calmât et ne se décidât à reprendre son ancien état. Je me gardai de révéler cette aventure à ma fille, que j'allais voir de temps en temps; mais j'appris qu'en effet une des dames du couvent était morte le mois précédent; et je fus convaincu que Rosalie m'avait dit la vérité, en parlant de sa tante la religieuse. Rosalie me parut douce, aimable, sensée, sur-tout pénétrée de la plus vive reconnaissance. Je crus avoir trouvé de quoi remplir le vide de mon cœur. Dès le lendemain de son séjour dans ma maison j'avais rompu brusquement avec ma maîtresse de l'opéra, qui s'en était bientôt consolée; car je commençais à devenir avare avec elle.

Le premier mois, au lieu d'aller dans le monde ou à l'opéra, je passai mes soirées chez Rosalie, dans son petit appartement du troisième. Elle était fort inquiète

de ne pas recevoir des nouvelles de son jeune officier, ni d'un ami par l'entremise duquel ses lettres lui parvenaient. Je la consolais, je lui jurais de ne jamais l'abandonner. De jour en jour, m'attachant davantage à elle, j'osai lui déclarer ma passion. Elle en reçut l'aveu sans s'offenser, mais sans me laisser d'espérance; elle me plaignit de l'aimer; elle devrait me quitter, me dit-elle; mais elle ne le pouvait, tant elle se sentait liée par la reconnaissance et par le sentiment d'amitié que je lui avais inspiré. Sa conduite était exemplaire : elle lisait, elle travaillait, et ne sortait que pour aller à l'église.

Le second mois, j'obtins qu'elle quittât son appartement du troisième pour celui du second étage, qui était plus commode. Elle songea moins à son jeune officier; elle entendait avec moins de peine mes protestations de tendresse et d'attachement; elle ne parlait plus de me quitter; elle consentit à paraître quelquefois chez moi quand j'avais peu de monde, et à prendre part aux plaisirs de la société. Elle était timide et silencieuse; mais le peu qu'elle disait était plein d'esprit, de sens et de grace. J'étais fort respectueux auprès d'elle; cependant elle me répétait souvent que, si son cœur avait été libre, elle n'aurait pas été éloignée, malgré la différence de nos âges, de répondre à mon amour. Puis, elle me trouvait jeune encore, elle soutenait que je ne paraissais pas avoir plus de quarante-cinq ans; puis, se reprenant tout-à-coup, elle songeait à tous ses malheurs. Elle était destinée à souffrir. Que deviendrait-elle quand ses faibles ressources seraient épuisées? Faudrait-il donc qu'elle

reprît la profession du théâtre, qui lui avait toujours inspiré une si forte répugnance? Pouvait-elle espérer qu'un homme de ma sorte se résoudrait à un mariage avec une fille comme elle, sans parents et sans fortune? La première fois qu'elle prononça le mot de mariage, je me sentis épouvanté; mais ma frayeur dura peu : je me croyais sûr de ma raison.

Le troisième mois, elle consentit à descendre au premier et à faire les honneurs de ma maison. Elle ne pensait plus du tout à son jeune officier. Elle recevait mes bienfaits sans rougir; il est vrai que je prenais soin de les déguiser sous une forme délicate. Elle recevait mes soins sans courroux, et même avec complaisance; j'avais pour elle un si grand respect que je n'osais la contredire quand elle parlait de m'épouser; et, refléchissant que je ne devais compte de mes actions à personne, pensant à la douceur, aux vertus, à la beauté de Rosalie, je m'habituai à lui entendre prononcer le mot de mariage. Il est vrai que, honteux d'être si faible, je priais Rosalie de bien cacher à mes gens qu'il était question de mariage entre nous. Elle me le promettait; mais c'était, disait-elle, un cruel sacrifice qu'elle me faisait. Qu'allait-on penser d'elle? Je l'avais présentée à mes amis et à mon beau-père comme une jeune veuve de mon pays que j'étais heureux d'avoir pour locataire; mais elle n'en craignait pas moins qu'on ne tînt sur elle des discours injurieux.

Le premier mois, elle m'avait appelé son père; le second mois, elle m'appelait son bienfaiteur; le troisième mois, elle m'appela son ami.

CHAPITRE III.

Suite de l'aventure de Rosalie.

M. Leblond n'était plus chez moi. Voyant que l'empire de Rosalie l'emportait sur le sien, il n'avait pu cacher son humeur; il avait eu l'audace de m'en dire du mal, de chercher à me faire craindre les suites de ma liaison avec elle. Je m'étais fâché. Pendant quelques jours il avait mis plus de circonspection dans ses discours; mais bientôt il s'était permis d'être insolent envers Rosalie; elle avait été forcée de s'en plaindre à moi : je l'avais chassé. J'étais fort content de son successeur; il avait beaucoup d'égards et de respect pour ma jeune locataire.

Le duc de S***, que j'accablais toujours de sollicitations, et qui se souciait fort peu de moi, ne savait comment se débarrasser de mes importunités. Un jour, cet homme, qui avait voulu faire sa sœur maîtresse du feu roi, s'avisa de me dire que mes mœurs étaient un obstacle à mon avancement. Je fis cette confidence à Rosalie. « Vous voyez, me dit-elle, je passe pour votre « maîtresse. Mon ami, pour votre bonheur et pour ma « gloire, il faut que je vous quitte ou que je vous « épouse. » — « Mon choix n'est pas douteux », m'écriai-je avec transport, je vous épouse. » — « Ainsi donc », me dis-je à moi-même après cette belle exclamation, « j'ai manqué, par ma conduite envers ma cousine

« Laure, le seul mariage qui me convenait; j'ai fait un « riche mariage qui m'a rendu malheureux, et me voilà « entraîné, à soixante ans, à un sot mariage d'incli-« nation. »

Mon beau-père ne tarda pas à deviner que Rosalie tendait à se faire épouser. J'ai toujours pensé qu'en sortant de chez moi M. Leblond avait été lui donner l'éveil. M. Menu se permit quelques remontrances. Je lui soutins que je ne songeais pas à me marier. « Mais « quand j'y songerais, ajoutai-je, qui peut avoir le « droit d'y trouver à redire? » M. Menu n'osa pas insister. Il me fit parler par ma fille, à qui j'imposai durement silence. Enfin il imagina d'écrire à Guillaume et à mon cousin César.

César, qui se souvenait encore avec beaucoup d'humeur du trouble que mes tracasseries avaient causé dans la famille de Guillaume, ne répondit que deux mots : « Je ne doute pas, écrivait-il, que mon cousin « Eugène ne fasse une sottise en épousant cette pré-« tendue veuve qui lui est tombée des nues; mais puis-« qu'il y est décidé, *à la bonne heure;* autant cette « sottise-là qu'une autre; ce n'est ni la première, ni la « mieux conditionnée qu'il aura faite. Votre serviteur, « César de Senneville, le bossu. »

Guillaume m'écrivit la lettre la plus affectueuse et la plus mesurée. Il ne cherchait pas à me détourner du mariage; mais il m'engageait à bien choisir. Il se gardait de me faire sentir que j'étais trop vieux; mais il croyait que je ne devais pas épouser une jeune personne. Selon mon usage, je pris le change sur les intentions de Guillaume; je m'imaginai que, par intérêt

personnel, il était effrayé de me voir prêt à contracter un second mariage; sa femme étoit mon héritière; en me remariant, je pouvais frustrer sa famille de ma fortune.

Comme un enfant, je m'obstinai dans mon projet, précisément parce qu'on essayait de m'y faire renoncer. J'avais déja pris tous mes arrangements avec Rosalie. Il était convenu que le mariage serait célébré secrètement, et que nous le publierions quelques jours après la cérémonie.

La veille du jour fixé pour mon mariage, mon ancien secrétaire Robineau, que je n'avais pas vu depuis mon retour, se présente chez moi. « Mon cher monsieur de Senneville, me dit-il, ce n'est que d'hier « que j'ai su que vous étiez à Paris, et, hier en même « temps, j'ai appris que vous étiez sur le point d'être « horriblement trompé. Vous m'avez souvent reproché « d'être bavard; eh bien! c'est à mon habitude de babiller que je dois mon heureuse découverte. Vous « saurez d'abord que, par suite de ma mauvaise étoile, « j'ai fait mon chemin dans la ferme générale en sens « inverse de celui que je voulais faire. De commis à « cheval que j'étais quand je suis sorti de chez vous, je « suis tombé de grade en grade commis à la barrière « de la porte Maillot. Dieu soit loué! Je ne peux pas « descendre plus bas. Hier, à ma barrière, je causais « avec le jockei d'une danseuse de l'opéra, qui avait « voulu gagner à pied le bois de Boulogne. Je ne manquai pas de lui dire que je n'étais pas né pour être « commis à une barrière, et que j'aurais été très-loin « sans la méchanceté de la femme de mon protecteur;

« car je ne peux pas m'ôter de la tête que, sans feue « madame votre épouse, à qui Dieu fasse paix, vous « auriez bien plus fait pour moi. Le jockei me demanda « le nom de ce protecteur. M. le baron de Senneville, « lui répondis-je en me rengorgeant. Alors il m'apprit « que c'était vous qui aviez donné à sa maîtresse le bel « équipage qu'elle avait. Il vous regrettait; vous avez « quitté sa maîtresse, depuis trois mois, pour vous at-« tacher à une jeune sournoise qu'on nomme Rosalie, « et le bruit se répand que vous êtes sur le point de « l'épouser. Eh quoi, dis-je au jockei, M. de Senne-« ville se remarierait? Oui vraiment, reprit-il, et il se « mit à rire d'un air malicieux. Ce rire malicieux piqua « ma curiosité; je le fis jaser, et il m'apprit sur votre « belle des choses à faire dresser les cheveux. Ce matin, « toujours plein de zèle pour vos intérêts, et n'étant « pas de service, j'ai revu le jockei et je n'en ai que « trop appris. Votre Rosalie est l'amie intime de votre « danseuse, qui vous a cédé à son amie parce qu'elle « avait des espérances sur un prince russe venu à la « suite du comte du Nord. Votre Rosalie a bien une « tante comédienne, mais elle n'a jamais eu de tante « religieuse. Douée d'un extérieur décent, inconnue à « Paris où elle se trouvait sans engagement, ayant joué « avec succès les grandes amoureuses dans les comé-« dies noires qui font le charme de la province, elle a « imaginé, sur le beau portrait que la danseuse lui « avait fait de vous, le roman qu'elle vous a débité. « Mais ce n'est rien encore; elle a un amant. C'est le « frère du petit parent de votre danseuse. Il entre, sans « être vu de vos gens, par la petite porte du jardin

« dont vous avez eu la bonté de donner une clef à votre « Rosalie, pour qu'elle eût moins de chemin à faire de « chez vous à la paroisse. Quand on vous entend tous- « ser (car vous toussez fort, m'a-t-on dit), l'amant se « cache dans un petit cabinet qui est en face d'une « cheminée. Les rendez-vous se donnent par corres- « pondance. C'est le jockei de la danseuse qui porte « les billets. Il ne met pas les pieds chez vous; mais « tous les dimanches et fêtes, il attend votre Rosalie à « la porte de l'église. J'ai trouvé le moyen, en le fai- « sant boire, de lui escamoter le billet d'hier, fête de « S. Pierre, mon patron. Le voilà; il est de votre « Rosalie; le jockei ne l'a pas encore remis au jeune « homme; mais on croit que le jeune homme n'en « viendra pas moins au rendez-vous d'aujourd'hui. On « soupçonne votre nouveau valet de chambre de n'être « pas étranger à l'intrigue. »

Qu'on juge de mon étonnement à ce discours de Robineau. Je pris le billet; il était plié en poulet; je le lus. On y parlait beaucoup de moi. On ne m'y appelait ni père, ni bienfaiteur, ni ami; mais on m'appelait le bonhomme, du nom que ma danseuse m'avait donné pendant mon bail avec elle; et même, mademoiselle Rosalie, qui possédait bien ses auteurs, finissait sa lettre par me traiter de Géronte.

Dans le premier moment, je sus gré à Robineau de l'avis qu'il me donnait; mais bientôt, le croirait-on? je fus fâché qu'il me tirât d'erreur. « C'est fort bien, lui dis-je, il est clair que je suis trompé; mais de quoi « vous mêlez-vous? Il semble que vous ne soyez venu « au monde que pour m'apporter de mauvaises nou-

« velles. » Confus, irrité de cette singulière façon de le remercier, il sortit, en jurant qu'il ne prendrait plus le moindre intérêt à moi.

Il n'en fallait pas moins rompre avec Rosalie. Je montai à son appartement; je m'abstins de tousser; elle était enfermée, je frappai, on m'ouvrit. Elle était seule, mais j'allai droit au petit cabinet. Le jeune homme y était caché. Dans ma fureur il me prit tout-à-coup un accès de toux d'autant plus violent que j'avais cherché long-temps à le retenir. Le jeune homme en profita pour s'esquiver. Rosalie s'évanouit. Elle avait repris ses sens avant que ma quinte eût cessé. Les choses étaient trop claires pour qu'elle essayât de se justifier. Je lui ordonnai brusquement de quitter ma maison. Son déménagement ne fut pas long.

J'étais en train d'avoir du caractère; je renvoyai le nouveau valet de chambre que j'avais pris à la place de Leblond, quoiqu'il s'empressât de me dire autant de mal de Rosalie qu'il m'en avait dit de bien avant la découverte que je venais de faire.

J'ai appris depuis que mademoiselle Rosalie avait rejoint sa tante la comédienne, et qu'elle faisait les délices de toutes les villes où elle jouait la comédie.

CHAPITRE IV.

Retour d'Eugène à Coutances.

Leblond, qui était aux aguets, me fit parler par un de mes voisins. En me quittant, M. Leblond était entré chez un jeune libertin dont les mœurs le scandalisaient. Tout son crime, me dit-on, était d'avoir pressenti la perfidie de Rosalie. Quoique j'eusse si mal récompensé son attachement, il ne pouvait s'en corriger, et il m'offrait de nouveau son zèle et ses services, s'ils pouvaient m'être agréables. Je le repris. Comme il sembla me faire une grace en rentrant chez moi, il en résulta que cet officieux valet fut encore un peu plus maître qu'auparavant.

Bien revenu des demoiselles de l'opéra, qui me ruinaient et se moquaient de moi; redoutant, comme la peste, ou le feu, les maîtresses qui voulaient m'épouser, et me trompaient, même avant le mariage, je renonçai aux femmes, et je tournai du côté de l'ambition le peu d'ardeur et d'énergie qui me restait. Je continuai de faire ma cour en pure perte au duc de S*** et à quelques autres grands seigneurs. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que je m'aperçus quelquefois que mes visites, mes sollicitations et mes courbettes étaient à charge à ceux devant qui je me prosternais, et que souvent on prenait le parti de se moquer de moi, pour se venger de l'ennui que je causais.

Mon beau-père mourut. Je n'avais jamais eu pour lui une bien vive amitié; mais je le voyais fréquemment par bienséance. Sa société était une ressource pour moi. Je me défiais un peu moins de lui que des autres. Abandonné, négligé ou raillé par tous mes anciens amis, j'étais sûr de trouver dans mon beau-père un homme à qui je pouvais confier mes espérances, vanter mon mérite, me plaindre et plaindre l'état de ce qu'on m'oubliait. Sa mort et mon aventure avec Rosalie étaient des malheurs bien moins grands que ceux que j'avais éprouvés précédemment: ils m'affligèrent moins, mais ils m'accablèrent, et, pour me relever, il me manquait la force, le courage et l'insouciance de la jeunesse. Heureusement il me survint des procès avec les héritiers collatéraux de mon beau-père : ce fut une occupation. Je m'y livrai avec ardeur; mais cette ardeur se ralentit. Les formes de la procédure me causèrent d'abord de l'impatience, bientôt de l'ennui ; et comme je voyais le jugement de mes procès éloigné, je continuai de surveiller mes procureurs, mais je cessai de les exciter.

Trompé par mes maîtresses, repoussé par les grands, quelquefois je pensais que l'heure de la retraite était sonnée pour moi; mais qu'on a de peine à quitter le monde, même quand le monde nous quitte! Je ne me trouvais pas bien du séjour de Paris; je redoutais d'aller habiter dans ma terre; je ne savais à quoi me résoudre, lorsque je reçus une nouvelle qui me décida, en ouvrant un nouveau champ à mes extravagances.

Le gendre de Guillaume n'avait pas joui long-temps du retour de sa santé : la mauvaise saison avait ramené

sa maladie. Il succomba. Je regrettai Dervière; mais, au milieu de mes regrets, mon ridicule amour pour sa veuve se réveilla tout-à-coup dans mon cœur. Elle avait rejeté mes vœux tant que son mari avait vécu; elle avait bien fait, je l'en estimais d'avantage; mais elle m'aimait, je n'en pouvais douter, d'après les prévenances, les ménagements, les égards qu'elle n'avait cessé d'avoir pour moi, d'après la haute opinion que j'avais encore de moi-même, et l'opinion bien plus favorable qu'elle en avait prise, comme elle me l'avait laissé voir dans mille petites circonstances. « Oui elle m'aime, ou « du moins elle m'aimera », me disais-je; et me voilà encore faisant des rêves de bonheur. « Je n'ai pu épou- « ser ma cousine Laure; j'épouserai sa fille. Les âges « sont-ils si disproportionnés? C'est tout au plus si j'ai « le double de celui de madame Dervière. La dispro- « portion était bien plus grande entre ma femme et « moi lors de mon premier mariage. Et quelle diffé- « rence entre les deux femmes! Madame Dervière est « douce, aimable, aimante, raisonnable. Elle s'ennuiera « bientôt d'être veuve, je suis encore jeune, et d'ailleurs « ma fortune n'est-elle pas un attrait auquel Guillaume « et sa fille ne pourront résister? Je suis resté géné- « reux, mais j'ai cru reconnaître, aux petits débats « de Guillaume avec sa femme, qu'il était devenu un « peu avare. Il sera trop heureux de m'agréer pour « gendre. Il y verra le bien de sa fille et de sa petite- « fille. J'ai perdu mon fils : ma fille est religieuse; en « supposant que, par suite de mes procès, je sois forcé « aux plus grands sacrifices, je me trouverai encore « bien plus riche que ne l'est madame Dervière. Heu-

« reux Senneville ! quel bonheur t'attend à la fin de ta « carrière ! Que dis-je ? n'ai-je pas encore une longue « carrière devant moi ? Le repos, la paix de l'ame, « voilà, pour prolonger la vie et conserver la santé, « des recettes bien plus sûres, bien plus infaillibles que « celles de la médecine et des sciences occultes. Sans « désirs, sans soucis, sans regrets, soigné, caressé par « ma femme et les enfants qu'elle me donnera, je ferai « le bonheur de la fille de Guillaume, et j'aurai enfin « la douceur de rendre service à l'ami qui m'a si sou-« vent obligé. C'est décidé ; je réalise toute ma fortune ; « je l'emploie en bonnes propriétés foncières ; je laisse « passer les premières douleurs de madame Dervière, « et je vole à Coutances sur les ailes de l'amour et de « l'espérance. » M. Leblond m'encourageait dans tous ces beaux projets. Il me flattait sur mon âge et sur mon mérite. Il ne pouvait se persuader que Guillaume et moi fussions nés le même jour. Il aurait parié que j'étais plus jeune au moins de sept à huit ans.

J'exécutai tout ce que je m'étais proposé ; je rassemblai tous mes fonds ; j'achetai des terres à ma convenance dans la Haute et Basse-Normandie ; seulement, six mois après la mort de Dervière, quand je crus les grandes douleurs de sa veuve suffisamment calmées, je ne volai pas à Coutances sur les ailes de l'Amour, je pris la diligence de Caen avec Leblond, le seul de mes gens que j'eusse gardé, et j'écrivis à Guillaume d'envoyer au-devant de moi une voiture et des chevaux. Tout en me croyant libéral et même encore un peu prodigue, comme je ne comptais plus revenir à Paris

que pour le jugement de mes procès, je m'étais défait de mes voitures de ville et de voyage.

Mes amis, malgré les chagrins que je leur avais causés, malgré le trouble que j'avais porté dans la famille, avaient appris avec plaisir mon retour. César lui-même, depuis la mort de Dervière, n'avait plus d'humeur contre moi; mais ils s'étaient tous bien promis de se tenir en garde contre mes tracasseries. Nous étions dans les plus longs jours de l'année. On résolut de venir au-devant de moi. J'avais déja plusieurs des infirmités de la vieillesse; mais j'avais conservé une vue excellente. Au moment où j'écoutais avec complaisance Leblond qui paraissait persuadé que j'étais aimé de madame Dervière, au moment où je me repaissais moi-même des plus douces espérances, j'aperçus de loin sur la route madame Dervière, et Charles Duverdier qui lui donnait le bras; Guillaume et Laure suivaient à quelques pas, et plus loin encore venait mon cousin César, avec Julie, la petite-fille de Guillaume, qui était remplie d'attentions pour notre vieux parent. Madame Dervière en demi-deuil s'appuyait languissamment sur le bras de Charles. Il me sembla voir que Charles mettait un grand zèle à la consoler, et qu'elle n'était pas insensible aux consolations que lui prodiguait Charles. « Viendrais-je « trop tard, me dis-je, et cet impertinent jeune homme « aurait-il pris l'avance sur moi? » Quand le mari vivait, j'avais cru à une intelligence coupable entre Charles et madame Dervière; je n'eus pas de peine à m'imaginer que, depuis la mort de Dervière, Charles avait convoité la main de la veuve. Je me hâtai de chasser cette fâcheuse idée. Je songeai à tous les avantages que

me donnaient auprès de madame Dervière et de ses parents ma fortune, mon expérience et l'importance que je croyais avoir dans le monde, quoique je renonçasse au monde. Je ne pensais pas à l'avantage que Charles avait sur moi, celui de la jeunesse.

Mes amis m'accueillirent avec tendresse. Le temps et la raison avaient déja tempéré la douleur que leur avait causée la mort de Dervière; ma présence la renouvela. « Mon cher Eugène, me dit Guillaume, nous « sommes bien contents de te revoir, mais notre fa« mille n'est plus complète.... mon pauvre gendre! ma « pauvre fille! » — « Et il pleurait amèrement. « Que le « ciel et la paix me ramènent mon fils, s'écria Laure! » Mon cousin César, courbé sous le poids de son grand âge, avait conservé toute la force de son esprit. Il me prit cordialement la main et murmura je ne sais quelle citation d'Horace que je ne pus entendre. Le ton grave et triste de mes amis fit un instant quelque impression sur mon cœur et me rappela mes propres malheurs; mais je m'étais fait un systême de chercher promptement à me distraire de toute idée douloureuse. Après quelques mots de consolation et de sensibilité à Guillaume et aux autres, je parlai de moi, de ma résolution de ne plus les quitter, et j'adressai avec quelque fatuité, de grands compliments à la jeune veuve. Mon cousin César, qui n'avait pas perdu l'habitude d'observer, mais qui, plus que jamais craignant la dispute, s'abstenait de rompre en visière aux gens, dit tout bas à Laure : « *A la bonne heure*, il est sincère « cette fois; il revient vraiment avec l'intention de « vivre auprès de nous; mais plaise à Dieu qu'en ab-

« jurant toute ambition, il ne nourrisse pas encore « telle autre prétention qui nous force de nouveau à « désirer son absence! »

Lorsque je fus retiré dans mon appartement, Leblond me félicita sur la manière affectueuse dont j'avais été reçu par madame Dervière. Il ne s'était pas trompé, en croyant que cette aimable femme était éprise de moi. Tout en conservant ma fatuité, je crus devoir lui laisser entrevoir les soupçons qui m'étaient venus sur Charles. Il se récria : « Fi donc! est-ce que mon-« sieur peut craindre un petit commis négociant comme « M. Charles Duverdier? Que le jeune homme soit « assez présomptueux pour se flatter de plaire, je le « conçois; que, poussé par l'intérêt, il convoite la main « d'une riche veuve, c'est tout naturel, et je l'en crois « très-capable; mais que madame Dervière ait assez « peu de goût et de raison pour ne pas sentir l'ex-« trême différence qui existe entre les deux rivaux, « c'est impossible. Au surplus, il ne tient qu'à mon-« sieur de renverser tout d'un coup les folles espé-« rances du petit jeune homme. Pourquoi monsieur ne « se hâterait-il pas de combler de joie ses amis, en « leur faisant part de ses honorables intentions? » Je goûtai beaucoup ce conseil de M. Leblond, et je me proposai de parler dès le lendemain à Guillaume.

M. Leblond avait conservé toute sa haine contre Charles. Cette haine d'un valet contre le petit-fils de notre ami Duverdier n'aurait pas été dangereuse, si ce valet n'avait eu sur moi le plus grand ascendant; mais hélas! ce méchant homme ne trouva que trop de facilités à me rendre méchant. M. Leblond n'était pas

doué d'un esprit supérieur; mais il avait de l'adresse, et j'étais faible. Ma sottise faisait son génie. Que d'hommes paraissent grands, parce qu'on les voit à côté de petits hommes! Que de gens passent pour habiles, parce qu'ils ne sont entourés que d'hommes médiocres!

CHAPITRE V.

Départ de Charles.

Leblond, en m'habillant le lendemain matin, me fortifia dans mes préventions contre Charles. C'était toujours le matin en m'habillant, ou le soir en me déshabillant, que M. Leblond avait ses grandes conversations avec moi. L'amour que j'avais soupçonné à Charles pour madame Dervière, pendant la vie du mari, ne m'avait paru que le caprice d'un jeune homme pour une jolie femme. Je me sentis bien plus irrité de son amour pour la veuve. J'y crus voir plus de calcul que de passion. Point de doute qu'il n'eût jeté un œil de cupidité sur la manufacture et sur la fortune de Guillaume, et je condamnais avec indignation les sentiments que je supposais à Charles, comme si moi-même j'avais toujours été exempt de cupidité. Oubliant que mon mariage avec mademoiselle Menu de Saint-Claude n'avait été qu'une affaire d'argent, j'allais pres-

que jusqu'à mépriser Charles de songer à s'enrichir par un grand mariage.

Je me rendis chez Guillaume; il était seul dans son cabinet. Là, je me sentis fort embarrassé. Quoique plein de mon mérite, et fier de ma fortune et de ma qualité, je n'osais avouer à mon ami mon amour pour sa fille, et cependant j'avais bien eu l'audace de déclarer à madame Dervière elle-même, avant qu'elle fût veuve, un amour bien moins honorable. Mais quelques années de plus, et le souvenir de ma dernière aventure avec Rosalie, m'avaient rendu presque aussi timide que je l'étais en sortant du collége. Je crois que, malgré ma résolution, je n'aurais rien dit à Guillaume, si je n'avais eu l'imprudence de lui annoncer en entrant que j'avais un grand secret à lui révéler. Après ce mot, j'étais trop avancé pour reculer. Guillaume me dit qu'il était prêt à recevoir la confidence que je voulais lui faire. J'hésitai, je balbutiai, enfin je lui demandai ce qu'il pensait de Charles. Il m'en fit avec chaleur le plus grand éloge. Après la mort de Dervière, Charles s'était multiplié pour ainsi dire auprès d'eux tous pour les consoler, pour leur rappeler quels liens chers et délicieux devaient les attacher à la vie et leur promettaient encore des jours heureux. Depuis que leur première douleur était amortie et transformée en un doux souvenir, Charles n'avait pas cessé d'être attentif, prévenant, empressé pour toute la famille. C'est lui qui s'était mis à la tête des affaires; c'est lui qui avait rendu le courage à madame Dervière, qui peu-à-peu l'avait rappelée à son amour pour le travail et l'occupation; ce qui procurait à madame Dervière

d'utiles et continuelles distractions. Plus Guillaume vantait Charles, plus je me sentais irrité contre lui. « Fort bien, dis-je, c'est un jeune homme parfait; mais « n'as-tu pas remarqué qu'au milieu de ses attentions, « de ses flatteries pour tout le monde, il y a quelque « chose de plus tendre et de plus empressé dans « celles qu'il prodigue à madame Dervière? Quant « à moi, qui ne suis arrivé que d'hier soir, cela « m'a frappé tout d'un coup. » — « Je n'ai pas borné « là mes observations, » me dit Guillaume en souriant. « Oui, il est encore plus tendre et plus res- « pectueux pour madame Dervière que pour Laure « et pour moi. En supposant que je n'eusse pas fait ces « remarques, crois-tu qu'elles auraient pu échapper « aux yeux d'un observateur aussi fin et aussi exercé « que ton cousin César? » — « Eh bien! dis-je à Guil- « laume, que penses-tu de cette préférence pour la « jeune veuve? » — « Mais, toi-même, qu'en penses-tu, « me dit Guillaume, car tu me parles avec un ton sé- « rieux et important qui excite ma curiosité? » — « Ce « que j'en pense, c'est que Charles aime ta fille; mais « non, j'ai tort; c'est de ta fortune, c'est de celle de « ta fille que ce jeune homme si parfait est ardemment « épris. » — « Mon bon Eugène, me dit Guillaume, ne « te déferas-tu donc jamais de cette manie de supposer « aux gens des vues intéressées? Parce que tu as vécu « avec de faux amis, avec des gens d'intrigue, sans foi, « sans bonté, sans aucun sentiment généreux, ne par- « viendras-tu donc jamais à croire aux bonnes gens, « aux belles ames, aux vrais amis? Va, j'ai lu dans le « cœur de Charles, comme ton cousin César avait lu

« dans le mien, dès ma plus tendre enfance; j'y ai lu « mieux que lui-même. Charles, digne petit-fils de « notre ami Duverdier, est inaccessible à la cupidité. « Il est fort amoureux en effet; mais ce n'est pas de « ma fille. » — « De qui donc? » — « De Julie. » — « Ta « petite-fille? » — « Ma petite-fille. Il y a mieux; c'est « que, sans qu'elle s'en doute, la pauvre enfant répond « à l'amour de Charles. Il s'en faut que Charles ait autant de prévenances pour Julie que pour sa mère; « il semble la fuir au contraire; il semble craindre de « lui adresser la parole. Julie, en grandissant, a perdu « l'espiéglerie et la naïveté de l'enfance; elle est timide, « réservée avec tout le monde, et sur-tout avec « Charles; mais on lit dans ses yeux que, loin d'en « vouloir à ce jeune homme de l'indifférence qu'il lui « témoigne, elle lui sait gré de ses attentions pour sa « mère. » — « Et Charles t'a donc révélé cette belle « passion? » — « Il s'en est bien gardé; à peine ose-t-il « se l'avouer à lui-même; il sait qu'il est orphelin, « sans fortune, qu'il doit tout à mon amitié; il se croirait coupable de se livrer aux sentiments que Julie « lui inspire. Quelquefois cependant il espère. Julie « est si jeune encore! Il fait tant d'efforts pour s'acquitter envers moi par son travail! D'ailleurs, n'a-t-« il pas mon exemple sous les yeux? Bon jeune homme! « je connais et j'ai éprouvé tous les combats auxquels « son ame est en proie. » — « Et tu vois tout cela tranquillement? » — « Oui, mon ami, très-tranquillement. « Je dois te l'avouer, ma femme et moi nous n'avons « pas été toujours exempts d'ambition dans nos projets « pour mon fils et ma petite-fille. Un peu orgueilleux

« des succès de mon fils, je me suis flatté qu'à son re-
« tour il pourrait trouver un grand mariage. Laure
« s'est flattée que les plus nobles et les plus riches
« partis de la province ne manqueraient pas à la fille
« de madame Dervière, dès qu'elle serait en âge d'être
« mariée. » — « *A la bonne heure* », nous dit un jour
ton cousin César, devant qui nous faisions ces beaux
rêves, « comme les parents d'Eugène et de Laure,
« vous mariez d'avance vos enfants, et vous oubliez
« que vous vous êtes aimés malgré vos parents. Qui
« sait si votre fils ne vous ramènera pas une femme
« de son choix? Qui sait si, comme sa grand'mère et
« sa mère, votre petite-fille ne portera pas ses affec-
« tions sur un jeune roturier sans fortune? » — « Ce
« mot a suffi pour nous éclairer. Ta cousine et moi nous
« sommes si heureux! Ma fille a été si heureuse avec
« cet honnête Dervière! Nous sommes décidés à ma-
« rier Charles et Julie. » — « Ta petite-fille, riche et
« faite pour aspirer aux plus grands partis, à un jeune
« homme qui n'a rien! » — « Hélas! l'assurance que
« ce mariage aurait lieu a été une des consolations de
« ce pauvre Dervière à son lit de mort. Dervière ai-
« mait Charles; Charles avait tant prodigué de soins
« à mon pauvre gendre pendant sa longue maladie! »
— « Et quand se célébrera ce beau mariage? » — « Oh!
« il faut laisser le temps à Julie de grandir. Dans deux
« ans elle en aura dix-sept, Charles en aura vingt-deux;
« cependant, comme les projets les plus sages sont
« exposés à mille obstacles, nous avons pensé qu'il
« était prudent de ne rien dire à ces chers enfants et
« de les séparer; tout est arrangé, tout est disposé.

« Ce matin même, Charles part pour Rouen? »—« Il « part? » — « Oui, il va travailler chez un de mes « correspondants. Puisqu'il veut être négociant, il n'y « a pas de mal qu'il achève de s'instruire dans une de « nos premières villes de commerce. A dater d'aujour- « d'hui je me remets à la tête de ma manufacture, et, « de concert avec ma fille, je vais tâcher de la main- « tenir dans un état florissant, pour la donner à notre « bon Charles quand il épousera ma petite-fille.

J'étais tout stupéfait de ce que m'apprenait Guillaume, et je ne savais que lui répondre. Comme il achevait de parler, Charles entra suivi de toute la famille. Il était en habit de voyage; il portait sous son bras le grand-livre des comptes de la manufacture; il le remit à Guillaume; Guillaume l'examina, prit de madame Dervière et de Charles toutes les instructions, tous les renseignements qui lui étaient nécessaires, non sans faire à Charles mille compliments sur la manière dont il avait conduit la maison. « Je souhaite », dit-il gaiement, pour écarter le chagrin que le départ de Charles leur causait à tous, « que ma fille n'ait pas à « regretter avec moi l'excellent commis qui la quitte. « Enfin je ferai de mon mieux : allons déjeûner. »

Pendant le déjeûner, les regards de Julie furent constamment fixés sur Charles. Sa timidité, sa réserve avaient disparu. Au moment où Charles partait, elle ne craignait plus de laisser voir l'affection qu'elle avait pour lui. Charles, à qui les regards de Julie ne pouvaient échapper, évitait avec soin de rencontrer ses yeux; il affectait de parler beaucoup. On voyait que son cœur était plein; c'était d'amour pour la jeune fille,

c'était de la plus vive reconnaissance pour ses parents. Madame Dervière regardait avec la même tendresse Charles et sa fille; Guillaume et Laure regardaient alternativement leur fille, leur petite-fille et le petit-fils de Duverdier; et mon cousin César, plus âgé que nous tous, promenait ses regards attendris sur tout le monde. On voyait que le vieillard savait gré à ses amis de leur bonne conduite et de leurs bons sentiments. Il était impossible que je restasse froid à l'aspect de tant de cœurs émus. Je repris quelque bienveillance pour Charles. Je me souvins de l'amitié que son aïeul avait eue pour moi, et je mêlai de sincères témoignages d'intérêt à ceux dont il était comblé par tous les autres. « Eh « bien! dit Guillaume », cherchant toujours à mettre de la gaieté dans l'entretien, « un bon ami part pour « aller travailler et s'instruire; un bon ami nous revient « pour ne plus nous quitter. » En parlant ainsi, il me serrait tendrement la main. « Espérons, continua-t-il, « qu'un jour nous serons tous réunis. » — « Oui, espé- « rons-le, dit Laure en soupirant et pensant à son fils; « au moins Charles ne va courir aucun danger. »

Il y avait dans le village une vieille femme nommée Marguerite; c'était la veuve d'un ouvrier de la manufacture. Charles avait eu occasion de lui faire quelque bien. Il crut devoir la recommander à la bienveillance de Guillaume. Julie s'empressa de prendre la parole, et promit de remplacer M. Charles auprès de la pauvre Marguerite.

Charles, après le déjeuner, devait retourner à Coutances et y prendre la voiture publique. Un domestique vint lui annoncer que son cheval était prêt. « Allons,

« lui dit Guillaume, ce n'est pas un long adieu que tu « nous dis. Tu nous écriras; nous te répondrons. » Charles se leva, s'approcha de Guillaume et de Laure, et leur demanda respectueusement leur bénédiction. « Oui, nous te bénissons, lui dit Guillaume. J'ai été « assez heureux pour donner dans ma jeunesse une femme « aimable et vertueuse à ton grand-père; j'espère vivre « assez long-temps pour donner une compagne aimable « et vertueuse au petit-fils de mon ami Duverdier. » — « Ah! mon bienfaiteur, » dit Charles en mouillant de larmes la main de Guillaume.... Il ne put en dire davantage; son trouble et ses larmes l'empêchaient de parler. Ici ses yeux se portèrent sur Julie, et cette jeune fille se hâta de détourner les siens. « Viens dans mes « bras, mon fils, ajouta Guillaume, car tu es aussi mon « fils, tu es mon cher enfant d'adoption; embrasse ma « femme, embrasse ma fille, embrasse ma petite-fille; « elle n'a pas oublié les bons soins et les bonnes leçons « de son jeune instituteur. » Au moment où Charles s'avança pour l'embrasser, Julie rougit et pâlit. Sa mère, qui l'observait avec inquiétude, la soutint dans ses bras, craignant qu'elle ne se trouvât mal. « Charles, dit ma-« dame Dervière, souvenez-vous de l'amitié qu'avait « pour vous le père de Julie, et songez que sa veuve « compte votre bonne conduite et votre amitié parmi « ses plus chères consolations. »

I, bone, quò virtus tua te vocat *,

dit mon cousin César.

* Horat. lib. 2, epist. 2.
Va, cher enfant, où le devoir t'appelle.

Nous avions accompagné Charles dans la cour de la maison de Guillaume, où son cheval l'attendait, il partit. « Vous le reverrez », nous dit mon cousin César, quand il l'eut perdu de vue, « mais moi.... » Ici le bon vieillard devint rêveur. Il nous laissa pour monter à son appartement, et bientôt nous entendîmes le son de sa flûte. César, à son âge, n'aurait pas pu briller dans un concert, mais il tirait encore quelques sons d'une vieille flûte à laquelle il était fort attaché; c'était sa ressource contre les tristes pensées qui venaient de temps en temps l'assaillir.

Je retournai chez moi, sans avoir parlé à Guillaume de mon amour pour madame Dervière.

CHAPITRE VI.

Amours d'Eugène à l'âge de soixante-deux ans.

Dans le court chemin de la maison de Guillaume à mon château, mon attendrissement diminua. Je me repentis de n'avoir pas parlé à Guillaume. Je pensai aux confidences qu'il m'avait faites sur Charles, et je repris un peu d'humeur contre ce jeune homme. Pendant les adieux de Charles à la famille, j'avais remarqué Julie. Elle était déja grande et bien faite; la douleur que lui causait le départ de Charles ajoutait de nouveaux charmes à sa physionomie, et je n'avais pu

m'empêcher de porter envie à l'heureux mortel à qui sa main était destinée.

Ce fut dans ces dispositions que j'arrivai chez moi. Je trouvai Leblond qui venait d'apprendre le départ de Charles. Il était triomphant. « Eh bien ! me dit-il, « monsieur Charles est parti. Je vois ce que c'est. « L'aveu que monsieur aura fait de son amour aura « éclairé la respectable famille sur les vœux indiscrets de « cet impertinent jeune homme ; on l'aura chassé comme « un mauvais sujet. Et voilà monsieur débarrassé d'un « rival qu'il avait la bonté de regarder comme dange- « reux. » Je dissipai la maligne joie de Leblond en lui apprenant la manière dont Charles avait quitté ses bienfaiteurs, et en lui confiant, sous le secret, l'amour de Charles pour Julie et les projets de Guillaume. « Quand « je vous disais, » me répondit Leblond d'un air mécontent et sardonique, « que cet adroit jeune homme « avait ensorcelé toute la famille. En vérité je m'étonne « que monsieur soit sans cesse dans l'admiration de la « sagesse de M. Guillaume ; il n'en donne pas une « grande preuve en ce moment. » — « Il est certain, « repris-je, que je ne reconnais pas là cette prudence « qui a guidé mon ami Guillaume dans toutes les ac- « tions de sa vie. » — « Mais ne serait-il pas du devoir « de monsieur, me dit Leblond, d'éclairer son ami sur « la folie qu'il médite ; car c'est une folie, et je dirais « une sottise, sans le respect que je dois à l'ami de mon « maître ? » — « Ah oui, repris-je, ils m'écouteront ! « Est-ce que jamais dans cette famille on a voulu prêter « l'oreille aux bons avis qu'il m'est arrivé de donner ? « Les voilà tous enthousiasmés de ce petit jeune homme ;

« il n'y a pas jusqu'à mon cousin César qui ne le regarde « comme une merveille. » — « Cependant monsieur a « quelque droit de s'opposer à ce mariage. Dans l'état « où sont les choses, c'est la mère de mademoiselle Julie « qui doit avec son frère se trouver un jour héritière « des grands biens de monsieur, puisque monsieur n'a « plus qu'une fille qui est religieuse. Les droits de mon-« sieur seront encore bien plus forts quand il aura « épousé madame Dervière, car enfin il me semble « qu'on ne peut pas marier une fille sans l'aveu de son « beau-père. » — « Tu as raison, Leblond, et je t'avoue « que, si mon consentement est nécessaire, ce mariage « n'est pas encore fait. Ce petit Charles a des mœurs, « des sentiments, quelque esprit, mais voilà tout. » — « Oh, des mœurs, reprit Leblond en hochant la tête! « ce qui m'est prouvé à moi, c'est qu'il a de l'adresse et « beaucoup d'ambition. » — « Oh! il ne faut pas aller « trop loin; Guillaume prétend qu'il est modeste, dés-« intéressé, qu'il n'ose pas s'avouer à lui-même son « amour pour Julie. » — « Soit; mais cela ne l'empê-« chera pas d'épouser et de prendre la dot. Au sur-« plus, il y aurait un moyen bien simple de savoir si « M. Charles a vraiment de la délicatesse. » — « Le-« quel? » — « Puisque monsieur a de la répugnance à « parler raison à ses amis, pourquoi, par intérêt pour « eux, par le droit que lui donnent sa parenté, son « amitié, ne prendrait-il pas sur lui, à leur insu, de « parler raison au jeune homme? Pourquoi monsieur « ne lui écrirait-il pas une lettre bien raisonnable et bien « détaillée, où il lui ferait sentir qu'il est de son devoir « de renoncer solennellement à la petite-fille de son

« bienfaiteur? C'est à Rouen qu'on envoie M. Charles.
« Je me chargerais de porter la lettre. Monsieur m'a
« fait espérer qu'il m'accorderait un congé pour aller
« finir quelques affaires de famille que j'ai dans mon
« pays. Ma route est à peu près de passer par Rouen.
« Et je me permettrais de joindre à la lettre de mon-
« sieur tous les conseils que me dicterait mon zèle... »
— « M. Leblond, » lui dis-je en l'interrompant, et, malgré mon peu d'amitié pour Charles, me sentant effrayé du point où la haine active de Leblond essayait de m'entraîner, « ce ne sont pas mes affaires, ce sont
« encore moins les vôtres. Je vous défends de m'en
« parler; tant pis pour mes amis s'ils font des sottises.
« Après tout, si ce mariage me déplaît, ne suis-je pas
« le maître de disposer de mes biens comme il me plaira,
« par testament ou entre vifs? Il n'est pas encore dé-
« cidé que je vous accorde le congé que vous me de-
« mandez. Votre service m'est trop nécessaire. Vous
« êtes bien animé contre ce jeune homme! » — « C'est
« par zèle, c'est par l'intérêt que je prends à monsieur
« et à ses amis. » — « Je veux bien le croire, mais
« laissons cela. Parlons de mes amours pour madame
« Dervière. La circonstance du départ de M. Charles
« ne m'a pas permis de confier ma passion à mon ami
« Guillaume; mais ce n'est qu'un jour de perdu. » —
« En effet, dès demain, monsieur peut faire ses pro-
« positions à son ami, ou peut-être à madame Dervière
« elle-même. » — « Crois-tu que je ferais mieux de
« parler à madame Dervière? » — « Eh! mais, hier, au
« moment où monsieur est arrivé, il m'a semblé qu'elle
« éprouvait une certaine satisfaction qui est vraiment

« de bon augure. » — « Et ce matin encore elle m'a « paru pénétrée pour moi d'estime et d'amitié. Allons, « en y réfléchissant, je ne peux que me féliciter du dé- « part de Charles et des confidences que Guillaume m'a « faites sur son compte. Je me trouve un rival de moins « que je ne croyais. C'est décidé; dès demain je parle « à madame Dervière. » Tel fut mon premier entretien avec Leblond sur les amours de Charles et de Julie.

Quelques jours se passèrent encore sans que j'osasse faire part de mes projets ni à Guillaume, ni à madame Dervière. Quand je me trouvais en présence de mon ami ou de sa fille, la parole me manquait. Guillaume, depuis le départ de Charles, obligé de surveiller sa manufacture, venait plus rarement à sa maison de campagne. J'allais quelquefois à Coutances; mais ses occupations et celles de madame Dervière ne me permettaient pas d'entamer un aussi grave sujet d'entretien. Enfin, un matin, je trouvai Guillaume seul et libre. Après beaucoup de préparations, je m'enhardis, je lui ouvris mon ame et je lui expliquai mon désir d'épouser sa fille. A ces mots, Guillaume me regarda tout surpris. « Eh quoi! mon ami, me dit-il, as-tu donc oublié « qu'au mois de mai prochain nous aurons soixante- « deux ans? » — « J'étais sûr, lui dis-je, d'un ton très- « piqué, que tu allais m'opposer mon âge. » — « Eh! « là, là, me répondit-il, ne t'emporte pas. » Et alors, craignant de m'affliger, il se garda d'insister sur ce fâcheux article. « Mon ami, me dit-il du ton le plus « affectueux, je crains pour toi que ma fille ne soit « décidée à rester veuve. Au surplus, elle ne dépend « que d'elle-même; c'est à elle que tu dois t'adresser. »

J'affectai de regarder ce discours de Guillaume comme une approbation de mon projet; je l'en remerciai vivement, et je m'empressai d'aller trouver madame Dervière.

Quoique je cherchasse à me persuader à moi-même que Guillaume agréait ma recherche, je ne voulais pas qu'il parlât à sa fille avant moi. Je la trouvai plus belle que jamais. J'avais un air si préoccupé, en la priant de m'accorder sur-le-champ un entretien, qu'elle se hâta de tout quitter pour m'écouter. Je lui fis avec beaucoup d'apprêt ma déclaration, et j'allai jusqu'à m'autoriser auprès d'elle de l'aveu de son père. Elle me répondit avec mesure, avec ménagement, mais avec fermeté; elle se garda bien de me laisser entrevoir la différence de nos âges; mais elle me dit que son dessein était de ne jamais se remarier. Je voulus répondre... « De grace, M. de Senneville, me dit-elle, « ne revenez pas sur cet objet; n'insistez pas sur un « projet qui jamais ne réussira. »

Je ne renonçai pas à tout espoir. Encouragé par les flatteries de Leblond, j'accablai madame Dervière de mes galantes importunités. C'est ici que j'eus lieu plus que jamais de me féliciter de l'amitié, de l'indulgence de Guillaume et de sa famille. Point de doute que mes desseins ne fussent connus de tous, que Guillaume et madame Dervière n'en eussent fait confidence à Laure et à mon cousin César. Eh bien! leur conduite ne changea pas à mon égard. Mes discours, mes projets, ma présence devaient leur être à charge; jamais ils ne me le firent sentir; ils paraissaient toujours contents de me voir. J'avais toujours l'air de leur cau-

ser du bonheur en arrivant. Jamais madame Dervière, tout en persistant dans son premier parti, ne me dit un mot qui ne me fût agréable. Jamais je n'avais donné si beau jeu à mon cousin César de se moquer de moi, et jamais il ne se permit sur mon compte la plus légère, la plus innocente raillerie, tant ils craignaient tous de m'affliger, tant ils avaient à cœur de me ménager une douce et paisible vieillesse!

Jaloux de plaire, j'étais ridiculement recherché dans ma parure; mes habits dans le dernier goût, l'élégance de ma coiffure et d'un faux toupet artistement arrangé, annonçaient un vieillard qui ne veut pas l'être, et contrastaient avec le vêtement à l'ancienne mode et les beaux cheveux blancs de Guillaume, qui semblait s'honorer de sa vieillesse. Je faisais venir à grands frais de Paris divers petits objets de modes, de parfumerie et de bijouterie que ma longue amitié pour Guillaume me permettait d'offrir à Laure et à madame Dervière. Madame Dervière éludait, pour ainsi dire, mes cadeaux, en me priant de les offrir à sa fille.

Il me fallut bien renoncer enfin à l'espoir de réussir auprès de madame Dervière. Un jour, mon cousin César, sans paraître instruit de mes projets, trouva le moyen de me rappeler, avec beaucoup d'adresse et de ménagements, la fermeté avec laquelle Laure dans sa jeunesse avait déclaré que jamais elle ne m'épouserait. « On a bien raison de dire, ajouta-t-il, que les « enfants ressemblent à leurs parents. Madame Der- « vière est constante et invariable dans ses résolutions, « comme le fut sa mère, et tout me porte à croire que « la petite Julie aurait dans l'occasion autant de ca-

« ractère que sa mère et son aïeule. » Ce mot qui avait l'air d'être dit sans intention ne manqua pas son effet; j'entendis ce que César voulait me dire. Apparemment j'étais ce jour-là dans un accès de raison. Hélas! cet accès ne dura pas; il fit place à une folie encore plus grande que mon amour pour madame Dervière.

Depuis mon aventure avec Rosalie, j'étais presque constamment tourmenté du désir de me remarier; je sentais que mon valet avait sur moi une grande autorité. J'espérais que l'attachement et les bons soins d'une femme m'arracheraient à l'empire de M. Leblond. Désespérant de plaire à madame Dervière, (dois-je l'avouer? et le croira-t-on?) j'eus l'extravagance de penser à sa fille. Certes, ce n'est pas la plus mauvaise pensée qui me soit survenue dans ma vie; mais, à coup sûr, c'est la plus folle et la plus ridicule. Je crois que je l'aurais bientôt rejetée, si je n'avais eu l'imprudence de la confier à Leblond. J'ai dit que Leblond avait peu d'esprit. Il en avait assez cependant pour sentir que, si je me remariais, il courait grand risque de perdre tous ses avantages. Mais, tant que je m'obstinerais à rechercher des femmes qu'il était bien sûr que je n'obtiendrais pas, je ne penserais pas à d'autres qui peut-être ne demanderaient pas mieux que d'épouser un riche vieillard. Il n'eut garde de me dissuader de ma nouvelle folie; au contraire, il m'y encouragea, et même, croyant y voir une occasion de nuire à Charles, il essaya de me persuader que je n'avais d'autre obstacle à craindre que la rivalité de ce jeune homme. « Ce n'est pas, ajouta-t-il, que, si nous avions

« affaire à des parents raisonnables, M. Charles fût à « redouter; mais ceux-ci sont capables de préférer « M. Charles, précisément parce qu'il est pauvre. » Alors, il en revint à me faire entendre qu'il fallait, avant tout, que Charles renonçât à la main de Julie. « Entre nous, me dit-il, je doute que le jeune homme « ait assez de sentiments pour se rendre aux bons avis « que monsieur est dans le cas de lui donner. Mais « enfin c'est un moyen qu'on peut tenter; c'est un « moyen qui n'a rien que d'honorable. Monsieur rem- « plira les devoirs d'un ami, en cherchant à sauver la « famille de M. Guillaume Delorme de l'action la plus « inconséquente que l'on puisse imaginer. »

Ce conseil de M. Leblond ne pouvait arriver dans une circonstance où je fusse plus porté à le suivre. Depuis le départ de Charles, on avait reçu fréquemment de ses nouvelles par lui-même et par le négociant chez lequel on l'avait envoyé. Celui-ci ne cessait de rendre les meilleurs témoignages de la conduite et du travail de Charles. Le bon Guillaume, dans ses réponses, en était d'autant plus tendre et plus affectueux pour son fils d'adoption. Il n'avait pu s'empêcher de lui laisser entrevoir avec plus de clarté les doux projets qu'il avait formés sur lui; il lui parlait dans toutes ses lettres de l'empressement avec lequel la petite Julie demandait des nouvelles de son ami Charles; en un mot, Guillaume semblait encourager Charles à redoubler d'amour pour Julie. Décidé plus que jamais à lui donner sa petite-fille, il croyait qu'un amour honnête et vertueux était pour un jeune homme le meilleur préservatif contre la fougue et les erreurs de son âge, la

meilleure et la plus sûre garantie de sa bonne conduite. On venait de recevoir une réponse de Charles, qui était comme ivre des bonnes espérances que lui donnait Guillaume, et qui l'en remerciait avec transport. Cette lettre de Charles m'avait épouvanté, m'avait causé un secret dépit. « Oui, dis-je à Leblond, je le dois, par « amitié pour Guillaume et sa famille; je vais écrire à « cet imprudent jeune homme. Je t'accorde le congé « que tu m'as demandé pour aller à Gisors, et c'est « toi qui porteras ma lettre.

« Monsieur », écrivis-je à Charles, sinon sous la dictée, au moins sous l'inspiration de Leblond, « j'étais « présent hier à la réception de votre dernière lettre « à mon ami Guillaume. Permettez-moi de vous ex- « primer l'étonnement que m'ont causé vos étranges « espérances. Eh quoi! n'avez-vous donc pas réfléchi « à la distance énorme qui existe entre votre fortune « et celle de la petite-fille de mon ami? Je ne parle pas « du droit que la qualité de parent de la jeune per- « sonne peut me donner sur elle, de la ferme résolution « où je suis de transporter dans une autre famille les « grands biens que je possède, et qui devraient natu- « rellement revenir un jour aux enfants de Guillaume; « je ne veux vous mettre sous les yeux que votre pro- « pre intérêt, l'intérêt de votre réputation. On dira « que tout ce faste de reconnaissance que vous avez « témoignée cachait une vue sordide de vous enrichir. « J'ignore quel parti mon ami Guillaume et sa fille « veulent prendre pour mademoiselle Julie; mais je « sais que, le bruit s'étant déja répandu que vous aviez « profité de votre séjour dans la maison de mon ami

« pour prévenir en votre faveur la jeune fille, plu-
« sieurs excellents partis qui étaient tentés de se pro-
« poser se sont éloignés. Il ne m'appartient pas de vous
« dicter la conduite que vous avez à tenir; mais à
« votre place, moi, je ne balancerais pas à déclarer à
« mon protecteur que je n'aurai jamais la folie de
« prétendre à la main de sa petite-fille. Pesez bien ce
« que j'ai l'honneur de vous écrire. Je ne vous demande
« pas le secret; je ne rougis pas d'une démarche qui
« n'est dictée que par mon amitié pour Guillaume et
« pour sa famille. C'est à vous de voir ce qui vous con-
« vient le mieux, de paraître prendre, de votre propre
« mouvement, le parti que l'honneur et la délicatesse
« vous commandent, ou de ne paraître le prendre que
« d'après les conseils d'autrui. Dans tous les cas, je
« vous prie de ne regarder l'avis que je vous donne
« que comme l'effet des sentiments que vous m'avez
« inspirés. »

Il y avait quelques passages de cette lettre qui me coûtèrent à écrire; mais l'idée que, si Charles renonçait à Julie, j'aurais rendu un vrai service à la fille de mon ami, surmonta mes scrupules. J'accordai à Leblond la permission d'aller passer quelque temps à Gisors; je le chargeai expressément de remettre ma lettre en passant à M. Charles Duverdier, mais surtout je lui recommandai, si le jeune homme l'interrogeait, de lui répondre avec égard, politesse, et même avec respect. M. Leblond ne devait pas oublier que Charles était le petit-fils d'un de mes bons amis. « Eh! mon
« Dieu! monsieur, me répondit Leblond, je l'aime de
« tout mon cœur. C'est pour son propre bien que je

« vous ai parlé de lui comme j'ai fait. Fiez-vous à moi.
« M. Charles n'aura qu'à se louer de ma conduite. »

CHAPITRE VII.

Suite des amours d'Eugène.

Après le départ de Leblond, je fus saisi d'une inquiétude sur laquelle je m'étais étourdi en écrivant ma lettre. Charles pouvait révéler ma démarche à mes amis. J'avais beau me répéter à moi-même que cette démarche était celle d'un honnête homme qui veut rappeler l'honneur dans l'ame d'un jeune insensé, celle d'un ami véritable qui veut sauver ses amis d'un grand malheur; qu'après tout, peu m'importait ce que Guillaume et sa famille pourraient penser de moi : je redoutais Guillaume et ses reproches ; toute ma vie, je l'avais craint, et je le craignais encore bien plus dans ma vieillesse qu'aux autres époques de ma vie. Il avait eu sur moi, depuis notre enfance, une si grande supériorité. Long-temps je m'en étais indigné; je commençais à la reconnaître et à la respecter. Je ne fus rassuré que lorsque je reçus la réponse de Charles. Le désordre de ses idées ne prouvait que trop le trouble qu'il avait éprouvé en recevant ma lettre.

« Monsieur, m'écrivait Charles, il était inutile de me « faire apporter vos sages avis par votre valet. Son in-« solence a failli produire un effet contraire à celui que

« vous attendez. Il suffisait de me laisser entrevoir que « l'extrême bonté de mon bienfaiteur peut vous con- « duire à faire de votre fortune un emploi nuisible aux « intérêts de ses enfants. Soyez content. Je renonce à « l'espoir que les dernières lettres de M. Delorme m'a- « vaient fait concevoir. Hélas! les considérations que « vous me mettez sous les yeux m'avaient déja frappé. « Mais, monsieur, dois-je y renoncer pour toujours? « Le temps et mon travail ne peuvent-ils pas me valoir « un jour votre approbation? Le moment de marier « celle que je n'ose nommer est-il donc si prochain? « Pardon; je m'égare. J'atteste, sur l'honneur, qu'au- « cune vue intéressée n'est entrée dans mon ame. Mais, « je le vois, il ne suffit pas d'avoir pour soi le témoi- « gnage d'une bonne conscience; il faut encore que les « hommes ne puissent vous accuser, et, grace à vous, « personne ne pourra m'imputer des sentiments que je « rougirais d'avoir. Je garderai le secret sur votre lettre; « je crois voir que vous le désirez. Quelque rigoureuse « que soit votre conduite à mon égard, j'aurai tou- « jours à cœur de mériter votre estime. Je me souviens « que vous fûtes l'ami de mon grand-père; je me sou- « viens que vous êtes l'ami de mon bienfaiteur. »

Quelle fut la surprise, quel fut le chagrin de Guillaume, lorsque, par le courrier suivant, il reçut de Charles la lettre qu'on va lire!

« Mon père, puisque vous me permettez de vous don- « ner ce nom, je crains que votre amitié pour moi ne vous « aveugle et ne vous porte à des démarches que le monde « pourrait blâmer. Je quitte la maison où vous m'avez « placé sans confier à personne en quel lieu je vais porter

« mes pas. Qui? moi! grand Dieu! je pourrais être soup-
« çonné d'avoir une ame vile et intéressée! Je pars. Oui,
« je dois partir; je ne veux plus rien devoir qu'à moi-
« même; je suis jeune, j'ai du courage, je travaillerai.
« Non, je ne perds pas encore tout espoir d'être heu-
« reux. Ah! mon bienfaiteur! mon père! je vous en sup-
« plie, et c'est la seule grace que je vous demande, dites
« bien à toutes les personnes qui vous sont chères, et
« surtout croyez vous-même que ma plus grande crainte
« est que ma conduite ne soit attribuée à d'autres causes
« qu'à une juste délicatesse! Le nom d'ingrat est celui que
« je redoute le plus, celui que je ne mériterai jamais. »

Le même courrier avait apporté une lettre du négociant de Rouen chez lequel Guillaume avait envoyé Charles. Il annonçait que, depuis deux jours, Charles avait disparu, en lui laissant ses comptes et ses livres parfaitement en règle, avec une lettre par laquelle il exprimait le désir qu'on ne cherchât pas à savoir ce qu'il était devenu. Le négociant regrettait vivement un jeune homme aussi intéressant, un commis d'une exactitude et d'une intelligence aussi remarquables. Il présumait que Charles s'était engagé par désespoir d'amour. Toute la famille, à l'exception de Julie, était réunie quand ces lettres arrivèrent, et chacun resta muet et consterné après les avoir entendues. César fut le premier qui parla. « J'ai toujours connu à Charles, nous
« dit-il, une tête un peu romanesque; mais pour l'avoir
« décidé à cet extrême parti, il faut qu'il y ait eu des
« suggestions étrangères. » César, en parlant ainsi, ne faisait peut-être allusion à personne; mais ses regards, encore vifs et perçants, se portèrent sur moi; involon-

tairement je baissai les yeux, et ce mouvement ne put lui échapper. « Bon, trop bon et trop délicat jeune « homme, s'écria Guillaume! » — « C'est ainsi, reprit « César, que dans ta jeunesse tu t'es expatrié. » — « Mais, reprit Guillaume, avait-il donc les mêmes rai- « sons que moi? Et surtout devait-il nous laisser igno- « rer ce qu'il devient?» Ainsi le résultat de la démarche à laquelle j'avais poussé Charles contribuait à redoubler encore l'estime qu'on lui portait. Il fut convenu qu'on ne dirait rien à Julie de ces fatales nouvelles; mais cette jeune fille ne cessait de demander si l'on avait reçu des nouvelles de Charles; et comme le silence de ses parents lui causait trop d'inquiétude, il fallut bien qu'on lui dît la vérité. On lui lut la lettre de Charles. Elle pleura beaucoup en l'écoutant; mais bientôt reprenant courage, et se livrant à ces flatteuses illusions qui ne nous manquent jamais dans notre jeunesse : « Eh bien! dit-elle, monsieur Charles ne perd « pas tout espoir d'être heureux, ni moi non plus, je « ne le perds pas! » Malgré cet espoir qu'ils partageaient, mes amis étaient affligés du parti qu'avait pris Charles, et fort inquiets sur son sort. Je ne pouvais m'empêcher de m'accuser moi-même, en songeant que c'était moi qui avais provoqué le départ de Charles et le chagrin de mes amis.

Leblond revint. Je commençai par me fâcher contre lui. « Eh quoi! lui dis-je! malgré mes ordres, vous « vous êtes donc permis d'être insolent avec Charles! « Il me l'apprend dans sa réponse. » Leblond me jura que, suivant ses instructions, il avait abordé Charles avec respect; mais M. Charles l'avait traité avec tant

de fierté, tant de dédain ! « Parce qu'on est valet de « chambre, continua-t-il, on n'en a pas moins de l'ame « et des sentiments ; quant à moi, je ne peux supporter « des airs de hauteur que de la part de mon maître. « Toutefois je me suis borné à parler à monsieur Charles « avec éloquence, avec onction. J'y aurais perdu mes « efforts sans la lettre de monsieur.... Mais enfin cette « lettre était si positive.... D'ailleurs, je suis porté à « croire, avec beaucoup de personnes de Rouen, qu'une « autre cause s'est jointe à la lettre de monsieur pour « le déterminer à partir. Il n'avait pas dans la ville une « très-bonne réputation... Enfin il est bien loin, à ce que « je présume ; il ne reviendra pas de sitôt ; monsieur « doit être content ; et je ne m'attendais pas que, pour « prix de mon zèle, monsieur accueillerait aussi mal « son fidèle serviteur. » Il fallut bien m'apaiser.

Je voulais sincèrement épargner à mes amis les rapports que m'avait faits Leblond ; mais ils savaient qu'il avait passé par Rouen ; il pouvait leur donner quelques renseignements ; ils l'interrogèrent. J'avais recommandé à Leblond de ne leur parler de Charles qu'avec les plus grands ménagements. Il me l'avait promis ; mais il remplit très-maladroitement sa promesse. Il leur répéta ce qu'il m'avait dit, il alla même plus loin, il leur fit entendre que Charles avait bien fait de quitter Rouen. « Le jeu, les femmes, dit-il... Dispensez-moi de m'ex- « pliquer davantage. » — « C'est faux », s'écria Guillaume, dans un accès de colère tel que je ne lui en avais pas vu depuis sa jeunesse, « vous êtes bien hardi « d'oser calomnier devant moi un jeune homme ver- « tueux, pour qui je professe la plus haute estime. Et

« toi, Eugène, comment peux-tu ajouter quelque foi « à de pareils mensonges? » — « Sortez, » dis-je à Leblond, feignant de partager la colère de Guillaume, et rougissant réellement au fond du cœur. Mon cousin César, pendant le discours de Leblond, n'avait pas cessé de m'examiner attentivement. Cette attention m'avait plus d'une fois interdit. Quand Leblond eut quitté l'appartement : « *A la bonne heure*, dit César, « mais heureusement Charles et Julie ont le temps « d'attendre. » Je vis clairement que César avait des soupçons; il se garda de les exprimer, il continua de me traiter avec amitié. Quelquefois seulement il lui échappait de me regarder d'un air de compassion. « Pauvre Eugène ! me dit-il un jour, à presque toutes « les époques de ta vie les méchants ont fait de toi tout « ce qu'ils ont voulu. »

Après bien des hésitations, je me hasardai à parler à Guillaume de mes vues sur Julie. « Qui? toi, l'époux « de ma petite-fille! me dit Guillaume avec chaleur. « Eh ! je te trouvais trop vieux pour sa mère. » Je voulus insister. « Jamais, me répondit-il. Ne m'en « parle plus. » A ce mouvement de vivacité succéda un léger sourire ironique; puis tout-à-coup, comme se le reprochant : « Mon cher Eugène, me dit-il, de « grace, ne m'expose plus à me mettre en colère contre « toi, ou à me moquer de tes prétentions. » Il y avait en effet un si grand ridicule à moi d'aspirer à la main de cette jeune fille, que l'extravagance de mon amour ne put échapper à mes propres yeux. Leblond essaya vainement de ranimer mes espérances, je ne pus en conserver aucune; et je m'en repentis d'autant plus

de la démarche à laquelle Leblond m'avait entraîné auprès de Charles.

Fort ennuyé de la vie que je menais chez Guillaume et dans mon château, je pris une maison à Coutances, j'y faisais de fréquents voyages; mais je ne me trouvais bien nulle part, et je m'ennuyais à la ville comme à la campagne. J'étais fort scrupuleux sur l'étiquette et la cérémonie; je ne perdais pas une minute pour rendre les visites que j'avais reçues; je me formalisais si l'on ne me rendait pas celles que j'avais faites. Après avoir parlé de la pluie, du beau temps, de mon rhumatisme et de la migraine de la maîtresse de la maison, des nouvelles de Paris et de celles de Coutances, la conversation devenait languissante et nulle. Tous les soirs je faisais un wisk ou un reversis; j'y étais humoriste et grondeur. A l'approche des fêtes solennelles et à la plus légère indisposition, j'avais des accès de dévotion; j'étais fort assidu aux offices de la paroisse; mais j'y portais un esprit mondain. J'aurais rougi de ne pas prier dans une place réservée aux gens de qualité. J'avais un confesseur fort doux, fort indulgent, qui faisait ma partie et dînait avec moi, pour qui Leblond avait beaucoup de soins, et qui avait pour Leblond beaucoup d'amitié. Je m'accusais avec un scrupule minutieux de quelques peccadilles frivoles; mais j'oubliais mes gros péchés, qui étaient l'orgueil et la médisance. Mon confesseur et mon valet, pour quelques actes de bienfaisance que je fis dans le pays, s'extasièrent sur ma charité. Je n'y mettais pas seulement du faste et de l'ostentation; je donnais aux pauvres avec hauteur, avec fierté; en sorte qu'ils étaient plus humiliés

que reconnaissants de mes bienfaits. J'attachais une grande importance à mon ancienne noblesse ; j'exigeais qu'on m'appelât toujours M. le baron. Enfin j'éprouvai quelques-uns des tourments de l'avarice ; je me plaignais de la dureté du temps et du renchérissement de toutes les denrées. Fort riche, je craignais de manquer. J'amassai une assez grosse somme d'argent que je serrai dans le coffre à secret d'un meuble de mon château. Quand j'étais à Coutances, j'étais inquiet de ce qui pouvait se passer dans ma terre. Il m'arriva souvent d'y retourner sans être attendu. Quelquefois je sentais qu'il ne tenait qu'à moi de mener un meilleur genre de vie ; mais comment vaincre l'habitude, cette seconde nature, comme on l'appelle vulgairement ? Elle a quelque force, même sur un jeune homme. Qu'elle est difficile à détruire chez un vieillard !

Ainsi j'avais tous les défauts de la vieillesse, et Guillaume n'en avait aucun. Il triomphait des premiers mouvements qui s'élevaient dans son ame encore plus rapidement qu'il n'en avait triomphé dans son enfance, dans sa jeunesse, dans son âge mûr.

J'appris par une lettre d'un de mes procureurs que mes procès étaient sur le point d'être jugés. Je n'espérais pas être plus heureux à Paris qu'en province, mais c'était comme un soulagement pour moi de changer de lieu, et je résolus de faire encore un voyage dans la capitale.

FIN DU SECOND LIVRE.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Nouvelles du fils de Guillaume. — Voyage d'Eugène et de Guillaume à Paris.

La veille du jour arrêté pour mon départ, je vois accourir chez moi Guillaume, tout rayonnant de joie. « Mon ami! mon ami! s'écrie-t-il, bonnes, excellentes « nouvelles de mon fils; il continue de se distinguer, « il honore ma vieillesse. Mais, ce n'est pas tout, « écoute, écoute ce qu'il m'écrit. » Et alors Guillaume me lit avec transport la lettre suivante.

« Hier, à l'assaut qui nous a rendus maîtres d'Yorck-« Town, au commencement de l'action, j'ai eu le bon-« heur de sauver la vie à un officier français qui s'était « élancé un des premiers dans une des principales re-« doutes qui défendaient la ville.

« Après l'affaire je rendais compte à mon général « de l'exécution de quelques ordres qu'il m'avait donnés, « lorsque je vois venir à moi un vieux militaire dont « l'habit n'est décoré que d'une simple épaulette de

« sous-lieutenant. C'est lui, s'écrie-t-il en me voyant, « et il me serre dans ses bras. C'était le brave que j'a- « vais secouru dans la mêlée. Je n'avais pas fait atten- « tion à ses traits, mais les miens s'étaient rapidement « gravés dans sa mémoire. Ses rides, ses cheveux « blancs, la vive expression de reconnaissance qui « animait sa figure, inspiraient un touchant respect « à toute la brillante jeunesse qui nous entourait, et « chacun m'enviait le bonheur d'avoir sauvé ses jours. « Monsieur, me dit-il, un soldat, à mon âge surtout, « doit tenir la vie pour bien peu de chose. Tout en ex- « posant la mienne, j'y suis pourtant fort attaché. « Fanchette! chère enfant! grace à ce jeune homme, « j'ai donc encore l'espérance de t'embrasser avant de « mourir. Capitaine, pour prix du généreux secours « que vous m'avez porté, je ne puis vous offrir que « mon amitié, ne la dédaignez pas.

« J'embrasse vivement ce vieillard, et je lui jure « moi-même une amitié à toute épreuve. Mais quelle « est ma joie, quelle est la sienne, quand, après quel- « ques mots d'explication, je reconnais en lui ce brave « Dumesnil, votre ami, votre camarade, dont vous « m'avez parlé si souvent, et dont vous regrettiez de « ne pas recevoir de nouvelles! Ah! mon père, quel « bonheur pour moi d'avoir sauvé la vie à celui qui « jadis a sauvé la vôtre à la Martinique. L'éloignement, « des circonstances imprévues, ont interrompu votre « correspondance, mais il ne vous a jamais oublié; il « vous aime, il se souvient avec la plus vive reconnais- « sance que c'est vous qui l'avez marié à sa maîtresse. « Il a été prisonnier de guerre; il sert toujours dans

« le même régiment; mais ce régiment a parcouru dif-
« férentes contrées. Il a perdu sa femme, ses enfants,
« son gendre; il n'a plus pour famille qu'une petite-
« fille qui se nomme Fanchette, du nom de François
« que portait son gendre, brave militaire comme lui.

« Dès le commencement de la guerre, Dumesnil est
« passé en Amérique avec son corps. Il a fait venir sa
« petite-fille à Boston. Elle habite cette ville avec une
« vieille gouvernante. Je me suis empressé de le pré-
« senter à mon général, et sur-le-champ j'ai conçu le
« projet d'être utile ou plutôt de faire rendre justice à
« votre ancien ami.

« Depuis quarante ans il lui a été impossible de s'éle-
« ver au-dessus du grade de sous-lieutenant. Il n'a pas
« la croix : il est sans naissance, sans fortune, sans
« intrigue et sans protection; il n'a pour lui que sa
« bravoure et ses longs services. Je vous envoie ses
« titres, ses brevets, une lettre de mon général à M. le
« comte de Vergennes, une autre lettre que moi-même
« je me permets d'écrire à ce ministre. Je vous con-
« nais, mon père, et je n'ai pas besoin de m'expliquer
« davantage. »

« Ah! oui, mon fils me connaît bien, s'écria Guil-
« laume; je le remercie de la bonne opinion qu'il a de
« moi, et puis, continua-t-il, voici une lettre de Du-
« mesnil lui-même : il s'excuse de ne m'avoir pas écrit,
« il n'a pas oublié mon nom de guerre, il se souvient
« des bonnes leçons que lui a données jadis le *maître
« d'école;* il se propose, à la paix, de revenir en France,
« avec sa petite-fille; il lui sera bien doux de finir ses
« jours auprès de moi. Il me parle avec intérêt de ma

« famille, de ma femme, de ma fille, de mon fils sur-« tout, qu'il nomme son sauveur, son bienfaiteur. Cher « Dumesnil! je le reverrai. Mon cher Eugène, demain « je pars avec toi; je vais à Paris, je vais à Versailles; « je remplirai le vœu de mon fils, j'obtiendrai justice « et faveur pour mon brave Dumesnil. »

Je félicitai sincérement Guillaume. Il fut convenu que nous partirions en poste, et que les deux places que j'avais retenues à la diligence pour Leblond et pour moi seraient prises par Leblond et par Jacques, le vieux valet de Guillaume. Quoique je trouvasse Guillaume un peu avare, ce fut lui qui me proposa cet arrangement; il n'épargnait ni ses peines, ni sa bourse, dès qu'il s'agissait de servir un ami. Quoique je me crusse encore prodigue, je n'acceptai la proposition de Guillaume qu'après avoir calculé que la poste à frais communs ne coûterait pas beaucoup plus que la diligence.

Plus d'un lecteur l'aura sans doute éprouvé comme moi, qu'il est doux, qu'il est utile, à tout âge, de voyager tête à tête avec un véritable ami! Les deux jours passés avec Guillaume en chaise de poste commencèrent à m'éclairer sur mes erreurs. Depuis le collége, nous ne nous étions jamais trouvés si long-temps ensemble; partout ailleurs on est distrait, interrompu par mille objets. En route, il faut toujours en revenir aux entretiens, aux confidences avec son compagnon. Ce fut à ce voyage que la sagesse et la belle ame de Guillaume commencèrent vraiment à me dominer; c'est à ce voyage que je dois les moments heureux dont je jouis au déclin de ma vie.

Cependant, avant de devenir sage comme je crois l'être aujourd'hui, il me restait encore quelques folies à faire. Dans ce voyage même je me permis de donner à mon ami Guillaume des conseils bien singuliers. Il allait à Paris pour solliciter; il fallait, suivant moi, qu'il employât les petites finesses, les petites ruses qui m'avaient long-temps réussi. Ce n'était que par intrigue et par cabale qu'on pouvait arriver. Il fallait avoir pour soi les secrétaires, les valets de chambre, les maîtresses et les femmes de chambre des maîtresses. « Mon cher Eugène », me répondit Guillaume en souriant, « permets que je suive la route dont je me suis « toujours bien trouvé. Je vais droit mon chemin; c'est « le plus sûr pour ne pas s'égarer. L'intrigue est en « effet un moyen assez fréquent de succès, mais il n'est « pas le seul. On parvient aussi quelquefois, en mar« chant avec fermeté, vers un but juste et raisonnable. « Quant à moi, j'aimerais mieux échouer que de réus« sir par des voies tortueuses. »

M. Leblond arriva un jour après nous à Paris. Il s'en fallait qu'il eût profité de son voyage avec Jacques, le vieux domestique de mon ami Guillaume. J'ai su depuis que, pendant la route, Leblond avait essayé de pervertir ce bon et fidèle domestique, en s'égayant aux dépens de Guillaume et de moi, en vantant l'empire qu'il avait sur son maître, en engageant Jacques à s'emparer de même des volontés du sien; mais Jacques aimait et respectait Guillaume; il sentait fort bien d'ailleurs qu'avec un homme du caractère de Guillaume, il n'aurait pas beau jeu à suivre les conseils de mon valet.

A peine arrivé, Guillaume, qui, pour servir son ami, avait retrouvé tout le feu de sa jeunesse, courut dans les bureaux de la guerre, chez les ministres, à Paris, à Versailles. Comme négociant, il avait à Paris de nombreux amis; comme maire de la ville de Coutances, il avait des relations avec l'intendant et le gouverneur de la province. Son nom, celui de son fils, n'étaient pas inconnus à M. de Vergennes. Sans intrigues, sans voir les maîtresses ni les secrétaires, il fut introduit par-tout, bien reçu par-tout. Dumesnil fut nommé capitaine. Il arriva même mieux que Guillaume n'espérait. Guillaume ne sollicitait que pour son ami; on donna la croix de Saint-Louis à son fils et à son ami. Il se hâta d'annoncer à tous deux ces bonnes nouvelles.

CHAPITRE II.

Les procès d'Eugène. — Eugène et Guillaume au spectacle. — Promenade aux Champs-Élysées.

Cependant les démarches et les sollicitations de Guillaume n'avaient pas tellement pris tout son temps qu'il n'en eût trouvé pour m'aider de ses conseils dans mes procès, et même pour jouir des plaisirs qu'on ne trouve qu'à Paris. Un voyage à Paris a toujours de l'attrait pour les gens de province. Le nôtre n'en eut pas pour moi, qui avais habité si long-temps cette grande ville; mais Guillaume, qui, depuis le collége, n'y avait

jamais passé que fort peu de temps, savourait encore, avec toute l'ardeur d'un jeune homme, les divers agréments que peut offrir le séjour de la capitale.

Mes procès avec les héritiers collatéraux de mon beau-père étaient devenus d'autant plus difficiles, que je n'avais voulu prêter l'oreille à aucune espèce d'arrangement. Ma négligence, mon orgueil et la mauvaise direction que, du fond de la Basse-Normandie, j'avais donnée à mes avocats et à mes procureurs, avaient singulièrement embrouillé les affaires. Mes procès étaient sur le point d'être jugés, et tout portait à croire que le jugement ne me serait pas favorable. Il était fort important pour moi d'obtenir des délais, puis de chercher à transiger, en faisant de grands sacrifices.

Guillaume, qui se souvenait encore de ce qu'il avait appris jadis aux écoles de droit et chez le procureur, qui d'ailleurs avait eu occasion dans son commerce de se mettre au courant de la procédure, eut des conférences avec mes conseils et ceux de mes parties adverses. J'avais eu beau refuser ses bons offices et lui répéter qu'il n'entendait rien aux affaires; il nous prouva bientôt qu'il était plus avantageux pour tous d'en venir à des arrangements raisonnables que de plaider avec obstination; mais les transactions à faire n'étaient pas l'ouvrage d'un jour. Je prévis que je serais obligé de rester long-temps à Paris. Comme mon intention n'était pas d'y établir ma résidence, je ne jugeai pas à propos d'y prendre un autre logement que l'hôtel garni où nous étions descendus.

J'allai voir ma fille avec Guillaume. Elle était le modèle et l'honneur de son couvent. Guillaume, la voyant

jeune et belle, s'étonnait qu'avec tant de moyens d'être heureuse, elle eût voulu renoncer au monde; il admirait sa piété; moi j'estimais, j'admirais la sincérité et la continuité de son repentir. Le temps avait enfin détruit l'espèce d'antipathie involontaire que je m'étais sentie pour elle.

En sortant du parloir, j'étais triste : Guillaume, pouvant disposer de sa soirée, me proposa d'aller au spectacle. On donnait Zaïre. Ce fut là seulement que je vis Guillaume un peu frondeur et regrettant le passé. Il se souvenait des grands acteurs qui l'avaient enchanté dans sa jeunesse. Mais tandis qu'il me rappelait l'espèce de délire que lui avait causé cette touchante tragédie, la première qu'il eût vue, tandis qu'il m'exprimait son mécontentement de l'actrice qui jouait et qui lui faisait vivement regretter mademoiselle Gaussin, il remarqua, dans le parterre, plusieurs jeunes gens qui pleuraient, qui applaudissaient, qui s'extasiaient. « Oh! oh! me dit-il en riant, ce qui « nous choque, ou nous laisse froids, intéresse et en- « flamme ces jeunes gens. Mon ami, cette actrice n'est « peut-être pas si mauvaise que nous pensons. Si ton « cousin César était ici, il aurait beau jeu à nous citer « Horace. Te souvient-il que, dans notre jeunesse, au « parterre de l'ancienne salle, nous étions indignés « d'entendre des vieillards regretter amèrement Baron « et La Thorillière. »

Quelques jours après, nous avions rendez-vous chez un de mes avocats, qui demeurait à l'entrée du faubourg Saint-Honoré. Notre conférence dura moins long-temps que nous n'avions pensé. Nous avions ren

voyé notre voiture; il faisait un temps magnifique; nous résolûmes de traverser à pied, en nous promenant, les Champs-Élysées et les Tuileries.

Tout en marchant il nous prit fantaisie d'entrer dans le café qui se trouve au milieu du côté droit des Champs-Élysées, et qu'on nomme le café des Ambassadeurs. Il y avait une tente en dehors, sous laquelle nous nous assîmes. Tandis qu'on nous servait quelques rafraîchissements, nous remarquâmes des écoliers qui jouaient à la balle devant le café. A l'aspect de ces jeunes gens, les plus touchants souvenirs s'offrirent en foule à notre pensée; nous nous trouvâmes, pour ainsi dire, reportés au collége. Pendant une longue vie de soixante-trois ans, Guillaume et moi nous n'avions jamais cessé d'être amis. Il s'était souvent élevé entre nous quelque querelle; mais nous avions bientôt repris nos premiers sentiments. Souvent les événements nous avaient séparés, mais nous nous étions retrouvés. Guillaume soutenait généreusement qu'il y avait eu entre nous, depuis notre enfance, un échange mutuel de services et de bienfaits. J'avais la bonne foi de lui soutenir que c'était toujours lui qui avait été mon bienfaiteur. Je n'en rougissais pas. Le lieu où nous nous trouvions, ces écoliers jouant, se disputant et se réconciliant devant nous, m'avaient entraîné à un retour sur toute ma vie, et je pensais avec attendrissement qu'au milieu de mes malheurs et de mes folies, la longue et persévérante amitié de Guillaume avait été ma sauvegarde contre le désespoir, mon préservatif contre des vices plus grands que ceux auxquels je m'étais livré.

« T'en souvient-il, dis-je à mon ami? c'est ici, c'est « à cette place même, je crois, qu'un jour de congé, « n'étant encore qu'en sixième, nous eûmes notre pre- « mière querelle? J'étais avec Beauclair et quelques « autres mauvais sujets. Tu t'élanças au milieu de nous, « pour défendre une petite marchande de sucreries « que nous voulions embrasser de force. Te souvient- « il de l'effroi, du désespoir auquel tu te livras, quand « tu crus m'avoir blessé? » — « Oui, dit Guillaume, « je me rappelle la bonté avec laquelle tu me pardon- « nas mon emportement. »

S'il est quelques lecteurs qui, à cette époque, aient fréquenté le café des Ambassadeurs, peut-être se souviendront-ils d'y avoir vu une femme âgée, d'un extérieur décent, d'une figure aimable malgré ses rides, fort proprement, mais fort modestement vêtue, qui allait sous la tente et dans le café présenter, de table en table, une boîte ouverte, coupée en divers compartiments, et remplie de sucre d'orge, d'angélique et de pâte de guimauve. Pendant que nous parlions, cette femme s'était assise près d'une table voisine de la nôtre; elle se reposait, en attendant que les écoliers eussent fini leur partie de balle et qu'elle pût leur offrir ses friandises. Elle écoutait et elle entendit notre conversation. Elle m'examinait avec attention, mais à peine y prenais-je garde. Au moment où je rappelais à Guillaume notre aventure avec la petite marchande : « C'était moi, s'écria-t-elle. » — « C'était vous! » — « Oui, monsieur le baron de Senneville. » Juste ciel! quelle est ma surprise! Sous ces modestes vêtements je la reconnais; c'est Caroline.

On peut se souvenir que, le jour où je vis Caroline pour la première fois dans ma jeunesse, j'avais cru trouver quelque ressemblance entre elle et une personne que j'avais déja vue. Son aventure avec des écoliers était sortie tout-à-fait de sa mémoire et de la mienne. Jamais elle ne nous était revenue à l'esprit pendant le cours de notre longue liaison. Il fallait, pour m'en faire souvenir, la circonstance où je venais de me trouver, tête-à-tête avec Guillaume, dans ce café, sous cette tente, et regardant avec attendrissement les jeux des écoliers en promenade. J'avais beaucoup parlé de Caroline à mon ami Guillaume; mais jamais il ne l'avait vue.

CHAPITRE III.

Charlotte.

« Eh! grand Dieu! dis-je à Caroline, dans quel état « je vous retrouve! » Elle se mit à pleurer amèrement. Guillaume et moi nous lui prodiguâmes des paroles bienveillantes. Nous la fîmes asseoir à côté de nous, et je la pressai de me raconter par quelle suite d'événements malheureux elle était tombée dans la situation où je la voyais.

Ses aventures n'étaient ni extraordinaires, ni compliquées. Je l'avais laissée jouissant d'un honnête revenu, tenant à l'entrée du faubourg du Temple un bureau

d'esprit, où elle recevait quelques gens de lettres du second ordre. Dès-lors elle n'était plus jeune; mais elle n'était pas encore vieille, et, grace à son habileté dans l'art de la coquetterie et dans celui de la pruderie, elle eut long-temps des amants qui ne s'empressaient plus, comme ceux d'autrefois, de lui prodiguer l'or et les diamants, car ils n'avaient ni or ni diamants, mais qui se glorifiaient d'être aimés d'une femme visant à l'esprit, prononçant en oracle sur les ouvrages de litterature, et faisant des réputations dans l'enceinte et dans la banlieue de sa petite cotterie. La vieillesse arriva : les amants disparurent; elle conserva des amis, car elle était passablement intrigante; elle servait et desservait chaudement et avec adresse. Elle était redoutable pour ses ennemis; elle était de grande ressource pour ceux qu'elle prenait en affection; mais elle eut l'extravagance de se passionner pour un jeune étudiant en droit qui avait donné des pièces au théâtre d'Audinot. C'était un joli garçon, sans fortune. Il fallut payer ses dettes et ses inscriptions aux écoles de droit. Il avait beaucoup de reconnaissance pour madame de Saint-Charles, mais il avait de l'amour pour une petite danseuse des boulevards. Les cadeaux qu'il recevait de la vieille lui servaient de moyens de plaire à la jeune; la pauvre madame de Saint-Charles n'en était pas moins folle du jeune homme. Elle lui pardonnait tout; elle lui donnait tout. Elle entama ses capitaux, elle vendit ses meubles. Ses amis désertèrent sa maison dès qu'il n'y eut plus table ouverte. L'étudiant en droit la quitta, quand elle n'eut plus rien à lui donner; et, des libéralités

qu'il en avait reçues, il acheta une charge de greffier, et fit un très-bon mariage.

Caroline ne perdit pas courage; elle reprit son ancien état; elle alla jouer l'opéra comique en province; mais cette femme qui jadis avait fait courir tout Paris à la foire Saint-Laurent, dans l'emploi des ingénues et des coquettes, fut à peine remarquée en province, dans l'emploi des duègues et des mères. Tous les ans, elle avait grande peine à trouver un engagement. Enfin (il y avait deux ans) elle était à Paris pendant la quinzaine de Pâques, fort embarrassée de ce qu'elle allait devenir; un jour, en sortant de chez un directeur de spectacle, qui lui avait déclaré qu'il n'avait pas de place à lui donner dans sa troupe, elle entra, par désœuvrement, par curiosité, dans une église. On récitait les ténèbres. Tout-à-coup la grace la toucha. Elle se repentit de ses égarements. Elle devint sincèrement dévote; elle promit à Dieu de renoncer au théâtre. Mais il fallait vivre. Ce fut alors qu'elle imagina de reprendre le premier de tous ses métiers, celui qu'elle avait fait, avant d'entrer à l'opéra comique. Elle vint tous les soirs, comme dans son enfance, vendre des friandises aux Champs-Élysées; mais, dans son enfance, le matin, elle prenait des leçons de chant, de danse et de galanterie au magasin de l'opéra; dans sa vieillesse, tous les matins, elle faisait à Saint-Roch des actes de contrition. La petite Charlotte, qui avait été ensuite mademoiselle Caroline, ensuite madame de Saint-Charles, n'était plus connue des gens du café que sous le nom de la mère Charlotte. Elle supportait son

sort avec résignation; quelquefois cependant elle s'effrayait, en pensant aux maladies et aux infirmités qui la menaçaient.

Quelles rapides et profondes réflexions m'inspirèrent la vue et le récit de Caroline! « Eh quoi! c'est là cette « femme qui, pendant plusieurs années, a subjugué « mon ame, à tel point que j'ai été tenté de l'épouser! « Dois-je m'applaudir d'avoir échappé à ce malheur? En « me mariant à une fille riche, impérieuse et coquette, « ne me suis-je pas jeté dans d'autres malheurs? »

Comme elle achevait son récit, une petite fille, qui vendait dans le café des jarretières et d'autres objets de petite mercerie, s'approcha de nous, salua la mère Charlotte avec amitié, et nous proposa de lui acheter quelque chose. Par complaisance, nous lui fîmes quelques emplettes et nous fûmes assez surpris de la voir remettre à la mère Charlotte l'argent que nous lui avions donné. Sans affectation, sans hypocrisie, celle-ci recommanda à Toinette (c'était le nom de la petite fille) de ne pas s'approcher des jeunes écoliers qui jouaient dans les Champs-Élysées. « Quelle est donc « cette petite, lui dis-je, à qui vous paraissez prendre « tant d'intérêt? » — « Hélas! répondit-elle, c'est une « orpheline que j'ai rencontrée dans les premiers jours « où je revins aux Champs-Élysées. Je m'y suis atta« chée; elle m'a prise en amitié. Je cherche par mes « conseils à la garantir des dangers auxquels j'ai été « exposée. Elle me donne en garde une grande partie « de ce qu'elle gagne pour lui acheter du linge et quel« ques effets. Mon amitié pour Toinette, l'attachement « de Toinette pour moi sont des bienfaits de Dieu,

« dont je lui rends grace tous les jours. » — « Oui, re-« pris-je avec transport, et, comme vous, Caroline, je « dois rendre grace à Dieu! Qui peut se dire tout-à-fait « malheureux, tant qu'il lui reste un ami? » En prononçant ces mots, je regardais Guillaume.

Il était presque aussi touché que moi; il approuva vivement la résolution que je formai de venir au secours de Caroline et de sa petite protégée. Nous envoyâmes chercher une voiture de place. Bravant les regards et les propos des oisifs amassés autour de nous, et qui paraissaient tout étonnés de voir deux hommes bien vêtus en grande familiarité avec une pauvre femme, nous la fîmes monter en voiture avec nous. Je donnai au cocher l'adresse de mon notaire. Là, je constituai à Caroline une rente viagère de douze cents francs. « Voilà un bienfait », me dit-elle en versant des larmes de joie et de reconnaissance, « qui m'est plus cher que « tous les magnifiques cadeaux dont jadis vous m'avez « comblée; je n'ai pas à rougir de celui-ci. » Guillaume voulut que je lui laissasse le plaisir de faire du bien à Toinette : il déposa entre les mains de Caroline une somme de six cents francs pour mettre la jeune fille en apprentissage chez une honnête couturière, et il promit que ni lui, ni ses enfants ne l'abandonneraient, si elle se conduisait bien.

Caroline vit encore, et m'écrit de temps en temps. Elle est logée à l'extrémité du faubourg du Roule. Elle y a établi une école où elle montre à lire et à écrire aux petites filles du quartier. Elle détourne les mères de placer leurs enfants au magasin de l'opéra. Toinette, sa fille adoptive, vient la voir, et tout récemment elle lui

a confié qu'elle croyait avoir touché le cœur d'un garçon menuisier, qui est un fort bon sujet. Guillaume et moi nous nous proposons de lui faire une dot.

Ainsi, depuis que j'étais parti de Coutances avec Guillaume, je devenais, par intervalles, accessible à la raison. Demeurant avec Guillaume, à chaque instant du jour fortifié par ses conseils et son exemple, je ne faisais plus, je ne projetais plus de folies, et je me livrais à cette bonté naturelle de mon cœur, qui, au milieu de mes plus grandes erreurs, m'a valu la continuation de l'amitié de César et de Guillaume. Mais Guillaume, dès qu'il eut obtenu ce qu'il voulait, et plus qu'il ne demandait, s'empressa de retourner dans sa famille. Pour terminer les arrangements de mes procès, il me fallait passer quelques mois à Paris. Je n'en fus pas fâché; malgré mes accès de raison, je m'étais senti quelquefois gêné par la présence de Guillaume. J'allais me trouver libre par son départ. Libre!.... Mon ami partait, et je restais à Paris sous l'empire de M. Leblond.

CHAPITRE IV.

Retour du fils de Guillaume.

Il ne me reste plus à raconter que des aventures encore bien récentes, et ces aventures sont plutôt celles du fils de Guillaume que les miennes et celles de mon

ami. Je rougis du rôle que j'y ai joué; j'y fus entraîné par suite de l'isolement où je me trouvai après le départ de mon ami. Guillaume et moi nous avions passé notre douzième lustre. Dès long-temps Guillaume et sa femme ne souffraient plus, ne jouissaient plus que pour leurs enfants; et moi, j'étais réduit à ne m'occuper que de moi. Triste extrémité pour un sexagénaire! Nos plus grandes jouissances sont dans nos espérances. Quand l'avenir commence à nous manquer pour nous-mêmes, que je plains celui qui n'a pas su s'en créer un nouveau dans l'avenir de jeunes êtres destinés à lui survivre!

Dumesnil ne jouit pas long-temps de la récompense tardive qu'on avait accordée à ses longs services. Guillaume reçut une lettre de son fils qui l'instruisait que son ami Dumesnil était tombé malade à Boston, et qu'il avait succombé en prononçant le nom de Guillaume, en regrettant de ne l'avoir pas revu. Guillaume, désolé de n'avoir pour ainsi dire reçu des nouvelles d'un ami si cher que pour éprouver la douleur d'apprendre sa mort, se hâta d'écrire à son fils; il lui recommandait la petite-fille de son ami. Il voulait lui servir de père; si cette jeune personne n'avait pas d'autre asyle, sa maison lui serait toujours ouverte. Eugène Delorme répondit. Il avait reconnu la belle ame de son père à l'empressement avec lequel Guillaume offrait ses soins paternels à la petite-fille de Dumesnil. Il ressentait un chagrin réel de n'avoir pu les proposer à cette jeune personne; mais elle n'était plus en Amérique; quelques jours après la mort de son aïeul elle s'était embarquée avec sa gouvernante

pour aller joindre en France une grand'tante, la seule parente qui lui restât. La mort de Dumesnil, le départ de sa petite-fille, n'avaient pas peu contribué à rendre le séjour de Boston insupportable à Eugène Delorme; mais il espérait bientôt revoir la France et ses bons parents; on parlait beaucoup de la paix. Quelle joie cette espérance répandit dans l'ame de Laure!

Elle fut bientôt réalisée. La paix fut signée le 20 janvier 1783. Eugène Delorme, après la guerre, quitta son général pour retourner à son corps, et son régiment était un des premiers qui devaient repasser en Europe.

Laure ne craignit plus pour son fils les dangers de la guerre; mais elle craignait encore les tempêtes et les naufrages. Dès que le vent soufflait avec un peu de violence elle pensait avec effroi que son fils était peut-être exposé à un ouragan bien plus terrible.

Eugène Delorme revint, et son entrée dans la ville fut une espèce de triomphe. Il était débarqué à Brest. Avec quelle impatience sa mère comptait les heures et les minutes! Tout à coup, un matin, Guillaume, en sa qualité de maire, reçoit un ordre de loger un régiment qui doit arriver dans la journée. Quel est ce régiment? C'est celui de son fils. C'est par je ne sais quel malentendu que l'ordre est arrivé si tard à Guillaume. A cet ordre est jointe une lettre de son fils. Laure n'était pas à Coutances; Guillaume lui envoie un exprès; elle accourt, et c'est à l'instant même de son arrivée que le régiment entre dans la ville, précédé de ses tambours et de sa musique. Elle aperçoit son fils à la

tête de sa compagnie. Elle s'écrie, elle s'élance, et son fils est dans ses bras. Tous les soldats ont rompu leurs rangs; ils entourent leur capitaine et sa famille; les tambours battent aux champs. « Vive notre capi- « taine! » s'écrient les grenadiers en agitant leurs bonnets au bout de leurs fusils. Les habitants leur répondent par des cris unanimes : « Vivent notre bon maire « et son fils! »

Repetit penates
Victor. *

disait mon cousin César en embrassant le jeune guerrier.

On sait quelle sensation fait dans une petite ville un régiment qui arrive. Tous les habitants sont aux fenêtres ou dans les rues; les enfants, saisis d'un courage précoce, marchent au pas devant les tambours; les jeunes filles rougissent et sentent battre leur cœur en admirant la tournure et la bonne mine des officiers et des soldats. Combien cette sensation est encore plus vive quand c'est un régiment qui revient des pays lointains, couvert de gloire, et après avoir noblement concouru à la conquête de la paix! Ici l'émotion, la joie et l'enthousiasme étaient au comble dans toutes les ames. La famille de Guillaume était si honorée, si estimée, si universellement chérie! Chacun croyait revoir un fils, un frère, un ami. Tous les habitants disputèrent de soins, d'égards et de prévenances envers les camarades du fils de leur maire. On parle encore aujour-

* Horat. lib. III, od. 14.
Et vainqueur, il revient visiter ses foyers.

d'hui des fêtes brillantes que les jeunes gens de la ville et les jeunes officiers se donnèrent réciproquement pendant les deux jours que le régiment resta dans Coutances. Le fils de Guillaume avait obtenu un congé; son régiment partit et il resta dans sa famille.

Le premier jour, la première nuit de son arrivée furent employés en douces confidences. Eugène Delorme raconta ses dangers, sa conduite. La guerre d'Amérique fut glorieuse pour la France dans son motif: elle combattit bien plutôt pour ses alliés que pour elle-même; elle fut honorable par le caractère des officiers français qui y furent employés : ses guerriers furent braves, désintéressés, alliés fidèles, ennemis humains et généreux. Presque tous étaient jeunes. Ils étaient partis pleins d'ardeur pour la gloire. Ils revenaient fiers d'avoir bien fait, pénétrés d'enthousiasme pour la nation américaine, pénétrés d'admiration pour le sage et magnanime Washington. Le fils de Guillaume, qui avait eu le bonheur d'approcher de ce grand personnage, avait encore perfectionné auprès de lui son excellent naturel et l'excellente éducation qu'il devait à son père et à mon cousin César. Quelle douce joie causèrent à Guillaume les vertus, la raison et la tendresse de son fils! Il est inutile de raconter les événements de la guerre auxquels il eut l'honneur de contribuer, et qui sont connus de tous les lecteurs; on sait déja sa rencontre avec Dumesnil; je dirai seulement que Laure, madame Dervière et Julie étaient attentives à toutes les paroles qui sortaient de la bouche d'Eugène Delorme, leur fils, leur frère, leur oncle chéri. Elles écoutaient avec effroi le récit des siéges et des batailles;

elles semblaient craindre encore qu'il ne pût échapper aux périls qu'il racontait. Guillaume s'enflammait au récit d'un trait de courage ou de générosité que le jeune guerrier contait avec modestie. Il répétait souvent avec orgueil que son fils valait mieux que lui, et César trouvait presqu'à chaque mot l'occasion de citer un ou deux vers d'Horace. Le fils de Guillaume s'était informé avec la plus vive sollicitude de ce qui se passait dans la maison de son père. Guillaume lui raconta sa vie, son bonheur. On lui parla de Charles, de sa fuite, des espérances qu'on avait de le revoir, de la certitude qu'on avait qu'il se conduisait bien. Julie, sans croire qu'elle laissait échapper l'aveu de l'amour le plus vif, exprima les inquiétudes que lui causait le sort de Charles. Eugène Delorme, en apprenant la fuite de Charles, parut ému, troublé. « Ah! ma chère nièce », dit-il à Julie en soupirant, « je te plains; je conçois ton « malheur! »

CHAPITRE V.

Confidences d'Eugène Delorme à sa famille.

Le fils de Guillaume avait trente ans; il était capitaine, chevalier de Saint-Louis; son père était fort riche. A peine fut-il de retour, que, dans toutes les sociétés de Coutances et des environs, il ne fut plus question que de savoir quelle riche héritière il épouse-

rait. Il n'est pas d'usage en France de proposer les jeunes filles en mariage; il faut attendre qu'on les demande; mais quand les parents d'une jeune fille à marier croient avoir trouvé un bon parti, ils ne manquent pas d'adresse pour amener le jeune homme ou ses parents à faire les premiers pas; sans parler eux-mêmes, ils ont des amis qui parlent pour eux. Il arriva dans cette circonstance ce qui m'était arrivé à Châlons, lorsque j'obtins une belle place dans l'administration des vivres.

Dans un grand repas que l'évêque crut devoir donner à Guillaume et à sa famille, mon cousin César se trouva placé entre la nièce de monseigneur et la femme d'un conseiller au parlement de Rouen, qui était venu passer les vacances dans une terre à deux lieues de Coutances. La nièce de monseigneur avait une jeune cousine, moins noble que le prélat, mais fort riche et fort aimable. La femme du conseiller avait une fille unique. César ne pouvait suffire à répondre à toutes les questions que lui faisait la femme du conseiller sur la fortune de M. le maire de Coutances, à toutes celles que la nièce de monseigneur lui faisait sur le mérite du jeune capitaine. César n'eut pas de peine à deviner où ces dames voulaient en venir; dans la soirée même, des amis officieux vinrent lui parler plus positivement. Les deux partis offraient de grands avantages.

Le lendemain, César s'empressa d'aller trouver ses amis. « Or çà, dit-il joyeusement à Eugène Delorme, « qui veux-tu épouser? tu peux choisir. » Et il lui annonça les propositions honorables qui lui avaient été faites. Laure était toute glorieuse que son fils fût re-

cherché par d'aussi grands partis. Tantôt elle penchait pour la fille du conseiller; tantôt elle préférait la parente de monseigneur. Mais quelle fut sa surprise, lorsque son fils, qui, dès les premiers mots de César, avait laissé voir la plus vive agitation, supplia son père de ne pas songer à le marier. « Eh! pourquoi donc, mon « fils, s'écria Laure? Eh! que signifie le trouble qui « tout à coup s'est emparé de toi? — « Vraiment, rien « n'est plus clair, reprit César, qui avait attentivement « observé le fils de Guillaume, cela signifie qu'il est at- « teint d'une secrète passion. » Ici le trouble d'Eugène Delorme augmenta. « Serait-il vrai, » dit Laure, fort troublée, à son tour? » — « Eh! mon ami, dit Guillaume, « en prenant tendrement la main de son fils, pourquoi « ne pas te confier à ton père? » — « Qui? moi, » s'écria Eugène Delorme! « avoir des secrets pour vous! Je me « reproche d'avoir tardé à vous révéler mon amour, « mes craintes, mon espoir, et je vais vous ouvrir mon « ame tout entière. » On juge avec quelle inquiétude Laure prêta l'oreille à ce que son fils allait dire.

« Mon père, continua Eugène Delorme, après avoir « été assez heureux pour sauver la vie à votre ami, « Dumesnil, les opérations de la campagne me per- « mirent de ne pas quitter ce brave militaire; je me « plaisais, je m'instruisais dans sa société. Dumesnil « ne cessait de me parler de sa petite-fille. Il ne lui « restait que sa chère Fanchette; il semblait ne respirer « que pour elle. Il gémissait de ne pouvoir lui laisser « aucune fortune. A sa mort, elle n'aurait plus pour « parente qu'une grand' tante, sa belle-sœur, qu'il « n'avait jamais vue. C'était la fille aînée du vieux

« concierge du fort Saint-Pierre, celle qui, peu de temps « avant le mariage de Dumesnil, avait quitté la Marti- « nique pour suivre une chanoinesse allemande; elle « avait été ensuite institutrice de la fille d'un petit « prince de l'empire; elle n'était pas riche, mais elle « avait de quoi vivre, grace au testament de la cha- « noinesse, et à une pension que lui faisait sa jeune « élève. Dumesnil, inquiet du sort de sa petite-fille, si « elle venait à le perdre, avait eu le projet de l'en- « voyer en France, chez sa tante; il avait écrit à cette « tante; ses réponses ne l'avaient que médiocrement « satisfait. Cette femme, fille d'un soldat, qui avait été « demoiselle de compagnie d'une chanoinesse, prenait « les airs d'une dame de qualité; elle avait des idées de « hauteur, de fierté, de noblesse, qui tenaient presque « de la folie. Malgré la répugnance que ces idées avaient « inspirée à Dumesnil, comme elle paraissait prendre « beaucoup d'intérêt à la petite-fille de son beau-frère, « il n'avait pas renoncé à son projet; il n'attendait plus « qu'une dernière réponse pour faire partir Fanchette « et sa gouvernante, qui avaient grande peine à vivre « à Boston du travail de leurs mains. Je ne vous sur- « prendrai pas en vous disant qu'au moment où ce « brave homme m'apprit la situation pénible de sa « petite-fille, je me sentis atteint pour cette jeune « personne d'une tendre compassion. Ce sentiment « augmenta, quand, avec tout l'amour d'un grand- « père, mais avec toute la véracité d'un homme de « bien, il me fit le plus grand éloge des charmes et du « mérite de sa chère Fanchette. Vous l'avouerai-je? « dans ces doux épanchements il m'arriva souvent de

« penser que cette chère Fanchette était la compagne « que je devais désirer. Je voyais Dumesnil unissant « à l'esprit la raison et le jugement, à la bonté le « courage et la grandeur d'ame, doué de toutes les « qualités qui peuvent contribuer à notre bonheur et « au bonheur de ceux qui nous sont chers, et j'aimais « à me persuader que sa petite-fille avait ses vertus : « ce brave homme me convient si bien pour ami, me « disais-je, pourquoi sa petite-fille ne me conviendrait-« elle pas pour amante et pour épouse ? Comment se « font aujourd'hui nos mariages ? La société nous offre « de toutes parts des unions où l'on a consulté la con-« venance des rangs et des fortunes bien plus que celle « des caractères : et je ne vois là que les sots calculs « de l'ambition et de la vanité. Quelques jeunes gens « se marient, entraînés par une vive et subite passion « née d'un premier coup-d'œil ou d'un simple entre-« tien : et je ne vois là que les aveugles et fougueux « caprices de l'amour. Ah ! qu'il me paraîtrait plus sage « et plus sensé, le choix qui prendrait sa source « dans l'estime que nous inspirent les parents d'une « jeune personne, dans la certitude qu'ils ne nous « trompent pas, en faisant l'éloge de leur fille, dans « l'idée que la fille ou la petite-fille d'un homme ver-« tueux, aimable et bon, ne peut manquer d'être « bonne, aimable et vertueuse. C'est ainsi que je rai-« sonnais, mon père, avant d'avoir vu la petite-fille de « votre ami.

« Notre quartier-général vint s'établir à Boston ; le « régiment où servait Dumesnil entra dans la ville, « presque en même temps que nous. Je vis Fanchette,

« et sa vue fortifia les sentiments que son grand-père « m'avait inspirés pour elle. A chaque instant je recon- « naissais en elle toutes les vertus que son grand-père « m'avait annoncées. Si j'avais un reproche à faire à « Dumesnil, c'était de ne pas m'avoir dit encore assez « de bien de sa petite-fille. Que vous dirai-je, mon père! « j'aimai, j'adorai Fanchette, comme vous avez aimé « ma mère. Je n'osais pas me flatter encore qu'elle « partageât mes sentiments; mais je crus voir qu'elle « était touchée de mon amitié pour son respectable « aïeul. J'allais parler à Dumesnil, à sa petite-fille. J'al- « lais vous écrire, lorsque notre pauvre ami fut at- « teint de la maladie dont il est mort. Deux jours « avant sa mort il avait reçu cette dernière réponse « de sa belle-sœur, qu'il attendait. Sa petite-fille quitta « l'Amérique; elle a dû débarquer à Lorient. J'ai écrit « au capitaine du navire, à Catherine, sa bonne gou- « vernante. Que leurs réponses se font attendre! Mais « j'irai moi-même à Lorient; je saurai quel endroit de « la France elle habite : je la reverrai. Mon père, Fan- « chette est pauvre, mais elle est bonne, elle est belle, « elle est vertueuse; c'est la petite-fille de votre ami, « je l'aime, j'ose espérer qu'elle m'aimera; j'obtiendrai « l'aveu de sa tante; je vous en supplie, ne me refusez « pas le vôtre. C'est la femme qui est destinée à me « donner le bonheur que vous goûtez avec ma mère. »

Laure avait vu d'abord avec chagrin que son fils songeât à épouser une fille sans fortune; mais bientôt entraînée par sa tendresse pour lui : « Mon ami, » dit-elle à Guillaume, dès qu'Eugène Delorme eut cessé de parler, « il n'y a pas à balancer; il faut consentir au

« bonheur de notre fils. » — « Oui, j'y consens, s'écria « Guillaume à son tour, et je remercie mon fils d'avoir « placé ses affections sur la petite-fille de mon ami. « Oui, mon fils, si, comme je n'en doute pas, cette « jeune Fanchette est digne des sentiments qu'elle t'a « inspirés, je m'empresserai de demander sa main à sa « tante. Gardez-vous, ajouta-t-il en s'adressant à mon « cousin César, de n'attribuer ma résolution qu'à ma « tendresse pour mon fils, ou au souvenir de mon « amitié pour Dumesnil; je suis loin de mépriser les « grandes dots et les grandes alliances; mais je crois « que les considérations de fortune qui décident la plu- « part des mariages, doivent céder aux considérations « bien plus respectables de la convenance des goûts, « des penchants et des caractères. J'approuve le choix « de mon fils, parce que je crois y voir autant de rai- « son que de passion. » — « Eh bien, leur dit César, « ai-je eu tort, depuis vingt ans et plus, de renoncer à « vous donner des conseils? En avez-vous besoin pour « vous bien conduire? Après vous être fait à vous-mêmes « votre bonheur, jouissez, mes bons amis, de faire le « bonheur, non-seulement de vos enfants, mais des en- « fants de vos amis. Je me charge de répondre civile- « ment à la nièce de l'évêque, comme à la femme du « conseiller. » Je n'ai pas besoin de dire avec quels transports Eugène exprima sa reconnaissance à ses parents. « Ah! reprit Guillaume, pourquoi Charles s'est-il « soustrait aux projets que j'avais formés sur lui! j'au- « rais la douceur de marier mon fils à la petite-fille de « mon ami Dumesnil, et ma petite-fille au petit-fils de « mon ami Duverdier. »

Au milieu de la vive bienveillance que Guillaume éprouvait pour tous les hommes, ses trois amis avaient été, étaient encore, avec ses parents, sa femme, ses enfants et mon cousin César, l'objet de ses tendres regrets ou de ses douces préférences. Ses trois amis étaient Duverdier, Dumesnil et moi. Duverdier et Dumesnil n'avaient jamais trompé son amitié.

Comme Guillaume achevait de parler, un nègre, ancien trompette d'un régiment de dragons, qu'Eugène Delorme avait pris à son service, pendant qu'il était aide-de-camp, vint lui annoncer que Catherine, la gouvernante de mademoiselle Fanchette, arrivait à l'instant dans la maison de Guillaume. « Catherine! « Catherine ici, s'écria Eugène Delorme! Fanchette « serait-elle à Coutances? » L'air triste et désespéré de Catherine fit un profond contraste avec la joie qu'Eugène Delorme avait éprouvée à la première nouvelle de son arrivée. « Juste ciel! que signifient ces pleurs? Où « est Fanchette? Ah! grand Dieu, venez-vous m'annon- « cer sa mort? » — « Non, monsieur, rassurez-vous; « notre Fanchette vit encore; je l'espère au moins, mais « je ne sais ce qu'elle est devenue. Sa tante, sa cruelle « tante s'en est emparée; elle n'a pas voulu permettre « que je l'accompagnasse. » Et voici ce que Catherine raconta.

Elles avaient trouvé à Lorient, précisément dans l'auberge où elles étaient descendues, la tante de mademoiselle Fanchette. Elle les attendait depuis huit jours. Elle accueillit sa nièce avec amitié, mais avec la réserve et le bon ton qui semblent ne devoir jamais abandonner les dames de qualité. « Ma petite-nièce,

« lui dit-elle, vous n'avez plus que moi pour parente.
« Je prétends vous servir de mère, et je me flatte que
« vous justifierez par votre conduite les bontés que j'ai
« pour vous. On vous nomme Fanchette, je crois? —
« Oui, ma tante. — Fanchette! Ah Dieu! quel nom!
« Mais c'est un nom de paysanne.

« Ici, continua Catherine, je m'avançai pour pré-
« senter mes respects à la tante de ma maîtresse. —
« Quelle est cette femme, dit la tante? — C'est ma
« gouvernante, répondit cette chère fille, c'est mon
« amie. — Votre gouvernante est votre amie! C'est
« pousser un peu loin la bonté. Et dites-moi, qu'est-ce
« que c'est qu'un jeune homme, un militaire fort riche
« mais d'une naissance fort obscure, dont votre père
« m'avait parlé dans sa dernière lettre? Il faut vous dé-
« fier de tous ces jeunes gens, ma nièce.

« Je compris qu'elle voulait parler de M. Eugène
« Delorme, et je m'avançais de nouveau pour dire
« tout le bien que j'en pense. » La tante m'interrompit:
« Il suffit, la bonne, on reconnaîtra vos services. Lais-
« sez-nous, j'ai besoin d'être seule avec ma nièce.

« Mademoiselle Fanchette était consternée de la ma-
« nière dont sa tante me congédiait. Elle voulut dire
« quelques mots en ma faveur, mais sa tante lui ferma
« la bouche assez durement. Je sortis et j'allai pleurer
« sur le sort de ma pauvre jeune maîtresse, qui ne
« pouvait manquer d'être fort malheureuse avec sa
« tante. Quelques instants après, une femme qui se
« dit la femme de chambre de la vieille demoiselle,
« entra dans la salle où j'étais. Elle portait un petit
« sac d'argent et un papier qu'elle me dit de signer;

« elle ajouta que mademoiselle Fanchette n'avait plus « besoin de moi. Je ne voulais pas signer; je voulais « parler à ma jeune maîtresse. Cela me fut impossible. « Dans la nuit la tante partit avec sa nièce, et per- « sonne n'a pu me dire quelle route elles avaient « prise.

« J'ai pensé alors que mademoiselle Fanchette n'a- « vait pas d'autre ami au monde que M. Eugène « Delorme. Je me suis souvenu que son père ha- « bitait ce pays; je voulais venir le trouver tout de « suite; malheureusement je suis tombée malade. A « peine rétablie, j'ai pris la route de Coutances. Ma « maladie et mon voyage ont consommé tout l'argent « qui était dans le petit sac de la femme de chambre. « mais que m'importe mon sort? C'est celui de ma « pauvre enfant qui m'inquiète. »

Quel fut le désespoir d'Eugène Delorme à cette triste nouvelle! « Eh quoi! ignorer ce qu'elle est deve- « nue! Et de quel droit sa cruelle parente s'en est-elle « emparée? Elle est à moi, c'est à moi que son père « l'a léguée en mourant. Ah! ma chère Julie, ajouta-t- « il en s'adressant à sa nièce, me voilà aussi malheu- « reux que toi. Charles a fui, et l'on m'enlève Fan- « chette. »

Ses parents lui prodiguèrent les plus tendres consolations; il leur sut gré de leurs efforts; mais rien ne put le consoler, rien ne put le retenir. Il partit le jour même pour Lorient, après avoir pris de Catherine le peu de renseignements qu'elle pouvait avoir. Cette bonne femme resta chez Guillaume, elle ne cessait de

parler avec enthousiasme de la douceur, de la bonté, des vertus de sa jeune maîtresse. Guillaume en prenait d'autant meilleure idée de la petite-fille de Dumesnil, et il regrettait d'autant plus qu'on ignorât où sa cruelle tante l'avait emmenée.

Guillaume n'avait pas encore reçu de nouvelles de son fils, lorsqu'il lui arriva une lettre d'une écriture inconnue. Elle était datée du couvent de ***, à Paris; elle était de ma fille. Guillaume n'avait vu ma fille qu'une seule fois au parloir : il fut très-étonné de recevoir une lettre d'elle.

« Monsieur, lui écrivait ma fille, votre amitié pour « mon père m'encourage à vous adresser une prière. Je « crois que votre présence à Paris pourrait être d'une « grande utilité à votre ami. De grace, ne perdez pas « un instant. En vous disant qu'il s'agit de rendre ser- « vice à M. de Senneville, j'ai l'espérance d'exciter « votre zèle. En vous donnant l'occasion d'exercer de « nouveau les vertus qui vous distinguent, je crois être « agréable à Dieu, et remplir un devoir de véritable « piété. Si vous cédez à ma demande, je vous prie de « ne pas dire à mon père, avant de m'avoir vue, que « c'est moi qui vous ai engagé à faire le voyage de « Paris. »

Le premier mouvement de Guillaume fut de demander des chevaux de poste. Tandis qu'on était allé les chercher, il communiqua la lettre de ma fille à Laure et à mon cousin César. Ils se perdaient en conjectures. Guillaume, comme on le verra dans le chapitre suivant, avait reçu une lettre de moi, qui déja

l'avait alarmé. « Hélas! dit mon cousin César, ceci m'a « bien l'air de cacher quelque nouvelle folie de notre « ami Eugène; eh bon Dieu! n'en finira-t-il pas? »

César était loin de vouloir retenir Guillaume; mais il le vit partir avec peine. Il ne craignait pas la mort; mais il craignait de mourir sans avoir tous ses amis autour de lui. « Mon ami, dit-il à Guillaume, la der-« nière fois que je l'ai prise, la vieille flûte n'a pu rendre « aucun son. » Guillaume, en l'embrassant tendrement, lui promit que son absence ne serait pas longue. « Oui, « reprit César; reviens bien vite, et ramène Eugène « avec toi. »

Voilà ce qui, depuis un an, s'était passé dans la maison de Guillaume; on va voir comment je me conduisais à Paris.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Dernières folies d'Eugène.

MON cousin César ne se trompait pas; les bons effets qu'avait produits sur moi mon voyage avec Guillaume avaient été promptement détruits par les mauvais conseils de mon valet.

Les transactions à faire sur mes procès traînaient en longueur par ma faute. Tour-à-tour négligent et défiant, tantôt j'arrêtais tous les arrangements convenus pour une bagatelle à laquelle je m'obstinais, tantôt je cédais sur un point important avec une facilité dont mes conseils me faisaient rougir. Il fallait de nouvelles conférences, de nouvelles discussions. A chaque instant nous étions sur le point de plaider avec une nouvelle fureur. J'étais toujours tourmenté du désir vague et nonchalant de me remarier. Je fus tenté de me proposer à plusieurs demoiselles ou veuves à qui j'aurais peut-être convenu à cause de ma fortune; mais Leblond eut l'adresse de m'en détourner. M. Leblond était bien

d'avis que je fisse un acte par-devant notaires, mais ce n'était pas un contrat de mariage qui était l'objet de ses désirs.

Je m'occupais toute la matinée de ma toilette; j'allais voir mes avocats et mes procureurs. Après les avoir fatigués de mes doléances, j'allais aux Tuileries ou au Palais-Royal; j'y trouvais des hommes de mon âge, entre autres mon ancien camarade Mathelin, infirmes, ennuyés et grondeurs comme moi. Cherchant l'ombre quand il faisait chaud, le soleil quand le temps était frais, nous asséyant après deux ou trois tours, causant avec la loueuse de chaises ou quelques petites marchandes ambulantes, nous passions des heures entières à ne rien dire ou à dire des riens. Quand il pleuvait, nous entrions au café de Foi, et là nous méditions la gazette et les énigmes du Mercure. J'allais dîner chez le Suisse des Tuileries, ou chez les traiteurs des environs du Palais-Royal, à moins que je ne fusse invité quelque part. Je m'ennuyais chez les traiteurs, je m'ennuyais dans les maisons où j'étais invité. Je ne trouvais encore quelque agrément qu'aux petits spectacles des boulevards et de la foire; ce n'étaient pas les pièces qu'on y donnait qui m'y attiraient. Cependant je finis par goûter un peu les pantomimes et les danseurs de corde. J'allais voir quelquefois ma fille à son couvent, et je m'ennuyais avec elle comme avec tout le monde.

Ainsi, à Paris comme à Coutances, j'éprouvais tous les tourments de la vie d'un vieux garçon. J'aurais bien voulu suivre les modes inventées par les jeunes gens du jour; mais je sentais qu'elles ne serviraient qu'à faire ressortir mon âge qu'il fallait bien que je m'a-

vouasse à moi-même; je m'en vengeais en les trouvant extravagantes et ridicules. Comme je médisais de la jeunesse avec Mathelin et mes vieux amis! Je regrettais le bon ton, la politesse et l'amabilité des jeunes gens d'autrefois. De mon temps, les femmes étaient plus décentes, moins coquettes, moins folles, et même plus jolies. De mon temps, l'état était bien mieux gouverné. Tout allait bien mieux de mon temps. « Il n'y « a plus de mœurs, dis-je un jour à Mathelin. » — « Oh! oh! » répondit-il en me regardant avec étonnement, et en riant de ce gros rire dont il avait conservé l'habitude. « Y en avait-il beaucoup plus au temps où « vous me soufflâtes mes maîtresses et cette petite Ca- « roline qui est devenue dévote et maîtresse d'école? » Je sus très-mauvais gré à Mathelin de l'apostrophe; mais je n'avais rien à répondre. Le lendemain, je le trouvai très-irrité contre un de ses débiteurs dont il ne pouvait se faire payer. « C'en est fait, me dit-il, on « ne peut plus se fier à personne; il n'y a plus moyen « de vivre avec les hommes; il n'y a plus de probité. » — « Ah! c'est trop fort », lui répondis-je en me levant avec colère. « Avez-vous donc oublié votre banqueroute « et votre voyage en Hollande? »

Ce fut au milieu de cette triste vie que M. Leblond essaya de me parler de testament, qu'une veuve voisine de l'hôtel où je logeais me fit faire assez nettement des propositions de mariage, et que le père gardien d'un couvent de moines, que j'avais pris pour confesseur et qui avait fort à cœur le bien de sa sainte maison, tenta de me pousser tout-à-fait vers la dévotion, et de m'insinuer que le meilleur moyen de faire mon

salut était d'enrichir les serviteurs de Dieu et de doter son couvent. Leblond parvint facilement à déranger les projets de la veuve : elle n'était guère plus jeune que moi. Il me plaisanta de manière à m'empêcher d'être dévot, sur les prétentions de mon confesseur; mais lui-même fut fort mal reçu quand il me parla de testament. Il eut l'imprudence de revenir à la charge, je me fâchai; il ne m'en parla plus. Ses discours, tout détournés qu'ils étaient, m'avaient blessé, avaient augmenté ma défiance contre lui; je gémissais du joug sous lequel il me tenait : mais je n'avais pas le courage de m'en délivrer; je craignais mon valet. Je fus tenté plus d'une fois de confier à ma fille le désir que j'avais de m'affranchir de mon esclavage; ma fille, du fond de son cloître, comme elle m'en a fait l'aveu depuis, me voyait malheureux et subjugué : plus d'une fois elle eut la pensée de chercher à relever mon courage; mais nous nous craignions mutuellement. Lors de mon aventure avec Rosalie, quand elle s'était permis, en tremblant, de me donner quelques avis, je lui avais imposé silence avec tant de dureté! de mon côté, j'étais comme retenu par la piété de ma fille; elle me paraissait si détachée de tous les biens du monde, que je n'osais lui faire part de ce qui se passait dans mon ame. Le souvenir de sa faute avait long-temps poursuivi Lucile, mais elle s'en était repentie avec tant de sincérité! elle se flattait que Dieu lui avait pardonné. Elle était heureuse dans son couvent, qu'elle continuait d'édifier par sa conduite.

Dans un beau mouvement de courroux contre Leblond, je résolus de révéler mes peines à Guillaume.

Ce n'était pas la faute de Leblond si j'avais encore conservé quelque confiance en mon ami. Il n'en était pas venu à me parler de testament sans se permettre quelques insinuations perfides contre Guillaume et sa famille. Suivant lui, Guillaume avait calculé que la grande fortune dont je jouissais devait revenir à ses enfants. Je recevais de fréquentes lettres de Guillaume : tous les témoignagnes d'amitié qu'il m'y prodiguait étaient interprétés défavorablement par Leblond. Je me surprenais quelquefois à penser comme mon valet de chambre. Cependant, le plus souvent, j'étais persuadé que c'était Leblond qui ne m'aimait vraiment que par intérêt. J'eus la faiblesse de me cacher de Leblond pour écrire à Guillaume. Je lui annonçais que mes procès étaient sur le point de recommencer; je lui apprenais les efforts de Leblond pour m'amener à faire un testament; je lui exposais l'embarras où je me trouvais avec ce valet qui me servait, ou plutôt me commandait déja depuis longtemps, dont je voulais me défaire, mais auquel j'étais habitué. Je n'osais pas prier Guillaume de faire le voyage de Paris; je savais combien sa présence était nécessaire à sa manufacture; mais je lui laissais entendre que je serais heureux de le voir, et je lui demandais ses conseils. Cette lettre, la plus franche que j'eusse écrite à Guillaume, n'était pas exempte d'un reste de fatuité. Ma faiblesse s'y montrait dans tout son jour, et j'y affectais encore d'avoir du caractère.

Guillaume serait parti sur-le-champ; mais il reçut ma lettre au moment où, de jour en jour, il attendait son fils. Il se hâta de me répondre. Son désintéressement se montrait dans sa lettre, comme ma faiblesse

s'était montrée dans la mienne. Il se gardait de me dissuader de faire un testament. Jamais il ne lui était arrivé, jamais il ne lui arriverait de penser à ma fortune ni pour lui, ni pour ses enfants; mais il croyait que j'aurais grand tort de faire mon testament sous l'influence de M. Leblond; il y avait long-temps qu'il regardait mon valet comme un méchant homme et comme un détestable conseiller. Il m'engageait à ne pas perdre une minute pour le congédier. Quant à mes procès, il m'engageait à suivre aveuglément les conseils d'un vieil avocat, ancien ami de Duverdier, dont Guillaume m'avait procuré la connaissance à son voyage à Paris.

On ne peut pas tout prévoir. Je m'étais caché de Leblond pour écrire à Guillaume; mais la réponse me vint par la poste; ce fut Leblond qui me l'apporta. En la recevant, je rougis comme un enfant qui a peur de son maître. Je tenais la lettre entre mes mains; je la tournais sans oser la décacheter. « Il me semble que « monsieur n'est guère empressé de lire la lettre de son « ami, » me dit Leblond? « Crois-tu », lui répondis-je assez sottement, « que cette lettre soit en effet de « Guillaume? » — « Vraiment, reprit-il, je connais « assez son écriture. » — « Oh! en ce cas, » dis-je.... Alors j'ouvris timidement la lettre; je la lus tout bas, non sans jeter de temps en temps des yeux inquiets sur Leblond, qui m'examinait, et, sans mot dire, je la serrai dans ma poche. J'avais paru trop agité pour que Leblond ne cherchât pas à savoir le contenu de la lettre de Guillaume. Un peu ranimé par les conseils que cette lettre renfermait, je lui en dis assez vertement une partie. Il s'établit alors la scène la plus ridicule

entre mon valet et moi. Il me fit des reproches de ce que j'avais osé me plaindre de lui; il me traita d'ingrat; il voulait me quitter. Je m'emportai; je le chassai. Sans trop s'adoucir, il s'attendrit, il pleura; il était bien malheureux de s'être attaché à moi. Je le calmai; je le priai de rester à mon service : il voulut bien y consentir.

Effrayé de ce que je m'étais plaint de lui à Guillaume, voyant ma répugnance à faire un testament, voyant que je ne renonçais pas à ma fantaisie de me remarier, Leblond conçut le projet de me remarier lui-même à son gré et selon ses intérêts. Il pensa qu'en se faisant l'entremetteur de mon mariage avec une fille ou une veuve qui se laissât éblouir, ou dont les parents se laissassent éblouir par ma noblesse et ma fortune, il pourrait obtenir, par forme de pot-de-vin, ce qu'il commençait à désespérer d'obtenir de moi par testament.

Lorsqu'amoureux de Rosalie j'avais renvoyé Leblond, il était entré au service d'un jeune libertin dont les mœurs l'avaient scandalisé; mais le père de ce jeune homme était un ancien auditeur des comptes, fort dévot, à qui Leblond, patelin et hypocrite, avait, par de beaux semblants de zèle, fait de fréquents rapports sur la conduite de son jeune maître. Ce bon père en avait été reconnaissant; il avait pris très-bonne idée de Leblond, et, depuis mon retour à Paris, Leblond, qui voulait se ménager des protecteurs, allait, de temps à autre, présenter ses respectueuses civilités au père de son ancien maître. Curieux et zélé comme tous les dévots, ce bonhomme faisait causer mon valet. Le-

blond, malgré toute sa prudence, ne pouvait se corriger d'une habitude générale chez tous les valets, celle de dire du mal de leurs maîtres; mais il se bornait à s'égayer sur mes petits ridicules, et il se reprenait bien vite pour faire l'éloge de mes excellentes qualités. Un jour il parla du désir que j'avais de me remarier; il vanta ma fortune, ma noblesse et ma bonté; il dit que je tiendrais bien plus à la jeunesse, aux agréments et au caractère de la personne, qu'à sa fortune ou à sa naissance. Le vieux dévot se frappa le front, et crut avoir trouvé ce qui me convenait. Une vieille fille, mademoiselle Brigitte Delarivière, qui habitait, avec sa jeune nièce, un couvent voisin (l'auditeur des comptes logeait à la Place Royale), venait souvent passer chez lui les après-dîners. Mademoiselle Brigitte était une petite rentière; mais sa nièce était si jolie et si bonne, qu'elle ne désespérait pas de lui trouver un grand parti. Elle comprenait bien que, n'ayant pas de dot, sa nièce ne pouvait prétendre à un jeune et riche gentilhomme; mais pourquoi sa jeunesse et sa beauté ne paraîtraient-elles pas des avantages suffisants à un homme comme il faut, d'un âge raisonnable, et même déja vieux; car peu lui importait que le mari fût un vieillard, pourvu qu'il fût riche et de bonne naissance.

Leblond saisit avidement l'ouverture qui lui était faite. Il eut l'honneur de voir mademoiselle Brigitte chez le vieux dévot. Il se trouva que le couvent qu'elle habitait était précisément celui de ma fille. Outre un nombre assez considérable de religieuses et de jeunes élèves, il y avait dans ce couvent, comme dans beaucoup d'autres, des dames pensionnaires; les unes habi-

tant avec les religieuses, presque aussi cloîtrées qu'elles, obligées de rentrer à l'heure prescrite par la règle, ne pouvant recevoir de visites qu'à la grille; les autres, occupant un bâtiment situé dans une première cour, presque aussi libres que dans le monde, pouvant sortir et recevoir, et n'étant pour ainsi dire que locataires de la maison. C'étaient des femmes qui plaidaient en séparation contre leurs maris; c'étaient des veuves discrètes qui étaient bien aises de se procurer à la fois les agréments du monde et l'espèce de bonne odeur, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, que donne à la réputation d'une femme le séjour d'un couvent; c'étaient enfin des femmes jouissant d'un modique revenu, et trouvant là un loyer, une pension, une existence à bon marché. Mademoiselle Brigitte était du nombre de ces dernières. Mademoiselle Brigitte était à la fois dévote, pédante et romanesque. Elle affectait des manières de qualité; elle ne fréquentait que la vieille noblesse du quartier; elle méprisait beaucoup les petites gens. Leblond, instruit de son caractère, lui parla fort respectueusement. Mais mademoiselle Brigitte, enthousiasmée, ravie, dès qu'il lui eut fait part de son projet, et qu'il lui eut décliné ma qualité de baron, daigna le traiter avec quelque familiarité. Il eut plusieurs conférences avec elle au couvent et chez l'ancien auditeur des comptes. Il vit la nièce, qu'on nommait Fanny. Elle avait dix-huit ans; elle était belle; elle paraissait douce; il lui sembla que c'était la femme qu'il lui convenait de me donner. Sans rien révéler à la jeune personne, il fit son accord avec la tante. Loin d'être contrarié d'apprendre que ces dames habitaient le

même couvent que ma fille, désirant, pour mieux m'enflammer, que ma première entrevue avec mademoiselle Fanny eût quelque chose qui tînt de la rencontre, de la surprise, il se flatta que cette circonstance pourrait lui présenter quelque occasion favorable.

L'occasion ne tarda pas. La fête de la supérieure du couvent approchait; je reçus une invitation. Une fête de couvent ne me paraissait pas fort attrayante; celle-ci ne pouvait me rappeler que de fâcheux souvenirs. Au milieu de toutes ces jeunes élèves, destinées à jouer dans le monde le rôle qu'aurait pu y jouer ma fille, je la verrais religieuse et séparée du monde. Leblond parvint à vaincre ma répugnance, et je me rendis à l'invitation.

La fête était superbe. Il y eut une des plus belles collations qui jamais aient eu lieu dans un couvent de femmes. On avait dressé dans le grand parloir une longue table, qui était séparée en deux par la grille. Les religieuses et les pensionnaires de l'intérieur étaient d'un côté, les messieurs et dames invités, de l'autre. De ce nombre étaient mademoiselle Brigitte et sa nièce. Je fus placé contre la grille, et j'avais ma fille à ma gauche. Mademoiselle Brigitte trouva le moyen de se placer à ma droite. Elle fit de grands frais d'esprit et de politesse, auxquels je répondis civilement, mais sans y donner une grande attention. Je promenais mes yeux sur toutes les jeunes filles qui se trouvaient à cette longue table, mêlées avec tant de vieilles gens des deux sexes. (Dans les réunions de couvent, on voit presque toujours, sans intermédiaires, les deux extrémités de la vie.) J'interrogeais ma fille sur chacune; lorsque j'en

fus venu à la nièce de mademoiselle Brigitte, ma fille m'apprit qu'elle se nommait Fanny Belmont; qu'elle était orpheline, et n'avait d'autre appui que sa tante, à côté de qui j'étais placé; que la tante et la nièce n'habitaient le couvent que depuis fort peu de temps. Ma fille m'en fit d'ailleurs le plus grand éloge; dès les premiers jours, cette jeune personne avait pris ma fille en grande amitié. Elle venait tous les matins la voir dans sa cellule; c'était un ange de douceur et de bonté. J'avais été frappé de sa beauté; je goûtai beaucoup les louanges que ma fille lui donna. Dès que je sus que je me trouvais à côté de la tante de Fanny, je remarquai bien plus ses politesses, et je fus enchanté de son esprit. Après la collation, mademoiselle Brigitte appela sa nièce et me la présenta. Cette jeune personne paraissait sérieuse et mélancolique. Cependant, quand elle apprit que j'étais le père de sa bonne amie la sœur Sainte-Lucile, elle mit de la bienveillance et même de l'affection dans le peu de mots qu'elle m'adressa. Pour moi, devenant de plus en plus timide, à mesure que j'avançais en âge, et que j'avais des sentiments et des désirs contraires à mon âge, à peine osai-je aussi dire quelques mots à Fanny; mais j'étais dans l'admiration, et je causai toute la soirée avec sa tante.

A mon retour, Leblond me demanda des nouvelles de la fête. Il ne lui fut pas difficile d'amener l'entretien sur la nièce de mademoiselle Brigitte. Il ne lui fut pas difficile de m'en rendre éperdument amoureux; je le chargeai de prendre sur elle et sur sa tante les informations les plus minutieuses, et le lendemain, quand il vint me faire le rapport le plus satisfaisant sur le mé-

rite et les qualités de la tante et de la nièce, il ne lui fut pas difficile de m'amener au désir et à l'espérance de devenir l'époux de la jeune et belle Fanny. Leblond sentait qu'il fallait précipiter les choses. J'allai voir mademoiselle Brigitte, et tout fut bientôt convenu entre nous. On ne se donna pas la peine de prendre l'avis de la nièce. Ce mariage était si avantageux pour elle, j'étais si aimable et si bon, qu'elle ne pouvait pas être effrayée de la disproportion de nos âges. D'ailleurs, sans nous entendre, la tante et moi nous nous étions permis de petits mensonges qui diminuaient cette extrême disproportion. Craignant de paraître trop vieux pour Fanny, je ne me donnais qu'un peu plus de cinquante ans; craignant que sa nièce ne parût trop jeune pour moi, sa tante lui donnait vingt ans passés. Nous nous flattions chacun de notre côté de pouvoir nous dérober la connaissance des extraits de baptême. Dans les visites que je rendais à la tante je débitais à la nièce mille douceurs; mais toujours retenu par cette timidité, par cette espèce de pudeur que le sexagénaire le plus extravagant ne peut vaincre, quand il s'avise de faire la cour à une jeune personne, je n'osais pas lui laisser entrevoir nos projets. Je ne m'en flattais pas moins qu'après le mariage, grace à mes attentions, à mes complaisances et à ma générosité, je parviendrais à me faire aimer. Quelquefois cependant je n'étais pas sans inquiétude. Plus j'étais assidu et galant auprès de Fanny, plus je voyais sa mélancolie redoubler. Ma fille, à qui je m'étais gardé de confier mon amour, à cause de la crainte qu'elle m'inspirait, m'interrogea un jour timidement sur le motif de mes fréquentes visites à made-

moiselle Brigitte Delarivière. A cette question si simple je me fâchai; je traitai ma fille de femme indiscrète et curieuse. Ma fille se tut. Plein d'amour et craignant les obstacles, je pressais l'heureux moment.

Enfin le jour était pris pour signer le contrat. On ne devait instruire Fanny qu'au moment de la signature. L'avant-veille de ce jour, si ardemment désiré, je venais de rentrer tout joyeux d'avoir passé la soirée avec Fanny et sa tante, lorsque la porte de mon appartement s'ouvre, et que le maître de l'hôtel m'annonce l'arrivée de mon ami, M. Guillaume Delorme.

CHAPITRE II.

Guillaume à Paris.

Guillaume aurait bien voulu descendre au couvent de ma fille; mais il fut retardé par un accident survenu à sa chaise. Quand il entra dans Paris il était tard, et la porte du couvent était fermée depuis long-temps. Il ne vit pas d'inconvénient à loger dans le même hôtel que celui qu'il avait habité à son précédent voyage, et que je n'avais pas quitté. Après nous être tendrement embrassés, je lui demandai le motif de son voyage. Il me répondit que, son fils étant revenu, et ses affaires lui laissant quelque liberté, il venait à Paris pour m'aider à sortir, sans plaider, de mes maudits procès. Ce n'était pas une défaite que me donnait Guillaume. Il se

proposait, en effet, de presser entre mes parties adverses et moi l'arrangement définitif qu'il avait préparé à son premier voyage. Il fut convenu que, dès le lendemain, nous aurions une conférence chez le plus ancien de mes avocats.

Cependant, au milieu du plaisir que nous avions de nous voir, nous nous tenions sur la réserve. J'avais à cacher à Guillaume mes amours et mon prochain mariage, que je ne voulais révéler à tout le monde, et sur-tout à lui, qu'après la conclusion. Il avait à me cacher qu'il était appelé à Paris par ma fille; mais celui que le voyage de Guillaume contrariait le plus, c'était Leblond. A la vue de Guillaume il était resté comme pétrifié. Dès qu'il fut seul avec moi, M. Leblond ne put s'empêcher de me dire, en soupirant, qu'il était sûr que l'arrivée de M. Delorme lui amènerait quelque malheur. Comme j'attribuais sa crainte à la lettre que Guillaume m'avait écrite précédemment, je m'empressai de le rassurer; je lui recommandai de bien faire en sorte que la nouvelle de mon mariage ne pût venir aux oreilles de mon ami. Il y était lui-même trop intéressé pour manquer à mes ordres.

Le lendemain, suivant mon usage, je me levai fort tard; j'appris que mon ami Guillaume, suivant son usage, s'était levé de fort bonne heure, était sorti et ne faisait que de rentrer. Le rendez-vous chez mon avocat était à midi. Je fis avertir Guillaume. Il vint; il paraissait fort ému. Dans son émotion perçait un vif sentiment de joie; mais en même temps, quand ses yeux se portaient sur moi, tantôt il me regardait d'un air de compassion, tantôt il semblait animé contre moi

d'une espèce de courroux que son amitié ne pouvait contenir. « Eh mais! qu'as-tu donc, lui dis-je? Où as-tu « été ce matin? » — « Pensons à tes procès, me répon- « dit-il; l'heure nous presse. Partons. »

Comme nous sortions, on lui remit une lettre de Coutances. Elle était de son fils. Eugène Delorme était revenu à Coutances le jour même où son père en était parti; son voyage à Lorient avait été inutile. Personne n'avait pu lui donner des nouvelles de Fanchette, ni de sa tante. Il apprenait de plus à son père que, ce même jour, mon cousin César avait éprouvé une légère indisposition qui avait fort alarmé toute la famille, à cause de son grand âge; il allait mieux, mais il était fort triste depuis le départ de Guillaume. En lisant ce passage de la lettre de son fils, Guillaume, qui avait appris avec beaucoup de calme qu'on n'avait pu découvrir ce qu'était devenue la petite-fille de son ami Dumesnil, soupira et devint tout-à-coup triste et rêveur. « Mon cher Eugène, me dit-il, ton cousin m'a « bien fait promettre que je te ramènerais avec moi. « Tes affaires peuvent être terminées promptement. « Qui nous empêche de partir après-demain? » Je me gardai de lui faire la moindre objection. Je désirais sincèrement voir mon cousin César. Mais quel embarras! Le jour où Guillaume me proposait de partir avec lui était précisément celui qui avait été fixé pour la signature de mon contrat de mariage.

Guillaume, en allant chez mon avocat, ne me parla que de son fils. Il me raconta ses amours pour la petite-fille de Dumesnil, la disparition de Fanchette, le désespoir d'Eugène Delorme. Je pris une part bien sincère

au chagrin de Guillaume et de son fils. Je gémissais pour ce jeune homme, de ce qu'il était séparé de celle qu'il aimait.

Par un reste d'habitude, j'avais voulu mettre de la finesse et de la ruse dans ma conduite avec mes parties adverses, même en consentant de bonne foi à transiger; voilà ce qui avait aigri ces honnêtes gens. Guillaume, avec franchise et fermeté, les éclaira de nouveau sur leurs vrais intérêts, les força de se contenter des sacrifices qu'il me déterminait à faire, et, craignant qu'un nouveau délai n'amenât de nouvelles contestations, il engagea toutes les personnes qui se trouvaient à cette dernière conférence à ne pas se séparer sans avoir signé toutes les transactions nécessaires. On y consentit. Le vieil avocat nous retint à dîner. Le soir, pendant qu'on achevait de copier les actes, je m'échappai pour aller voir un instant Fanny et sa tante chez le vieux dévot de la Place Royale. Je revins chez l'avocat. Les actes étaient prêts; je signai. Tout joyeux que mes procès fussent enfin terminés, je calculais que je pourrais retarder mon voyage à Coutances, au moins jusqu'après la signature d'un autre acte bien plus cher à mon cœur, mon contrat de mariage avec la jeune Fanny Belmont. Guillaume, encore plus joyeux que moi, me dit, en me félicitant, qu'il était content de sa journée. De retour à notre hôtel, il se retira dans son appartement.

Leblond attendait avec impatience le moment où il pourrait causer avec moi. « Monsieur », me dit-il d'un air fort intrigué, « il n'en faut pas douter; votre ami « vient pour s'opposer à votre mariage. Savez-vous où

« il a été ce matin avant que vous fussiez levé? Au « couvent de madame votre fille. Je l'ai su par le portier « de la cour extérieure, qui a beaucoup de confiance « en moi, et beaucoup d'attachement pour monsieur. « Au portrait qu'il m'a fait d'un homme d'une figure « respectable, vêtu d'un habit vert à boutons d'or, je « n'ai pu méconnaître M. Delorme. » — « Eh quoi! dis- « je, Guillaume! ce matin! au couvent! Quelle personne « a-t-il été voir? Est-ce Fanny? est-ce sa tante? est-ce « ma fille? » — « C'est ce que je n'ai pu savoir. Il a « gagné la seconde porte, sans demander aucune des « dames qui logent dans cette première cour, et la « tourière est une vieille bigote auprès de laquelle j'ai « perdu toutes mes politesses. Mais il est instruit de vos « projets; il cherche à vous nuire; je le parierais. Il « est inconcevable que monsieur se laisse mener de la « sorte par son ami. De quel droit M. Guillaume vien- « drait-il s'opposer au mariage de monsieur! Mademoi- « selle Fanny n'est ni sa fille, ni sa petite-fille. Est-ce « que monsieur n'est pas son maître? Monsieur s'est « souvent imaginé que je le menais. Eh mon Dieu! je « n'ai jamais fait que ce que monsieur a voulu; mais, « en vérité, je rougis de l'esclavage où le tient M. De- « lorme; et, si j'étais un méchant homme, comme on « se plaît à le dire, j'aurais pu faire apercevoir à mon- « sieur bien des choses sur lesquelles j'ai cru devoir « garder le silence. » Leblond ajouta beaucoup d'autres discours plus ou moins adroits. Dans toute autre circonstance je les aurais repoussés; mais j'étais animé contre Guillaume; son voyage à Paris, sa visite au couvent me paraissaient des preuves certaines qu'il

méditait quelque chose contre moi. « Monsieur Le« blond, dis-je à mon valet, je vous ordonne de me « réveiller demain matin de très-bonne heure. Il faut « que j'aie avec Guillaume, avant qu'il sorte, une ex« plication, une explication très-sérieuse. »

Leblond me réveilla une heure plus tôt qu'à l'ordinaire; mais il était déja trop tard. Guillaume était sorti. Où était-il allé? Au couvent sans doute. « Eh « bien, dis-je à Leblond, j'y vais; oui, j'y vais moi« même à l'instant: je veux le surprendre, le confondre. « Viens avec moi. » — « Oui, monsieur. Ce n'est pas « que j'aime beaucoup à me trouver en face de M. Guil« laume. Il a une fierté avec les domestiques, et avec « moi sur-tout, qui me fait peur; mais c'est égal; je « sais surmonter toutes mes répugnances quand il s'agit « des intérêts de mon maître. »

J'envoyai chercher une voiture, et je me rendis avec Leblond au couvent de ma fille.

CHAPITRE III.

Rencontres au parloir.

J'INTERROGEAI le portier de la première cour du couvent. La personne que, la veille, il avait désignée à Leblond, s'était présentée de nouveau presqu'au moment où les portes venaient d'être ouvertes, et, comme la veille, avait gagné la seconde porte. Leblond monta

par mes ordres à l'appartement de mademoiselle Brigitte. Elle dormait encore, et sa nièce, suivant son usage, était entrée de grand matin dans l'intérieur du couvent. La tourière m'apprit que, la veille et ce matin même, un homme de mon âge, qui s'était dit mon ami, avait demandé à voir ma fille. « Il n'en faut pas « douter, m'écriai-je tout rouge de colère, c'est Guil« laume. Que peut-il y avoir de commun entre lui et « ma fille? » J'entrai brusquement dans le parloir, et j'y trouvai Guillaume, ma fille et Fanny.

Fanny et ma fille étaient derrière la grille. Guillaume, en dehors, avait pris les mains de Fanny et les serrait avec tendresse à travers les barreaux. A ma vue, Fanny retira ses mains et se leva toute confuse; ma fille était toute tremblante; Guillaume resta calme et serein. Leblond, effrayé de ma colère et craignant quelque scène trop vive, n'avait pas jugé à propos d'entrer avec moi dans le parloir. « Il est donc vrai, « dis-je à Guillaume, c'est pour agir contre moi que « tu as fait le voyage de Paris? Et ma fille est d'ac« cord avec toi pour contrarier les desseins de son « père? Et vous aussi, Fanny! Perfide ami!... Fille « indigne et coupable!... » Je ne sais tout ce que la colère m'inspira d'injurieux contre Guillaume, contre ma fille, contre Fanny elle-même; je ne me connaissais plus. « Mais je n'en persévère pas moins dans mon « projet, ajoutai-je; malgré vous, malgré elle, je l'épou« serai, je m'en ferai aimer, je la rendrai heureuse. » — « Insensé », me dit Guillaume, sans colère, mais avec force, « sais-tu quelle est cette Fanny, cette jeune fille « de dix-huit ans que toi, vieillard de soixante-cinq

« ans, tu as le projet ridicule d'épouser? C'est la femme « aimée de mon fils; c'est Fanchette, la petite-fille « de mon ami Dumesnil; c'est la fille de son gendre « François Belmont, mort honorablement au ser- « vice. »

Dès les premiers mots de Guillaume, j'étais resté anéanti. La confusion avait pris la place de la colère. Je me taisais. Guillaume m'apprit rapidement que mademoiselle Brigitte Delarivière, belle-sœur de Dumesnil, pleine d'idées romanesques, choquée du nom de Fanchette, avait exigé que sa nièce, en arrivant chez elle, prît le nom plus distingué de Fanny; que mes projets et ceux de sa tante n'avaient pu échapper à la jeune personne; que, timide, réservée, craintive, alarmée de mes fréquentes visites chez sa tante, elle avait versé ses chagrins et ses inquiétudes dans le sein de ma fille; que ma fille, touchée de la peine de la jeune Fanny ou Fanchette, sentant toute l'étendue de la folie que j'allais faire, n'osant, par la crainte que je lui avais inspirée dès sa plus tendre enfance, se hasarder à me dire un mot qui eût l'air d'une remontrance, avait imaginé d'appeler au secours de Fanchette et au mien, pour me sauver en dépit de moi-même, l'ami qui avait ou du moins devait avoir le plus d'empire sur moi. « Hier, continua Guillaume, je suis « venu au couvent. Quelle a été ma surprise quand, au « premier aspect de mademoiselle Belmont, j'ai cru « reconnaître quelques-uns des traits, les yeux et la « physionomie franche et ouverte de mon cher Du- « mesnil! Tout s'est bientôt expliqué. Je me suis em- « pressé de lui révéler l'amour de mon fils, le consen-

« tement que je donne à cet amour. Poussant, comme « Charles, la délicatesse à l'excès, Fanchette ne se croit « pas assez riche pour s'allier à moi; mais j'ai surpris « dans son cœur un sentiment de préférence pour « mon fils, que loin d'avouer à d'autres, elle n'ose « s'avouer à elle-même. Dès hier je me suis hâté d'é- « crire à Coutances que j'avais retrouvé la petite-fille « de mon ami. Mon fils et moi nous vaincrons sa ré- « sistance. Maintenant, Eugène, est-ce à toi d'être un « obstacle au bonheur de ces jeunes gens? Veux-tu « continuer à porter le trouble dans la famille d'un « ami qui a toujours mis ton bonheur au rang de ses « premières et de ses plus chères jouissances? »

Guillaume aurait pu parler plus long-temps; je n'étais pas tenté de l'interrompre.... Tout-à-coup nous voyons paraître la tante de Fanchette, conduite par Leblond. Cet officieux valet avait été lui apprendre que je me trouvais au parloir avec un de mes amis, qui voulait probablement s'opposer à mon mariage avec sa nièce. L'audacieux personnage, ignorant ce qui se passait, espérait encore, grace à la colère que j'avais manifestée, que le mariage qu'il avait arrangé pourrait se terminer; je crois même qu'il se flattait que j'allais me brouiller tout-à-fait avec Guillaume. La tante commença par adresser de vifs reproches à sa nièce. La pauvre Fanchette, à l'aspect de sa tante, manifesta la plus grande frayeur; mais Guillaume se hâta de prendre la parole. « Mademoiselle, dit-il à la « tante, à l'instant même où mon ami est entré dans « ce parloir, j'allais me présenter chez vous. Je sais « que vous avez pris dans le secret, avec M. de Sen-

« neville, des engagements pour cette jeune personne; « mais peut-être les propositions que j'ai à vous faire « pour elle vous paraîtront-elles plus convenables. J'ai « été l'ami de son grand-père dans sa jeunesse; mon « fils a été son ami dans sa vieillesse. C'est à mon fils « qu'il a dû la justice tardive qu'on a rendue à ses « longs services. Mon fils a trente ans; il s'est distin- « gué dans la guerre qui vient d'être terminée; il a été « aide-de-camp du comte de C***; il est capitaine, « chevalier de Saint-Louis; il aime votre petite-nièce; « il en est aimé. C'est moi qui fus assez heureux, il y « a quarante-trois ans, pour marier le brave Dumes- « nil à votre sœur. Je vous demande aujourd'hui, pour « mon fils, la main de votre petite-nièce. » — « Mon- « sieur », répondit la vieille demoiselle, qui, malgré la sécheresse de son ame, ne pouvait se défendre d'être émue, « vos propositions sont fort honorables... L'âge, « le grade de monsieur votre fils.... doivent certaine- « ment lui valoir de très-grands partis. Mais je ne puis « pas vous dissimuler que je suis très-avancée avec « M. le baron de Senneville. Je vous avoue que je tiens « pour ma nièce bien plus encore à la naissance qu'à « la fortune, et, à moins que M. le baron ne renonce « lui-même.... » — « Ah! ma tante », s'écria doulou- reusement Fanchette! « voulez-vous donc me rendre « malheureuse? Une pauvre jeune fille comme moi « n'est pas faite pour aspirer à de si hauts partis. Lais- « sez-moi vivre dans le cloître où je me trouve; c'est « la seule grace que j'implore. »

Comme Guillaume allait répondre, Jacques, son vieux valet, qu'il avait amené à Paris, entre précipi-

tamment. « Ah! messieurs, nous dit-il, vous n'avez pas « un instant à perdre si vous voulez voir encore « M. César. » Jacques est suivi du nègre d'Eugène Delorme, qui arrive en courrier de Coutances. Il remet à Guillaume une lettre de son fils. La maladie de mon cousin César a pris un caractère plus grave. Le bon vieillard demande avec instance à nous voir, avant de mourir. En nous hâtant, nous pouvons encore satisfaire ses désirs.

A cette nouvelle, toute autre affaire est oubliée. Éperdu, troublé, je promets à la tante de Fanchette que je ne tarderai pas à lui écrire. Je la supplie de traiter sa nièce avec douceur. Guillaume se joint à moi; il prend de nouveau les mains de la petite-fille de son ami Dumesnil; il la recommande à ma fille et à sa tante. Je remercie ma fille d'avoir écrit à Guillaume, et, une heure après l'arrivée du courrier que nous a dépêché Eugène Delorme, nous sommes sur la route de Coutances.

CHAPITRE IV.

Évènement qui rend Eugène à la raison.

Nous voyageâmes presque aussi rapidement qu'au temps de notre jeunesse. Le nègre d'Eugène Delorme nous faisait préparer des chevaux, et veillait à ce que nous fussions commodément placés dans la voiture et bien servis dans les auberges. Il avait pour moi autant

de soin que pour le père de son maître. Il savait que c'était un des plus sûrs moyens d'être agréable à Guillaume et à son fils.

Nous fûmes tristes et silencieux pendant toute la durée de la route. Guillaume et moi, plongés dans de sombres pensées, nous semblions désirer et craindre de nous faire des questions et des confidences. Nous nous parlions et nous nous répondions avec tendresse; mais les questions et les réponses arrivaient avec une espèce d'hésitation. Nous étions préparés à la mort de mon cousin César; il avait quatre-vingt-cinq ans; mais l'idée que nous allions voir pour la dernière fois cet excellent ami n'en était pas moins douloureuse. « Hélas! me disais-je, « privé d'enfants, je dois sentir bien plus cruellement « que Guillaume la perte dont nous sommes menacés. « Il ne me reste pas les mêmes consolations. » Je repassais dans ma mémoire tous les événements de ma vie. Oh! comme alors toutes ces actions dont jadis j'avais été si vain me paraissaient petites et ridicules! Mais c'était sur-tout des erreurs de ma vieillesse que je me sentais honteux. Je pensais à ce qui venait de se passer au couvent de ma fille; je pensais à mes prétentions successives sur madame Dervière, sur Julie, sur Fanchette, qui avaient empêché le bonheur de Charles, qui avaient failli troubler celui d'Eugène Delorme. A mon âge, me trouver tour à tour rival de ces deux jeunes gens! « Guillaume a raison sans doute : le bonheur est dans nos affections; mais il ne suffit pas d'aimer, il faut savoir « se faire aimer. Or, est-ce comme amant, est-ce comme « époux que je peux aujourd'hui conquérir l'affection « des jeunes personnes? Est-ce, en contrariant les

« vœux des enfants de mes amis que je peux conserver « leur amitié ? »

Nous arrivâmes pleins d'inquiétude à la maison de campagne de Guillaume ; c'était là que mon cousin César était tombé malade. Il vivait encore. La première personne que nous rencontrâmes, ce fut Eugène Delorme. Je n'avais pas encore vu le fils de Guillaume. Sa jeunesse, sa noble et belle figure, me firent encore plus sentir combien il était ridicule à moi d'être son rival. Il avait reçu la lettre de Guillaume ; il savait que j'avais été sur le point d'épouser Fanchette. Il ne m'en accueillit pas moins avec une cordiale amitié : il voyait en moi l'ami de son père ; et d'ailleurs la mort prochaine de notre vieil ami suspendait, pour ainsi dire, tous ses autres sentiments. Il se hâta de nous conduire à l'appartement de mon cousin César.

Nous nous attendions à voir un triste et lugubre tableau ; nous vîmes un spectacle touchant, noble, fait pour élever l'ame et même pour la consoler. Oui, la mort douce et paisible d'un octogénaire qui fut bon, juste et sage, nous porte à des méditations salutaires, bien plus qu'à de pénibles regrets. Il a fourni sa carrière. Nous nous reprochons de n'avoir pas vécu comme il a vécu ; nous projetons d'employer les jours qui nous restent comme il a employé les siens ; nous désirons mourir un jour comme nous le voyons mourir.

César ne se débattait pas contre la mort ; il l'attendait et la voyait venir sans effroi. Ses forces physiques, diminuées depuis long-temps par son grand âge, s'anéantissaient par degrés ; ses forces morales semblaient s'en augmenter. Sa raison brillait d'un plus grand éclat.

Quelque temps auparavant j'avais méprisé ses conseils, comme ceux d'un vieillard dont l'esprit avait baissé. « Mon pauvre Eugène, m'avait-il dit en souriant, tu « me crois en enfance, et tu oublies que tu as vécu « dans une enfance perpétuelle. » Cette fois j'approchai de lui avec respect. Il s'était acquitté des devoirs de la religion ; c'était un exemple, avait-il dit, qu'il croyait devoir aux habitants de Coutances. La femme, la fille et la petite-fille de Guillaume étaient réunies autour de son lit. Sa dernière gouvernante, depuis vingt-cinq ans à son service, soutenait les oreillers sur lesquels sa tête s'appuyait. « Ah ! grace au ciel », s'écria-t-il, dès qu'on lui annonça notre arrivée, « je ne partirai pas sans leur « adresser mes adieux. » Il nous fit asseoir, Guillaume et moi, aux deux côtés de son chevet ; Julie fondait en larmes ; sa mère la supplia de se retirer ; elle obéit ; mais la pauvre enfant resta dans la chambre voisine, prêtant l'oreille et livrée à la plus amère affliction. Les derniers moments de mon cousin César lui rappelaient les derniers moments de son père.

« Mes amis, nous dit César, depuis l'âge de vingt « ans, je n'ai pour ainsi dire vécu que par vous et pour « vous. Averti, presque à chaque pas que j'ai voulu « faire dans le monde, qu'il était prudent de m'en « éloigner, j'ai passé ma vie à vous aimer et à vous « observer. C'est à vous et aux vôtres que j'ai dû mes « espérances et mes craintes, mes peines et mes plaisirs. « Mon cher Guillaume, ta vie honorable et vertueuse « m'a donné une longue et pure joie, et je te remercie « de continuer à me rendre heureux jusqu'à mon der- « nier soupir. Mais toi, mon cher Eugène, dont la vie

« tumultueuse et dissipée à causé mes seules peines,
« toi que je soupçonne d'avoir provoqué la fuite de
« Charles, toi qui as eu la folie de vouloir épouser la
« jeune fille aimée du fils de Guillaume, au moment où
« je vais vous quitter, fais-moi goûter aussi quelque
« bonheur; promets-moi que tu ne troubleras plus le
« bonheur de tes amis; et que j'emporte la certitude
« que tous, vous vous conduirez bien quand je n'y
« serai plus. »

L'espèce de solennité que César avait mise à son discours, la force d'ame et d'amitié qu'il manifestait en s'occupant des autres à l'instant où lui-même touchait au terme de sa vie, les circonstances qui avaient précédé et la circonstance où nous nous trouvions, nous firent à tous une profonde impression. Le fils de Guillaume exprimait à César sa reconnaissance. Madame Dervière lui jurait qu'elle rendrait sa fille heureuse. Guillaume et Laure se rappelaient que c'était aux conseils de César qu'ils avaient dû le bonheur de toute leur vie; ils lui promettaient qu'ils suivraient religieusement ceux qu'il leur donnait encore; et moi, rougissant de mes fautes et ne craignant plus de montrer ma honte, je m'accusai, en gémissant, d'avoir écrit à Charles la lettre qui l'avait engagé à partir; je renonçai à mon fol amour pour Fanchette; je promis à César d'employer tous les moyens qui seraient en mon pouvoir pour réparer le mal que j'avais fait, et pour contribuer au bonheur de Guillaume et de ses enfants. A ces promesses unanimes de nous conduire suivant ses désirs, une douce sérénité vint ranimer les yeux à demi éteints de mon cousin César.

On lui annonça que les notaires qu'il avait mandés étaient arrivés. « Oui, mes amis », nous dit-il, voyant notre surprise, « je tremblais de mourir sans revoir « Eugène et Guillaume, et je voulais faire un testament; « je voulais, par les conseils et l'exemple que cet acte « aurait renfermés, vous dicter vos devoirs réciproques. « Mais vous voilà; vous me promettez de remplir mes « vœux et je crois à votre parole. Ma bonne vieille « gouvernante est ma seule domestique; je l'ai grondée « quelquefois; elle me l'a bien rendu. Je ne suis pas « inquiet de son sort après moi; je la confie à votre « amitié. Ma petite fortune, suivant les lois, doit se « partager entre Eugène et ma cousine Laure. Un jour « elle reviendra tout entière aux enfants de Guillaume. « Cette fortune est trop médiocre pour que l'usage « que j'en pourrais faire eût quelque influence sur vos « résolutions. Je compte bien plus sur les promesses que « je viens de recevoir. Ainsi je ne ferai point de testa« ment. Congédiez les notaires. » — « Arrêtez! » m'écriai-je, ému, exalté, transporté, « j'ai la volonté bien sincère « de réparer tous mes torts envers Charles, envers « Fanchette, envers vous tous ; mais, depuis que « j'existe, vous m'avez vu varier dans mes passions et « dans mes desseins. J'apprends enfin à douter de moi, « à me craindre, et je veux me lier moi-même contre « les nouvelles extravagances auxquelles je serais tenté « de me livrer. Oui, je sens que je ne reviendrai pas « sur des engagements pris en votre présence à tous, « dans un moment aussi solennel. Faites entrer les « notaires. C'est moi qui vais faire mon testament. » — « Eh bien! soit, dit César; tu ne peux avoir dans cet

« instant que des intentions généreuses. En me les « faisant connaître, tu ajoutes une nouvelle consolation « à celles que j'éprouve déja. »

On introduisit les notaires, et je leur dictai mes volontés. « Puisque Dieu, dans sa colère, leur dis-je, a « voulu me retirer mon fils; puisque, dans sa miséri- « corde, il a conduit ma fille dans une pieuse retraite, « et puisque la fortune de mon ami Guillaume est suf- « fisante pour ses enfants, mes héritiers naturels après « leur mère, j'institue Charles Duverdier et Françoise « Belmont mes légataires universels; puisse la fortune « que j'assure aux enfants des amis de Guillaume con- « tribuer à surmonter leurs scrupules, et à leur per- « suader qu'ils sont dignes de s'unir aux objets de leurs « affections. » A ces mots, Guillaume et sa famille me comblèrent de remercîments. Ils semblaient tous enrichis par ce testament qui les déshéritait. Laure et Guillaume me prirent affectueusement la main. Madame Dervière témoigna le plus grand désir de connaître l'intéressante Fanchette. Le fils de Guillaume m'appela le digne ami de son père. Julie, qui avait entendu tout ce qui s'était dit, ne put résister à son émotion, et vint en pleurant, assurer de sa reconnaissance son cousin Eugène et son cousin le bossu.

César exigea que nous écrivissions sur-le-champ ce qui venait de se passer à ma fille, à Fanchette et à sa tante. « Que ne pouvez-vous aussi écrire à Charles! » nous dit-il. « Mais où est-il? personne ne le sait. » — « Je le sais moi! s'écria Julie. » — « Tu le sais! » s'écrièrent à la fois Guillaume, Laure et madame Dervière. — « Eh! oui; il y a quinze jours, chez cette bonne Mar-

« guerite, à qui M. Charles a fait tant de bien.....
« Quelle fut ma surprise! Je reconnais son écriture sur « l'adresse d'une lettre dont la pauvre femme me prie « de lui faire lecture : il lui envoyait quelques se-« cours par la poste; il la suppliait de ne dire à per-« sonne qu'il lui avait écrit, il ne voulait reparaître « chez ses bienfaiteurs qu'après avoir fait fortune; mais « il lui demandait avec instance des nouvelles de toute « la famille. Comme je ne devais qu'au hasard la dé-« couverte du secret de M. Charles, j'avais résolu de « n'en parler à personne; mais à présent que, par la « générosité de mon cousin Eugène, il se trouve avoir « une grande fortune, pourquoi me tairais-je? Il lui « est arrivé bien des aventures; et maintenant il est « caissier d'un négociant de Nantes » — « Eh bien! mes « amis, nous dit César, il faut écrire sur-le-champ à « Charles, comme vous avez écrit à Fanchette. » Nous nous empressâmes de lui obéir.

Un motif bien triste, l'agonie d'un parent chéri et respecté nous avait rassemblés dans la chambre de César, et, pendant quelques instants, on eût dit que nous étions réunis pour une fête. Bientôt nos regards se portèrent sur lui, et notre douleur reprit toute sa force; lui seul resta calme. Plus d'une fois le médecin avait tâché d'interrompre l'entretien; mais César avait voulu le continuer. « Qui sait, avait-il dit, si, dans quelques « heures, il ne sera pas trop tard? » Le désir de causer encore avec nous avait soutenu ses esprits; mais les efforts qu'il avait faits pour nous parler, la joie de la conduite que je venais de tenir, lui causèrent une révolution qui augmenta nos inquiétudes; nous le vîmes

pâlir et s'affaiblir. « Allons, nous dit-il, je vous vois « tous heureux ; je meurs content. » Il nous pria de prendre sous son chevet une liasse de papiers ; c'était une suite d'observations sur tous les événements de la vie de Guillaume et de la mienne. Il les avait faites à mesure que nous étions montés et redescendus de l'enfance à la vieillesse. « Méditez-les, nous dit-il, elles « sont écrites par un ami de bonne foi. Eugène, cesse « de regretter d'avoir mal employé ta vie ; voilà une « bonne action qui expie tous tes torts. Ton sage ami « Guillaume a été un modèle dans presque toutes les « circonstances, pourtant il n'a pas toujours vécu « exempt de fautes et d'erreurs.

Nam vitiis nemo sine nascitur; optimus ille est
Qui minimis urgetur. *

« Quand je considère ce qui est arrivé autour de moi « (car à moi il ne m'est rien arrivé ; je n'ai fait ni « belles actions ni sottises), je crois que je dois me « féliciter de ma bosse et des autres disgraces qui « m'ont arrêté pour ainsi dire sur le seuil des passions « de chaque âge. Qui sait si la perte d'un œil n'a pas « rendu l'autre plus clairvoyant ? Au lieu d'agir et de « me pousser en coudoyant les autres, j'ai été réduit et « je me suis résigné au rôle de contemplateur. Qui sait « si j'aurais été aussi fort et aussi sage que Guillaume ? « Qui sait si je n'aurais pas été encore plus faible et

* Horat. lib. I, sat. 3.

Le mortel le plus sage est le moins imparfait :
Chacun a ses défauts.

Traduction de M. Daru.

« plus fou qu'Eugène ? Les faibles et les fous sont « nombreux ; les sages et les forts sont en bien petit « nombre. » Ici César murmura d'une voix affaiblie quelques vers de son cher Horace. Puis tout d'un coup, promenant sur nous tous ses yeux qui semblaient avoir repris toute leur vivacité, nous l'entendîmes prononcer d'une voix nette : *A la bonne heure*, et il expira.

Nous restâmes accablés et considérant en silence le corps inanimé de notre ami.

CHAPITRE V.

Conclusion.

Comme je sortais avec Guillaume de la chambre de César, Leblond vint à ma rencontre. Il arrivait à l'instant de Paris. Il savait déja la mort de mon cousin César. Il m'aborda d'un air de douleur. Il essayait de pleurer. Il me demanda, si, dans cette triste circonstance, son zèle ne pouvait pas être utile. Il offrit de se charger de tous les détails des funérailles. Je jetai sur lui un regard de mépris et de courroux ; puis, ne pouvant encore surmonter toute ma faiblesse, je priai Guillaume de m'aider à me délivrer de mon valet. M. Leblond fut congédié. Guillaume, toujours généreux, le traita mieux qu'il ne méritait ; mais il lui fut sévèrement défendu de se présenter devant nous. Il est retourné à Paris, où il sert une

vieille femme presque en enfance. Ce garçon a une prédilection particulière pour les maîtres âgés et sans enfants, qui sont dans le cas de faire des testaments.

« Mon ami », dis-je à Guillaume en revenant d'accompagner à son dernier asyle la dépouille mortelle de mon cousin César, « quel meilleur moyen d'honorer la mémoire de notre parent que de nous hâter « d'exécuter les promesses que nous lui avons faites? »

Eugène Delorme, plus épris que jamais, fit le voyage de Paris. Il vit ma fille, il vit Fanchette et sa tante. La vieille demoiselle Brigitte fut séduite par l'air de qualité du fils de Guillaume. Ma fille crut ne pas manquer à ses devoirs en aidant ce jeune homme à obtenir de Fanchette l'aveu qu'il était aimé. « M. Delorme », dit cette jeune fille, en abandonnant sa main au fils de Guillaume, « je n'accepte les bienfaits de l'ami de « votre père que pour vous rendre votre part dans « son héritage. » Au comble de la joie, et jaloux d'assurer le bonheur de Charles et de Julie, le fils de Guillaume partit pour Nantes. Il courut chez le négociant dont Charles était le caissier. Ce jeune homme, en quittant Rouen, s'était embarqué sur un corsaire de Dieppe, en qualité de secrétaire; il avait été ensuite commis facteur sur un bâtiment marchand : partout il s'était bien conduit. Son négociant venait de lui accorder un intérêt dans sa maison. Eugène Delorme le trouva surpris, touché, comme en délire d'amour et de reconnaissance; il pleurait mon cousin César; il bénissait sa mémoire. Il m'adressait, comme si j'eusse été présent, les plus tendres et les plus vifs remercîments. Il interrogeait avec inquiétude Eugène

Delorme, pour savoir s'il devait accepter mes bienfaits; et quand celui-ci lui eut repété que son père, que sa mère, que sa sœur et mon cousin César au lit de la mort, avaient trouvé justes et délicates les dispositions de mon testament : «Ah! mon cher oncle», s'écria-t-il, en embrassant joyeusement le fils de Guillaume, «partons, partons sur-le-champ, courons «nous précipiter aux genoux, dans les bras de nos «généreux amis. Hélas ! pourquoi faut-il que ce bon «M. César, dont les conseils ont amené notre félicité, «ne puisse aussi en être témoin ?»

Toutes ces chères personnes arrivèrent bientôt auprès de nous. Ma fille elle-même était du voyage. Désirant vivre auprès de son père et de sa chère Fanchette, elle avait sollicité, elle avait obtenu de l'autorité ecclésiastique la permission de quitter son couvent, pour entrer à celui de Notre-Dame-des-Anges de Coutances.

Jamais je n'ai éprouvé de plus douce et de plus complète jouissance que celle dont mon cœur se sentit rempli au moment où Charles et Fanchette, m'appelant du tendre nom de père, m'exprimèrent leur reconnaissance. Une égale reconnaissance brillait dans les yeux de Julie et d'Eugène Delorme. C'est alors que j'éprouvai combien Guillaume et César avaient eu raison de me dire et de me répéter que le vrai bonheur est dans nos affections. Il faut aimer; il faut être aimé: on jouit mieux, on souffre moins.

Quel beau jour pour nous tous que celui où Guillaume maria son fils à Fanchette, et sa petite-fille à Charles! Il voulut que cette double cérémonie fut célébrée le jour même de l'anniversaire de son mariage.

Trente-huit ans auparavant, au même jour, à la même heure, ma cousine Laure avait épousé Guillaume, et Thérèse Delorme, sœur de Guillaume, avait épousé le fermier Jean Morin. Cette bonne femme, depuis long-temps grand'mère comme ma cousine Laure, était venue de S.-Lô avec son mari. Nous avions de plus Pierre Delorme, le frère de Guillaume, sa femme, leurs enfants et leurs petits-enfants, en sorte que la grande galerie de mon château suffit à peine pour les convives. Quels doux souvenirs cette double noce rappelait à ces bonnes gens! Ceux qui s'offraient à mon esprit n'étaient pas tous aussi agréables. Trente-huit ans auparavant, au même jour, à la même heure, j'étais arrivé comme un frénétique à Coutances, et, poussé par un orgueilleux dépit bien plus que par un sincère amour, j'aurais troublé la noce de mon ami Guillaume, si mon cousin César ne se fût emparé de moi. Je chassai ces tristes idées, et je me livrai tout entier à la joie. Il n'y avait plus de différence entre le seigneur et son fermier, entre M. le baron et les paysans. Nous étions tous amis, tous parents. Charles et Fanchette s'étaient habitués à me nommer leur père, et je croyais encore avoir une famille. La personne la plus contente et la plus fière de la noce, sans en excepter les mariés, c'était Laure, la bonne grand'maman, qui mariait le même jour son fils et sa petite-fille.

Quinze mois se sont déja écoulés, depuis ces heureux mariages, et les espérances que nous avions conçues se sont déja réalisées. Charles et Julie, Eugène Delorme et Fanchette, continuent de s'aimer; et, comme leur amour est fondé sur l'estime, il n'est pas à craindre

qu'il s'affaiblisse. Eugène Delorme vient d'être nommé major de son régiment; Charles s'est remis à la tête de la manufacture de Guillaume, qui continue de prospérer. Il y a cinq mois que Fanchette est accouchée d'un garçon dont je suis le parrain; Julie est grosse, on espère qu'elle aura une fille, et déja l'on pense à la marier un jour au fils de Fanchette.

Je me sens encore assailli parfois de quelques folles idées, de quelques ridicules tentations. Mais le souvenir de mon cousin César, une visite au couvent de ma fille, un mot de Guillaume, un regard de Laure ou de madame Dervière, une caresse de Julie ou de Fanchette, les bons soins que me prodiguent Charles et Eugène Delorme, leur amitié, leur reconnaissance, l'aspect de leur amour et de leur bonheur, me rendent bientôt à la raison.

En relisant la liasse de papiers que mon cousin César nous a remise un moment avant sa mort, je me suis senti frappé des observations faites par ce respectable parent sur les événements de notre vie; j'ai pensé que peut-être le récit de ces événements serait utile et intéressant, et, profitant de l'écrit que nous a laissé César, j'ai tâché de raconter non-seulement les faits, mais encore ce qui s'est passé en nous-mêmes, les motifs qui nous ont déterminés, et les impressions que nous avons reçues au moment où les faits sont arrivés.

Que conclure de mon livre? Rien de bien neuf sans doute; mais aussi rien qu'il ne soit bon, je crois, de dire et de répéter : que nous changeons avec l'âge de goûts, de penchants et de passions; que notre propre intérêt doit nous porter à tourner ces goûts, ces pen-

chants, ces passions vers un but noble, généreux, et utile aux autres : qu'il est sage de se tenir en garde contre les vices et l'égoïsme de beaucoup d'hommes ; mais qu'il serait injuste de les envelopper tous dans cette défiance, qui nous conduirait nous-mêmes aux vices et à l'égoïsme : que ce monde est mêlé de bons et de méchants, de sages et de fous, de faibles et de forts, de sots et d'hommes d'esprit ; que les sages ont leurs moments d'erreur, les fous leurs moments de raison, les faibles leurs accès de courage, les forts leurs instants de faiblesse, les sots des lueurs d'esprit, les gens d'esprit quelques éclipses de bon sens ; que le plus heureux, c'est le plus vertueux, et que le plus vertueux est celui qui a les plus longs et les plus fréquents intervalles de sagesse, de courage et de bonté.

FIN.

TABLE

DES LIVRES ET CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

TROISIÈME PARTIE.

LIVRE I.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

QUATRIÈME PARTIE.

LIVRE I.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

FIN DE LA TABLE DU DIXIÈME VOLUME.

